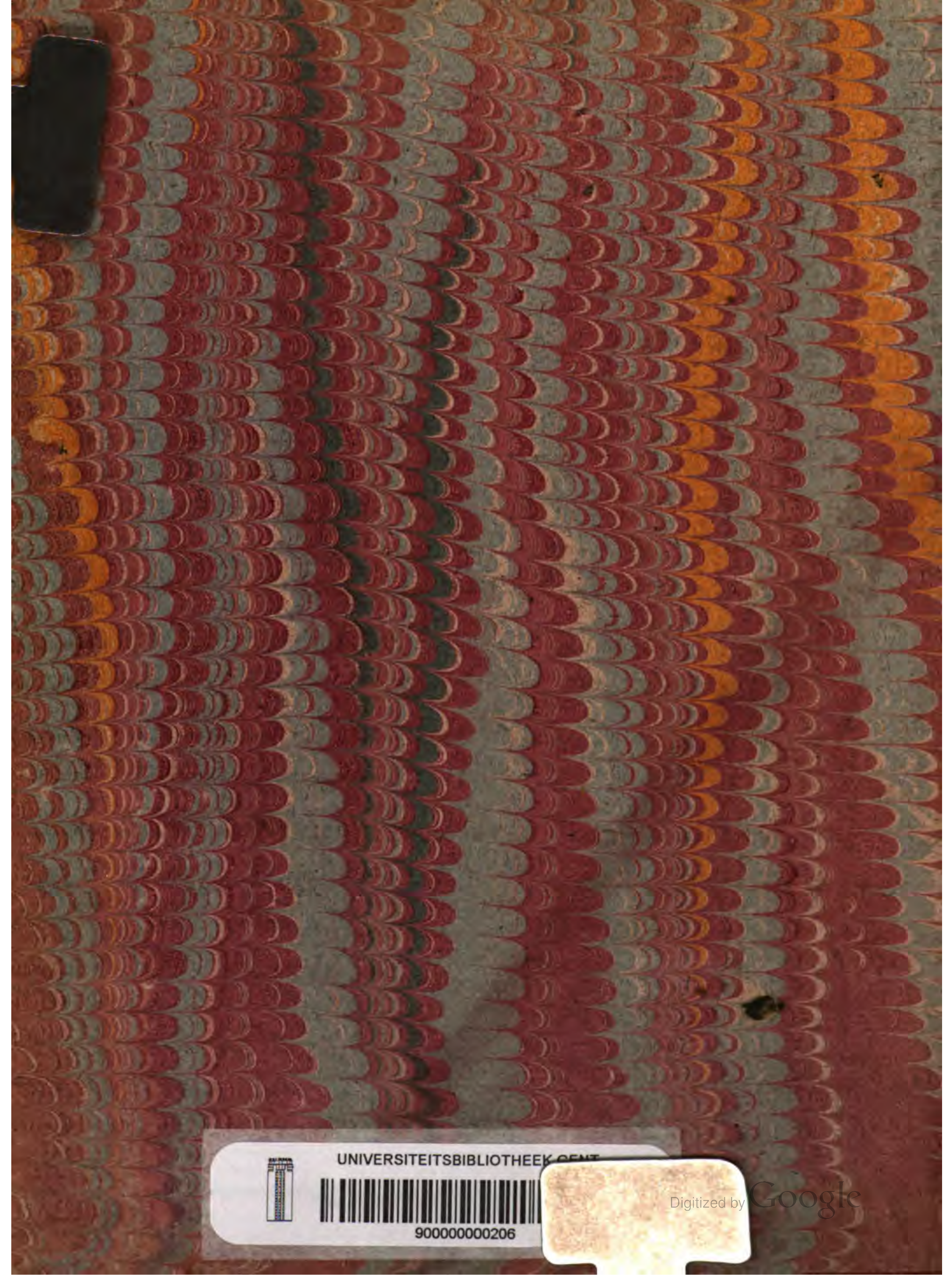
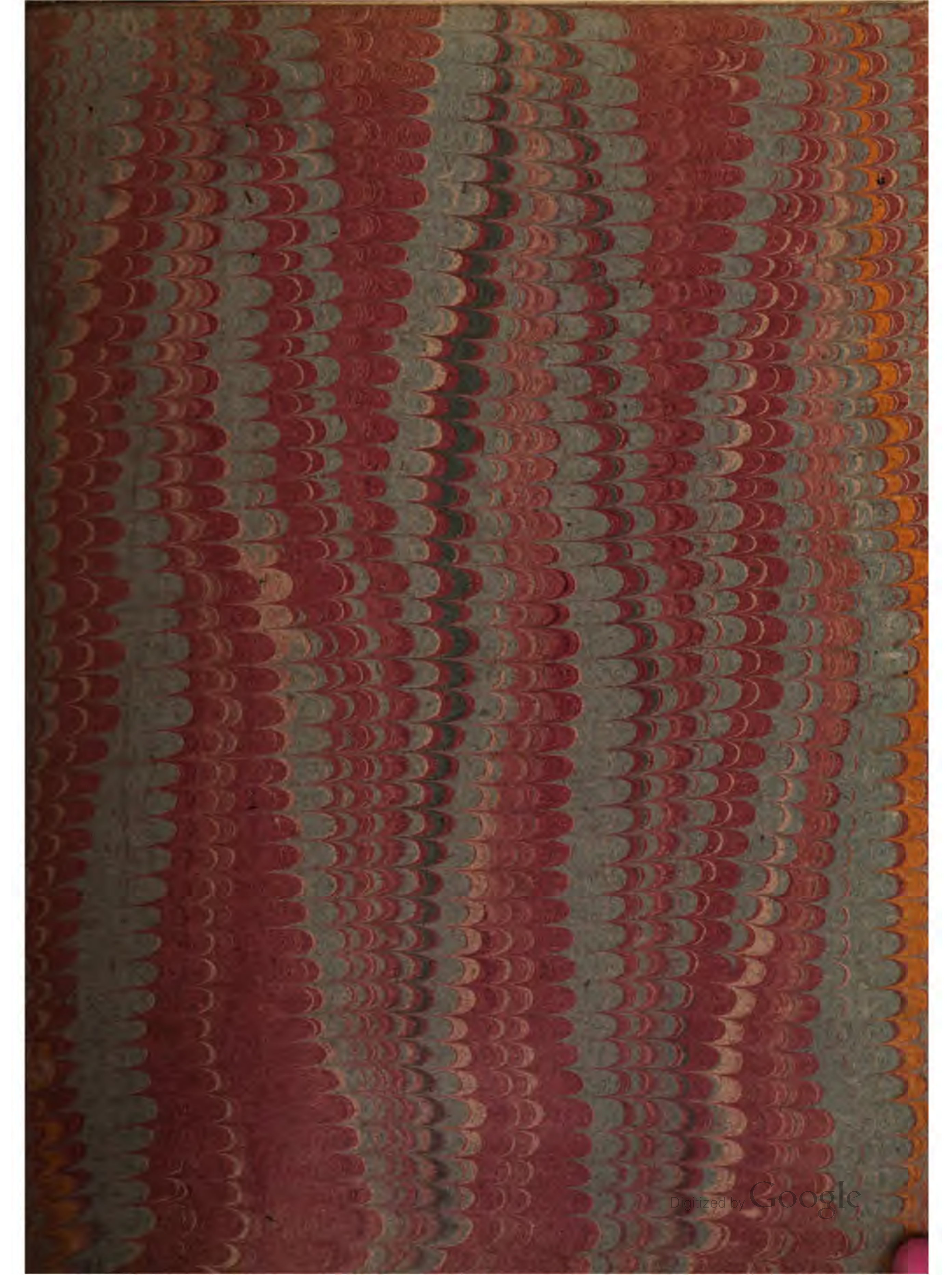




UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000000206
Digitized by Google



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE DE BUFFON.

HISTOIRE DES QUADRUPÈDES.

HISTOIRE NATURELLE,

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

Par M. le Comte DE BUFFON, *Intendant du Jardin & du Cabinet du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.*

QUADRUPÈDES, Tome Second.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXXI.

TABLE

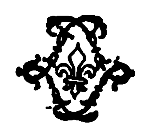
De ce qui est contenu dans ce Volume.



HISTOIRE

AVERTISSEMENT
DE L'ANCIENNE ÉDITION.

COMME les détails de l'Histoire Naturelle ne sont intéressans que pour ceux qui s'appliquent uniquement à cette science, & que dans une exposition aussi longue que celle de l'Histoire particulière de tous les Animaux, il règne nécessairement trop d'uniformité, nous avons cru que la plupart de nos Lecteurs nous sauroient gré de couper de temps en temps le fil d'une méthode qui nous contraint, par des Discours dans lesquels nous donnerons nos réflexions sur la Nature en général, & traiterons de ses effets en grand. Nous retournerons ensuite à nos détails avec plus de courage; car j'avoue qu'il en faut pour s'occuper continuellement de petits objets dont l'examen exige la plus froide patience, & ne permet rien au génie.





DE LA NATURE.

PREMIÈRE VUE.

LA Nature eſt le ſyſtème des loix établies par le Créateur, pour l'exiſtence des choſes & pour la ſucceſſion des êtres. La Nature n'eſt point une choſe, car cette choſe ſeroit tout; la Nature n'eſt point un être, car cet être ſeroit Dieu; mais on peut la conſidérer comme une puiſſance vive, immenſe, qui embraſſe tout, qui anime tout, & qui ſubordonnée à celle du premier Etre, n'a commencé d'agir que par ſon ordre, & n'agit encore que par ſon concours ou ſon conſentement. Cette puiſſance eſt de la Puiſſance divine, la partie qui ſe manifeſte; c'eſt en même temps la cauſe & l'effet, le mode & la ſubſtance, le deſſein & l'ouvrage: bien différente de l'art humain dont les productions ne ſont que des ouvrages morts, la Nature eſt elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier ſans ceſſe actif, qui ſait tout employer, qui travaillant d'après ſoi-même, toujours ſur le même fonds, bien loin de l'épuiſer le rend inépuiſable: le temps, l'eſpace & la matière ſont

ſes moyens, l'Univers ſon objet, le mouvement & la vie ſon but.

Les effets de cette puiſſance ſont les phénomènes du monde; les reſſorts qu'elle emploie ſont des forces vives, que l'eſpace & le temps ne peuvent que meſurer & limiter ſans jamais les détruire; des forces qui ſe balancent, qui ſe confondent, qui s'oppoſent ſans pouvoir s'anéantir: les unes pénètrent & tranſportent les corps, les autres les échauffent & les animent; l'attraction & l'impulſion ſont les deux principaux inſtrumens de l'action de cette puiſſance ſur les corps bruts; la chaleur & les molécules organiques vivantes ſont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation & le développement des êtres organiſés.

Avec de tels moyens, que ne peut la Nature! Elle pourroit tout ſi elle pouvoit anéantir & créer; mais Dieu s'eſt réſervé ces deux extrêmes de pouvoir: anéantir & créer ſont les attributs de la Toute-puiſſance; altérer, changer, détruire; développer, renouveler, produire, ſont les ſeuls droits qu'elle a voulu céder. Miniſtre de ſes ordres irrévocables, dépoſitaire de ſes immuables décrets, la Nature ne s'écarte jamais des loix qui lui ont été preſcrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, & dans tous ſes ouvrages elle préſente le ſceau de l'Éternel: cette empreinte divine, prototipe inaltérable des exiſtences, eſt le modèle ſur lequel elle opère, modèle dont tous les

traits ſont exprimés en caractères ineffaçables, & prononcés pour jamais; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelqu'infini qu'il ſoit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé & rien encore ne s'eſt anéanti; la Nature balance entre ces deux limites, ſans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre: tâchons de la ſaiſir dans quelques points de cet eſpace immenſe qu'elle remplit & parcourt depuis l'origine des ſiècles.

Quels objets! Un volume immenſe de matière qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable maſſe, s'il n'eût été diviſé en parties ſéparées par des eſpaces mille fois plus immenſes; mais des milliers de globes lumineux, placés à des diſtances inconcevables, ſont les baſes qui ſervent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques, circulans autour des premiers, en compoſent l'ordre & l'architecture mouvante: deux forces primitives agitent ces grandes maſſes, les roulent, les tranſportent & les animent; chacune agit à tout inſtant, & toutes deux combinant leurs efforts, tracent les zones des ſphères céleſtes, établiſſent dans le milieu du vide, des lieux fixes & des routes déterminées; & c'eſt du ſein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes & le repos de l'Univers.

La première de ces forces eſt également répartie; la ſeconde a été diſtribuée en meſure inégale: chaque atome de matière a une même quantité de force d'at-

traction, chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion; aussi est-il des astres fixes & des astres errans, des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, & d'autres pour pousser ou pour être poussés, des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, & d'autres une impulsion particulière, des astres solitaires & d'autres accompagnés de satellites, des corps de lumière & des masses de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée, des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, & reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux; des soleils qui paroissent, disparoissent & semblent alternativement se rallumer & s'éteindre, d'autres qui se montrent une fois & s'évanouissent ensuite pour jamais. Le Ciel est le pays des grands évènemens; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir: un soleil qui périt & qui cause la catastrophe d'un monde, ou d'un système de mondes, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille & qui s'éteint: l'homme borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde & ne voit les mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnoissable parmi les autres globes, & tout-à-fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, & mille fois plus petite que d'autres

planètes qui comme elle sont subordonnées à la puissance de cet astre, & forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure & le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons *notre Univers*. Toutes ces planètes avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens & presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre dont l'essieu porte toute la charge, & qui tournant lui-même avec rapidité a dû s'échauffer, s'embraser & répandre la chaleur & la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence : tant que ces mouvemens dureront (& ils seront éternels, à moins que la main du premier Moteur ne s'oppose & n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a fallu pour les créer), le Soleil brillera & remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde; & comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre, ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière & de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais; car les autres soleils qui lancent aussi continuellement leurs feux rendent à notre Soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes en beaucoup plus grand nombre que les planètes, & dépendantes comme elles de la puissance du Soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge & contribuent de tout leur poids à son embrasement : elles font partie de notre Univers,

puiſqu'elles ſont ſujettes, comme les planètes, à l'attraction du Soleil; mais elles n'ont rien de commun entre elles ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulſion; elles circulent chacune dans un plan différent & décrivent des orbes plus ou moins alongés dans des périodes différentes de temps, dont les unes ſont de pluſieurs années, & les autres de quelques ſiècles : le Soleil tournant ſur lui-même, mais au reſte immobile au milieu du tout, ſert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot à toutes ces parties de la machine du monde.

C'eſt par ſa grandeur même qu'il demeure immobile & qu'il régit les autres globes; comme la force a été donnée proportionnellement à la maſſe, qu'il eſt incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, & qu'il contient mille fois plus de matière que la plus groſſe planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni ſe ſouſtraire à ſa puiſſance, qui s'étendant à des diſtances immenſes les contient toutes, & lui ramène au bout d'un temps celles qui s'éloignent le plus; quelques-unes même à leur retour s'en approchent de ſi près qu'après avoir été refroidies pendant des ſiècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles ſont ſujettes à des viſſicitudes étranges par ces alternatives de chaleur & de froid extrêmes, auſſi-bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt eſt prodigieuſement accéléré & enſuite infiniment retardé; ce ſont, pour ainſi dire, des mondes

mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus régulières, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où tout est constant, la Nature peut établir un plan, agir uniformément, se dévélopper successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paroît encore être privilégié; moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus & Mercure qui paroissent trop voisins de l'astre de lumière.

Aussi, avec quelle magnificence la Nature ne brille-t-elle pas sur la terre! une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe: un élément transparent & léger l'environne; une chaleur douce & féconde anime, fait éclore tous les germes de vie; des eaux vives & salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables & toujours nouvelles; des cavités immenses faites pour les recevoir, partagent les continens: l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre; ce n'est point un élément froid & stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins; si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert

celles de l'orient: cette maſſe immenſe d'eau, inactive par elle-même, ſuit les impreſſions des mouvemens céleſtes, elle balance par des oſcillations régulières de flux & de reflux, elle s'élève & s'abaiſſe avec l'aſtre de la nuit, elle s'élève encore plus lorſqu'il concourt avec l'aſtre du jour, & que tous deux réuniſſant leurs forces dans le temps des équinoxes, cauſent les grandes marées; notre correſpondance avec le Ciel n'eſt nulle part mieux marquée. De ces mouvemens conſtans & généraux réſultent des mouvemens variables & particuliers, des tranſports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux, des éminences ſemblables à celles que nous voyons ſur la ſurface de la terre; des courans qui, ſuivans la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles ſe correſpondent, & coulans au milieu des ondes comme les eaux coulent ſur la terre, ſont en effet les fleuves de la mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit auſſi à un plus grand nombre de puiſſances; l'action éloignée du Soleil & de la Lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condenſe y cauſent des agitations continuelles; les vents ſont ſes courans, ils pouſſent, ils aſſemblent les nuages, ils produiſent les météores & tranſportent au-deſſus de la ſurface aride des continens terreſtres, les vapeurs humides des plages maritimes;

ils déterminent les orages, répandent & distribuent les pluies fécondes & les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvemens de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courans, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes, la mer irritée s'élève vers le Ciel, & vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

La terre élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions; sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille & mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme placé pour seconder la Nature, préside à tous les êtres; seul entre tous, capable de connoître & digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'Univers & témoin de ses merveilles; l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense & réfléchit, c'est par elle qu'il voit & lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité.

La Nature est le trône extérieur de la magnificence Divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du Ciel, roi de la Terre, il l'ennoblit, la peuple & l'enrichit; il établit entre les êtres vivans

l'ordre, la ſubordination, l'harmonie; il embellit la Nature même, il la cultive, l'étend & la polit; en élague le chardon & la ronce, y multiplie le raiſin & la roſe. Voyez ces plages déſertes, ces triſtes contrées où l'homme n'a jamais réſidé; couvertes ou plutôt hériſſées de bois épais & noirs dans toutes les parties élevées, des arbres ſans écorce & ſans cime, courbés, rompus, tombans de vétuſté, d'autres en plus grand nombre, giſſans au pied des premiers, pour pourrir ſur des monceaux déjà pourris, étouffent, enſeveliſſent les germes prêts à éclore. La Nature qui par-tout ailleurs brille par ſa jeuneſſe, paroît ici dans la décrépitude; la terre ſurchargée par le poids, ſurmontée par les débris de ſes productions, n'offre au lieu d'une verdure floriſſante, qu'un eſpace encombré, traverſé de vieux arbres chargés de plantes paraſites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption: dans toutes les parties baſſes, des eaux mortes & croupiſſantes faute d'être conduites & dirigées; des terreins fangeux, qui n'étant ni ſolides, ni liquides, ſont inabordables, & demeurent également inutiles aux habitans de la terre & des eaux; des marécages qui couverts de plantes aquatiques & fétides, ne nourriſſent que des inſectes vénéneux & ſervent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infectes qui occupent les lieux bas, & les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des eſpèces de landes, des ſavanes qui n'ont

rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, & qui se desséchant & repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages ; l'homme obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissemens, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin & dit : la Nature brute est hideuse & mourante ; c'est Moi, Moi seul qui peux la rendre agréable & vivante ; desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler, formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif & dévorant qu'on nous avoit caché & que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer ; bien-tôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le treffle,

les hérbes douces & ſalutaires; des troupeaux d'animaux bondiſſans fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une ſubſiſtance abondante, une pâture toujours renaiſſante; ils ſe multiplieront pour ſe multiplier encore: ſervons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf ſoumis au joug, emploie ſes forces & le poids de ſa maſſe à ſillonner la terre, qu'elle rajeuniſſe par la culture; une Nature nouvelle va ſortir de nos mains.

Qu'elle eſt belle, cette Nature cultivée! que par les ſoins de l'homme elle eſt brillante & pompeuſement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en eſt la production la plus noble; en ſe multipliant il en multiplie le germe le plus précieux, elle-même auſſi ſemble ſe multiplier avec lui; il met au jour par ſon art tout ce qu'elle receloit dans ſon ſein; que de tréſors ignorés, que de richeſſes nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les eſpèces utiles d'animaux tranſportées, propagées, augmentées ſans nombre; les eſpèces nuiſibles réduites, confinées, reléguées; l'or, & le fer plus néceſſaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrens contenus, les fleuves dirigés, reſſerrés; la mer même ſoumiſe, reconnue, traverſée d'un hémiſphère à l'autre; la terre acceſſible par-tout, par-tout rendue auſſi vivante que féconde; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moiſſons encore plus

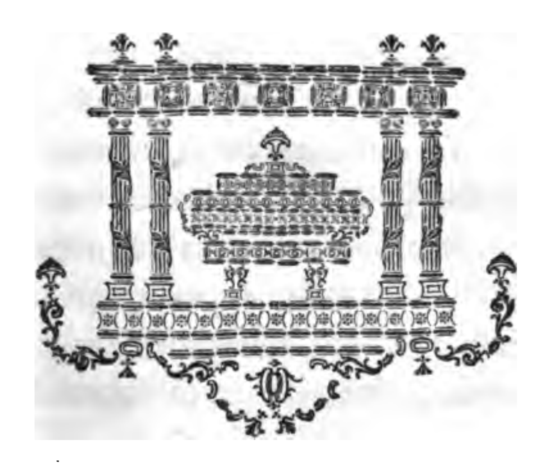
riches; les collines chargées de vignes & de fruits, leurs ſommets couronnés d'arbres utiles & de jeunes forêts; les déſerts devenus des cités habitées par un peuple immenſe, qui circulant ſans ceſſe, ſe répand de ces centres juſqu'aux extrémités; des routes ouvertes & fréquentées, des communications établies par-tout comme autant de témoins de la force & de l'union de la ſociété; mille autres monumens de puiſſance & de gloire démontrent aſſez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la ſurface entière, & que de tout temps il partage l'empire avec la Nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne poſſède, il ne conſerve que par des ſoins toujours renouvelés; s'ils ceſſent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre ſous la main de la Nature; elle reprend ſes droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de pouſſière & de mouſſe ſes plus faſtueux monumens, les détruit avec le temps, & ne lui laiſſe que le regret d'avoir perdu par ſa faute, ce que ſes ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd ſon domaine, ces ſiècles de barbarie pendant leſquels tout périt, ſont toujours préparés par la guerre, & arrivent avec la diſette & la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'eſt fort que par ſa réunion, qui n'eſt heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour ſon

malheur & de combattre pour ſa ruine; excité par l'inſatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus inſatiable, il renonce aux ſentimens d'humanité, tourne toutes ſes forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, ſe détruit en effet; & après ces jours de ſang & de carnage, lorſque la fumée de la gloire s'eſt diſſipée, il voit d'un œil triſte la terre dévaſtée, les arts enſevelis, les nations diſperſées, les peuples affoiblis, ſon propre bonheur ruiné & ſa puiſſance réelle anéantie.

GRAND DIEU! dont la ſeule préſence ſoutient la Nature & maintient l'harmonie des loix de l'Univers; VOUS qui du trône immobile de l'Empirée, voyez rouler ſous vos pieds toutes les ſphères céleſtes ſans choc & ſans confuſion; QUI du ſein du repos, reproduiſez à chaque inſtant leurs mouvemens immenſes, & ſeul régiſſez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux & de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la Terre agitée! Qu'elle ſoit dans le ſilence! qu'à votre voix la diſcorde & la guerre ceſſent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuſes! DIEU DE BONTÉ, Auteur de tous les êtres, vos regards paternels embraſſent tous les objets de la création; mais l'homme eſt votre être de choix; vous avez éclairé ſon ame d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant ſon cœur d'un trait de votre amour: ce ſentiment divin ſe répandant par-tout, réunira les natures ennemies; l'homme ne craindra plus l'aſpect de l'homme, le fer homicide n'armera

n'armera plus sa main ; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations ; l'espèce humaine maintenant affoiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau & se multipliera sans nombre ; la Nature accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; & nous, DIEU BIENFAITEUR, *nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnoissance & d'admiration.*



DE LA NATURE.

SECONDE VUE.

UN individu, de quelque eſpèce qu'il ſoit, n'eſt rien dans l'Univers ; cent individus, mille ne ſont encore rien : les eſpèces ſont les ſeuls êtres de la Nature ; êtres perpétuels, auſſi anciens, auſſi permanens qu'elle ; que pour mieux juger nous ne conſidérons plus comme une collection ou une ſuite d'individus ſemblables ; mais comme un tout indépendant du nombre, indépendant du temps ; un tout toujours vivant, toujours le même ; un tout qui a été compté pour un dans les ouvrages de la création, & qui par conſéquent ne fait qu'une unité dans la Nature. De toutes ces unités, l'eſpèce humaine eſt la première ; les autres, de l'éléphant juſqu'à la mite, du cèdre juſqu'à l'hyſope, ſont en ſeconde & en troiſième ligne ; & quoique différentes par la forme, par la ſubſtance & même par la vie, chacune tient ſa place, ſubſiſte par elle-même, ſe défend des autres, & toutes enſemble compoſent & repréſentent la Nature vivante, qui ſe maintient & ſe maintiendra comme elle s'eſt maintenue : un jour, un ſiècle, un âge, toutes les portions du temps ne ſont pas partie de ſa durée ; le temps lui-même n'eſt relatif qu'aux individus ; aux êtres dont l'exiſtence eſt fugitive ;

mais celle des eſpèces étant conſtante, leur permanence fait la durée, & leur différence le nombre. Comptons donc les eſpèces comme nous l'avons fait, donnons-leur à chacune un droit égal à la menſe de la Nature; elles lui ſont toutes également chères, puiſqu'à chacune elle a donné les moyens d'être, & de durer tout auſſi long-temps qu'elle.

Faiſons plus, mettons aujourd'hui l'eſpèce à la place de l'individu; nous avons vu quel étoit pour l'homme le ſpectacle de la Nature, imaginons quelle en ſeroit la vue pour un être qui repréſenteroit l'eſpèce humaine entière. Lorſque dans un beau jour de printemps, nous voyons la verdure renaître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclore, les abeilles revivre, l'hirondelle arriver, le roſſignol chanter l'amour, le bélier en bondir, le taureau en mugir, tous les êtres vivans ſe chercher & ſe joindre pour en produire d'autres; nous n'avons d'autre idée que celle d'une reproduction & d'une nouvelle vie. Lorſque dans la ſaiſon noire du froid & des frimats l'on voit les natures devenir indifférentes, ſe fuir au lieu de ſe chercher, les habitans de l'air déſerter nos climats, ceux de l'eau perdre leur liberté ſous des voûtes de glace, tous les inſectes diſparoître ou périr, la plupart des animaux s'engourdir, ſe creuſer des retraites, la terre ſe durcir, les plantes ſe ſécher, les arbres dépouillés ſe courber, s'affaiſſer ſous le poids de la neige & du givre; tout préſente l'idée de la

langueur & de l'anéantissement. Mais ces idées de renouvellement & de destruction, ou plutôt ces images de la mort & de la vie, quelque grandes, quelque générales qu'elles nous paroissent, ne sont qu'individuelles & particulières; l'homme, comme individu, juge ainsi la Nature, l'être que nous avons mis à la place de l'espèce la juge plus grandement, plus généralement; il ne voit dans cette destruction, dans ce renouvellement, dans toutes ces successions que permanence & durée; la saison d'une année est pour lui la même que celle de l'année précédente, la même que celle de tous les siècles; le millième animal dans l'ordre des générations, est pour lui le même que le premier animal. Et en effet, si nous vivions, si nous subsistions à jamais, si tous les êtres qui nous environnent subsistoient aussi tels qu'ils sont pour toujours, & que tout fût perpétuellement comme tout est aujourd'hui, l'idée du temps s'évanouiroit & l'individu deviendroit l'espèce.

Eh pourquoi nous refuserions-nous de considérer la Nature pendant quelques instans sous ce nouvel aspect! à la vérité, l'homme en venant au monde arrive des ténèbres; l'ame aussi nue que le corps, il naît sans connoissance comme sans défense, il n'apporte que des qualités passives, il ne peut que recevoir les impressions des objets & laisser affecter ses organes; la lumière brille long-temps à ses yeux avant que de l'éclairer: d'abord

il reçoit tout de la Nature & ne lui rend rien; mais dès que ses sens sont affermis, dès qu'il peut comparer ses sensations, il se réfléchit vers l'Univers, il forme des idées, il les conserve, les étend, les combine; l'homme, & sur-tout l'homme instruit, n'est plus un simple individu, il représente en grande partie l'espèce humaine entière, il a commencé par recevoir de ses pères les connoissances qui leur avoient été transmises par ses aïeux; ceux-ci ayant trouvé l'art divin de tracer la pensée & de la faire passer à la postérité, se sont, pour ainsi dire, identifiés avec leurs neveux; les nôtres s'identifieront avec nous: cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siècles, recule à l'infini les limites de son être; ce n'est plus un individu simple, borné, comme les autres, aux sensations de l'instant présent, aux expériences du jour actuel; c'est à peu-près l'être que nous avons mis à la place de l'espèce entière; il lit dans le passé, voit le présent, juge de l'avenir, & dans le torrent des temps qui amène, entraîne, absorbe tous les individus de l'Univers, il trouve les espèces constantes, la Nature invariable: la relation des choses étant toujours la même, l'ordre des temps lui paroît nul; les loix du renouvellement ne font que compenser à ses yeux celles de la permanence; une succession continuelle d'êtres, tous semblables entre eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'existence perpétuelle d'un seul de ces êtres.

A quoi ſe rapporte donc ce grand appareil des générations, cette immenſe profuſion de germes, dont il en avorte mille & mille pour un qui réuſſit! qu'eſt-ce que cette propagation, cette multiplication des êtres, qui ſe détruiſant & ſe renouvelant ſans ceſſe, n'offrent toujours que la même ſcène, & ne rempliſſent ni plus ni moins la Nature; d'où viennent ces alternatives de mort & de vie, ces loix d'accroiſſement & de dépériſſement, toutes ces viciſſitudes individuelles, toutes ces repréſentations renouvelées d'une ſeule & même choſe! elles tiennent à l'eſſence même de la Nature, & dépendent du premier établiſſement de la machine du monde; fixe dans ſon tout & mobile dans chacune de ſes parties, les mouvemens généraux des corps céleſtes ont produit les mouvemens particuliers du globe de la Terre; les forces pénétrantes dont ces grands corps ſont animés, par leſquelles ils agiſſent au loin & réciproquement les uns ſur les autres, animent auſſi chaque atome de matière, & cette propenſion mutuelle de toutes ſes parties les unes vers les autres, eſt le premier lien des êtres, le principe de la conſiſtance des choſes, & le ſoutien de l'harmonie de l'Univers. Les grandes combinaiſons ont produit tous les petits rapports; le mouvement de la Terre ſur ſon axe ayant partagé en jours & en nuits les eſpaces de la durée, tous les êtres vivans qui habitent la terre ont leur temps de lumière & leur temps de ténèbres, la veille & le ſommeil; une

grande portion de l'économie animale, celle de l'action des ſens & du mouvement des membres, eſt relative à cette première combinaiſon. Y auroit-il des ſens ouverts à la lumière dans un monde où la nuit ſeroit perpétuelle?

L'inclinaiſon de l'axe de la Terre produiſant, dans ſon mouvement annuel autour du Soleil, des alternatives durables de chaleur & de froid, que nous avons appelées *des ſaiſons;* tous les êtres végétans ont auſſi, en tout ou en partie, leur ſaiſon de vie & leur ſaiſon de mort. La chute des feuilles & des fruits, le deſſéchement des herbes, la mort des inſectes dépendent en entier de cette ſeconde combinaiſon : dans des climats où elle n'a pas lieu, la vie des végétaux n'eſt jamais ſuſpendue; chaque inſecte vit ſon âge: & ne voyons-nous pas, ſous la Ligne, où les quatre ſaiſons n'en ſont qu'une, la terre toujours fleurie, les arbres continuellement verts, & la Nature toujours au printemps!

La conſtitution particulière des animaux & des plantes eſt relative à la température générale du globe de la Terre, & cette température dépend de ſa ſituation, c'eſt-à-dire, de la diſtance à laquelle il ſe trouve de celui du Soleil: à une diſtance plus grande, nos animaux, nos plantes ne pourroient ni vivre ni végéter; l'eau, la sève, le ſang, toutes les autres liqueurs perdroient leur fluidité: à une diſtance moindre, elles s'évanouiroient & ſe diſſiperoient en vapeurs; la glace & le feu ſont

les élémens de la mort; la chaleur tempérée est le premier germe de la vie.

Les molécules vivantes répandues dans tous les corps organisés sont relatives, & pour l'action & pour le nombre, aux molécules de la lumière qui frappent toute matière & la pénètrent de leur chaleur; par-tout où les rayons du Soleil peuvent échauffer la terre, sa surface se vivifie, se couvre de verdure & se peuple d'animaux; la glace même, dès qu'elle se résout en eau, semble se féconder; cet élément est plus fertile que celui de la Terre, il reçoit avec la chaleur le mouvement & la vie: la mer produit à chaque saison plus d'animaux que la terre n'en nourrit; elle produit moins de plantes; & tous ces animaux qui nagent à la surface des eaux, ou qui en habitent les profondeurs, n'ayant pas comme ceux de la terre, un fonds de subsistance assuré sur les substances végétales, sont forcés de vivre les uns sur les autres, & c'est à cette combinaison que tient leur immense multiplication, ou plutôt leur pullulation sans nombre.

Chaque espèce & des uns & des autres ayant été créée, les premiers individus ont servi de modèle à tous leurs descendans. Le corps de chaque animal ou de chaque végétal, est un moule auquel s'assimilent indifféremment les molécules organiques de tous les animaux ou végétaux détruits par la mort & consumés par le temps; les parties brutes, qui étoient entrées dans leur

leur composition, retournent à la masse commune de la matière brute; les parties organiques, toujours subsistantes, sont reprises par les corps organisés; d'abord repompées par les végétaux, ensuite absorbées par les animaux qui se nourrissent de végétaux, elles servent au développement, à l'entretien, à l'accroissement & des uns & des autres; elles constituent leur vie, & circulant continuellement de corps en corps, elles animent tous les êtres organisés. Le fonds des substances vivantes est donc toujours le même; elles ne varient que par la forme, c'est-à-dire, par la différence des représentations: dans les siècles d'abondance, dans les temps de la plus grande population, le nombre des hommes, des animaux domestiques & des plantes utiles semble occuper & couvrir en entier la surface de la terre; celui des animaux féroces, des insectes nuisibles, des plantes parasites, des herbes inutiles reparoît & domine à son tour dans les temps de disette & de dépopulation. Ces variations, si sensibles pour l'homme, sont indifférentes à la Nature; le ver à soie, si précieux pour lui, n'est pour elle que la chenille du mûrier: que cette chenille du luxe disparoisse, que d'autres chenilles dévorent les herbes destinées à engraisser nos bœufs, que d'autres enfin minent, avant la récolte, la substance de nos épis, qu'en général l'homme & les espèces majeures dans les animaux soient affamées par les espèces infimes, la Nature n'en est ni moins remplie, ni moins

vivante ; elle ne protège pas les unes aux dépens des autres, elle les ſoutient toutes ; mais elle méconnoît le nombre dans les individus, & ne les voit que comme des images ſucceſſives d'une ſeule & même empreinte, des ombres fugitives dont l'eſpèce eſt le corps.

Il exiſte donc ſur la terre, & dans l'air & dans l'eau, une quantité déterminée de matière organique que rien ne peut détruire ; il exiſte en même temps un nombre déterminé de moules capables de ſe l'aſſimiler, qui ſe détruiſent & ſe renouvellent à chaque inſtant ; & ce nombre de moules ou d'individus, quoique variable dans chaque eſpèce, eſt au total toujours le même, toujours proportionné à cette quantité de matière vivante. Si elle étoit ſurabondante, ſi elle n'étoit pas, dans tous les temps, également employée & entièrement abſorbée par les moules exiſtans, il s'en formeroit d'autres, & l'on verroit paroître des eſpèces nouvelles ; parce que cette matière vivante ne peut demeurer oiſive, parce qu'elle eſt toujours agiſſante, & qu'il ſuffit qu'elle s'uniſſe avec des parties brutes pour former des corps organiſés. C'eſt à cette grande combinaiſon, ou plutôt à cette invariable proportion, que tient la forme même de la Nature.

Et comme ſon ordonnance eſt fixe pour le nombre, le maintien & l'équilibre des eſpèces, elle ſe préſenteroit toujours ſous la même face, & ſeroit, dans tous les temps & ſous tous les climats, abſolument & relati-

vement la même, si son habitude ne varioit pas autant qu'il est possible dans toutes les formes individuelles. L'empreinte de chaque espèce est un type dont les principaux traits sont gravés en caractères ineffaçables & permanens à jamais ; mais toutes les touches accessoires varient, aucun individu ne ressemble parfaitement à un autre, aucune espèce n'existe sans un grand nombre de variétés : dans l'espèce humaine, sur laquelle le sceau divin a le plus appuyé, l'empreinte ne laisse pas de varier du blanc au noir, du petit au grand, &c. le Lappon, le Patagon, l'Hottentot, l'Européen, l'Américain, le Nègre, quoique tous issus du même père, sont bien éloignés de se ressembler comme frères.

Toutes les espèces sont donc sujettes aux différences purement individuelles ; mais les variétés constantes, & qui se perpétuent par les générations, n'appartiennent pas également à toutes ; plus l'espèce est élevée, plus le type en est ferme, & moins elle admet de ces variétés. L'ordre, dans la multiplication des animaux, étant en raison inverse de l'ordre de grandeur, & la possibilité des différences en raison directe du nombre dans le produit de leur génération, il étoit nécessaire qu'il y eût plus de variétés dans les petits animaux que dans les grands ; il y a aussi, & par la même raison, plus d'espèces voisines : l'unité de l'espèce étant plus resserrée dans les grands animaux, la distance qui la sépare des autres est aussi plus étendue ; que de variétés & d'espèces

voiſines accompagnent, ſuivent ou précèdent l'écureuil, le rat & les autres petits animaux ; tandis que l'éléphant marche ſeul & ſans pair à la tête de tous !

La matière brute qui compoſe la maſſe de la Terre n'eſt pas un limon vierge, une ſubſtance intacte & qui n'ait pas ſubi des altérations ; tout a été remué par la force des grands & des petits agens, tout a été manié plus d'une fois par la main de la Nature ; le globe de la Terre a été pénétré par le feu, & enſuite recouvert & travaillé par les eaux ; le ſable qui en remplit le dedans eſt une matière vitrée ; les lits épais de glaiſe qui le recouvrent au dehors, ne ſont que ce même ſable décompoſé par le ſéjour des eaux ; le roc vif, le granite, le grès, tous les cailloux, tous les métaux ne ſont encore que cette même matière vitrée, dont les parties ſe ſont réunies, preſſées ou ſéparées ſelon les loix de leur affinité. Toutes ces ſubſtances ſont parfaitement brutes, elles exiſtent & exiſteroient indépendamment des animaux & des végétaux ; mais d'autres ſubſtances en très-grand nombre & qui paroiſſent également brutes, tirent leur origine du détriment des corps organiſés ; les marbres, les pierres à chaux, les graviers, les craies, les marnes ne ſont compoſés que de débris de coquillages & des dépouilles de ces petits animaux, qui transformant l'eau de la mer en pierre, produiſent le corail & tous les madrépores, dont la variété eſt innombrable & la quantité preſque immenſe.

Les charbons de terre, les tourbes & les autres matières qui se trouvent aussi dans les couches extérieures de la terre, ne sont que le résidu des végétaux plus ou moins détériorés, pourris & consumés. Enfin d'autres matières en moindre nombre, telles que les pierres ponces, les soufres, les mâchefers, les amiantes, les laves, ont été jetées par les volcans, & produites par une seconde action du feu sur les matières premières. L'on peut réduire à ces trois grandes combinaisons tous les rapports des corps bruts, & toutes les substances du règne minéral.

Les loix d'affinité par lesquelles les parties constituantes de ces différentes substances se séparent des autres pour se réunir entre elles, & former des matières homogènes, sont les mêmes que la loi générale par laquelle tous les corps célestes agissent les uns sur les autres; elles s'exercent également & dans les mêmes rapports des masses & des distances; un globule d'eau, de sable ou de métal agit sur un autre globule comme le globe de la Terre agit sur celui de la Lune: & si jusqu'à ce jour l'on a regardé ces loix d'affinité comme différentes de celles de la pesanteur, c'est faute de les avoir bien conçues, bien saisies, c'est faute d'avoir embrassé cet objet dans toute son étendue. La figure, qui dans les corps célestes ne fait rien ou presque rien à la loi de l'action des uns sur les autres, parce que la distance est très-grande, fait au contraire presque tout

lorſque la diſtance eſt très-petite ou nulle. Si la Lune & la Terre, au lieu d'une figure ſphérique, avoient toutes deux celle d'un cylindre court, & d'un diamètre égal à celui de leurs ſphères, la loi de leur action réciproque ne ſeroit pas ſenſiblement altérée par cette différence de figure, parce que la diſtance de toutes les parties de la Lune à celles de la Terre, n'auroit auſſi que très-peu varié; mais ſi ces mêmes globes devenoient des cylindres très-étendus & voiſins l'un de l'autre, la loi de l'action réciproque de ces deux corps paroîtroit fort différente, parce que la diſtance de chacune de leurs parties entre elles, & relativement aux parties de l'autre, auroit prodigieuſement changé; ainſi dès que la figure entre comme élément dans la diſtance, la loi paroît varier, quoiqu'au fond elle ſoit toujours la même.

D'après ce principe, l'eſprit humain peut encore faire un pas, & pénétrer plus avant dans le ſein de la Nature: nous ignorons quelle eſt la figure des parties conſtituantes des corps; l'eau, l'air, la terre, les métaux, toutes les matières homogènes ſont certainement compoſées de parties élémentaires ſemblables entre elles, mais dont la forme eſt inconnue; nos neveux pourront, à l'aide du calcul, s'ouvrir ce nouveau champ de connoiſſances, & ſavoir à peu-près de quelle figure ſont les élémens des corps; ils partiront du principe que nous venons d'établir, ils le prendront pour baſe: *Toute matière s'attire en raiſon inverſe du carré de la diſtance, &*

cette loi générale ne paroît varier, dans les attractions particulières, que par l'effet de la figure des parties constituantes de chaque substance; parce que cette figure entre comme élément dans la distance. Lorsqu'ils auront donc acquis, par des expériences réitérées, la connoissance de la loi d'attraction d'une substance particulière, ils pourront trouver par le calcul la figure de ses parties constituantes. Pour le faire mieux sentir, supposons, par exemple, qu'en mettant du vif-argent sur un plan parfaitement poli, on reconnoisse par des expériences que ce métal fluide s'attire toujours en raison inverse du cube de la distance, il faudra chercher par des règles de fausse position, quelle est la figure qui donne cette expression; & cette figure, sera celle des parties constituantes du vif-argent; si l'on trouvoit par ces expériences que ce métal s'attire en raison inverse du carré de la distance, il seroit démontré que ses parties constituantes sont sphériques, puisque la sphère est la seule figure qui donne cette loi, & qu'à quelque distance que l'on place des globes, la loi de leur attraction est toujours la même.

Newton a bien soupçonné que les affinités chimiques, qui ne sont autre chose que les attractions particulières dont nous venons de parler, se faisoient par des loix assez semblables à celles de la gravitation; mais il ne paroît pas avoir vu que toutes ces loix particulières n'étoient que de simples modifications de la loi générale, & qu'elles n'en paroissoient différentes que

parce qu'à une très-petite distance la figure des atomes qui s'attirent, fait autant & plus que la masse pour l'expression de la loi, cette figure entrant alors pour beaucoup dans l'élément de la distance.

C'est cependant à cette théorie que tient la connoissance intime de la composition des corps bruts; le fonds de toute matière est le même, la masse & le volume, c'est-à-dire la forme seroit aussi la même, si la figure des parties constituantes étoit semblable. Une substance homogène ne peut différer d'une autre qu'autant que la figure de ses parties primitives est différente; celle dont toutes les molécules sont sphériques, doit être spécifiquement une fois plus légère qu'une autre dont les molécules seroient cubiques, parce que les premières ne pouvant se toucher que par des points, laissent des intervalles égaux à l'espace qu'elles remplissent, tandis que les parties supposées cubiques peuvent se réunir toutes sans laisser le moindre intervalle, & former par conséquent une matière une fois plus pesante que la première. Et quoique les figures puissent varier à l'infini, il paroît qu'il n'en existe pas autant dans la Nature que l'esprit pourroit en concevoir; car elle a fixé les limites de la pesanteur & de la légèreté: l'or & l'air sont les deux extrêmes de toute densité; toutes les figures admises, exécutées par la Nature, sont donc comprises entre ces deux termes, & toutes celles qui auroient pu produire des substances plus pesantes ou plus légères ont été rejetées.

Au reste,

Au reſte, lorſque je parle des figures employées par la Nature, je n'entends pas qu'elles ſoient néceſſairement ni même exactement ſemblables aux figures géométriques qui exiſtent dans notre entendement; c'eſt par ſuppoſition que nous les faiſons régulières, & par abſtraction que nous les rendons ſimples. Il n'y a peut-être ni cubes exacts, ni ſphères parfaites dans l'Univers; mais comme rien n'exiſte ſans forme, & que ſelon la diverſité des ſubſtances, les figures de leurs élémens ſont différentes, il y en a néceſſairement qui approchent de la ſphère ou du cube & de toutes les autres figures régulières que nous avons imaginées; le précis, l'abſolu, l'abſtrait, qui ſe préſentent ſi ſouvent à notre eſprit, ne peuvent ſe trouver dans le réel, parce que tout y eſt relatif, tout s'y fait par nuances, tout s'y combine par approximation. De même, lorſque j'ai parlé d'une ſubſtance qui ſeroit entièrement pleine, parce qu'elle ſeroit compoſée de parties cubiques, & d'une autre ſubſtance qui ne ſeroit qu'à moitié pleine, parce que toutes ſes parties conſtituantes ſeroient ſphériques, je ne l'ai dit que par comparaiſon, & je n'ai pas prétendu que ces ſubſtances exiſtaſſent dans la réalité; car l'on voit par l'expérience des corps tranſparens, tels que le verre qui ne laiſſe pas d'être denſe & peſant, que la quantité de matière y eſt très-petite en comparaiſon de l'étendue des intervalles; & l'on peut démontrer que l'or, qui eſt la matière la plus denſe, contient beaucoup plus de vide que de plein.

La conſidération des forces de la Nature eſt l'objet de la mécanique rationnelle, celui de la mécanique ſenſible n'eſt que la combinaiſon de nos forces particulières, & ſe réduit à l'art de faire des machines ; cet art a été cultivé de tout temps, par la néceſſité & pour la commodité ; les Anciens y ont excellé comme nous : mais la mécanique rationnelle eſt une ſcience née, pour ainſi dire, de nos jours ; tous les Philoſophes, depuis Ariſtote à Deſcartes, ont raiſonné comme le peuple ſur la nature du mouvement ; ils ont unanimement pris l'effet pour la cauſe ; ils ne connoiſſoient d'autres forces que celle de l'impulſion, encore la connoiſſoient-ils mal, ils lui attribuoient les effets des autres forces, ils vouloient y ramener tous les phénomènes du monde : pour que le projet eût été plauſible & la choſe poſſible, il auroit au moins fallu que cette impulſion, qu'ils regardoient comme cauſe unique, fût un effet général & conſtant qui appartînt à toute matière, qui s'exerçât continuellement dans tous les lieux, dans tous les temps ; le contraire leur étoit démontré ; ne voyoient-ils pas que dans les corps en repos cette force n'exiſte pas, que dans les corps lancés ſon effet ne ſubſiſte qu'un petit temps, qu'il eſt bientôt détruit par les réſiſtances, que pour le renouveler il faut une nouvelle impulſion ; que par conſéquent bien loin qu'elle ſoit une cauſe générale, elle n'eſt au contraire qu'un effet particulier & dépendant d'effets plus généraux !

Or un effet général eſt ce qu'on doit appeler une cauſe, car la cauſe réelle de cet effet général ne nous ſera jamais connue, parce que nous ne connoiſſons rien que par comparaiſon, & que l'effet étant ſuppoſé général & appartenant également à tout, nous ne pouvons le comparer à rien, ni par conſéquent le connoître autrement que par le fait: ainſi l'attraction ou, ſi l'on veut, la peſanteur étant un effet général & commun à toute matière, & démontré par le fait, doit être regardée comme une cauſe, & c'eſt à elle qu'il faut rapporter les autres cauſes particulières & même l'impulſion, puiſqu'elle eſt moins générale & moins conſtante. La difficulté ne conſiſte qu'à voir en quoi l'impulſion peut dépendre en effet de l'attraction: ſi l'on réfléchit à la communication du mouvement par le choc, on ſentira bien qu'il ne peut ſe tranſmettre d'un corps à un autre que par le moyen du reſſort, & l'on reconnoîtra que toutes les hypothèſes que l'on a faites ſur la tranſmiſſion du mouvement dans les corps durs, ne ſont que des jeux de notre eſprit qui ne pourroient s'exécuter dans la Nature: un corps parfaitement dur n'eſt en effet qu'un être de raiſon, comme un corps parfaitement élaſtique n'eſt encore qu'un autre être de raiſon; ni l'un ni l'autre n'exiſtent dans la réalité, parce qu'il n'y exiſte rien d'abſolu, rien d'extrême, & que le mot & l'idée de parfait n'eſt jamais que l'abſolu ou l'extrême de la choſe.

S'il n'y avoit point de reſſort dans la matière, il n'y

auroit donc nulle force d'impulsion; lorsqu'on jette une pierre, le mouvement qu'elle conserve ne lui a-t-il pas été communiqué par le ressort du bras qui l'a lancée; lorsqu'un corps en mouvement en rencontre un autre en repos, comment peut-on concevoir qu'il lui communique son mouvement, si ce n'est en comprimant le ressort des parties élastiques qu'il renferme, lequel se rétablissant immédiatement après la compression, donne à la masse totale la même force qu'il vient de recevoir; on ne comprend point comment un corps parfaitement dur pourroit admettre cette force, ni recevoir du mouvement; & d'ailleurs il est très-inutile de chercher à le comprendre, puisqu'il n'en existe point de tel. Tous les corps au contraire sont doués de ressort; les expériences sur l'électricité prouvent que sa force élastique appartient généralement à toute matière: quand il n'y auroit donc dans l'intérieur des corps d'autre ressort que celui de cette matière électrique, il suffiroit pour la communication du mouvement, & par conséquent c'est à ce grand ressort, comme effet général, qu'il faut attribuer la cause particulière de l'impulsion.

Maintenant, si nous réfléchissons sur la mécanique du ressort, nous trouverons que sa force dépend elle-même de celle de l'attraction; pour le voir clairement, figurons-nous le ressort le plus simple, un angle solide de fer ou de toute autre matière dure; qu'arrive-t-il lorsque nous le comprimons? nous forçons les parties

voisines du sommet de l'angle de fléchir, c'est-à-dire de s'écarter un peu les unes des autres: & dans le moment que la compression cesse, elles se rapprochent & se rétablissent comme elles étoient auparavant; leur adhérence, de laquelle résulte la cohésion du corps, est comme l'on sait, un effet de leur attraction mutuelle; lorsque l'on presse le ressort, on ne détruit pas cette adhérence, parce que quoiqu'on écarte les parties, on ne les éloigne pas assez les unes des autres, pour les mettre hors de leur sphère d'attraction mutuelle; & par conséquent dès qu'on cesse de presser, cette force qu'on remet pour ainsi dire en liberté, s'exerce, les parties séparées se rapprochent, & le ressort se rétablit: si au contraire par une pression trop forte on les écarte au point de les faire sortir de leur sphère d'attraction, le ressort se rompt, parce que la force de la compression a été plus grande que celle de la cohérence, c'est-à-dire plus grande que celle de l'attraction mutuelle qui réunit les parties; le ressort ne peut donc s'exercer qu'autant que les parties de la matière ont de la cohérence, c'est-à-dire, autant qu'elles sont unies par la force de leur attraction mutuelle, & par conséquent le ressort en général qui seul peut produire l'impulsion, & l'impulsion elle-même, se rapportent à la force d'attraction, & en dépendent comme des effets particuliers d'un effet général.

Quelque nettes que me paroissent ces idées, quelque

fondées que ſoient ces vues, je ne m'attends pas à les voir adopter; le peuple ne raiſonnera jamais que d'après ſes ſenſations, & le vulgaire des Phyſiciens d'après des préjugés: or il faut mettre à part les unes, & renoncer aux autres pour juger de ce que nous propoſons; peu de gens en jugeront donc, & c'eſt le lot de la vérité: mais auſſi très-peu de gens lui ſuffiſent, elle ſe perd dans la foule: & quoique toujours auguſte & majeſtueuſe, elle eſt ſouvent obſcurcie par de vieux fantômes, ou totalement effacée par des chimères brillantes. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ainſi que je vois, que j'entends la Nature (& peut-être eſt-elle encore plus ſimple que ma vue); une ſeule force eſt la cauſe de tous les phénomènes de la matière brute, & cette force réunie avec celle de la chaleur, produit les molécules vivantes, deſquelles dépendent tous les effets des ſubſtances organiſées.



HISTOIRE
NATURELLE.

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE.

LE CHIEN.

LA grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvemens, toutes les qualités extérieures, ne ſont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé; & comme nous préférons dans l'homme l'eſprit à la figure, le courage à la force, les ſentimens à la beauté, nous jugeons auſſi que les qualités intérieures ſont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal; c'eſt par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il

s'élève au-dessus du végétal & s'approche de nous ; c'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le desir, & donne à la matière le mouvement progressif, la volonté & la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment ; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés & de ressources, plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'Univers ; & lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme ; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter ; il sait par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, & de son tyran se faire un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce & sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, & cède dans le chien domestique aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher & au desir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens ; il attend ses ordres pour en faire usage, il le consulte, il l'interroge, il le supplie, un coup-d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté ; sans avoir, comme l'homme, la lumière de

la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul desir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur & tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves, il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper, il ne lui oppose que la plainte, & la désarme enfin par la patience & la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite: comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les Grands & rustre à la campagne: toujours empressé pour son maître & prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, & se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, & les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, & quelquefois féroce, il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers, & pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il

s'élance, s'oppoſe, & par des aboiemens réitérés, des efforts & des cris de colère, il donne l'alarme, avertit & combat: auſſi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnaſſiers, il ſe précipite ſur eux, les bleſſe, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçoient d'enlever; mais content d'avoir vaincu, il ſe repoſe ſur les dépouilles, n'y touche pas, même pour ſatisfaire ſon appétit, & donne en même temps des exemples de courage, de tempérance & de fidélité.

On ſentira de quelle importance cette eſpèce eſt dans l'ordre de la Nature, en ſuppoſant un inſtant qu'elle n'eût jamais exiſté. Comment l'homme auroit-il pu, ſans le ſecours du chien, conquérir, dompter, réduire en eſclavage les autres animaux ! comment pourroit-il encore aujourd'hui découvrir, chaſſer, détruire les bêtes ſauvages & nuiſibles! Pour ſe mettre en ſûreté, & pour ſe rendre maître de l'Univers vivant, il a fallu commencer par ſe faire un parti parmi les animaux, ſe concilier avec douceur & par careſſes ceux qui ſe ſont trouvés capables de s'attacher & d'obéir, afin de les oppoſer aux autres: le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, & le fruit de cet art la conquête & la poſſeſſion paiſible de la Terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vîteſſe, plus de force, & même plus de courage que l'homme; la Nature les a mieux munis, mieux armés; ils ont auſſi les ſens, & ſur-tout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une eſpèce courageuſe & docile comme celle du chien, c'eſt

avoir acquis de nouveaux ſens & les facultés qui nous manquent. Les machines, les inſtrumens que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres ſens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la Nature nous préſente, & qui en ſuppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands & d'éternels moyens de vaincre & de régner; & le chien fidèle à l'homme, conſervera toujours une portion de l'empire, un degré de ſupériorité ſur les autres animaux: il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la ſûreté, l'ordre & la diſcipline ſont les fruits de ſa vigilance & de ſon activité; c'eſt un peuple qui lui eſt ſoumis, qu'il conduit, qu'il protége, & contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix.

Mais c'eſt ſur-tout à la guerre, c'eſt contre les animaux ennemis ou indépendans, qu'éclate ſon courage, & que ſon intelligence ſe déploie toute entière: les talens naturels ſe réuniſſent ici aux qualités acquiſes. Dès que le bruit des armes ſe fait entendre, dès que le ſon du cor ou la voix du chaſſeur a donné le ſignal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle le chien marque ſa joie, par les plus vifs tranſports, il annonce par ſes mouvemens & par ſes cris l'impatience de combattre & le deſir de vaincre: marchant enſuite en ſilence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à ſurprendre l'ennemi dans ſon fort; il recherche ſes traces, il les ſuit pas à pas, & par des accens différens indique le

temps, la diſtance, l'eſpèce, & même l'âge de celui qu'il pourſuit.

Intimidé, preſſé, déſeſpérant de trouver ſon ſalut dans la fuite, l'animal *(a)* ſe ſert auſſi de toutes ſes facultés, il oppoſe la ruſe à la ſagacité; jamais les reſſources de l'inſtinct ne furent plus admirables: pour faire perdre ſa trace, il va, vient & revient ſur ſes pas; il fait des bonds, il voudroit ſe détacher de la terre & ſupprimer les eſpaces; il franchit d'un ſaut les routes, les haies, paſſe à la nage les ruiſſeaux, les rivières, mais toujours pourſuivi, & ne pouvant anéantir ſon corps, il cherche à en mettre un autre à ſa place; il va lui-même troubler le repos d'un voiſin plus jeune & moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui; & lorſqu'ils ont confondu leurs traces, lorſqu'il croit l'avoir ſubſtitué à ſa mauvaiſe fortune, il le quitte plus bruſquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre ſeul l'objet & la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, par cette ſupériorité que donnent l'exercice & l'éducation, par cette fineſſe de ſentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de ſa pourſuite; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui ſeul peut y conduire; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fauſſes routes où l'on a voulu l'égarer, & loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruſe, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque & le mettant à mort, étanche dans le ſang ſa ſoif & ſa haine.

(a) *Voyez* l'Hiſtoire du cerf.

Le penchant pour la chaſſe ou la guerre nous eſt commun avec les animaux; l'homme ſauvage ne ſait que combattre & chaſſer. Tous les animaux qui aiment la chair, & qui ont de la force & des armes, chaſſent naturellement: le lion, le tigre, dont la force eſt ſi grande qu'ils ſont ſûrs de vaincre, chaſſent ſeuls & ſans art; les loups, les renards, les chiens ſauvages ſe réuniſſent, s'entendent, s'aident, ſe relaient & partagent la proie, & lorſque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domeſtique, lorſqu'on lui a appris à réprimer ſon ardeur, à meſurer ſes mouvemens, qu'on l'a accoutumé à une marche régulière & à l'eſpèce de diſcipline néceſſaire à cet art, il chaſſe avec méthode, & toujours avec ſuccès.

Dans les pays déſerts, dans les contrées dépeuplées, il y a des chiens ſauvages qui, pour les mœurs, ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiſer; ils ſe réuniſſent auſſi en plus grandes troupes pour chaſſer & attaquer en force les ſangliers, les taureaux ſauvages, & même les lions & les tigres. En Amérique, ces chiens ſauvages ſont de race anciennement domeſtique, ils y ont été tranſportés d'Europe; & quelques-uns ayant été oubliés ou abandonnés dans ces déſerts, s'y ſont multipliés au point qu'ils ſe répandent par troupes dans les contrées habitées, où ils attaquent le bétail & inſultent même les hommes: on eſt donc obligé de les écarter par la force, & de les tuer comme les autres bêtes féroces; & les chiens ſont tels en effet, tant

qu'ils ne connoiſſent pas les hommes; mais lorſqu'on les approche avec douceur, ils s'adouciſſent, deviennent bien-tôt familiers, & demeurent fidèlement attachés à leurs maîtres; au lieu que le loup, quoique pris jeune & élevé dans des maiſons, n'eſt doux que dans le premier âge, ne perd jamais ſon goût pour la proie, & ſe livre tôt ou tard à ſon penchant pour la rapine & la deſtruction.

L'on peut dire que le chien eſt le ſeul animal dont la fidélité ſoit à l'épreuve, le ſeul qui connoiſſe toujours ſon maître & les amis de la maiſon; le ſeul qui, lorſqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le ſeul qui entende ſon nom, & qui reconnoiſſe la voix domeſtique; le ſeul qui ne ſe confie point à lui-même; le ſeul qui, lorſqu'il a perdu ſon maître & qu'il ne peut le retrouver, l'appelle par ſes gémiſſemens; le ſeul qui dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, ſe ſouvienne du chemin, & retrouve la route; le ſeul enfin dont les talens naturels ſoient évidens & l'éducation toujours heureuſe.

Et de même que de tous les animaux le chien eſt celui dont le naturel eſt le plus ſuſceptible d'impreſſion, & ſe modifie le plus aiſément par les cauſes morales, il eſt auſſi de tous celui dont la nature eſt le plus ſujette aux variétés & aux altérations cauſées par les influences phyſiques; le tempérament, les facultés, les habitudes du corps varient prodigieuſement, la forme même n'eſt pas conſtante; dans le même pays un chien eſt très-différent d'un autre chien, & l'eſpèce eſt pour ainſi dire,

dire, toute différente d'elle-même dans les différens climats. De-là cette confusion, ce mélange & cette variété de races si nombreuses, qu'on ne peut en faire l'énumération : de-là ces différences si marquées pour la grandeur de la taille, la figure du corps, l'alongement du museau, la forme de la tête, la longueur & la direction des oreilles & de la queue, la couleur, la qualité, la quantité du poil, &c. en sorte qu'il ne reste rien de constant, rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure, & la faculté de pouvoir tous produire ensemble. Et comme ceux qui diffèrent le plus les uns des autres à tous égards, ne laissent pas de produire des individus qui peuvent se perpétuer en produisant eux-mêmes d'autres individus, il est évident que tous les chiens, quelque différens, quelque variés qu'ils soient, ne font qu'une seule & même espèce.

Mais ce qui est difficile à saisir dans cette nombreuse variété de races différentes, c'est le caractère de la race primitive, de la race originaire, de la race mère de toutes les autres races ; comment reconnoître les effets produits par l'influence du climat, de la nourriture, &c? comment les distinguer encore des autres effets, ou plutôt des résultats qui proviennent du mélange de ces différentes races entre elles, dans l'état de liberté ou de domesticité ? En effet, toutes ces causes altèrent avec le temps, les formes les plus constantes, & l'empreinte

de la Nature ne conſerve pas toute ſa pureté dans les objets que l'homme a beaucoup maniés. Les animaux aſſez indépendans pour choiſir eux-mêmes leur climat & leur nourriture, ſont ceux qui conſervent le mieux cette empreinte originaire ; & l'on peut croire que, dans ces eſpèces, le premier, le plus ancien de tous, nous eſt encore aujourd'hui aſſez fidèlement repréſenté par ſes deſcendans; mais ceux que l'homme s'eſt ſoumis, ceux qu'il a tranſportés de climats en climats, ceux dont il a changé la nourriture, les habitudes & la manière de vivre, ont auſſi dû changer pour la forme, plus que tous les autres; & l'on trouve en effet bien plus de variété dans les eſpèces d'animaux domeſtiques que dans celles des animaux ſauvages. Et comme parmi les animaux domeſtiques, le chien eſt, de tous, celui qui s'eſt attaché à l'homme de plus près; celui qui, vivant comme l'homme, vit auſſi le plus irrégulièrement; celui dans lequel le ſentiment domine aſſez pour le rendre docile, obéiſſant & ſuſceptible de toute impreſſion, & même de toute contrainte; il n'eſt pas étonnant que de tous les animaux ce ſoit auſſi celui dans lequel on trouve les plus grandes variétés pour la figure, pour la taille, pour la couleur & pour les autres qualités.

Quelques circonſtances concourent encore à cette altération: le chien vit aſſez peu de temps, il produit ſouvent & en aſſez grand nombre; & comme il eſt perpétuellement ſous les yeux de l'homme, dès que

par un hasard assez ordinaire à la Nature, il se sera trouvé dans quelques individus, des singularités ou des variétés apparentes, on aura tâché de les perpétuer en unissant ensemble ces individus singuliers, comme on le fait encore aujourd'hui lorsqu'on veut se procurer de nouvelles races de chiens & d'autres animaux. D'ailleurs, quoique toutes les espèces soient également anciennes, le nombre des générations, depuis la création, étant beaucoup plus grand dans les espèces dont les individus ne vivent que peu de temps, les variétés, les altérations, la dégénération même doivent en être devenues plus sensibles, puisque ces animaux sont plus loin de leur souche que ceux qui vivent plus long-temps. L'homme est aujourd'hui huit fois plus près d'Adam que le chien ne l'est du premier chien, puisque l'homme vit quatre-vingts ans, & que le chien n'en vit que dix: si donc, par quelque cause que ce puisse être, ces deux espèces tendoient également à dégénérer, cette altération seroit aujourd'hui huit fois plus marquée dans le chien que dans l'homme.

Les petits animaux éphémères, ceux dont la vie est si courte qu'ils se renouvellent tous les ans par la génération, sont infiniment plus sujets que les autres animaux aux variétés & aux altérations de tout genre; il en est de même des plantes annuelles en comparaison des autres végétaux: il y en a même dont la nature est, pour ainsi dire, artificielle & factice. Le blé, par exemple, est

une plante que l'homme a changée au point qu'elle n'exiſte nulle part dans l'état de nature : on voit bien qu'il a quelque rapport avec l'ivroie, avec les gramens, les chiendents & quelques autres herbes des prairies ; mais on ignore à laquelle de ces herbes on doit le rapporter : & comme il ſe renouvelle tous les ans, & que, ſervant de nourriture à l'homme, il eſt de toutes les plantes celle qu'il a le plus travaillée, il eſt auſſi de toutes celle dont la nature eſt le plus altérée. L'homme peut donc non-ſeulement faire ſervir à ſes beſoins, à ſon uſage, tous les individus de l'Univers ; mais il peut encore, avec le temps, changer, modifier & perfectionner les eſpèces ; c'eſt même le plus beau droit qu'il ait ſur la Nature. Avoir transformé une herbe ſtérile en blé, eſt une eſpèce de création dont cependant il ne doit pas s'enorgueillir, puiſque ce n'eſt qu'à la ſueur de ſon front & par des cultures réitérées qu'il peut tirer du ſein de la terre ce pain ſouvent amer, qui fait ſa ſubſiſtance.

Les eſpèces que l'homme a beaucoup travaillées, tant dans les végétaux que dans les animaux, ſont donc celles qui de toutes ſont le plus altérées ; & comme quelqueſois elles le ſont au point qu'on ne peut reconnoître leur forme primitive, comme dans le blé, qui ne reſſemble plus à la plante dont il a tiré ſon origine, il ne ſeroit pas impoſſible que dans la nombreuſe variété des chiens que nous voyons aujourd'hui, il n'y en eût pas un ſeul

de ſemblable au premier chien, ou plutôt au premier animal de cette eſpèce, qui s'eſt peut-être beaucoup altérée depuis la création, & dont la ſouche a pu par conſéquent être très-différente des races qui ſubſiſtent actuellement, quoique ces races en ſoient originairement toutes également provenues.

La Nature cependant ne manque jamais de reprendre ſes droits dès qu'on la laiſſe agir en liberté : le froment jeté ſur une terre inculte dégénère à la première année : ſi l'on recueilloit ce grain dégénéré pour le jeter de même, le produit de cette ſeconde génération ſeroit encore plus altéré ; & au bout d'un certain nombre d'années & de reproductions, l'homme verroit reparoître la plante originaire du froment, & ſauroit combien il faut de temps à la Nature pour détruire le produit d'un art qui la contraint, & pour ſe réhabiliter. Cette expérience ſeroit aſſez facile à faire ſur le blé & ſur les autres plantes qui tous les ans ſe reproduiſent, pour ainſi dire, d'elles-mêmes, dans le même lieu ; mais il ne ſeroit guère poſſible de la tenter avec quelque eſpérance de ſuccès, ſur les animaux qu'il faut rechercher, appareiller, unir, & qui ſont difficiles à manier, parce qu'ils nous échappent tous plus ou moins par leur mouvement, & par la répugnance ſouvent invincible qu'ils ont pour les choſes qui ſont contraires à leurs habitudes ou à leur naturel. On ne peut donc pas eſpérer de ſavoir jamais par cette voie quelle eſt la race primitive des

chiens, non plus que celle des autres animaux qui, comme le chien, sont sujets à des variétés permanentes; mais au défaut de ces connoissances de faits qu'on ne peut acquérir, & qui cependant seroient nécessaires pour arriver à la vérité, on peut rassembler des indices, & en tirer des conséquences vraisemblables.

Les chiens qui ont été abandonnés dans les solitudes de l'Amérique, & qui vivent en chiens sauvages depuis cent cinquante ou deux cents ans, quoique originaires de races altérées, puisqu'ils sont provenus des chiens domestiques, ont dû, pendant ce long espace de temps, se rapprocher au moins en partie de leur forme primitive; cependant les Voyageurs nous disent qu'ils ressemblent à nos levriers *(b)*; ils disent la même chose des chiens sauvages ou devenus sauvages à Congo *(c)*, qui, comme ceux d'Amérique, se rassemblent par troupes pour faire la guerre aux tigres, aux lions, &c. mais d'autres, sans comparer les chiens sauvages de Saint-Domingue aux levriers, disent seulement *(d)*, qu'ils ont pour l'ordinaire la tête plate & longue, le museau effilé, l'air sauvage, le corps mince & décharné, qu'ils sont très-légers à la course, qu'ils chassent en

(b) Histoire des Aventuriers Flibustiers, par *Oexmelin; Paris, 1686, in-12, tome I, page 112.*

(c) Histoire générale des voyages, par M. l'Abbé Prevost; *in-4.° tome I, page 86.*

(d) Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique; *Paris, 1722, tome V, page 195.*

perfection, qu'ils s'apprivoisent aisément en les prenant tout petits : ainsi ces chiens sauvages sont extrêmement maigres & légers ; & comme le levrier ne diffère d'ailleurs qu'assez peu du mâtin, ou du chien que nous appelons *chien de berger*, on peut croire que ces chiens sauvages sont plutôt de cette espèce que de vrais levriers : parce que d'un autre côté les anciens Voyageurs ont dit que les chiens naturels du Canada avoient les oreilles droites comme les renards, & ressembloient aux mâtins de médiocre grandeur *(e)*, de nos villageois, c'est-à-dire, à nos chiens de berger ; que ceux des sauvages des Antilles avoient aussi la tête & les oreilles fort longues, & approchoient de la forme des renards *(f)*; que les Indiens du Pérou n'avoient pas toutes les espèces de chiens que nous avons en Europe, qu'ils en avoient seulement de grands & de petits qu'ils nommoient Alco *(g)*; que ceux de l'Isthme de l'Amérique étoient laids, qu'ils avoient le poil rude & long, ce qui suppose aussi les oreilles droites *(h)*. Ainsi

(e) Voyage du pays des Hurons, par Sabart Theodat, Recollet; *Paris, 1672, pages 310 & 311.*

(f) Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre; *Paris, 1667, tome II, page 306.*

(g) Histoire des Incas; *Paris, 1744, tome I, page 265.* Voyage de Wafer imprimé à la suite de ceux de Dampier, *tome IV, page 223.*

(h) Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique; *Paris, 1722, tome V, page 195.*

on ne peut guère douter que les chiens originaires d'Amérique, & qui avant la découverte de ce nouveau monde n'avoient eu aucune communication avec ceux de nos climats, ne fussent tous, pour ainsi dire, d'une seule & même race, & que de toutes les races de nos chiens, celle qui en approche le plus ne soit celle des chiens à museau effilé, à oreilles droites & à long poil rude comme les chiens de berger; & ce qui me fait croire encore que les chiens devenus sauvages à Saint-Domingue, ne sont pas de vrais levriers, c'est que comme les levriers sont assez rares en France, on en tire pour le Roi, de Constantinople & des autres endroits du Levant, & que je ne sache pas qu'on en ait jamais fait venir de Saint-Domingue ou de nos autres colonies d'Amérique. D'ailleurs, en recherchant dans la même vue ce que les Voyageurs ont dit de la forme des chiens des différens pays, on trouve que les chiens des pays froids ont tous le museau long & les oreilles droites; que ceux de la Lapponie *(i)* sont petits, qu'ils ont le poil long, les oreilles droites & le museau pointu; que ceux de Sibérie *(k)* & ceux que l'on appelle *chiens-loups*, sont plus gros que ceux de Lapponie, mais qu'ils ont de même les oreilles droites, le poil rude

(i) Voyage de la Martinière; *Paris, 1671, page 75.* Il Genio vagante; Parma, *1691, vol. II, page 13.*

(k) *Voyez* la planche.

& le

& le museau pointu ; que ceux d'Islande *(l)* sont aussi, à très-peu près, semblables à ceux de Sibérie ; & que de même, dans les climats chauds, comme au cap de Bonne-espérance *(m)*, les chiens naturels du pays ont le museau pointu, les oreilles droites, la queue longue & traînante à terre, le poil clair, mais long & toujours hérissé ; que ces chiens sont excellens pour garder les troupeaux, & que, par conséquent, ils ressemblent non-seulement par la figure, mais encore par l'instinct à nos chiens de berger ; que dans d'autres climats encore plus chauds, comme à Madagascar *(n)*, à Maduré *(o)*, à Calicut *(p)*, à Malabar *(q)*, les chiens originaires de ces pays ont tous le museau long, les oreilles droites, & ressemblent encore à nos chiens de berger ; que quand même on y transporte des mâtins, des épagneuls, des barbets, des dogues, des chiens courans, des levriers, &c. ils dégénèrent à la seconde ou à la troisième génération ; qu'enfin dans les pays excessivement chauds, comme en Guinée *(r)*, cette dégénération

(l) *Voyez* les planches de ce volume.

(m) Description du cap de Bonne-espérance par Kolbe ; *Amsterdam, 1741, première partie, page 304.*

(n) Voyage de Flacourt ; *Paris, 1661, page 152.*

(o) Voyage d'Innigo de Biervillas ; *Paris, 1736, première partie, page 178.*

(p) Voyage de François Pyrard ; *Paris, 1619, tome I, page 426.*

(q) Voyage de Jean Ovington ; *Paris, 1725, tome I, page 276.*

(r) Hist. gén. des voyages, par M. l'abbé Prevost, *tom. IV, pag. 229.*

eſt encore plus prompte, puiſqu'au bout de trois ou quatre ans ils perdent leur voix, qu'ils n'aboient plus, mais hurlent triſtement, qu'ils ne produiſent plus que des chiens à oreilles droites comme celles des renards; que les chiens du pays ſont fort laids, qu'ils ont le muſeau pointu, les oreilles longues & droites, la queue longue & pointue, ſans aucun poil, la peau du corps nue, ordinairement tachetée, & quelquefois d'une ſeule couleur, qu'enfin ils ſont déſagréables à la vue & plus encore au toucher.

On peut donc déjà préſumer avec quelque vraiſemblance, que le chien de berger eſt de tous les chiens celui qui approche le plus de la race primitive de cette eſpèce, puiſque dans tous les pays habités par des hommes ſauvages, ou même à demi-civiliſés, les chiens reſſemblent à cette ſorte de chiens plus qu'à aucune autre; que dans le continent entier du nouveau monde il n'y en avoit pas d'autres; qu'on les retrouve ſeuls de même au Nord & au Midi de notre continent, & qu'en France où on les appelle communément *chiens de Brie*, & dans les autres climats tempérés, ils ſont encore en grand nombre, quoiqu'on ſe ſoit beaucoup plus occupé à faire naître ou à multiplier les autres races qui avoient plus d'agrément, qu'à conſerver celle-ci qui n'a que de l'utilité, & qu'on a par cette raiſon dédaignée & abandonnée aux payſans chargés du ſoin des troupeaux. Si l'on conſidère auſſi que ce chien,

malgré sa laideur & son air triste & sauvage, est cependant supérieur par l'instinct à tous les autres chiens, qu'il a un caractère décidé auquel l'éducation n'a point de part, qu'il est le seul qui naisse, pour ainsi dire, tout élevé, & que guidé par le seul naturel, il s'attache de lui-même à *la* garde des troupeaux avec une assiduité, une vigilance, une fidélité singulières, qu'il les conduit avec une intelligence admirable & non communiquée; que ses talens sont l'étonnement & le repos de son maître; tandis qu'il faut au contraire beaucoup de temps & de peines pour instruire les autres chiens, & les dresser aux usages auxquels on les destine; on se confirmera dans l'opinion que ce chien est le vrai chien de la Nature, celui qu'elle nous a donné pour la plus grande utilité, celui qui a le plus de rapport avec l'ordre général des êtres vivans, qui ont mutuellement besoin les uns des autres, celui enfin qu'on doit regarder comme la souche & le modèle de l'espèce entière.

Et de même que l'espèce humaine paroît agreste, contrefaite & rapetissée dans les climats glacés du Nord, qu'on ne trouve d'abord que de petits hommes fort laids en Lapponie, en Groënland, & dans tous les pays où le froid est excessif; mais qu'ensuite dans le climat voisin & moins rigoureux on voit tout-à-coup paroître la belle race des Finlandois, des Danois, &c. qui par leur figure, leur couleur & leur grande taille, sont peut-être les plus beaux de tous les hommes; on trouve aussi

dans l'eſpèce des chiens le même ordre & les mêmes rapports. Les chiens de Lapponie ſont très-laids, très-petits, & n'ont pas plus d'un pied de longueur *(ſ)*. Ceux de Sibérie, quoique moins laids, ont encore les oreilles droites & l'air agreſte & ſauvage, tandis que dans le climat voiſin où l'on trouve les *(t)* beaux hommes dont nous venons de parler, on trouve auſſi les chiens de la plus belle & de la plus grande taille. Les chiens de Tartarie, d'Albanie, du nord de la Grèce, du Danemarck, de l'Irlande, ſont les plus grands, les plus forts & les plus puiſſans de tous les chiens : on s'en ſert pour tirer des voitures. Ces chiens que nous appelons *chiens d'Irlande*, ont une origine très-ancienne, & ſe ſont maintenus, quoiqu'en petit nombre, dans le climat dont ils ſont originaires. Les anciens les appeloient *chiens d'Épire*, *chiens d'Albanie ;* & Pline rapporte, en termes auſſi élégans qu'énergiques, le combat d'un de ces chiens contre un lion, & enſuite contre un éléphant *(u)*. Ces chiens

(ſ) Il Genio vagante, *vol. II*, *pag. 13*.

(t) *Voyez* le *cinquième volume* de cette Hiſtoire Naturelle, à l'article des variétés de l'eſpèce humaine.

(u) Indiam petenti Alexandro magno, Rex Albaniæ dono dederat inuſitatæ magnitudinis unum, cujus ſpecie delectatus, juſſit urſos, mox apros & deinde damas emitti, contemptu immobili jacente eo; quâ ſegnitie tanti corporis offenſus imperator generoſi ſpiritûs, eum interimi juſſit. Nunciavit hoc fama regi; itaque alterum mittens, addidit mandata ne in

ſont beaucoup plus grands que nos plus grands mâtins : comme ils ſont fort rares en France, je n'en ai jamais vu qu'un, qui me parut avoir, tout aſſis, près de cinq pieds de hauteur, & reſſembler pour la forme au chien que nous appelons *grand danois (x)*; mais il en différoit beaucoup par l'énormité de ſa taille, il étoit tout blanc & d'un naturel doux & tranquille. On trouve enſuite dans les endroits plus tempérés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, en Eſpagne, en Italie, des hommes & des chiens de toutes ſortes de races : cette variété provient en partie de l'influence du climat, & en partie du concours & du mélange des races étrangères ou différentes entre elles, qui ont produit en très-grand nombre des races métives ou mélangées dont nous ne parlerons point ici, parce que M. Daubenton *(y)* les a décrites & rapportées chacune aux races pures dont elles proviennent ; mais nous obſerverons autant qu'il nous ſera poſſible, les reſſemblances & les diffé-

---

parvis experiri vellet, ſed in leone, elephantove; duos ſibi fuiſſe hoc interempto, preterea nullum fore. Nec diſtulit Alexander, leonemque fractum protinùs vidit. Poſteà elephantum juſſit induci, haud alio magis ſpectaculo lætatus. Horrentibus quippe per totum corpus villis, ingenti primùm latratu intonuit, moxque increvit aſſultans; contraque belluam exſurgens hinc & illinc artifici dimicatione, quâ maximè opus eſſet, infeſtans atque evitans, donec aſſiduâ rotatam vertigine afflixit, ad caſum ejus tellure concuſſâ. Plin. hiſt. natur. lib. VIII.

(x) Voyez les planches de ce volume.

(y) Voyez la deſcription du chien.

rences que l'abri, le ſoin, la nourriture & le climat ont produites parmi ces animaux.

Le grand danois *(z)*, le mâtin *(a)* & le levrier *(b)*, quoique différens au premier coup-d'œil, ne ſont cependant que le même chien: le grand danois n'eſt qu'un mâtin plus fourni, plus étoffé; le levrier un mâtin plus délié, plus effilé, & tous deux plus ſoignés; & il n'y a pas plus de différence entre un chien grand danois, un mâtin & un levrier, qu'entre un Hollandois, un François & un Italien. En ſuppoſant donc le mâtin originaire ou plutôt naturel de France, il aura produit le grand danois dans un climat plus froid, & le levrier dans un climat plus chaud: & c'eſt ce qui ſe trouve auſſi vérifié par le fait, car les grands danois nous viennent du Nord, & les levriers nous viennent de Conſtantinople & du Levant. Le chien de berger *(c)*, le chien-loup *(d)*, & l'autre eſpèce de chien-loup que nous appelerons *chien de Sibérie (e)*, ne ſont auſſi tous trois qu'un même chien: on pourroit même y joindre le chien de Lapponie, celui de Canada, celui des Hottentots & tous les autres chiens qui ont les oreilles

(z) *Voyez* les planches de ce volume.

(a) *Voyez* idem.

(b) *Voyez* idem.

(c) *Voyez* idem.

(d) *Voyez* idem.

(e) *Voyez* idem.

droites; ils ne diffèrent en effet du chien de berger que par la taille, & parce qu'ils ſont plus ou moins étoffés, & que leur poil eſt plus ou moins rude, plus ou moins long & plus ou moins fourni. Le chien courant *(f)*, le braque *(g)*, le baſſet *(h)*, le barbet *(i)*, & même l'épagneul *(k)*, peuvent encore être regardés comme ne faiſant tous qu'un même chien: leur forme & leur inſtinct ſont à peu-près les mêmes, & ils ne diffèrent entre eux que par la hauteur des jambes, & par l'ampleur des oreilles qui dans tous ſont cependant longues, molles & pendantes: ces chiens ſont naturels à ce climat, & je ne crois pas qu'on doive en ſéparer le braque qu'on appelle *chien de Bengale (l)*, qui ne diffère de notre braque que par la robe. Ce qui me fait penſer que ce chien n'eſt pas originaire de Bengale ou de quelqu'autre endroit des Indes, & que ce n'eſt pas, comme quelques-uns le prétendent, le chien Indien dont les anciens ont parlé, & qu'ils diſoient être engendré d'un tigre & d'une chienne, c'eſt que ce même chien étoit connu en Italie il y a plus de cent cinquante ans, & qu'on ne le regardoit pas comme un chien venu des

---

(f) *Voyez* les planches de ce volume.

(g) *Voyez* idem.

(h) *Voyez* idem.

(i) *Voyez* idem.

(k) *Voyez* idem.

(l) *Voyez* idem.

Indes, mais comme un braque ordinaire: *Canis ſagax*, (vulgò *brachus*), dit Aldrovande, *an unius vel varii coloris ſit parum refert; in Italiâ eligitur varius & maculoſæ lynci perſimilis, cum tamen niger color vel albus aut fulvus non ſit ſpernendus (m).*

L'Angleterre, la France, l'Allemagne, &c. paroiſſent avoir produit le chien courant, le braque & le baſſet: ces chiens même dégénèrent dès qu'ils ſont portés dans des climats plus chauds, comme en Turquie, en Perſe: mais les épagneuls & les barbets ſont originaires d'Eſpagne & de Barbarie, où la température du climat fait que le poil de tous les animaux eſt plus long, plus ſoyeux & plus fin que dans tous les autres pays. Le dogue *(n)*, le chien *(o)* que l'on appelle *petit danois* (mais fort improprement, puiſqu'il n'a d'autre rapport avec le grand danois, que d'avoir le poil court), le chien-turc *(p)*, & ſi l'on veut encore le chien d'Iſlande *(q)*, ne ſont auſſi qu'un même chien qui, tranſporté dans un climat très-froid comme l'Iſlande, aura pris une forte fourrure de poil, & dans les climats très-chauds de l'Afrique & des Indes, aura quitté ſa robe; car le chien

(m) Ulyſſis Aldrovandi, de quadruped. dignitat. vivip. lib. III, p. 552.

(n) Voyez les planches de ce volume.

(o) Voyez idem.

(p) Voyez idem.

(q) Voyez idem.

ſans

ſans poil appelé *chien-turc*, eſt encore mal nommé, ce n'eſt point dans le climat tempéré de la Turquie que les chiens perdent leur poil, c'eſt en Guinée & dans les climats les plus chauds des Indes que ce changement arrive, & le chien-turc n'eſt autre choſe qu'un petit danois qui, tranſporté dans les pays exceſſivement chauds, aura perdu ſon poil, & dont la race aura enſuite été tranſportée en Turquie où l'on aura eu ſoin de les multiplier. Les premiers que l'on ait vus en Europe, au rapport d'Aldrovande, furent apportés de ſon temps en Italie, où cependant ils ne purent, dit-il, ni durer, ni multiplier, parce que le climat étoit beaucoup trop froid pour eux; mais comme il ne donne pas la deſcription de ces chiens nus, nous ne ſavons pas s'ils étoient ſemblables à ceux que nous appelons aujourd'hui *chiens-turcs*, & ſi l'on peut par conſéquent les rapporter au petit danois, parce que tous les chiens, de quelque race & de quelque pays qu'ils ſoient, perdent leur poil dans les climats exceſſivement chauds *(r)*; & comme nous l'avons dit, ils perdent auſſi leur voix; dans de certains pays ils ſont tout-à-fait muets, dans d'autres ils ne perdent que la faculté d'aboyer, ils hurlent comme les loups, ou glapiſſent comme les renards, ils ſemblent par cette altération ſe rapprocher de leur état de nature;

(r) Hiſt. générale des voyages, par M. l'abbé Prevoſt, *tome IV, page 229.*

car ils changent aussi pour la forme & pour l'instinct ; ils deviennent laids *(f)*, & prennent tous des oreilles droites & pointues. Ce n'est aussi que dans les climats tempérés que les chiens conservent leur ardeur, leur courage, leur sagacité, & les autres talens qui leur sont naturels, ils perdent donc tout lorsqu'on les transporte dans des climats trop chauds : mais comme si la Nature ne vouloit jamais rien faire d'absolument inutile, il se trouve que dans ces mêmes pays où les chiens ne peuvent plus servir à aucun des usages auxquels nous les employons, on les recherche pour la table, & que les Nègres en préfèrent la chair à celle de tous les autres animaux : on conduit les chiens au marché pour les vendre ; on les achette plus cher que le mouton, le chevreau, plus cher même que tout autre gibier : enfin le mets le plus délicieux d'un festin chez les Nègres, est un chien rôti. On pourroit croire que le goût si décidé qu'ont ces peuples pour la chair de cet animal, vient du changement de qualité de cette même chair qui, quoique très-mauvaise à manger dans nos climats tem-

(f) Voyage de la Boullaye-le-Gouz ; *Paris, 1657, page 257.* Voyages de Jean Ovington ; *Paris, 1725, tome I, p. 276.* Histoire universelle des voyages, par du Perrier de Montfrasier ; *Paris, 1707, page 344 & suivantes.* Vie de Christophe Colomb ; *Paris, 1681, partie première, page 106.* Voyage de Bosman en Guinée, *&c ; Utrecht, 1705, page 240.* Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, *tome IV, page 229.*

pérés, acquiert peut-être un autre goût dans ces climats brûlans: mais ce qui me fait penser que cela dépend plutôt de la nature de l'homme que de celle du chien, c'est que les sauvages du Canada qui habitent un pays froid, ont le même goût que les Nègres pour la chair du chien, & que nos Missionnaires en ont quelquefois mangé sans dégoût. « Les chiens servent en guise de mouton pour être mangés en festin (dit le Père Sabard « Theodat): je me suis trouvé diverses fois à des festins « de chien, j'avoue que véritablement du commencement « cela me faisoit horreur, mais je n'en eus pas mangé deux « fois que j'en trouvai la chair bonne, & de goût un peu « approchant de celle du porc *(t)* ».

Dans nos climats, les animaux sauvages qui approchent le plus du chien, & sur-tout du chien à oreilles droites, du chien de berger, que je regarde comme la souche & le type de l'espèce entière, sont le renard & le loup; & comme la conformation intérieure est presque entièrement la même, & que les différences extérieures sont assez légères, j'ai voulu essayer s'ils pourroient produire ensemble: j'espérois qu'au moins on parviendroit à les faire accoupler, & que s'ils ne produisoient pas des individus féconds, ils engendreroient des espèces de mulets qui auroient participé de la nature des deux.

(t) Voyage au pays des Hurons, par le Père Sabard Theodat, Recollet; *Paris, 1632, page 311.*

Pour cela, j'ai fait élever une louve prise dans les bois à l'âge de deux ou trois mois, avec un mâtin de même âge; ils étoient enfermés ensemble & seuls dans une assez grande cour où aucune autre bête ne pouvoit entrer, & où ils avoient un abri pour se retirer; ils ne connoissoient ni l'un ni l'autre aucun individu de leur espèce, ni même aucun homme que celui qui étoit chargé du soin de leur porter tous les jours à manger: on les a gardés trois ans, toujours avec la même attention, & sans les contraindre ni les enchaîner. Pendant la première année, ces jeunes animaux jouoient perpétuellement ensemble & paroissoient s'aimer beaucoup: à la seconde année ils commencèrent par se disputer la nourriture, quoiqu'on leur en donnât plus qu'il ne leur en falloit. La querelle venoit toujours de la louve: on leur portoit de la viande & des os sur un grand plat de bois que l'on posoit à terre; dans l'instant même la louve, au lieu de se jeter sur la viande, commençoit par écarter le chien, & prenoit ensuite le plat par la tranche si adroitement, qu'elle ne laissoit rien tomber de ce qui étoit dessus, & emportoit le tout en fuyant; & comme elle ne pouvoit sortir, je l'ai vu souvent faire cinq ou six fois de suite le tour de la cour tout le long des murailles, toujours tenant le plat de niveau entre ses dents, & ne le reposer à terre que pour reprendre haleine & pour se jeter sur la viande avec voracité, & sur le chien avec fureur lorsqu'il vouloit approcher. Le chien étoit plus fort

que la louve; mais comme il étoit plus doux, ou plutôt moins féroce, on craignit pour sa vie, & on lui mit un collier. Après la deuxième année, les querelles étoient encore plus vives & les combats plus fréquens, & on mit aussi un collier à la louve, que le chien commençoit à ménager beaucoup moins que dans les premiers temps. Pendant ces deux ans il n'y eut pas le moindre signe de chaleur ou de desir, ni dans l'un, ni dans l'autre; ce ne fut qu'à la fin de la troisième année que ces animaux commencèrent à ressentir les impressions de l'ardeur du rut, mais sans amour; car loin que cet état les adoucît, ou les rapprochât l'un de l'autre, ils n'en devinrent que plus intraitables & plus féroces; ce n'étoit plus que des hurlemens de douleur mêlés à des cris de colère; ils maigrirent tous deux en moins de trois semaines, sans jamais s'approcher autrement que pour se déchirer: enfin ils s'acharnèrent si fort l'un contre l'autre, que le chien tua la louve qui étoit devenue la plus maigre & la plus foible, & l'on fut obligé de tuer le chien quelques jours après, parce qu'au moment qu'on voulut le mettre en liberté, il fit un grand dégât en se lançant avec fureur sur les volailles, sur les chiens, & même sur les hommes.

J'avois dans le même temps des renards, deux mâles & une femelle, que l'on avoit pris dans les piéges, & que je faisois garder loin les uns des autres dans des lieux séparés; j'avois fait attacher l'un de ces renards

avec une chaîne légère, mais assez longue, & on lui avoit bâti un petite hutte où il se mettoit à l'abri. Je le gardai pendant plusieurs mois, il se portoit bien; & quoiqu'il eût l'air ennuyé & les yeux toujours fixés sur la campagne qu'il voyoit de sa hutte, il ne laissoit pas de manger de très-grand appétit. On lui présenta une chienne en chaleur que l'on avoit gardée, & qui n'avoit pas été couverte; & comme elle ne vouloit pas rester auprès du renard, on prit le parti de l'enchaîner dans le même lieu, & de leur donner largement à manger. Le renard ne la mordit ni ne la maltraita point; pendant dix jours qu'ils demeurèrent ensemble, il n'y eut pas la moindre querelle, ni le jour, ni la nuit, ni aux heures du repas; le renard s'approchoit même assez familièrement, mais dès qu'il avoit flairé de trop près sa compagne, le signe du desir disparoissoit, & il s'en retournoit tristement dans sa hutte; il n'y eut donc point d'accouplement. Lorsque la chaleur de cette chienne fut passée, on lui en substitua une autre qui venoit d'entrer en chaleur, & ensuite une troisième & une quatrième; le renard les traita toutes avec la même douceur, mais avec la même indifférence: & afin de m'assurer si c'étoit la répugnance naturelle ou l'état de contrainte où il étoit qui l'empêchoit de s'accoupler, je lui fis amener une femelle de son espèce, il la couvrit dès le même jour plus d'une fois, & nous trouvames, en la disséquant quelques semaines après,

qu'elle étoit pleine, & qu'elle auroit produit quatre petits renards. On présenta de même successivement à l'autre renard plusieurs chiennes en chaleur, on les enfermoit avec lui dans une cour où ils n'étoient point enchaînés; il n'y eut ni haine, ni amour, ni combat, ni caresses, & ce renard mourut au bout de quelques mois, de dégoût ou d'ennui.

Ces épreuves nous apprennent au moins que le renard & le loup ne sont pas tout-à-fait de la même nature que le chien; que ces espèces non-seulement sont différentes, mais séparées & assez éloignées pour ne pouvoir les rapprocher, du moins dans ces climats; que par conséquent le chien ne tire pas son origine du renard ou du loup, & que les Nomenclateurs *(u)* qui ne regardent ces deux animaux que comme des chiens sauvages, ou qui ne prennent le chien que pour un loup ou un renard devenu domestique, & qui leur donnent à tous trois le nom commun de chien, se trompent pour n'avoir pas assez consulté la Nature.

Il y a dans les climats plus chauds que le nôtre une espèce d'animal féroce & cruel, moins différent du chien que ne le sont le renard ou le loup: cet animal, qui s'appelle *adive* ou *chacal*, a été remarqué & assez bien décrit par quelques Voyageurs; on en trouve en

(u) Canis caudâ (sinistrorsum) recurvâ, le Chien. *Canis caudâ incurvâ*, le Loup. *Canis caudâ rectâ*, le Renard. *Linnæi, Syst. Nat.*

grand nombre en Afie & en Afrique, aux environs de Trébifonde *(x)*, autour du mont Caucafe, en Mingrélie *(y)*, en Natolie *(z)*, en Hyrcanie *(a)*, en Perfe, aux Indes, à Surate *(b)*, à Goa, à Guzarat, à Bengale, au Congo *(c)*, en Guinée, & en plufieurs autres endroits : & quoique cet animal foit regardé par les naturels du pays qu'il habite, comme un chien fauvage, & que fon nom même le défigne ; comme il eft très-douteux qu'il fe mêle avec les chiens & qu'il puiffe engendrer ou produire avec eux, nous en ferons l'hiftoire à part, comme nous ferons auffi celle du loup, celle du renard, & celle de tous les autres animaux qui ne fe mêlant point enfemble, font autant d'efpèces diftinctes & féparées.

Ce n'eft pas que je prétende d'une manière décifive & abfolue que l'adive, & même que le renard & le loup ne fe foient jamais, dans aucun temps ni dans aucun climat, mêlés avec les chiens. Les Anciens l'affurent affez pofitivement pour qu'on puiffe encore avoir fur cela quelques doutes, malgré les épreuves que

(x) Voyages de Gemelli Carreri; *Paris, 1719, t. I, p. 419.*

(y) Voyage de Chardin; *Londres, 1686, page 76.*

(z) Voyage de Dumont; *La Haye, 1699, tome IV, p. 28 & fuiv.*

(a) Voyage de Chardin; *Amfterdam, 1711, tome II, page 29.*

(b) Voyage d'Innigo de Biervillas; *Paris, 1736, part. I, p. 178.*

(c) Voyage de Bofman, *pages 141, 331 & 332.* Voyage du Père Zuchel, Capucin, *page 293.*

je

je viens de rapporter ; & j'avoue qu'il faudroit un plus grand nombre de pareilles épreuves pour acquérir sur ce fait une certitude entière. Aristote, dont je suis très-porté à respecter le témoignage, dit précisément *(d)* qu'il est rare que les animaux qui sont d'espèces différentes se mêlent ensemble ; que cependant il est certain que cela arrive dans les chiens, les renards & les loups ; que les chiens indiens proviennent d'un autre bête sauvage semblable & d'un chien. On pourroit croire que cette bête sauvage, à laquelle il ne donne point de nom, est l'adive ; mais il dit dans un autre endroit *(e)* que ces chiens indiens viennent du tigre & d'un chien, ce qui me paroît encore plus difficile à croire parce que le tigre est d'une nature & d'une forme bien plus différentes de celles du chien, que le loup, le renard ou l'adive. Il faut convenir qu'Aristote semble lui-même infirmer son témoignage à cet égard ; car après avoir dit que les chiens indiens viennent d'une bête sauvage semblable au loup ou au renard, il dit ailleurs qu'ils viennent du tigre, & sans énoncer si c'est du tigre & de la chienne, ou du chien & de la tigresse, il ajoute seulement que la chose ne réussit pas d'abord, mais seulement à la troisième portée ; que de la première fois il ne résulte encore que des tigres ; qu'on attache les

(d) Aristot. *de generatione animal.* lib. II, cap. V.

(e) Idem, *hist. animal.* lib. VIII, cap. XXVIII.

chiens dans les déserts, & qu'à moins que le tigre ne soit en chaleur, ils sont souvent dévorés; que ce qui fait que l'Afrique produit souvent des prodiges & des monstres, c'est que l'eau y étant très-rare & la chaleur fort grande, les animaux de différentes espèces se rencontrent assemblés en grand nombre dans le même lieu pour boire; que c'est-là qu'ils se familiarisent, s'accouplent & produisent. Tout cela me paroît conjectural, incertain, & même assez suspect pour n'y pas ajouter foi; car plus on observe la nature des animaux, plus on voit que l'indice le plus sûr pour en juger, c'est l'instinct. L'examen le plus attentif des parties intérieures ne nous découvre que les grosses différences, le cheval & l'âne qui se ressemblent parfaitement par la conformation des parties intérieures, sont cependant des animaux d'une nature différente; le taureau, le bélier & le bouc, qui ne diffèrent en rien les uns des autres pour la conformation intérieure de tous les viscères, sont d'espèces encore plus éloignées que l'âne & le cheval, & il en est de même du chien, du renard & du loup. L'inspection de la forme extérieure nous éclaire davantage; mais comme dans plusieurs espèces, & sur-tout dans celles qui ne sont pas éloignées, il y a, même à l'extérieur, beaucoup plus de ressemblance que de différence, cette inspection ne suffit pas encore pour décider si ces espèces sont différentes ou les mêmes: enfin lorsque les nuances sont encore plus légères, nous ne pouvons les

saisir qu'en combinant les rapports de l'instinct : c'est en effet par le naturel des animaux qu'on doit juger de leur nature ; & si l'on supposoit deux animaux tout semblables pour la forme, mais tout différens pour le naturel, ces deux animaux qui ne voudroient pas se joindre, & qui ne pourroient produire ensemble, seroient, quoique semblables, de deux espèces différentes.

Ce même moyen auquel on est obligé d'avoir recours pour juger de la différence des animaux dans les espèces voisines, est, à plus forte raison, celui qu'on doit employer de préférence à tous autres, lorsqu'on veut ramener à des points fixes les nombreuses variétés que l'on trouve dans la même espèce : nous en connoissons trente dans celle du chien, & assurément nous ne les connoissons pas toutes. De ces trente variétés, il y en a dix-sept que l'on doit rapporter à l'influence du climat ; savoir, le chien de Berger, le chien-loup, le chien de Sibérie, le chien d'Islande & le chien de Lapponie, le mâtin, les levriers, le grand danois & le chien d'Irlande, le chien courant, les braques, les bassets, les épagneuls & le barbet, le petit danois, le chien-turc & le dogue ; les treize autres, qui sont le chien-turc métis, le levrier à poil de loup, le chien-bouffe, le chien de Malte ou bichon, le roquet, le dogue de forte race, le doguin ou mopse, le chien de Calabre, le burgos, le chien d'Alicante, le chien-lion, le petit barbet & le chien qu'on appelle *artois*, *islois* ou *quatre-vingt*, ne sont que

des métis qui proviennent du mélange des premiers ; & en rapportant chacun de ces chiens métis aux deux races dont ils ſont iſſus, leur nature eſt dès-lors aſſez connue ; mais à l'égard des dix-ſept premières races, ſi l'on veut connoître les rapports qu'elles peuvent avoir entr'elles, il faut avoir égard à l'inſtinct, à la forme & à pluſieurs autres circonſtances. J'ai mis enſemble le chien de Berger, le chien-loup, le chien de Sibérie, le chien de Lapponie & le chien d'Iſlande, parce qu'ils ſe reſſemblent plus qu'ils ne reſſemblent aux autres par la figure & par le poil, qu'ils ont tous cinq le muſeau pointu à peu-près comme le renard, qu'ils ſont les ſeuls qui aient les oreilles droites, & que leur inſtinct les porte à ſuivre & garder les troupeaux. Le mâtin, le levrier, le grand danois & le chien d'Irlande ont, outre la reſſemblance de la forme & du long muſeau, le même naturel ; ils aiment à courir, à ſuivre les chevaux, les équipages ; ils ont peu de nez, & chaſſent plutôt à vue qu'à l'odorat. Les vrais chiens de chaſſe ſont les chiens courans, les braques, les baſſets, les épagneuls & les barbets ; quoiqu'ils diffèrent un peu par la forme du corps, ils ont cependant tous le muſeau gros ; & comme leur inſtinct eſt le même, on ne peut guère ſe tromper en les mettant enſemble. L'épagneul, par exemple, a été appelé par quelques Naturaliſtes, *canis aviarius terreſtris*, & le barbet, *canis aviarius aquaticus* ; & en effet, la ſeule différence qu'il y ait dans le naturel de ces deux

chiens, c'est que le barbet, avec son poil touffu, long & frisé, va plus volontiers à l'eau que l'épagneul, qui a le poil lisse & moins fourni, ou que les trois autres qui l'ont trop court & trop clair pour ne pas craindre de se mouiller la peau. Enfin le petit danois & le chien-turc ne peuvent manquer d'aller ensemble, puisqu'il est arrivé que le chien-turc n'est qu'un petit danois qui a perdu son poil. Il ne reste que le dogue, qui par son museau court semble se rapprocher du petit danois plus que d'aucun autre chien, mais qui en diffère à tant d'autres égards, qu'il paroît seul former une variété différente de toutes les autres, tant pour la forme que pour l'instinct: il semble aussi affecter un climat particulier, il vient d'Angleterre, & l'on a peine à en maintenir la race en France; les métis qui en proviennent, & qui sont le dogue de forte race & le doguin, y réussissent mieux: tous ces chiens ont le nez si court qu'ils ont peu d'odorat, & souvent beaucoup d'odeur: il paroît aussi que la finesse de l'odorat, dans les chiens, dépend de la grosseur plus que de la longueur du museau, parce que le levrier, le mâtin & le grand danois, qui ont le museau fort alongé, ont beaucoup moins de nez que le chien courant, le braque & le basset, & même que l'épagneul & le barbet, qui ont tous, à proportion de leur taille, le museau moins long, mais plus gros que les premiers.

La plus ou moins grande perfection des sens, qui ne

ſait pas dans l'homme une qualité éminente, ni même remarquable, ſait dans les animaux tout leur mérite, & produit, comme cauſe, tous les talens dont leur nature peut être ſuſceptible. Je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération de toutes les qualités d'un chien de chaſſe, on ſait aſſez combien l'excellence de l'odorat, jointe à l'éducation, lui donne d'avantage & de ſupériorité ſur les autres animaux; mais ces détails n'appartiennent que de loin à l'Hiſtoire Naturelle, & d'ailleurs les ruſes & les moyens, quoiqu'émanés de la ſimple Nature, que les animaux ſauvages mettent en œuvre pour ſe dérober à la recherche, ou pour éviter la pourſuite & les atteintes des chiens, ſont peut-être plus merveilleux que les méthodes les plus fines de l'art de la chaſſe.

Le chien, lorſqu'il vient de naître, n'eſt pas encore entièrement achevé: dans cette eſpèce, comme dans celles de tous les animaux qui produiſent en grand nombre, les petits, au moment de leur naiſſance, ne ſont pas auſſi parfaits que dans les animaux qui n'en produiſent qu'un ou deux. Les chiens naiſſent communément avec les yeux fermés, les deux paupières ne ſont pas ſimplement collées, mais adhérentes par une membrane qui ſe déchire lorſque le muſcle de la paupière ſupérieure eſt devenu aſſez fort pour la relever & vaincre cet obſtacle, & la plupart des chiens n'ont les yeux ouverts qu'au dixième ou douzième jour. Dans ce même temps, les os du crâne ne ſont pas

achevés, le corps est bouffi, le museau gonflé, & leur forme n'est pas encore bien dessinée; mais en moins d'un mois, ils apprennent à faire usage de tous leurs sens, & prennent ensuite de la force & un prompt accroissement. Au quatrième mois ils perdent quelques-unes de leurs dents, qui, comme dans les autres animaux, sont bientôt remplacées par d'autres qui ne tombent plus: ils ont en tout quarante-deux dents, savoir, six incisives en haut & six en bas, deux canines en haut & deux en bas, quatorze mâchelières en haut & douze en bas *(f)*; mais cela n'est pas constant, & il se trouve des chiens qui ont plus ou moins de dents mâchelières. Dans ce premier âge les mâles comme les femelles s'accroupissent un peu pour pisser, ce n'est qu'à neuf ou dix mois que les mâles, & même quelques femelles, commencent à lever la cuisse, & c'est dans ce même temps qu'ils commencent à être en état d'engendrer. Le mâle peut s'accoupler en tout temps, mais la femelle ne le reçoit que dans des temps marqués; c'est ordinairement deux fois par an, & plus fréquemment en hiver qu'en été: sa chaleur dure dix, douze & quelquefois quinze jours; elle se marque par des signes extérieurs, les parties de la génération sont humides, gonflées, & proéminentes au dehors: il y a un petit écoulement de sang tant que cette ardeur dure, & cet écoulement, aussi-bien que le gonflement de la vulve, commencent quelques

(f) *Voyez* la description du squelette du chien.

jours avant l'accouplement: le mâle ſent de loin la femelle dans cet état & la recherche, mais ordinairement elle ne ſe livre que ſix ou ſept jours après qu'elle a commencé à entrer en chaleur. On a reconnu qu'un ſeul accouplement ſuffit pour qu'elle conçoive, même en grand nombre; cependant, lorſqu'on la laiſſe en liberté, elle s'accouple pluſieurs fois par jour avec tous les chiens qui ſe préſentent: on obſerve ſeulement que lorſqu'elle peut choiſir, elle préfère toujours ceux de la plus groſſe & de la plus grande taille, quelque laids & quelque diſproportionnés qu'ils puiſſent être; auſſi arrive-t-il aſſez ſouvent que de petites chiennes qui ont reçu des mâtins, périſſent en faiſant leurs petits.

Une choſe que tout le monde ſait, & qui cependant n'en eſt pas moins une ſingularité de la Nature, c'eſt que dans l'accouplement, ces animaux ne peuvent ſe ſéparer, même après la conſommation de l'acte de la génération: tant que l'état d'érection & de gonflement ſubſiſte, ils ſont forcés de demeurer unis, & cela dépend ſans doute de la conformation. Le chien a non-ſeulement, comme pluſieurs autres animaux, un os dans la verge, mais les corps caverneux forment dans le milieu une eſpèce de bourrelet fort apparent, & qui ſe gonfle beaucoup dans l'érection: la chienne, qui de toutes les femelles eſt peut-être celle dont le clitoris eſt le plus conſidérable & le plus gros dans le temps de la chaleur, préſente de ſon côté un bourrelet, ou plutôt une

une tumeur ferme & faillante, dont le gonflement, aussi-bien que celui des parties voisines, dure peut-être bien plus long-temps que celui du mâle, & suffit peut-être aussi pour le retenir malgré lui ; car au moment que l'acte est consommé, il change de position, il se remet à pied pour se reposer sur ses quatre jambes, il a même l'air triste, & les efforts pour se séparer ne viennent jamais de la femelle.

Les chiennes portent neuf semaines, c'est-à-dire, soixante-trois jours, quelquefois soixante-deux ou soixante-un, & jamais moins de soixante ; elles produisent six, sept, & quelquefois jusqu'à douze petits ; celles qui sont de la plus grande & de la plus forte taille, produisent en plus grand nombre que les petites, qui souvent ne font que quatre ou cinq, & quelquefois qu'un ou deux petits, sur-tout dans les premières portées, qui sont toujours moins nombreuses que les autres dans tous les animaux.

Les chiens, quoique très-ardens en amour, ne laissent pas de durer : il ne paroît pas même que l'âge diminue leur ardeur, ils s'accouplent & produisent pendant toute la vie, qui est ordinairement bornée à quatorze ou quinze ans, quoiqu'on en ait gardé quelques-uns jusqu'à vingt. La durée de la vie est dans le chien, comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'accroissement ; il est environ deux ans à croître, il vit aussi sept fois deux ans. L'on peut connoître son

âge par les dents, qui dans la jeunesse sont blanches, tranchantes & pointues, & qui, à mesure qu'il vieillit, deviennent noires, mousses & inégales: on le connoît aussi par le poil, car il blanchit sur le museau, sur le front & autour des yeux.

Ces animaux, qui de leur naturel sont très-vigilans, très-actifs, & qui sont faits pour le plus grand mouvement, deviennent dans nos maisons, par la surcharge de la nourriture, si pesans & si paresseux, qu'ils passent toute leur vie à ronfler, dormir & manger. Ce sommeil presque continuel, est accompagné de rêves, & c'est peut-être une douce manière d'exister; ils sont naturellement voraces ou gourmands, & cependant ils peuvent se passer de nourriture pendant long-temps. Il y a dans les Mémoires de l'Académie des Sciences *(g)* l'histoire d'une chienne, qui ayant été oubliée dans une maison de campagne, a vécu quarante jours sans autre nourriture que l'étoffe ou la laine d'un matelas qu'elle avoit déchiré. Il paroît que l'eau leur est encore plus nécessaire que la nourriture, ils boivent souvent & abondamment; on croît même vulgairement que quand ils manquent d'eau pendant long-temps, ils deviennent enragés. Une chose qui leur est particulière, c'est qu'ils paroissent faire des efforts & souffrir toutes les fois qu'ils rendent leurs excrémens: ce n'est pas comme le dit

(g) Histoire de l'Académie des Sciences, *année 1706, page 5.*

Ariſtote *(h)*, parce que les inteſtins deviennent plus étroits en approchant de l'anus; il eſt certain, au contraire que dans le chien, comme dans les autres animaux, les gros boyaux s'élargiſſent toujours de plus en plus, & que le rectum eſt plus large que le colon; la ſéchereſſe du tempérament de cet animal ſuffit pour produire cet effet, & les étranglemens qui ſe trouvent dans le colon, ſont trop loin pour qu'on puiſſe l'attribuer à la conformation des inteſtins.

Pour donner une idée plus nette de l'ordre des chiens, de leur dégénération dans les différens climats, & du mélange de leurs races, je joins ici une table, ou, ſi l'on veut, une eſpèce d'arbre généalogique, où l'on pourra voir d'un coup-d'œil toutes ces variétés: cette table eſt orientée comme les cartes géographiques, & l'on a ſuivi, autant qu'il étoit poſſible, la poſition reſpective des climats.

Le chien de Berger eſt la ſouche de l'arbre: ce chien tranſporté dans les climats rigoureux du Nord, s'eſt enlaidi & rapetiſſé chez les Lappons, & paroît s'être maintenu, & même perfectionné en Iſlande, en Ruſſie, en Sibérie, dont le climat eſt un peu moins rigoureux, & où les peuples ſont un peu plus civiliſés. Ces changemens ſont arrivés par la ſeule influence de ces climats, qui n'a pas produit une grande altération dans la forme:

(h) Ariſtote, *de partibus animal.* capite ultimo.

car tous ces chiens ont les oreilles droites, le poil épais & long, l'air ſauvage, & ils n'aboient pas auſſi fréquemment ni de la même manière que ceux qui, dans les climats plus favorables, ſe ſont perfectionnés davantage. Le chien d'Iſlande eſt le ſeul qui n'ait pas les oreilles entièrement droites, elles ſont un peu pliées par leur extrémité; auſſi l'Iſlande eſt, de tous ces pays du nord, l'un des plus anciennement habité par des hommes à demi-civiliſés.

Le même chien de Berger, tranſporté dans des climats tempérés, & chez des peuples entièrement policés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, aura perdu ſon air ſauvage, ſes oreilles droites, ſon poil rude, épais & long, & ſera devenu dogue, chien courant & mâtin, par la ſeule influence de ces climats. Le mâtin & le dogue ont encore les oreilles en partie droites, elles ne ſont qu'à demi-pendantes, & ils reſſemblent aſſez, par leurs mœurs & par leur naturel ſanguinaire, au chien duquel ils tirent leur origine. Le chien courant eſt celui des trois qui s'en éloigne le plus; les oreilles longues, entièrement pendantes, la douceur, la docilité, &, ſi on peut le dire, la timidité de ce chien, ſont autant de preuves de la grande dégénération, ou ſi l'on veut, de la grande perfection qu'a produite une longue domeſticité, jointe à une éducation ſoignée & ſuivie.

Le chien courant, le braque & le baſſet ne ſont qu'une ſeule & même race de chiens; car l'on a remarqué que

dans la même portée il se trouve assez souvent des chiens courans, des braques & des bassets, quoique la lice n'ait été couverte que par l'un de ces trois chiens. J'ai accolé le braque de Bengale au braque commun, parce qu'il n'en diffère en effet que par la robe, qui est mouchetée; & j'ai joint de même le basset à jambes torses au basset ordinaire, parce que le défaut dans les jambes de ce chien ne vient originairement que d'une maladie semblable au rachitis, dont quelques individus ont été attaqués, & dont ils ont transmis le résultat, qui est la déformation des os, à leurs descendans.

Le chien courant transporté en Espagne & en Barbarie, où presque tous les animaux ont le poil fin, long & fourni, sera devenu épagneul & barbet; le grand & le petit épagneul qui ne diffèrent que par la taille, transportés en Angleterre, ont changé de couleur du blanc au noir, & sont devenus, par l'influence du climat, grand & petit gredins, auxquels on doit joindre le pyrame qui n'est qu'un gredin noir comme les autres, mais marqué de feu aux quatre pattes, aux yeux & au museau.

Le mâtin transporté au Nord, est devenu grand danois, & transporté au Midi, est devenu levrier: les grands levriers viennent du Levant, ceux de taille médiocre, d'Italie; & ces levriers d'Italie, transportés en Angleterre, sont devenus levrons, c'est-à-dire, levriers encore plus petits.

Le grand danois transporté en Irlande, en Ukraine,

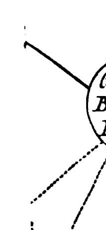


en Tartarie, en Épire, en Albanie, eſt devenu chien d'Irlande, & c'eſt le plus grand de tous les chiens.

Le dogue tranſporté d'Angleterre en Danemarck, eſt devenu petit danois, & ce même petit danois, tranſporté dans les climats chauds, eſt devenu chien-turc. Toutes ces races, avec leurs variétés, n'ont été produites que par l'influence du climat, jointe à la douceur de l'abri, à l'effet de la nourriture, & au réſultat d'une éducation ſoignée; les autres chiens ne ſont pas de races pures, & proviennent du mélange de ces premières races; j'ai marqué par des lignes ponctuées, la double origine de ces races métives.



Le levrier & le mâtin ont produit le levrier métis que l'on appelle auſſi *levrier à poil de loup;* ce métis a le muſeau moins effilé que le franc levrier, qui eſt très-rare en France.



Le grand danois & le grand épagneul ont produit enſemble le chien de Calabre, qui eſt un beau chien à longs poils touffus, & plus grand par la taille que les plus gros mâtins.

L'épagneul & le baſſet produiſent un autre chien que l'on appelle *burgos.*

L'épagneul & le petit danois produiſent le chien-lion, qui eſt maintenant fort rare.

Les chiens à longs poils, fins & friſés, que l'on appelle *bouffe*, & qui ſont de la taille des plus grands barbets, viennent du grand épagneul & du barbet.





Chien d'Albanie ou d'Irlande

Le Grand Danois. Pl. II.

Le Mâtin. Pl. I.

Levrier mêtis.

Grand Levrier. Pl. III.

Levrier d'Italie.

Levron d'Angleterre.

que
Pl. IX.

Grand Barbet Pl. XIII.

Le Dogue de forte Race Pl. XXI.

Nord

Midy

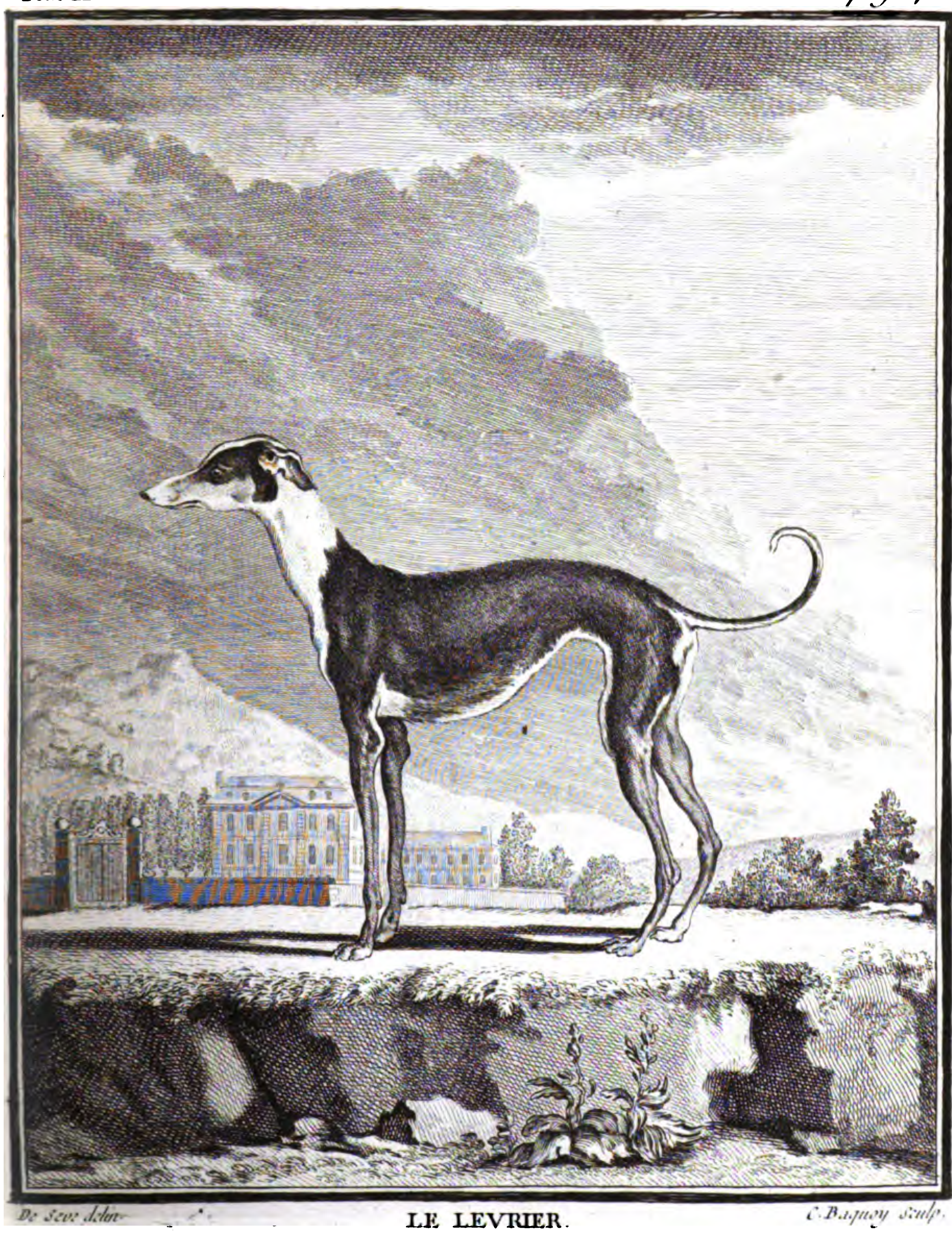


LE MÂTIN.



De Seve del. P. F. Tardieu Sculp.

LE GRAND DANOIS



De Seve delin. LE LEVRIER. C. Baquoy Sculp.



De Seve del. P.F. Tardieu Sculp.

LE CHIEN DE BERGER.



De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE CHIEN LOUP.



LE CHIEN DE SIBERIE.

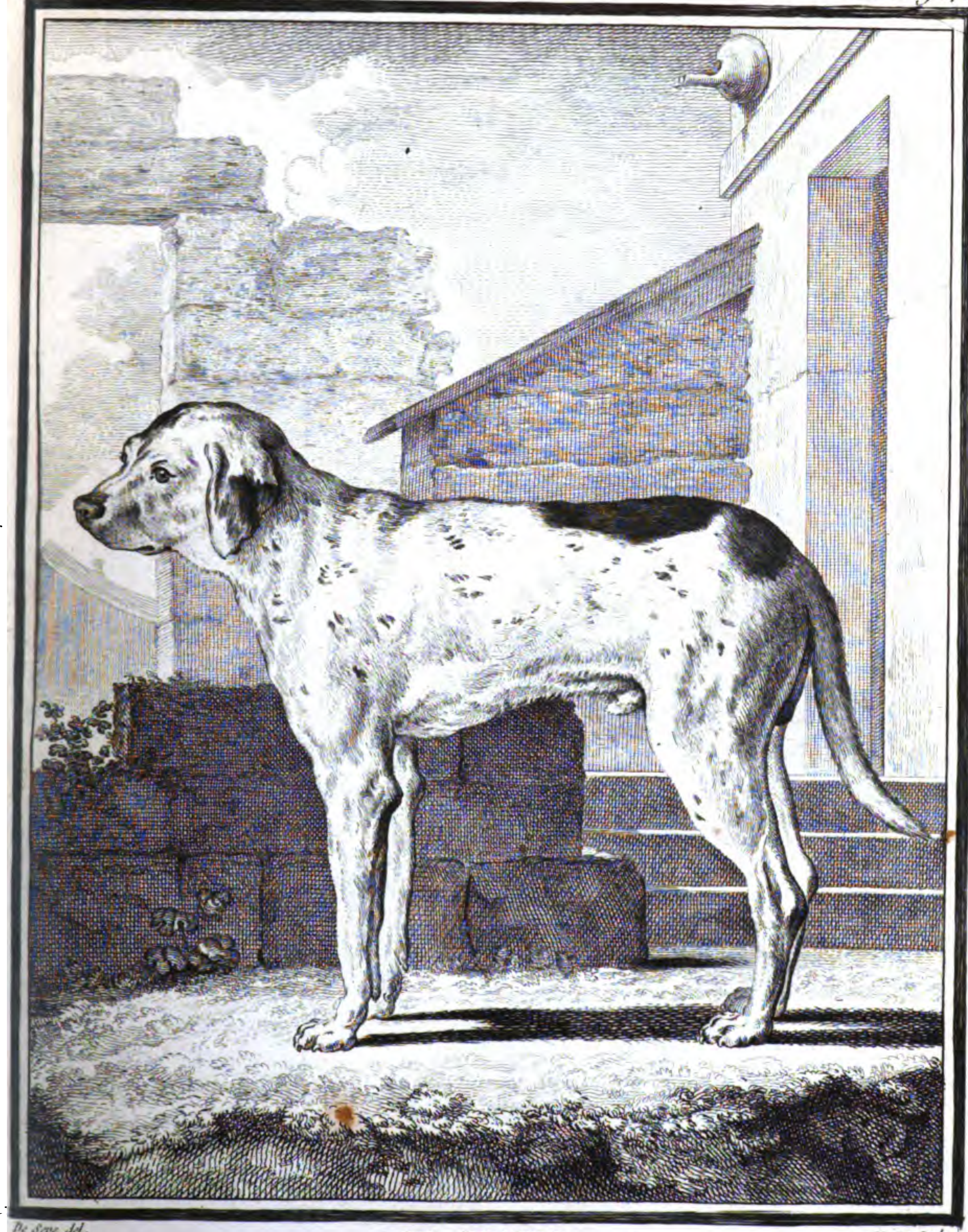


De Sève del. Gaillard Sculp.

LE CHIEN D'ISLANDE.



Dessiné del. LE CHIEN COURANT C. Baquoy Sculp.



De Seve del. LE BRAQUE. Moitte Sculp.



De Sève delin. Baquoy Sculp.

LE BRAQUE DE BENGALE.

Fig 2.

Fig. 1.

Buvé l'Americquain del. C. Baquoy sculp.

LE BASSET A JAMBES DROITES.





CHIEN COURANT METIS.



De Seve delin. Motte Sculp.

CHIEN COURANT METIS.



De Seve del. P. F. Motte Sc.

LE GRAND BARBET.

Fig. 1.



Fig. 2.



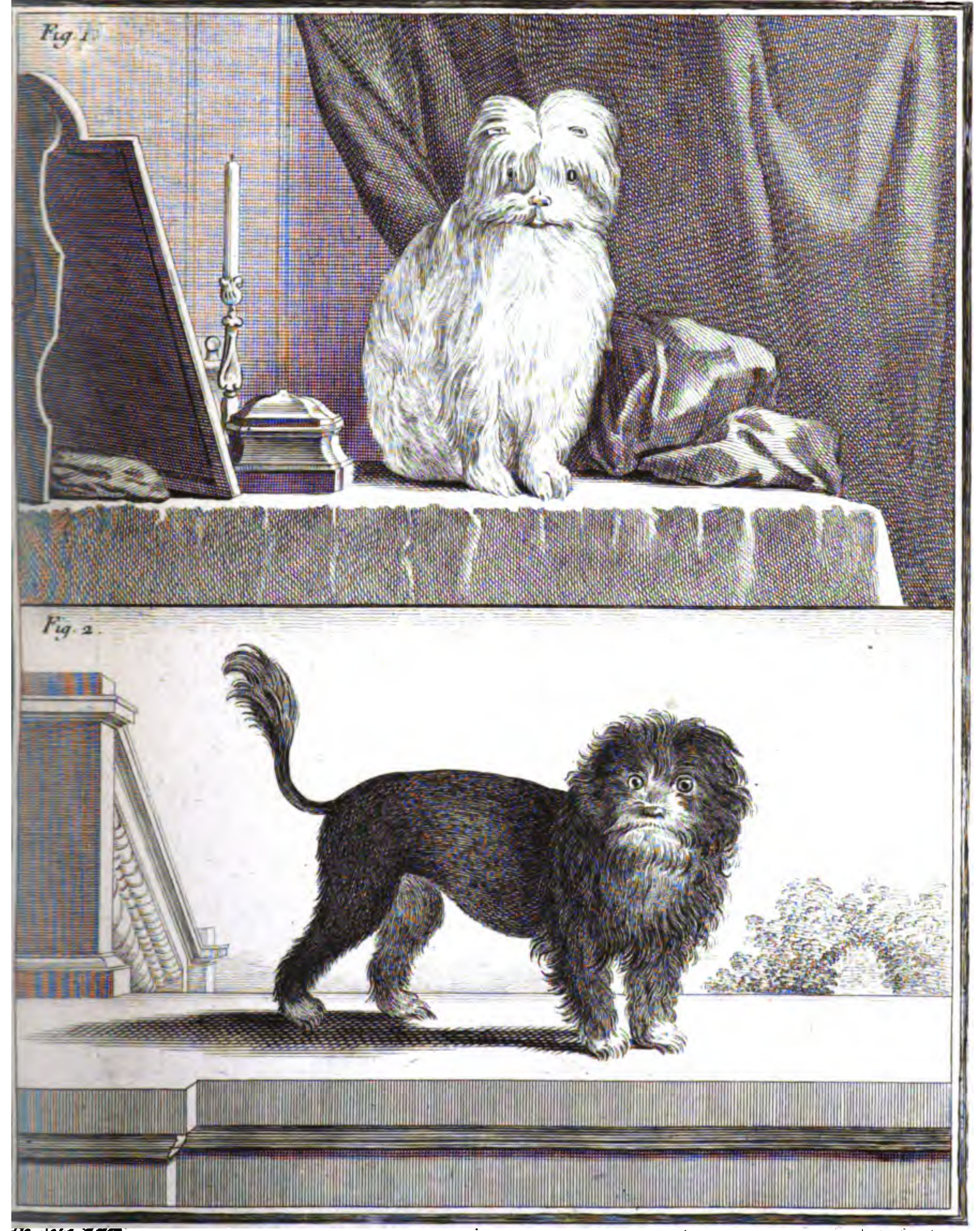
De Seve del. P.F. Tardieu Sculp.

LE PETIT BARBET.

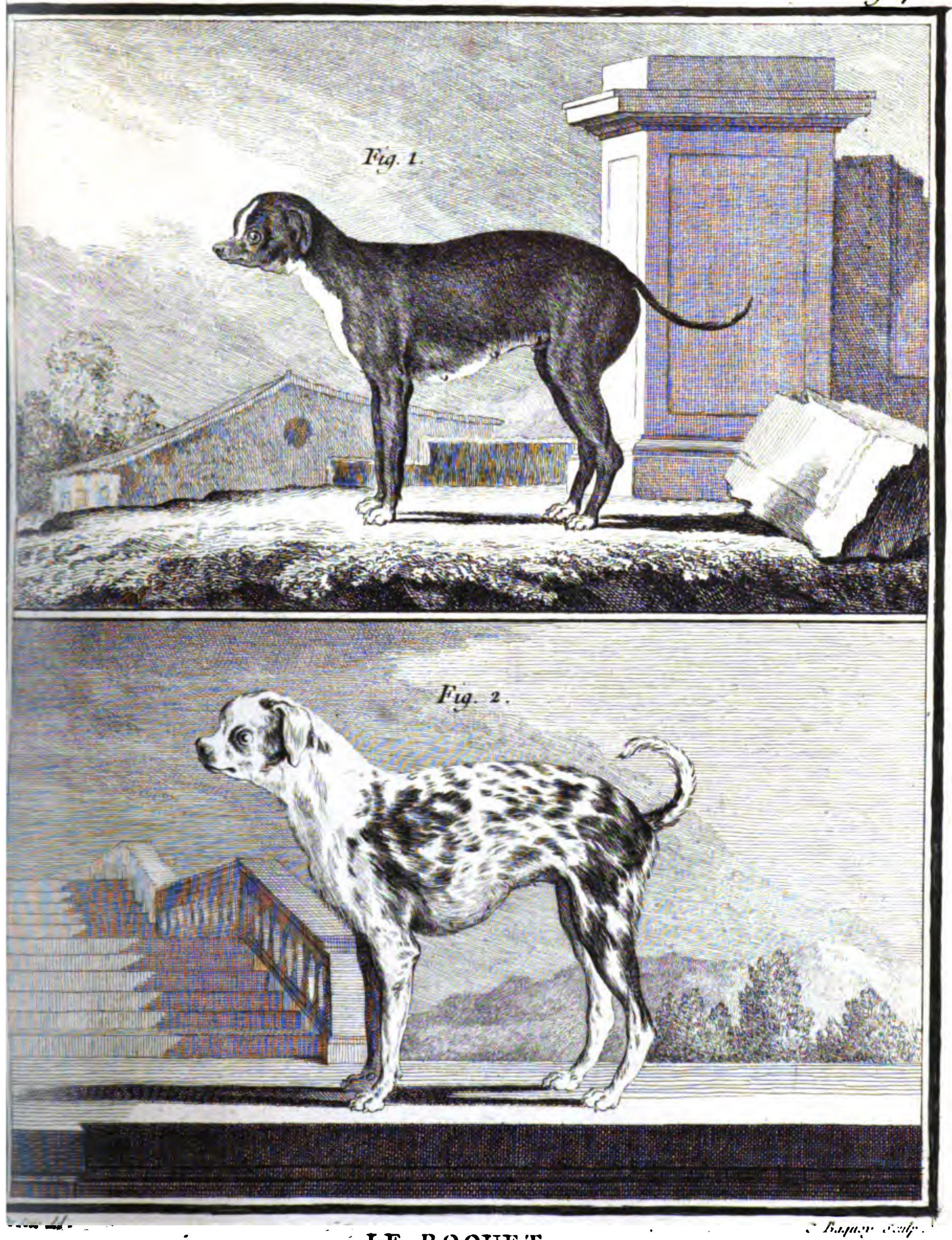


De Seve del. L. Lempereur sculp.

LE PYRAME.



De Sève del. LE CHIEN LION.



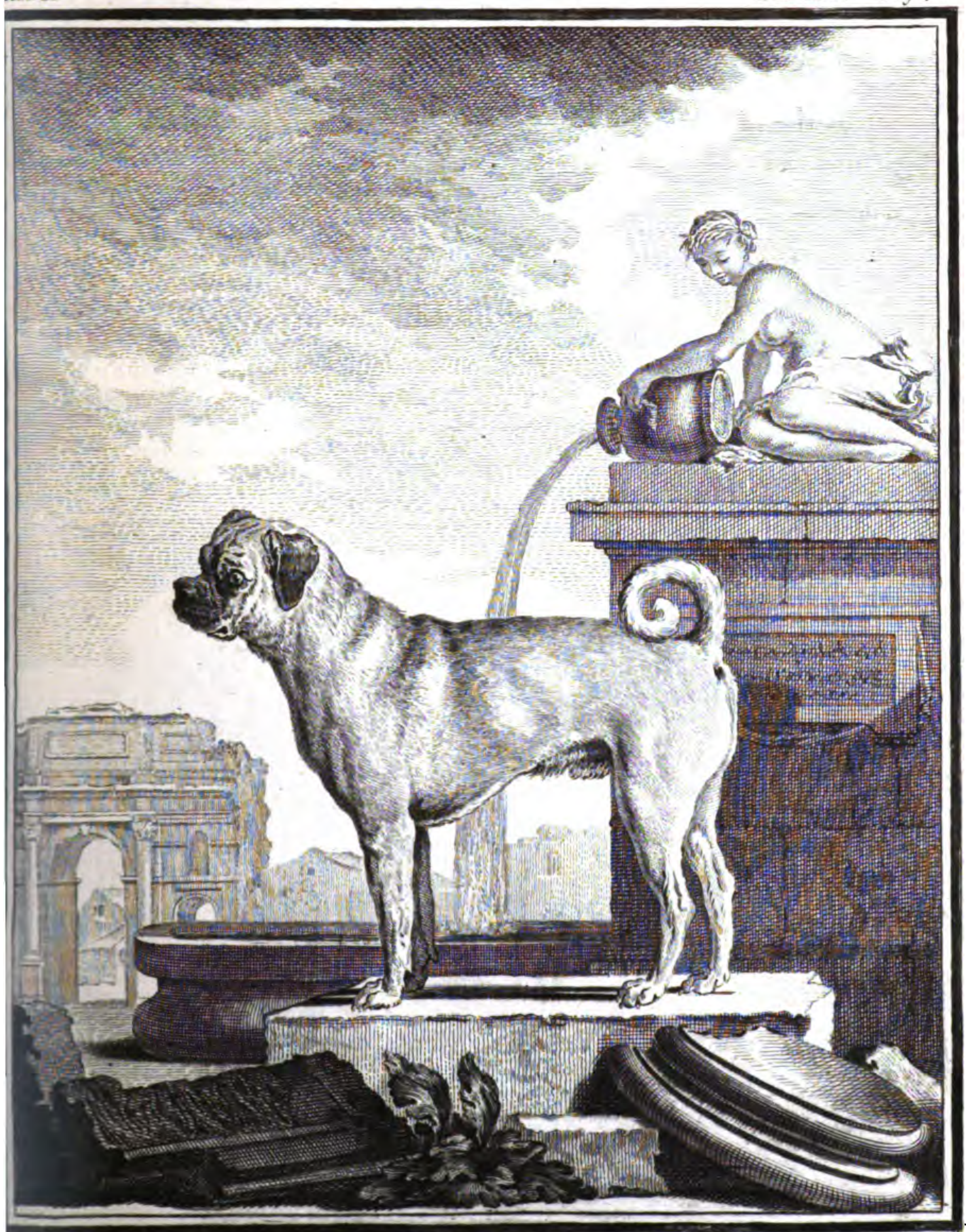
LE ROQUET.



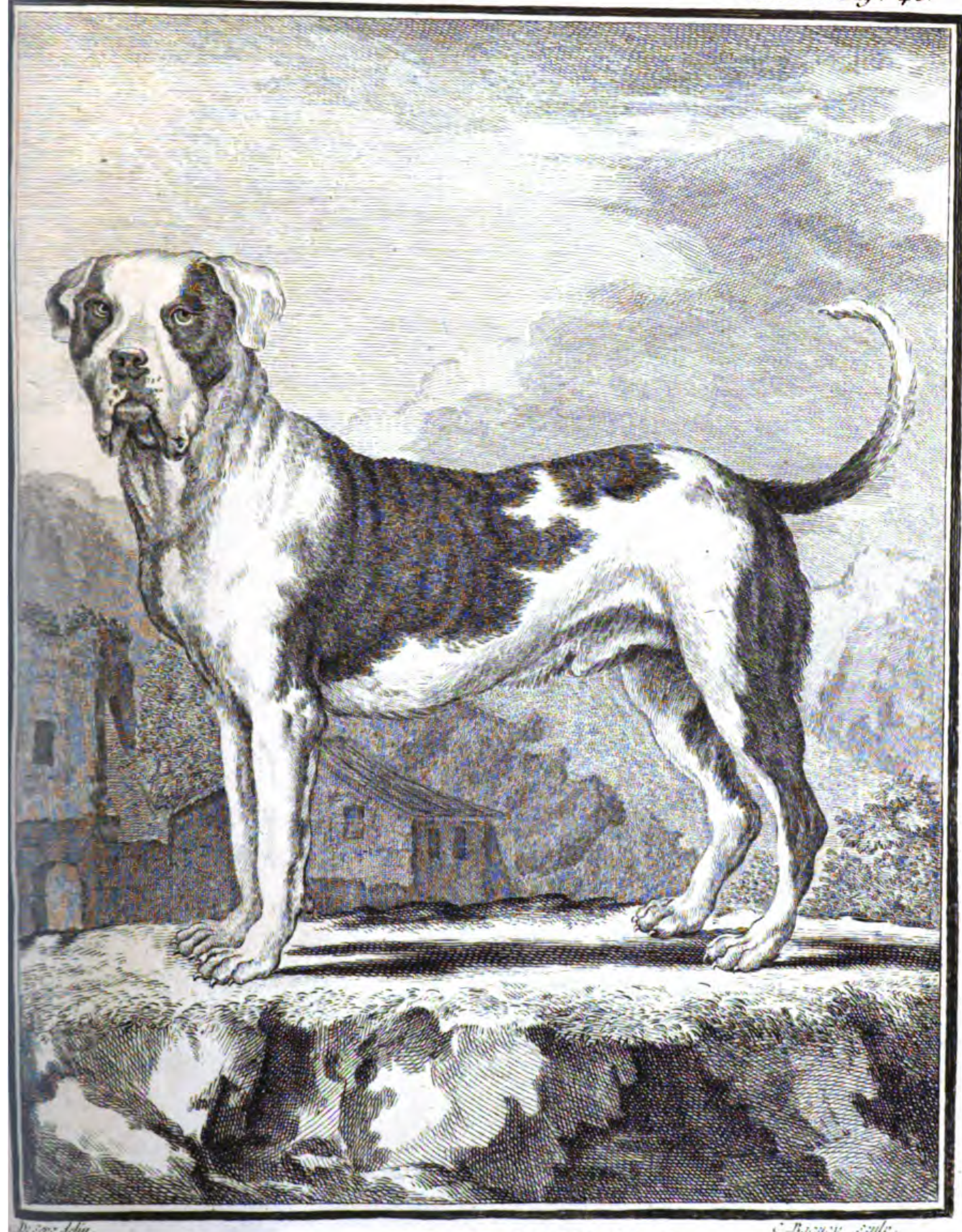
CHIEN TURC METIS.



De Seve delinea.   LE DOGUE.   C. Baquoy Sculp.



De Seve Del.   LE DOGUIN.   Moitte Sc.



De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE DOGUE DE FORTE RACE.

Le petit barbet vient du petit épagneul & du barbet.

Le dogue produit avec le mâtin un chien métis que l'on appelle *dogue de forte race*, qui est beaucoup plus gros que le vrai dogue, ou dogue d'Angleterre, & qui tient plus du dogue que du mâtin.

Le doguin vient du dogue d'Angleterre & du petit danois.

Tous ces chiens sont des métis simples, & viennent du mélange de deux races pures : mais il y a encore d'autres chiens qu'on pourroit appeler *doubles métis*, parce qu'ils viennent du mélange d'une race pure & d'une race déjà mêlée.

Le roquet est un double métis qui vient du doguin & du petit danois.

Le chien d'Alicante est aussi un double métis, qui vient du doguin & du petit épagneul.

Le chien de Malte ou bichon, est encore un double métis, qui vient du petit épagneul & du petit barbet.

Enfin il y a des chiens qu'on pourroit appeler *triples métis*, parce qu'ils viennent du mélange de deux races déjà mêlées toutes deux : tel est le chien artois, islois ou quatre-vingt qui vient du doguin & du roquet ; tels sont encore les chiens que l'on appelle vulgairement *chiens des rues*, qui ressemblent à tous les chiens en général sans ressembler à aucun en particulier, parce qu'ils proviennent du mélange de races déjà plusieurs fois mêlées.

LE CHAT.

LE Chat eſt un domeſtique infidèle, qu'on ne garde que par néceſſité, pour l'oppoſer à un autre ennemi domeſtique encore plus incommode, & qu'on ne peut chaſſer : car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuſer ; l'un eſt l'uſage, l'autre l'abus ; & quoique ces animaux, ſur-tout quand ils ſont jeunes, aient de la gentilleſſe, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, & que l'éducation ne fait que maſquer. De voleurs déterminés, ils deviennent ſeulement, lorſqu'ils ſont bien élevés, ſouples & flatteurs comme les fripons ; ils ont la même adreſſe, la même ſubtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux ils ſavent couvrir leur marche, diſſimuler leur deſſein, épier les occaſions, attendre, choiſir, ſaiſir l'inſtant de faire leur coup, ſe dérober enſuite au châtiment, fuir & demeurer éloignés juſqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aiſément des habitudes de ſociété, mais jamais des mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvemens obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la perſonne aimée ; ſoit défiance ou fauſſeté, ils prennent des détours pour en approcher,

pour

pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentimens se rapportent à la personne de son Maître, le chat paroît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser; & par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme, qu'avec le chien dans lequel tout est sincère.

La forme du corps & le tempérament sont d'accord avec le naturel, le chat est joli, léger, adroit, propre & voluptueux; il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer & s'ébattre; il est aussi très-porté à l'amour, &, ce qui est rare dans les animaux, la femelle paroît être plus ardente que le mâle; elle l'invite, elle le cherche, elle l'appelle, elle annonce par de hauts cris la fureur de ses desirs, ou plutôt l'excès de ses besoins, & lorsque le mâle la fuit ou la dédaigne, elle le poursuit, le mord & le force pour ainsi dire à la satisfaire, quoique les approches soient toujours accompagnées d'une vive douleur. La chaleur dure neuf ou dix jours, & n'arrive que dans des temps marqués; c'est ordinairement deux fois par an, au printemps & en automne, & souvent aussi trois fois, & même quatre. Les chattes portent cinquante-cinq ou cinquante-six jours; elles ne produisent pas en aussi grand nombre que les chiennes; les portées ordinaires sont de quatre, de cinq ou de six. Comme les mâles sont

ſujets à dévorer leur progéniture, les femelles ſe cachent pour mettre bas, & lorſqu'elles craignent qu'on ne découvre ou qu'on n'enlève leurs petits, elles les tranſportent dans des trous & dans d'autres lieux ignorés ou inacceſſibles; & après les avoir allaités pendant quelques ſemaines, elles leur apportent des ſouris, de petits oiſeaux, & les accoutument de bonne heure à manger de la chair; mais par une bizarrerie difficile à comprendre, ces mêmes mères, ſi ſoigneuſes & ſi tendres, deviennent quelquefois cruelles, dénaturées, & dévorent auſſi leurs petits qui leur étoient ſi chers.

Les jeunes chats ſont gais, vifs, jolis, & ſeroient auſſi très-propres à amuſer les enfans, ſi les coups de patte n'étoient pas à craindre; mais leur badinage, quoique toujours agréable & léger, n'eſt jamais innocent, & bientôt il ſe tourne en malice habituelle, & comme ils ne peuvent exercer ces talens avec quelque avantage que ſur les plus petits animaux, ils ſe mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiſeaux, les ſouris, les rats, & deviennent d'eux-mêmes, & ſans y être dreſſés, plus habiles à la chaſſe que les chiens les mieux inſtruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d'une éducation ſuivie. On raconte néanmoins que des Moines grecs * de l'île de Chypre avoient dreſſé des chats à chaſſer, prendre & tuer les ſerpens dont cette île étoit infeſtée,

* Deſcription des îles de l'Archipel, par Dapper, *page 51.*

mais c'étoit plutôt par le goût général qu'ils ont pour la destruction, que par obéissance qu'ils chassoient: car ils se plaisent à épier, attaquer & détruire assez indifféremment tous les animaux foibles, comme les oiseaux, les jeunes lapins, les levreaux, les rats, les souris, les mulots, les chauve-souris, les taupes, les crapauds, les grenouilles, les lézards & les serpens. Ils n'ont aucune docilité, ils manquent aussi de la finesse de l'odorat, qui dans le chien sont deux qualités éminentes; aussi ne poursuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus, ils ne les chassent pas, mais ils les attendent, les attaquent par surprise, & après s'en être joués long-temps ils les tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris & qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

La cause physique la plus immédiate de ce penchant qu'ils ont à épier & surprendre les autres animaux, vient de l'avantage que leur donne la conformation particulière de leurs yeux. La pupille dans l'homme, comme dans la plupart des animaux, est capable d'un certain degré de contraction & de dilatation; elle s'élargit un peu lorsque la lumière manque, & se rétrécit lorsqu'elle devient trop vive. Dans l'œil du chat & des oiseaux de nuit, cette contraction & cette dilatation sont si considérables, que la pupille, qui dans l'obscurité est ronde & large, devient au grand jour longue & étroite comme une ligne, & dès-lors ces animaux voient mieux

la nuit que le jour, comme on le remarque dans les chouettes, les hiboux, &c. car la forme de la pupille est toujours ronde dès qu'elle n'est pas contrainte. Il y a donc contraction continuelle dans l'œil du chat pendant le jour, & ce n'est, pour ainsi dire, que par effort qu'il voit à une grande lumière; au lieu que dans le crépuscule, la pupille reprenant son état naturel, il voit parfaitement, & profite de cet avantage pour reconnoître, attaquer & surprendre les autres animaux.

On ne peut pas dire que les chats, quoiqu'habitans de nos maisons, soient des animaux entièrement domestiques: ceux qui sont le mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis: on peut même dire qu'ils sont entièrement libres, ils ne font que ce qu'ils veulent, & rien au monde ne seroit capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudroient s'éloigner. D'ailleurs la plupart sont à demi-sauvages, ne connoissent pas leurs maîtres, ne fréquentent que les greniers & les toits, & quelquefois la cuisine & l'office, lorsque la faim les presse. Quoiqu'on en élève plus que de chiens, comme on les rencontre rarement, ils ne font pas sensation pour le nombre, aussi prennent-ils moins d'attachement pour les personnes que pour les maisons: lorsqu'on les transporte à des distances assez considérables, comme à une lieue ou deux, ils reviennent d'eux-mêmes à leur grenier, & c'est apparemment parce qu'ils en connoissent toutes les retraites à souris, toutes les issues, tous les

paſſages, & que la peine du voyage eſt moindre que celle qu'il faudroit prendre pour acquérir les mêmes facilités dans un nouveau pays. Ils craignent l'eau, le froid & les mauvaiſes odeurs; ils aiment à ſe tenir au ſoleil, ils cherchent à ſe gîter dans les lieux les plus chauds, derrière les cheminées ou dans les fours; ils aiment auſſi les parfums, & ſe laiſſent volontiers prendre & careſſer par les perſonnes qui en portent: l'odeur de cette plante que l'on appelle l'*herbe aux chats*, les remue ſi fortement & ſi délicieuſement, qu'ils en paroiſſent tranſportés de plaiſir. On eſt obligé, pour conſerver cette plante dans les jardins, de l'entourer d'un treillage fermé; les chats la ſentent de loin, accourent pour s'y frotter, paſſent & repaſſent ſi ſouvent par-deſſus, qu'ils la détruiſent en peu de temps.

A quinze ou dix-huit mois, ces animaux ont pris tout leur accroiſſement; ils ſont auſſi en état d'engendrer avant l'âge d'un an, & peuvent s'accoupler pendant toute leur vie, qui ne s'étend guère au-delà de neuf ou dix ans; ils ſont cependant très-durs, très-vivaces, & ont *plus* de nerf & de reſſort ~~que d'autres~~ animaux qui vivent plus long-temps.

Les chats ne peuvent mâcher que lentement & difficilement, leurs dents ſont ſi courtes & ſi mal poſées qu'elles ne leur ſervent qu'à déchirer & non pas à broyer les alimens; auſſi cherchent-ils de préférence les viandes les plus tendres; ils aiment le poiſſon & le

mangent cuit ou crud; ils boivent fréquemment; leur ſommeil eſt léger, & ils dorment moins qu'ils ne font ſemblant de dormir; ils marchent légèrement, preſque toujours en ſilence & ſans faire aucun bruit; ils ſe cachent & s'éloignent pour rendre leurs excrémens & les recouvrent de terre. Comme ils ſont propres, & que leur robe eſt toujours sèche & luſtrée, leur poil s'électriſe aiſément, & l'on en voit ſortir des étincelles dans l'obſcurité lorſqu'on le frotte avec la main: leurs yeux brillent auſſi dans les ténèbres, à peu-près comme les diamans, qui réfléchiſſent au-dehors pendant la nuit la lumière dont ils ſe ſont, pour ainſi dire, imbibés pendant le jour.

Le chat ſauvage produit avec le chat domeſtique, & tous deux ne ſont par conſéquent qu'une ſeule & même eſpèce; il n'eſt pas rare de voir des chats mâles & femelles quitter les maiſons dans le temps de la chaleur pour aller dans les bois chercher les chats ſauvages, & revenir enſuite à leur habitation; c'eſt par cette raiſon que quelques-uns de nos chats domeſtiques reſſemblent tout-à-fait aux chats ſauvages; la différence la plus réelle eſt à l'intérieur, le chat domeſtique a ordinairement les boyaux beaucoup plus longs que le chat ſauvage; cependant le chat ſauvage eſt plus fort & plus gros que le chat domeſtique, il a toujours les lèvres noires, les oreilles plus roides, la queue plus groſſe & les couleurs conſtantes. Dans ce climat on ne connoît qu'une eſpèce

de chat sauvage, & il paroît par le témoignage des Voyageurs que cette espèce se retrouve aussi dans presque tous les climats sans être sujette à de grandes variétés; il y en avoit dans le continent du nouveau Monde avant qu'on en eût fait la découverte; un Chasseur en porta un qu'il avoit pris dans les bois, à Christophe Colomb *(a)*, ce chat étoit d'une grosseur ordinaire, il avoit le poil gris-brun, la queue très-longue & très-forte. Il y avoit aussi de ces chats sauvages au Pérou *(b)*, quoiqu'il n'y en eût point de domestiques; il y en a en Canada *(c)*, dans le pays des Illinois, &c. On en a vu dans plusieurs endroits de l'Afrique, comme en Guinée *(d)*, à la Côte d'or, à Madagascar *(e)* où les naturels du pays avoient même des chats domestiques, au cap de Bonne-espérance *(f)* où Kolbe dit qu'il se trouve aussi des chats sauvages de couleur bleue, quoiqu'en petit nombre: ces chats bleus, ou plutôt couleur d'ardoise, se retrouvent en Asie. « Il y a en Perse, dit Pietro della Valle *(g)*, une

---

(a) Vie de Christophe Colomb, *II.e partie, page 167.*

(b) Histoire des Incas, *tome II, page 121.*

(c) Histoire de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, *tome III, page 407.*

(d) Histoire générale des voyages, par M. l'Abbé Prevôt, *tome IV, page 230.*

(e) Relation de François Cauche. *Paris, 1651, page 225.*

(f) Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, *page 49.*

(g) Voyage de Pietro della Valle, *tome V, pages 98 & 99.*

» eſpèce de chats qui ſont proprement de la province
» du Chorazan; leur grandeur & leur forme eſt comme
» celle du chat ordinaire; leur beauté conſiſte dans leur
» couleur & dans leur poil, qui eſt gris ſans aucune mouche-
» ture & ſans nulle tache, d'une même couleur par tout
» le corps, ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu plus obſcure ſur
» le dos & ſur la tête, & plus claire ſur la poitrine & ſur le
» ventre, qui va quelquefois juſqu'à la blancheur, avec ce
» tempérament agréable de clair-obſcur, comme parlent
» les Peintres qui, mêlés l'un dans l'autre, font un mer-
» veilleux effet: de plus leur poil eſt délié, fin, luſtré,
» mollet, délicat comme la ſoie, & ſi long, que quoiqu'il
» ne ſoit pas hériſſé, mais couché, il eſt annelé en quel-
» ques endroits, & particulièrement ſous la gorge. Ces
» chats ſont entre les autres chats ce que les barbets ſont
» entre les chiens: le plus beau de leur corps eſt la queue,
» qui eſt fort longue & toute couverte de poils longs de
» cinq ou ſix doigts; ils l'étendent & la renverſent ſur leur
» dos comme font les écureuils, la pointe en haut en
» forme de panache; ils ſont fort privés: les Portugais en
ont porté de Perſe juſqu'aux Indes. » Pietro della Valle
ajoute qu'il en avoit quatre couples, qu'il comptoit
porter en Italie. On voit par cette deſcription, que ces
chats de Perſe reſſemblent par la couleur à ceux que
nous appelons *chats chartreux*, & qu'à la couleur près
ils reſſemblent parfaitement à ceux que nous appelons
chats d'Angora. Il eſt donc vraiſemblable que les chats
du

du Chorazan en Perſe, le chat d'Angora en Syrie & le chat chartreux ne ſont qu'une même race, dont la beauté vient de l'influence particulière du climat de Syrie, comme les chats d'Eſpagne, qui ſont rouges, blancs & noirs, & dont le poil eſt auſſi très-doux & très-luſtré, doivent cette beauté à l'influence du climat de l'Eſpagne. On peut dire en général, que de tous les climats de la terre habitable, celui d'Eſpagne & celui de Syrie ſont les plus favorables à ces belles variétés de la Nature: les moutons, les chèvres, les chiens, les chats, les lapins, &c. ont en Eſpagne & en Syrie la plus belle laine, les plus beaux & les plus longs poils, les couleurs les plus agréables & les plus variées; il ſemble que ce climat adouciſſe la Nature & embelliſſe la forme de tous les animaux. Le chat ſauvage a les couleurs dures & le poil un peu rude, comme la plupart des autres animaux ſauvages; devenu domeſtique, le poil s'eſt radouci, les couleurs ont varié, & dans le climat favorable du Chorazan & de la Syrie le poil eſt devenu plus long, plus fin, plus fourni, & les couleurs ſe ſont uniformément adoucies, le noir & le roux ſont devenus d'un brun-clair, le gris-brun eſt devenu gris-cendré, & en comparant un chat ſauvage de nos forêts avec un chat chartreux, on verra qu'ils ne diffèrent en effet que par cette dégradation nuancée de couleurs; enſuite, comme ces animaux ont plus ou moins de blanc ſous le ventre & aux côtés, on concevra aiſément que pour avoir des chats tout

blancs & à longs poils, tels que ceux que nous appelons proprement *chats d'Angora*, il n'a fallu que choisir dans cette race adoucie ceux qui avoient le plus de blanc aux côtés & sous le ventre, & qu'en les unissant ensemble on sera parvenu à leur faire produire des chats entièrement blancs comme on l'a fait aussi pour avoir des lapins blancs, des chiens blancs, des chèvres blanches, des cerfs blancs, des daims blancs, &c. Dans le chat d'Espagne, qui n'est qu'une autre variété du chat sauvage, les couleurs, au lieu de s'être affoiblies par nuances uniformes comme dans le chat de Syrie, se sont, pour ainsi dire, exaltées dans le climat d'Espagne & sont devenues plus vives & plus tranchées, le roux est devenu presque rouge, le brun est devenu noir, & le gris est devenu blanc. Ces chats, transportés aux îles de l'Amérique ont conservé leurs belles couleurs & n'ont pas dégénéré : « il y a aux Antilles, dit le P. du Tertre, » grand nombre de chats, qui vraisemblablement y ont » été apportés par les Espagnols ; la plupart sont marqués » de roux, de blanc & de noir : plusieurs de nos François, » après en avoir mangé la chair, emportent les peaux en » France pour les vendre. Ces chats, au commencement » que nous fumes dans la Guadeloupe, étoient tellement » accoutumés à se repaître de perdrix, de tourterelles, de » grives & d'autres petits oiseaux, qu'ils ne daignoient pas » regarder les rats ; mais le gibier étant actuellement fort » diminué, ils ont rompu la trève avec les rats, ils leur font

bonne guerre *(h)*, &c. » En général les chats ne sont pas comme les chiens, sujets à s'altérer & à dégénérer lorsqu'on les transporte dans les climats chauds.

« Les chats d'Europe, dit Bosman, transportés en Guinée, ne sont pas sujets à changer comme les chiens, ils « gardent la même figure *(i)*, &c. » Ils sont en effet d'une nature beaucoup plus constante, & comme leur domesticité n'est ni aussi entière, ni aussi universelle, ni peut-être aussi ancienne que celle du chien, il n'est pas surprenant qu'ils aient moins varié. Nos chats domestiques, quoique différens les uns des autres par les couleurs, ne forment point de races distinctes & séparées; les seuls climats d'Espagne & de Syrie, ou du Chorazan, ont produit des variétés constantes & qui se sont perpétuées: on pourroit encore y joindre le climat de la province de *Pe-chi-ly* à la Chine, où il y a des chats à longs poils avec les oreilles pendantes, que les dames Chinoises aiment beaucoup *(k)*. Ces chats domestiques à oreilles pendantes, dont nous n'avons pas une plus ample description, sont sans doute encore plus éloignés que les autres qui ont les oreilles droites, de la race du chat sauvage, qui néanmoins est la race originaire & primitive de tous les chats.

(h) Hist. gén. des Antilles, par le P. du Tertre, *tome II, page 306.*

(i) Voyage de Guinée par Bosman, *page 2403.*

(k) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome VI, page 12.*

Nous terminerons ici l'hiſtoire du chat, & en même temps l'hiſtoire des animaux domeſtiques. Le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien & le chat ſont nos ſeuls animaux domeſtiques; nous n'y joignons pas le chameau, l'éléphant, le renne & les autres, qui, quoique domeſtiques ailleurs, n'en ſont pas moins étrangers pour nous, & ce ne ſera qu'après avoir donné l'hiſtoire des animaux ſauvages de notre climat que nous parlerons des animaux étrangers. D'ailleurs, comme le chat n'eſt, pour ainſi dire, qu'à demi-domeſtique, il fait la nuance entre les animaux domeſtiques & les animaux ſauvages: car on ne doit pas mettre au nombre des domeſtiques, des voiſins incommodes tels que les ſouris, les rats, les taupes, qui, quoiqu'habitans de nos maiſons ou de nos jardins, n'en ſont pas moins libres & ſauvages, puiſqu'au lieu d'être attachés & ſoumis à l'homme ils le fuient, & que dans leurs retraites obſcures ils conſervent leurs mœurs, leurs habitudes & leur liberté toute entière.

On a vu dans l'hiſtoire de chaque animal domeſtique, combien l'éducation, l'abri, le ſoin, la main de l'homme influent ſur le naturel, ſur les mœurs, & même ſur la forme des animaux. On a vu que ces cauſes, jointes à l'influence du climat, modifient, altèrent & changent les eſpèces au point d'être différentes de ce qu'elles étoient originairement, & rendent les individus ſi différens entr'eux, dans le même temps & dans la même

eſpèce, qu'on auroit raiſon de les regarder comme des animaux différens, s'ils ne conſervoient pas la faculté de produire enſemble des individus féconds, ce qui fait le caractère eſſentiel & unique de l'eſpèce. On a vu que les différentes races de ces animaux domeſtiques ſuivent dans les différens climats le même ordre à peu-près que les races humaines; qu'ils ſont comme les hommes, plus forts, plus grands & plus courageux dans les pays froids, plus civiliſés, plus doux dans le climat tempéré, plus lâches, plus foibles & plus laids dans des climats trop chauds; que c'eſt encore dans les climats tempérés & chez les peuples les plus policés que ſe trouvent la plus grande diverſité, le plus grand mélange & les plus nombreuſes variétés dans chaque eſpèce; & ce qui n'eſt pas moins digne de remarque, c'eſt qu'il y a dans les animaux pluſieurs ſignes évidens de l'ancienneté de leur eſclavage: les oreilles pendantes, les couleurs variées, les poils longs & fins, ſont autant d'effets produits par le temps ou plutôt par la longue durée de leur domeſticité. Preſque tous les animaux libres & ſauvages ont les oreilles droites; le ſanglier les a droites & roides, le cochon domeſtique les a inclinées & demi-pendantes. Chez les Lappons, chez les Sauvages de l'Amérique, chez les Hottentots, chez les Nègres & les autres peuples non policés, tous les chiens ont les oreilles droites; au lieu qu'en Eſpagne, en France, en Angleterre, en Turquie, en Perſe, à la Chine & dans tous les pays civiliſés,

la plupart les ont molles & pendantes. Les chats domeſtiques n'ont pas les oreilles ſi roides que les chats ſauvages, & l'on voit qu'à la Chine, qui eſt un empire très-anciennement policé & où le climat eſt fort doux, il y a des chats domeſtiques à oreilles pendantes. C'eſt par cette même raiſon que la chèvre d'Angora, qui a les oreilles pendantes, doit être regardée entre toutes les chèvres comme celle qui s'éloigne le plus de l'état de nature : l'influence ſi générale & ſi marquée du climat de Syrie, jointe à la domeſticité de ces animaux chez un peuple très-anciennement policé, aura produit avec le temps cette variété, qui ne ſe maintiendroit pas dans un autre climat. Les chèvres d'Angora nées en France n'ont pas les oreilles auſſi longues ni auſſi pendantes qu'en Syrie, & reprendroient vraiſemblablement les oreilles & le poil de nos chèvres après un certain nombre de générations.

ADDITION
A L'ARTICLE DU CHAT.

J'AI dit à l'article du Chat, que ces animaux dormoient moins qu'ils ne font ſemblant de dormir. Quelques perſonnes ont penſé, d'après ce paſſage, que j'étois dans l'opinion que les chats ne dormoient point du tout ; cependant je ſavois très-bien qu'ils dorment, mais j'ignorois que leur ſommeil fût quelquefois très-profond ; à cette occaſion j'ai reçu de M. Paſumot, de

l'Académie de Dijon, qui est fort instruit dans les différentes parties de l'Histoire Naturelle, une lettre dont voici l'extrait:

Permettez-moi, Monsieur, de remarquer que je crois que vous avez dit au sujet du chat, qu'il ne dormoit point; je puis vous assurer qu'il dort, à la vérité il dort rarement, mais son sommeil est si fort, que c'est une espèce de léthargie; je l'ai observé dix fois au moins sur différens chats. J'étois assez jeune quand j'en fis l'observation pour la première fois. De coutume je couchois avec moi, dans mon lit, un chat que je plaçois toujours à mes pieds; dans une nuit que je ne dormois pas, je repoussai le chat qui me gênoit. Je fus étonné de le trouver d'un poids si lourd, & en même temps si immobile, que je le crus mort; je le tirai bien vîte avec la main, & je fus encore tout aussi étonné en le tirant de ne lui sentir aucun mouvement. Je le remuai bien fort, & à force de l'agiter, il se réveilla, mais ce fut avec peine & lentement. J'ai observé le même sommeil par la suite & la même difficulté dans le réveil. Presque toujours ç'a été dans la nuit. Je l'ai aussi observé durant le jour, mais une seule fois à la vérité, & c'est depuis que j'ai eu lû ce que vous dites du défaut du sommeil dans cet animal. Je n'ai même cherché à l'observer qu'à cause de ce que vous en avez dit. Je pourrois vous citer encore le témoignage d'une personne qui, comme moi, a souvent observé le sommeil d'un chat, même en plein jour & avec les mêmes circonstances. Cette personne a même reconnu de plus, que quand cet animal dort en plein jour, c'est dans le fort de la chaleur, & sur-tout lors de la proximité des orages.

M. de Lestrée, négociant, de Châlons en Champagne, qui faisoit coucher souvent des chats avec lui, a remarqué:

1.° Que dans le temps que ces animaux font une espèce de

ronflement, lorſqu'ils ſont tranquilles ou qu'ils ſemblent dormir, ils ſont quelquefois une inſpiration un peu longue, & auſſi une forte expiration, & que dans ce moment ils exhalent par la bouche une odeur qui reſſemble beaucoup à l'odeur du muſc ou de la fouine.

2.° Quand ils aperçoivent quelque choſe qui les ſurprend, comme un chien ou un autre objet qui les frappe inopinément, ils font une ſorte de ſifflement faux, qui répand encore la même odeur. Cette remarque n'eſt pas particulière aux mâles, car j'ai fait la même obſervation ſur des chattes comme ſur des chats de différentes couleurs & de différens âges.

De ces faits, M. de Leſtrée ſembleroit croire que le chat auroit dans la poitrine ou l'eſtomac quelques véſicules remplies d'une odeur parfumée, qui ſe répand au dehors par la bouche; mais l'Anatomie ne nous démontre rien de ſemblable.

Nous avons dit qu'il y avoit à la Chine des chats à oreilles pendantes; cette variété ne ſe trouve nulle part ailleurs, & fait peut-être une eſpèce différente de celle du chat, car les Voyageurs parlant d'un animal appelé *Sumxu*, qui eſt tout-à-fait domeſtique à la Chine, diſent qu'on ne peut mieux le comparer qu'au *chat* avec lequel il a beaucoup de rapport. Sa couleur eſt noire ou jaune, & ſon poil extrêmement luiſant. Les Chinois mettent à ces animaux des colliers d'argent au cou, & les rendent extrêmement familiers. Comme ils ne ſont pas communs, on les achette fort cher, tant à
cauſe

cauſe de leur beauté, que parce qu'ils ſont aux rats la plus cruelle guerre *(l)*.

Il y a auſſi à Madagaſcar des chats ſauvages rendus domeſtiques, dont la plupart ont la queue tortillée, on les appelle *Saca;* mais ces chats ſauvages ſont de la même eſpèce que les chats domeſtiques de ce pays, car ils s'accouplent & produiſent enſemble *(m)*.

Une autre variété que nous avons obſervée, c'eſt que dans notre climat, il naît quelquefois des chats avec des pinceaux à l'extrémité des oreilles. M. de Sève, que j'ai déjà pluſieurs fois cité, m'écrit (16 novembre 1773,) qu'il eſt né dans ſa maiſon à Paris, une petite chatte de la race que nous avons appelée *chat d'Eſpagne*, avec des pinceaux au bout des oreilles, quoique le père & la mère euſſent les oreilles comme tous les autres chats, c'eſt-à-dire ſans pinceaux, & quelques mois après les pinceaux de cette jeune chatte étoient auſſi grands, à proportion de ſa taille, que ceux du lynx de Canada.

On m'a envoyé récemment de Cayenne, la peau d'un animal, qui reſſemble beaucoup à celle de notre chat ſauvage. On appelle cet animal *haïra* dans la Guyane, où l'on en mange la chair qui eſt blanche & de bon goût; cela ſeul ſuffit pour faire préſumer que le haïra,

---

(l) Journal des Savans, *tome I.er in-4.° page 261.*

(m) Voyage de Flacourt, *page 152.*

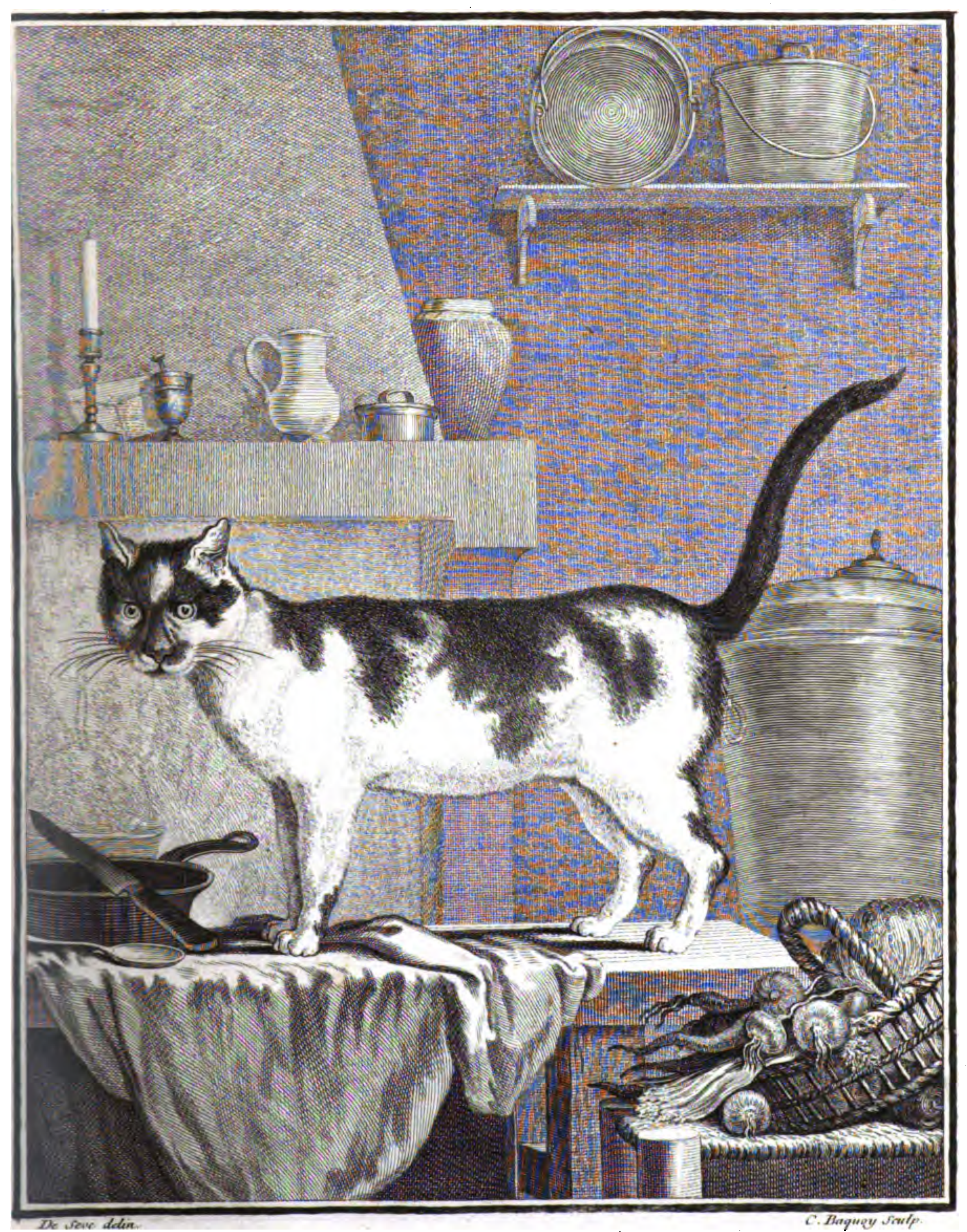
quoîque fort reſſemblant au chat, eſt néanmoins d'une eſpèce différente; mais il ſe peut que le nom *haïra* ſoit mal appliqué ici; car je préſume que ce nom eſt le même que *taïra*, & il n'appartient pas à un chat, mais à une petite ſouine dont nous aurons occaſion de parler.





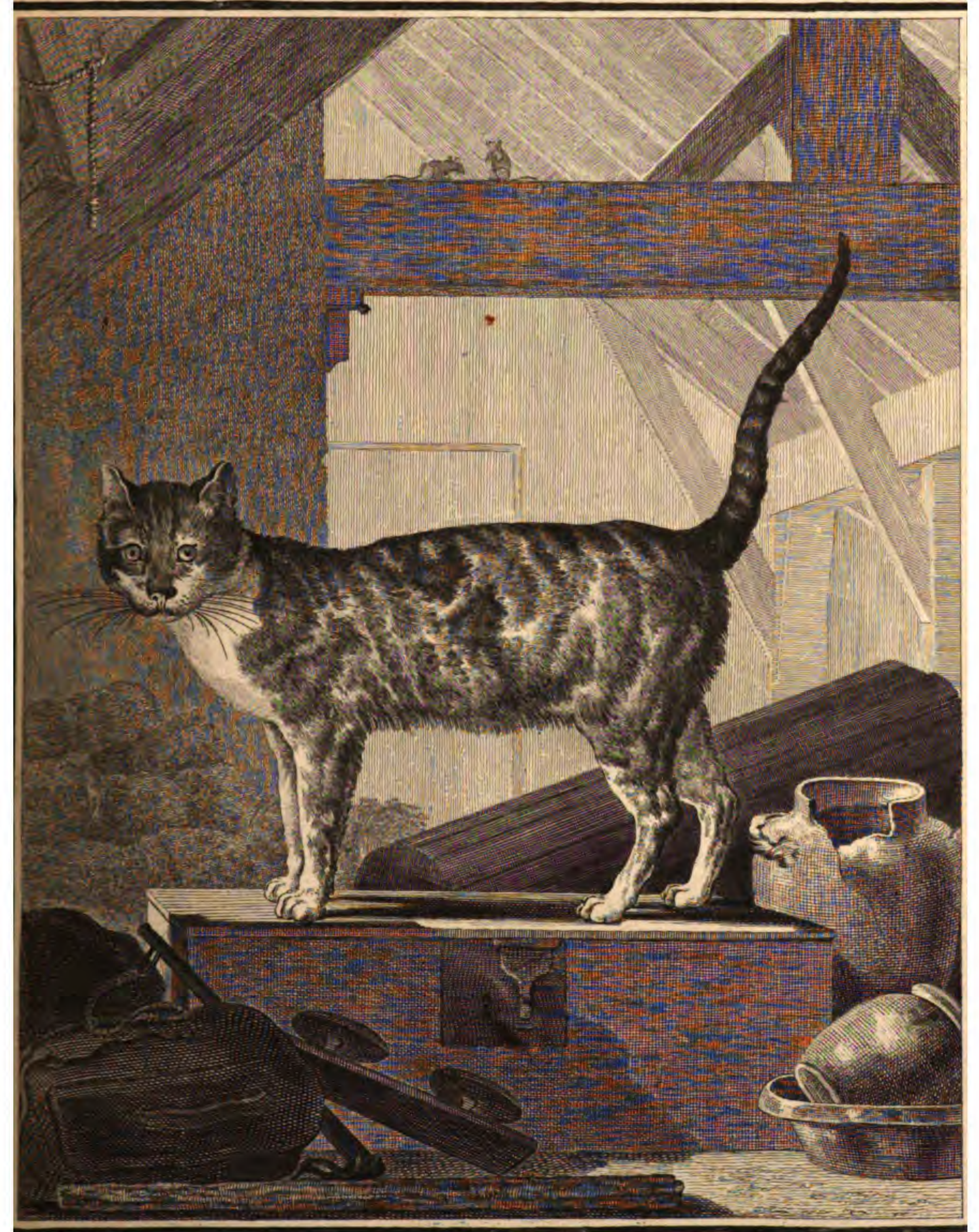
Buvée del. Louis Le Grand Sculpsit

LE CHAT SAUVAGE.



De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE CHAT DOMESTIQUE.



De Seve delin. Baquoy Sculp.

LE CHAT D'ESPAGNE



De Sève del. Lempereur Sc.

LE CHAT DES CHARTREUX



e Seve del. Louis Le Grand Sculp.

LE CHAT D'ANGORA.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Animaux ſauvages.

DANS les animaux domeſtiques, & dans l'homme, nous n'avons vu la Nature que contrainte, rarement perfectionnée, ſouvent altérée, défigurée, & toujours environnée d'entraves ou chargée d'ornemens étrangers: maintenant elle va paroître nue, parée de ſa ſeule ſimplicité, mais plus piquante par ſa beauté naïve, ſa démarche légère, ſon air libre, & par les autres attributs de la nobleſſe & de l'indépendance. Nous la verrons, parcourant en ſouveraine la ſurface de la terre, partager ſon domaine entre les animaux, aſſigner à chacun ſon élément, ſon climat, ſa ſubſiſtance: nous la verrons dans les forêts, dans les eaux, dans les plaines, dictant ſes loix ſimples, mais immuables, imprimant ſur chaque eſpèce ſes caractères inaltérables, & diſpenſant avec équité, ſes dons, compenſer le bien & le mal; donner aux uns la force & le courage, accompagnés du beſoin & de la voracité; aux autres, la douceur, la tempérance, la légèreté du corps, avec la crainte, l'inquiétude & la timidité; à tous la liberté avec des mœurs conſtantes; à tous des deſirs & de l'amour toujours aiſés à ſatisfaire, & toujours ſuivis d'une heureuſe fécondité.

Amour & liberté, quels bienfaits! Ces animaux que

nous appelons ſauvages, parce qu'ils ne nous ſont pas ſoumis, ont-ils beſoin de plus pour être heureux! ils ont encore l'égalité, ils ne ſont ni les eſclaves, ni les tyrans de leurs ſemblables; l'individu n'a pas à craindre, comme l'homme, tout le reſte de ſon eſpèce; ils ont entr'eux la paix, & la guerre ne leur vient que des étrangers ou de nous. Ils ont donc raiſon de fuir l'eſpèce humaine, de ſe dérober à notre aſpect, de s'établir dans les ſolitudes éloignées de nos habitations, de ſe ſervir de toutes les reſſources de leur inſtinct, pour ſe mettre en ſûreté, & d'employer, pour ſe ſouſtraire à la puiſſance de l'homme, tous les moyens de liberté que la Nature leur a fournis, en même temps qu'elle leur a donné le deſir de l'indépendance.

Les uns, & ce ſont les plus doux, les plus innocens, les plus tranquilles, ſe contentent de s'éloigner, & paſſent leur vie dans nos campagnes; ceux qui ſont plus défians, plus farouches, s'enfoncent dans les bois; d'autres, comme s'ils ſavoient qu'il n'y a nulle ſûreté ſur la ſurface de la terre, ſe creuſent des demeures ſouterraines, ſe réfugient dans des cavernes, ou gagnent les ſommets des montagnes les plus inacceſſibles; enfin les plus féroces, ou plutôt les plus fiers, n'habitent que les déſerts, & règnent en ſouverains dans ces climats brûlans, où l'homme auſſi ſauvage qu'eux ne peut leur diſputer l'empire.

Et comme tout eſt ſoumis aux loix phyſiques, que

les êtres même les plus libres y sont assujettis, & que les animaux éprouvent, comme l'homme, les influences du ciel & de la terre ; il semble que les mêmes causes qui ont adouci, civilisé l'espèce humaine dans nos climats, ont produit de pareils effets sur toutes les autres espèces ; le loup, qui dans cette zone tempérée est peut-être, de tous les animaux, le plus féroce, n'est pas à beaucoup près aussi terrible, aussi cruel que le tigre, la panthère, le lion de la zone torride, ou l'ours blanc, le loup-cervier, l'hyène de la zone glacée. Et non-seulement cette différence se trouve en général, comme si la Nature, pour mettre plus de rapport & d'harmonie dans ses productions, eût fait le climat pour les espèces, ou les espèces pour le climat, mais même on trouve dans chaque espèce en particulier, le climat fait pour les mœurs, & les mœurs pour le climat.

En Amérique, où les chaleurs sont moindres, où l'air & la terre sont plus doux qu'en Afrique, quoique sous la même ligne, le tigre, le lion, la panthère, n'ont rien de redoutable que le nom ; ce ne sont plus ces tyrans des forêts, ces ennemis de l'homme aussi fiers qu'intrépides, ces monstres altérés de sang & de carnage ; ce sont des animaux qui fuient d'ordinaire devant les hommes, qui loin de les attaquer de front, loin même de faire la guerre à force ouverte aux autres bêtes sauvages n'emploient le plus souvent que l'artifice & la ruse pour tâcher de les surprendre ; ce sont des animaux qu'on peut

dompter comme les autres, & presque apprivoiser. Ils ont donc dégénéré, si leur nature étoit la férocité jointe à la cruauté, ou plutôt ils n'ont qu'éprouvé l'influence du climat: sous un ciel plus doux, leur naturel s'est adouci, ce qu'ils avoient d'excessif s'est tempéré, & par les changemens qu'ils ont subis, ils sont devenus seulement plus conformes à la terre qu'ils ont habitée.

Les végétaux qui couvrent cette terre, & qui y sont encore attachés de plus près que l'animal qui broute, participent aussi plus que lui à la nature du climat; chaque pays, chaque degré de température a ses plantes particulières; on trouve au pied des Alpes celles de France & d'Italie, on trouve à leur sommet celles des pays du Nord; on retrouve ces mêmes plantes du Nord sur les cimes glacées des montagnes d'Afrique. Sur les monts qui séparent l'empire du Mogol du royaume de Cachemire; on voit du côté du midi toutes les plantes des Indes, & l'on est surpris de ne voir de l'autre côté que des plantes d'Europe. C'est aussi des climats excessifs que l'on tire les drogues, les parfums, les poisons & toutes les plantes dont les qualités sont excessives: le climat tempéré ne produit au contraire que des choses tempérées, les herbes les plus douces, les légumes les plus sains, les fruits les plus suaves, les animaux les plus tranquilles, les hommes les plus polis sont l'apanage de cet heureux climat. Ainsi la terre fait les plantes, la terre & les

plantes font les animaux; la terre, les plantes & les animaux font l'homme; car les qualités des végétaux viennent immédiatement de la terre & de l'air; le tempérament & les autres qualités relatives des animaux qui paissent l'herbe, tiennent de près à celles des plantes dont ils se nourrissent: enfin les qualités physiques de l'homme & des animaux qui vivent sur les autres animaux autant que sur les plantes, dépendent, quoique de plus loin, de ces mêmes causes dont l'influence s'étend jusque sur leur naturel & sur leurs mœurs. Et ce qui prouve encore mieux que tout se tempère dans un climat tempéré, & que tout est excès dans un climat excessif, c'est que la grandeur & la forme, qui paroissent être des qualités absolues, fixes & déterminées, dépendent cependant, comme les qualités relatives, de l'influence du climat: la taille de nos animaux quadrupèdes n'approche pas de celle de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame; nos plus gros oiseaux sont fort petits si on les compare à l'autruche, au condor, au casoar; & quelle comparaison des poissons, des lézards, des serpens de nos climats, avec les baleines, les cachalots, les nervals qui peuplent les mers du Nord, & avec les crocodiles, les grands lézards & les couleuvres énormes qui infestent les terres & les eaux du Midi! Et si l'on considère encore chaque espèce dans différens climats, on y trouvera *

* *Voyez* l'Histoire du cheval, de la chèvre, du cochon, du chien.

des variétés ſenſibles pour la grandeur, & pour la forme; toutes prennent une teinture plus ou moins forte du climat. Ces changemens ne ſe font que lentement, imperceptiblement; le grand ouvrier de la Nature eſt le Temps: comme il marche toujours d'un pas égal, uniforme & réglé, il ne fait rien par ſauts; mais par degrés, par nuances, par ſucceſſion, il fait tout: & ces changemens, d'abord imperceptibles, deviennent peu-à-peu ſenſibles, & ſe marquent enfin par des réſultats auxquels on ne peut ſe méprendre.

Cependant les animaux ſauvages & libres ſont peut-être, ſans même en excepter l'homme; de tous les êtres vivans les moins ſujets aux altérations, aux changemens, aux variations de tout genre: comme ils ſont abſolument les maîtres de choiſir leur nourriture & leur climat, & qu'ils ne ſe contraignent pas plus qu'on les contraint, leur nature varie moins que celle des animaux domeſtiques, que l'on aſſervit, que l'on tranſporte, que l'on maltraite & qu'on nourrit ſans conſulter leur goût. Les animaux ſauvages vivent conſtamment de la même façon; on ne les voit pas errer de climats en climats; le bois, où ils ſont nés, eſt une patrie à laquelle ils ſont fidèlement attachés, ils s'en éloignent rarement, & ne la quittent jamais que lorſqu'ils ſentent qu'ils ne peuvent y vivre en ſûreté. Et ce ſont moins leurs ennemis qu'ils fuient, que la préſence de l'homme; la Nature leur a donné des moyens & des reſſources contre les autres animaux, ils

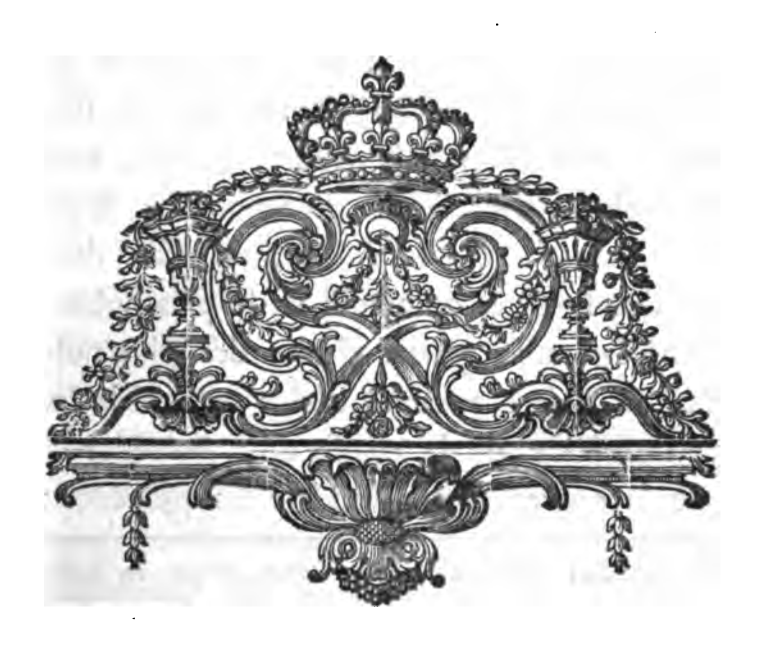
ils ſont de pair avec eux, ils connoiſſent leur force & leur adreſſe; ils jugent leurs deſſeins, leurs démarches, & s'ils ne peuvent les éviter, au moins ils ſe défendent corps à corps; ce ſont, en un mot, des eſpèces de leur genre. Mais que peuvent-ils contre des êtres qui ſavent les trouver ſans les voir, & les abattre ſans les approcher!

C'eſt donc l'homme qui les inquiète, qui les écarte, qui les diſperſe, qui les rend mille fois plus ſauvages qu'ils ne le ſeroient en effet; car la plupart ne demandent que la tranquillité, la paix & l'uſage auſſi modéré qu'innocent de l'air & de la terre; ils ſont même portés par la Nature à demeurer enſemble, à ſe réunir en familles, à former des eſpèces de ſociétés. On voit encore des veſtiges de ces ſociétés dans les pays dont l'homme ne s'eſt pas totalement emparé: on y voit même des ouvrages faits en commun, des eſpèces de projets, qui, ſans être raiſonnés, paroiſſent être fondés ſur des convenances raiſonnables, dont l'exécution ſuppoſe au moins l'accord, l'union & le concours de ceux qui s'en occupent; & ce n'eſt point par force ou par néceſſité phyſique, comme les fourmis, les abeilles, &c. que les caſtors travaillent & bâtiſſent; car ils ne ſont contraints, ni par l'eſpace, ni par le temps, ni par le nombre, c'eſt par choix qu'ils ſe réuniſſent, ceux qui ſe conviennent demeurent enſemble, ceux qui ne ſe conviennent pas s'éloignent, & l'on en voit quelques-uns

qui, toujours rebutés par les autres, ſont obligés de vivre ſolitaires. Ce n'eſt auſſi que dans les pays reculés, éloignés, & où ils craignent peu la rencontre des hommes, qu'ils cherchent à s'établir & à rendre leur demeure plus fixe & plus commode, en y conſtruiſant des habitations, des eſpèces de bourgades, qui repréſentent aſſez bien les foibles travaux & les premiers efforts d'une république naiſſante. Dans les pays au contraire où les hommes ſe ſont répandus, la terreur ſemble habiter avec eux, il n'y a plus de ſociété parmi les animaux, toute induſtrie ceſſe, tout art eſt étouffé, ils ne ſongent plus à bâtir, ils négligent toute commodité; toujours preſſés par la crainte & la néceſſité, ils ne cherchent qu'à vivre, ils ne ſont occupés qu'à fuir & ſe cacher: & ſi, comme on doit le ſuppoſer, l'eſpèce humaine continue dans la ſuite des temps à peupler également toute la ſurface de la terre, on pourra dans quelques ſiècles regarder comme une fable l'hiſtoire de nos caſtors.

On peut donc dire que les animaux, loin d'aller en augmentant, vont au contraire en diminuant de facultés & de talens; le temps même travaille contre eux; plus l'eſpèce humaine ſe multiplie, ſe perfectionne, plus ils ſentent le poids d'un empire auſſi terrible qu'abſolu, qui leur laiſſant à peine leur exiſtence individuelle, leur ôte tout moyen de liberté, toute idée de ſociété, & détruit juſqu'au germe de leur intelligence. Ce qu'ils

ſont devenus, ce qu'ils deviendront encore, n'indique peut-être pas aſſez ce qu'ils ont été, ni ce qu'ils pourroient être. Qui ſait, ſi l'eſpèce humaine étoit anéantie, auquel d'entr'eux appartiendroit le ſceptre de la terre!



LE CERF. *

VOICI l'un de ces animaux innocens, doux & tranquilles, qui ne ſemblent être faits que pour embellir, animer la ſolitude des forêts, & occuper loin de nous les retraites paiſibles de ces jardins de la Nature. Sa forme élégante & légère; ſa taille auſſi ſvelte que bien priſe; ſes membres flexibles & nerveux; ſa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, & qui, comme la cime des arbres, tous les ans ſe renouvelle; ſa grandeur, ſa légèreté, ſa force, le diſtinguent aſſez des autres habitans des bois; & comme il eſt le plus noble d'entre eux, il ne ſert auſſi qu'aux plaiſirs des plus nobles des hommes; il a dans tous les temps occupé le loiſir des héros: l'exercice de la chaſſe doit ſuccéder aux travaux de la guerre, il doit même les précéder; ſavoir

* Le Cerf, en Grec, Ἔλαφος; en Latin, *cervus;* en Italien, *cervo;* en Eſpagnol, *ciervo;* en Portugais, *veado;* en Allemand, *hirſch;* en Anglois, *red-deer;* en Danois, *hiort;* en Suédois, *kron-hiort;* en Hollandois, *hert;* en Polonois, *jelijenii.*

Cervus, Geſner. *Icon. animal. quadr. pag. 43 & 44.*

Cervus, Aldrov. *Quadr. biſulc. pag. 771 — 774.*

Cervus, Jonſton. *Hiſt. Nat. quadr. pag. 58, tab. XXXV, fig. 1.*

Cervus, Charleton. *de differ. animal. pag. 8.*

Cervus, Ray. *Synopſ. animal. quadr. pag. 84.*

Cervus cornibus ramoſis, teretibus, incurvatis. Linn. *Syſt. nat.*

Cervus nobilis, ramis teretibus, omnibus notus. Klein. *Quadr. Hiſt. Nat. pag. 23.*

manier les chevaux & les armes, ſont des talens communs au chaſſeur, au guerrier : l'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adreſſe, la légèreté du corps, ſi néceſſaires pour ſoutenir, & même pour ſeconder le courage, ſe prennent à la chaſſe, & ſe portent à la guerre : c'eſt l'école agréable d'un art néceſſaire ; c'eſt encore le ſeul amuſement qui faſſe diverſion entière aux affaires, le ſeul délaſſement ſans molleſſe, le ſeul qui donne un plaiſir vif ſans langueur, ſans mélange & ſans ſatiété.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, ſont ſans ceſſe fatigués de la préſence des autres hommes ! Toujours environnés, obſédés & gênés, pour ainſi dire, par le nombre, toujours en butte à leurs demandes, à leurs empreſſemens, forcés de s'occuper de ſoins étrangers & d'affaires, agités par de grands intérêts, & d'autant plus contraints qu'ils ſont plus élevés, les Grands ne ſentiroient que le poids de la grandeur, & n'exiſteroient que pour les autres, s'ils ne ſe déroboient par inſtans à la foule même des flatteurs. Pour jouir de ſoi-même, pour rappeler dans l'ame les affections perſonnelles, les deſirs ſecrets, ces ſentimens intimes mille fois plus pernicieux que les idées de la grandeur, ils ont beſoin de ſolitude ; & quelle ſolitude plus variée, plus animée que celle de la chaſſe ! quel exercice plus ſain pour le corps ! quel repos plus agréable pour l'eſprit !

Il ſeroit auſſi pénible de toujours repréſenter, que de toujours méditer. L'homme n'eſt pas fait par la Nature pour la contemplation des choſes abſtraites; & de même que s'occuper ſans relâche d'études difficiles, d'affaires épineuſes, mener une vie ſédentaire, & faire de ſon cabinet le centre de ſon exiſtence, eſt un état peu naturel; il ſemble que celui d'une vie tumultueuſe, agitée, entraînée, pour ainſi dire, par le mouvement des autres hommes, & où l'on eſt obligé de s'obſerver, de ſe contraindre, & de repréſenter continuellement à leurs yeux, eſt une ſituation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il eſt aiſé de ſentir que repréſenter n'eſt pas être, & auſſi que nous ſommes moins faits pour penſer que pour agir, pour raiſonner que pour jouir; nos vrais plaiſirs conſiſtent dans le libre uſage de nous-mêmes; nos vrais biens ſont ceux de la Nature, c'eſt le ciel, c'eſt la terre, ce ſont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouiſſance utile, inépuiſable. Auſſi le goût de la chaſſe, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, eſt un goût naturel à tous les hommes; & dans les ſociétés plus ſimples que la nôtre, il n'y a guère que deux ordres, tous deux relatifs à ce genre de vie; les nobles dont le métier eſt la chaſſe & les armes; & les hommes en ſous-ordre, qui ne ſont occupés qu'à la culture de la terre.

Et comme dans les ſociétés policées on agrandit,

on perfectionne tout ; pour rendre le plaiſir de la chaſſe plus vif & plus piquant, pour ennoblir encore cet exercice le plus noble de tous, on en a fait un art. La chaſſe du cerf demande des connoiſſances qu'on ne peut acquérir que par l'expérience : elle ſuppoſe un appareil royal, des hommes, des chevaux, des chiens, tous exercés, ſtylés, dreſſés, qui par leurs mouvemens, leurs recherches & leur intelligence, doivent auſſi concourir au même but. Le Veneur doit juger l'âge & le ſexe ; il doit ſavoir diſtinguer & reconnoître préciſément, ſi le cerf qu'il a détourné *(a)* avec ſon limier *(b)*, eſt un daguet *(c)*, un jeune cerf *(d)*, un cerf de dix cors jeunement *(e)*, un cerf de dix cors *(f)*, ou un vieux

---

(a) Détourner le cerf, c'eſt tourner tout autour de l'endroit où un cerf eſt entré, & s'aſſurer s'il n'en eſt pas ſorti.

(b) Limier, chien que l'on choiſit ordinairement parmi les chiens-courans, & que l'on dreſſe pour détourner le cerf, le chevreuil, le ſanglier, &c.

(c) Daguet, c'eſt un jeune cerf portant les dagues, & les *dagues* ſont la première tête ou le premier bois du cerf, qui lui vient au commencement de la ſeconde année.

(d) Jeune cerf, cerf qui eſt dans la troiſième, quatrième ou cinquième année de ſa vie.

(e) Cerf de dix cors jeunement, cerf qui eſt dans la ſixième année de ſa vie.

(f) Cerf de dix cors, cerf qui eſt dans la ſeptième année de ſa vie.

cerf *(g)*; & les principaux indices qui peuvent donner cette connoiſſance, ſont le pied *(h)* & les fumées *(i)*. Le pied du cerf eſt mieux fait que celui de la biche; ſa jambe eſt *(k)* plus groſſe & plus près du talon, ſes voies *(l)* ſont mieux tournées, & ſes allures *(m)* plus grandes: il marche plus régulièrement, il porte le pied de derrière dans celui du devant, au lieu que la biche a le pied plus mal fait, les allures plus courtes, & ne poſe pas régulièrement le pied de derrière dans la trace de celui du devant. Dès que le cerf eſt à ſa quatrième tête *(n)*, il eſt aſſez reconnoiſſable pour ne s'y pas méprendre, mais il faut de l'habitude pour diſtinguer le pied du jeune cerf de celui de la biche; & pour être ſûr, on doit y regarder de près & en revoir *(o)* ſouvent. Les cerfs de dix cors jeunement, de dix cors, &c. ſont encore plus aiſés à reconnoître; ils ont le pied de devant beaucoup plus gros que celui de derrière, & plus ils

---

(g) *Vieux cerf*, cerf qui eſt dans la huitième, neuvième, dixième, &c. année de ſa vie.

(h) *Pied*, empreinte du pied du cerf ſur la terre.

(i) *Fumées*, fiente du cerf.

(k) On appelle jambe les deux os qui ſont en bas à la partie poſtérieure, & qui font trace ſur la terre avec le pied.

(l) *Voies*, ce ſont les pas du cerf.

(m) *Allures du cerf*, diſtance de ſes pas.

(n) *Tête*, bois ou cornes du cerf.

(o) *En revoir*, c'eſt avoir des indices du cerf par le pied.

ſont

ſont vieux, plus les côtés des pieds ſont gros & uſés *(p)*; ce qui ſe juge aiſément par les allures, qui ſont auſſi plus régulières que celles des jeunes cerfs, le pied de derrière poſant toujours aſſez exactement ſur le pied de devant, à moins qu'ils n'aient mis bas leurs têtes, car alors les vieux cerfs ſe méjugent *(q)* preſque autant que les jeunes, mais d'une manière différente, & avec une ſorte de régularité que n'ont ni les jeunes cerfs, ni les biches; ils poſent le pied de derrière à côté de celui du devant, & jamais au-delà ni en deçà.

Lorſque le Veneur, dans les ſécheresſes de l'été, ne peut juger par le pied, il eſt obligé de ſuivre le contre-pied *(r)* de la bête pour tâcher de trouver les fumées, & de la reconnoître par cet indice, qui demande autant & peut-être plus d'habitude que la connoiſſance du pied; ſans cela, il ne lui ſeroit pas poſſible de faire un rapport juſte à l'aſſemblée des Chaſſeurs. Et lorſque ſur ce rapport l'on aura conduit les chiens à ſes briſées *(ſ)*,

(p) *Nota.* Que comme le pied du cerf s'uſe plus ou moins ſuivant la nature des terreins qu'il habite, il ne faut entendre ceci que de la comparaiſon entre cerfs du même pays, & que par conſéquent il faut avoir d'autres connoiſſances, parce que dans le temps du rut on court ſouvent des cerfs venus de loin.

(q) *Se méjuger*, c'eſt, pour le cerf, mettre le pied de derrière hors de la trace de celui de devant.

(r) *Suivre le contre-pied*, c'eſt ſuivre les traces à rebours.

(ſ) *Briſées*, endroit où le cerf eſt entré, & où l'on a rompu des branches pour le remarquer.

il doit encore ſavoir animer ſon limier, & le faire appuyer ſur les voies juſqu'à ce que le cerf ſoit lancé: dans cet inſtant, celui qui laiſſe courre *(t)*, ſonne pour faire découpler *(u)* les chiens, & dès qu'ils le ſont, il doit les appuyer de la voix & de la trompe; il doit auſſi être connoiſſeur, & bien remarquer le pied de ſon cerf, afin de le reconnoître dans le change *(x)* ou dans le cas qu'il ſoit accompagné. Il arrive ſouvent alors que les chiens ſe ſéparent, & font deux chaſſes; les piqueurs *(y)* doivent ſe ſéparer auſſi & rompre *(z)* les chiens qui ſe ſont fourvoyés *(a)*, pour les ramener & les rallier à ceux qui chaſſent le cerf de meute. Le piqueur doit bien accompagner ſes chiens, toujours piquer à côté d'eux, toujours les animer ſans trop les preſſer, les aider ſur le change, ſur un retour, & pour ne ſe pas méprendre tâcher de revoir du cerf auſſi ſouvent

(t) *Laiſſer courre un cerf*, c'eſt le lancer avec le limier, c'eſt-à-dire le faire partir.

(u) *Découpler les chiens*, c'eſt détacher les chiens l'un d'avec l'autre pour les faire chaſſer.

(x) *Change*, c'eſt lorſque le cerf en va chercher un autre pour le ſubſtituer à ſa place.

(y) *Les piqueurs* ſont ceux qui courent à cheval après les chiens, & qui les accompagnent pour les faire chaſſer.

(z) *Rompre les chiens*, c'eſt les rappeler & leur faire quitter ce qu'ils chaſſent.

(a) *Se fourvoyer*, c'eſt s'écarter de la voie & chaſſer quelqu'autre cerf que celui de la meute.

qu'il eſt poſſible; car il ne manque jamais de faire des ruſes, il paſſe & repaſſe ſouvent deux ou trois fois ſur ſa voie, il cherche à ſe faire accompagner d'autres bêtes pour donner le change, & alors il perce & s'éloigne tout de ſuite, ou bien il ſe jette à l'écart, ſe cache & reſte ſur le ventre. Dans ce cas, lorſqu'on eſt en défaut *(b)*, on prend les devans, on retourne ſur les derrières; les piqueurs & les chiens travaillent de concert: ſi l'on ne trouve pas la voie du cerf, on juge qu'il eſt reſté dans l'enceinte dont on vient de faire le tour, on la foule de nouveau; & lorſque le cerf ne s'y trouve pas, il ne reſte d'autre moyen que d'imaginer la refuite qu'il peut avoir faite, vu le pays où l'on eſt, & d'aller l'y chercher. Dès qu'on ſera retombé ſur les voies, & que les chiens auront relevé le défaut *(c)*, ils chaſſeront avec plus d'avantage, parce qu'ils ſentent bien que le cerf eſt déjà fatigué; leur ardeur augmente à meſure qu'il s'affoiblit, & leur ſentiment eſt d'autant plus diſtinct & plus vif, que le cerf eſt plus échauffé; auſſi redoublent-ils & de jambes & de voix, & quoiqu'il faſſe alors plus de ruſes que jamais, comme il ne peut plus courir auſſi vîte, ni par conſéquent s'éloigner beaucoup des chiens, ſes ruſes &

(b) Eſtre en défaut, c'eſt lorſque les chiens ont perdu la voie du cerf.

(c) Relever le défaut, c'eſt retrouver les voies du cerf, & le lancer une ſeconde fois.

ſes détours ſont inutiles, il n'a d'autre reſſource que de fuir la terre qui le trahit, & de ſe jeter à l'eau pour dérober ſon ſentiment aux chiens. Les Piqueurs traverſent ces eaux, ou bien ils tournent autour, & remettent enſuite les chiens ſur la voie du cerf, qui ne pent aller loin dès qu'il a battu *(d)* l'eau, & qui bientôt eſt aux abois *(e)*, où il tâche encore de défendre ſa vie, & bleſſe ſouvent de coups d'andouillers les chiens & même les chevaux des Chaſſeurs trop ardens; juſqu'à ce que l'un d'entre eux lui coupe le jarret pour le faire tomber, & l'achève enſuite en lui donnant un coup de couteau au défaut de l'épaule. On célèbre en même temps la mort du cerf par des fanfares, on le laiſſe fouler aux chiens, & on les fait jouir pleinement de leur victoire en leur faiſant curée *(f)*.

Toutes les ſaiſons, tous les temps ne ſont pas également bons pour courre le cerf *(g)*: au printemps, lorſque les feuilles naiſſantes commencent à parer les forêts, que la terre ſe couvre d'herbes nouvelles, & s'émaille de fleurs, leur parfum rend moins ſur le ſentiment des

---

(d) Battre l'eau, battre les eaux, c'eſt traverſer, après avoir été long-temps chaſſé, une rivière ou un étang.

(e) Abois, c'eſt lorſque le cerf eſt à l'extrémité & tout-à-fait épuiſé de forces.

(f) Faire curée, donner la curée, c'eſt faire manger aux chiens le cerf ou la bête qu'ils ont priſe.

(g) Courre le cerf, chaſſer le cerf avec des chiens courans.

chiens; & comme le cerf eſt alors dans ſa plus grande vigueur, pour peu qu'il ait d'avance, ils ont beaucoup de peine à le joindre. Auſſi les Chaſſeurs conviennent-ils que la ſaiſon où les biches ſont prêtes à mettre bas, eſt celle de toutes où la chaſſe eſt la plus difficile, & que, dans ce temps, les chiens quittent ſouvent un cerf mal mené, pour tourner à une biche qui bondit devant eux; & de même au commencement de l'automne, lorſque le cerf eſt en rut *(h)*, les limiers quêtent ſans ardeur; l'odeur forte du rut leur rend peut-être la voie plus indifférente, peut-être auſſi tous les cerfs ont-ils dans ce temps à peu-près la même odeur. En hiver, pendant la neige, on ne peut pas courre le cerf, les limiers n'ont point de ſentiment, & ſemblent ſuivre les voies plutôt à l'œil qu'à l'odorat. Dans cette ſaiſon, comme les cerfs ne trouvent pas à viander *(i)* dans les forts, ils en ſortent, vont & viennent dans les pays plus découverts, dans les petits taillis, & même dans les terres enſemencées; il ſe mettent en hardes *(k)* dès le mois de décembre, & pendant les grands froids ils cherchent à ſe mettre à l'abri des côtes, ou dans des endroits bien fourrés où ils ſe tiennent ſerrés les uns contre les autres, & ſe réchauffent de leur haleine.

(h) *Rut*, chaleur, ardeur d'amour.

(i) *Viander*, brouter, manger.

(k) *Harde*, troupe de cerfs.

A la fin de l'hiver, ils gagnent le bord des forêts, & ſortent dans les blés. Au printemps ils mettent bas *(l)*, la tête ſe détache d'elle-même, ou par un petit effort qu'ils font en s'accrochant à quelque branche : il eſt rare que les deux côtés tombent préciſément en même temps, & ſouvent il y a un jour ou deux d'intervalle entre la chute de chacun des côtés de la tête. Les vieux cerfs ſont ceux qui mettent bas les premiers, vers la fin de février ou au commencement de mars ; les cerfs de dix cors ne mettent bas que vers le milieu ou la fin de mars ; ceux de dix cors jeunement dans le mois d'avril ; les jeunes cerfs au commencement, & les daguets vers le milieu & la fin de mai ; mais il y a ſur tout cela beaucoup de variétés, & l'on voit quelquefois de vieux cerfs mettre bas plus tard que d'autres qui ſont plus jeunes. Au reſte, la mue de la tête des cerfs avance lorſque l'hiver eſt doux, & retarde lorſqu'il eſt rude & de longue durée.

Dès que les cerfs ont mis bas, ils ſe ſéparent les uns des autres, & il n'y a plus que les jeunes qui demeurent enſemble ; ils ne ſe tiennent pas dans les forts, mais ils gagnent les beaux pays, les buiſſons, les taillis clairs, où ils demeurent tout l'été pour y refaire leur tête ; & dans cette ſaiſon ils marchent la tête baſſe, crainte de la froiſſer contre les branches, car elle eſt

---

(l) Mettre bas, c'eſt lorſque le bois des cerfs tombe.

ſenſible tant qu'elle n'a pas pris ſon entier accroiſſement. La tête des plus vieux cerfs n'eſt encore qu'à moitié refaite vers le milieu du mois de mai, & n'eſt tout-à-fait alongée & endurcie que vers la fin de juillet; celle des plus jeunes cerfs tombant plus tard, repouſſe & ſe refait auſſi plus tard; mais dès qu'elle eſt entièrement alongée, & qu'elle a pris de la ſolidité, les cerfs la frottent contre les arbres pour la dépouiller de la peau dont elle eſt revêtue: & comme ils continuent à la frotter pendant pluſieurs jours de ſuite; on prétend * qu'elle ſe teint de la couleur de la sève du bois auquel ils touchent, qu'elle devient rouſſe contre les hêtres & les bouleaux; brune contre les chênes, & noirâtre contre les charmes & les trembles. On dit auſſi que les têtes des jeunes cerfs, qui ſont liſſes & peu perlées, ne ſe teignent pas à beaucoup près autant que celles des vieux cerfs, dont les perlures ſont fort près les unes des autres, parce que ce ſont ces perlures qui retiennent la sève qui colore le bois; mais je ne puis me perſuader que ce ſoit là la vraie cauſe de cet effet, ayant eu des cerfs privés & enfermés dans des enclos où il n'y avoit aucun arbre, & où par conſéquent ils n'avoient pu toucher au bois, deſquels cependant la tête étoit colorée comme celle des autres.

Peu de temps après que les cerfs ont bruni leur tête,

* *Voyez* le nouveau Traité de la Vénerie; *Paris, 1750, page 27.*

ils commencent à reſſentir les impreſſions du rut; les vieux ſont les plus avancés: dès la fin d'août & le commencement de ſeptembre, ils quittent les buiſſons, reviennent dans les forts & commencent à chercher les bêtes *(m)*; ils raient *(n)* d'une voix forte, le cou & la gorge leur enflent, ils ſe tourmentent, ils traverſent en plein jour les guérets & les plaines, ils donnent de la tête contre les arbres & les cepées, enfin ils paroiſſent tranſportés, furieux, & courent de pays en pays, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé des bêtes, qu'il ne ſuffit pas de rencontrer, mais qu'il faut encore pourſuivre, contraindre, aſſujettir; car elles les évitent d'abord, elles fuient & ne les attendent qu'après avoir été long-temps fatiguées de leur pourſuite. C'eſt auſſi par les plus vieilles que commence le rut, les jeunes biches n'entrent en chaleur que plus tard; & lorſque deux cerfs ſe trouvent auprès de la même, il faut encore combattre avant que de jouir: s'ils ſont d'égale force, ils ſe menacent, ils grattent la terre, ils raient d'un cri terrible, & ſe précipitant l'un ſur l'autre, ils ſe battent à outrance, & ſe donnent des coups de têtes & d'andouillers *(o)* ſi forts, que ſouvent ils ſe bleſſent à mort. Le combat ne finit que par la défaite ou la fuite de l'un des deux, & alors le vainqueur ne perd pas un inſtant pour jouir de ſa victoire & de

(m) *Les bêtes*, en terme de chaſſe, ſignifient *les biches*.

(n) *Raire*, crier.

(o) *Andouillers*, cornichons du bois de cerf.

ſes

ſes deſirs, à moins qu'un autre ne ſurvienne encore, auquel cas il part pour l'attaquer & le faire fuir comme le premier. Les plus vieux cerfs ſont toujours les maîtres, parce qu'ils ſont plus fiers & plus hardis que les jeunes, qui n'oſent approcher d'eux ni de la bête, & qui ſont obligés d'attendre qu'ils l'aient quittée pour l'avoir à leur tour : quelquefois cependant ils ſautent ſur la biche pendant que les vieux combattent, & après avoir joui fort à la hâte, ils fuient promptement. Les biches préfèrent les vieux cerfs, non pas parce qu'ils ſont plus courageux, mais parce qu'ils ſont beaucoup plus ardens & plus chauds que les jeunes ; ils ſont auſſi plus inconſtans, ils ont ſouvent pluſieurs bêtes à la fois ; & lorſqu'ils n'en ont qu'une, ils ne s'y attachent pas, ils ne la gardent que quelques jours, après quoi ils s'en ſéparent & vont en chercher une autre auprès de laquelle ils demeurent encore moins, & paſſent ainſi ſucceſſivement à pluſieurs juſqu'à ce qu'ils ſoient tout-à-fait épuiſés.

Cette fureur amoureuſe ne dure que trois ſemaines, pendant ce temps ils ne mangent que très-peu, ne dorment ni ne repoſent ; nuit & jour, ils ſont ſur pied, & ne font que marcher, courir, combattre & jouir : auſſi ſortent-ils de-là ſi défaits, ſi fatigués, ſi maigres, qu'il leur faut du temps pour ſe remettre & reprendre des forces : ils ſe retirent ordinairement alors ſur le bord des forêts, le long des meilleurs gagnages, où

ils peuvent trouver une nourriture abondante, & ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils soient rétablis. Le rut, pour les vieux cerfs, commence au 1.er de septembre, & finit vers le 20; pour les cerfs de dix cors & de dix cors jeunement, il commence vers le 10 de septembre, & finit dans les premiers jours d'octobre; pour les jeunes cerfs, c'est depuis le 20 septembre jusqu'au 15 octobre; & sur la fin de ce même mois il n'y a plus que les daguets qui soient en rut, parce qu'ils y sont entrés les derniers de tous: les plus jeunes biches sont de même les dernières en chaleur. Le rut est donc entièrement fini au commencement de novembre, & les cerfs dans ce temps de foiblesse, sont faciles à forcer. Dans les années abondantes en gland, ils se rétablissent en peu de temps par la bonne nourriture, & l'on remarque souvent un second rut à la fin d'octobre, mais qui dure beaucoup moins que le premier.

Dans les climats plus chauds que celui de la France, comme les saisons sont plus avancées, le rut est aussi plus précoce. En Grèce *(p)*, par exemple, il paroît par ce qu'en dit Aristote, qu'il commence dans les premiers jours d'août, & qu'il finit à la fin de septembre. Les biches portent huit mois & quelques jours; elles ne produisent ordinairement qu'un faon *(q)*, & très-rarement deux; elles mettent bas au mois de mai & au commencent de juin,

(p) *Arist. Hist. animal.* lib. VI, cap. 29.

(q) *Faon*, c'est le petit cerf qui vient de naître.

elles ont grand ſoin de dérober leur faon à la pourſuite des chiens, elles ſe préſentent & ſe font chaſſer elles-mêmes pour les éloigner, après quoi elles viennent le rejoindre. Toutes les biches ne ſont pas fécondes: il y en a qu'on appelle *brehaignes*, qui ne portent jamais; ces biches ſont plus groſſes & prennent beaucoup plus de venaiſon que les autres, auſſi ſont-elles les premières en chaleur; on prétend auſſi qu'ils ſe trouve quelquefois des biches qui ont un bois comme le cerf, & cela n'eſt pas abſolument contre toute vraiſemblance. Le faon ne porte ce nom que juſqu'à ſix mois environ; alors les boſſes commencent à paroître, & il prend le nom de *hère* juſqu'à ce que ces boſſes alongées en dagues lui faſſent prendre le nom de *daguet*. Il ne quitte pas ſa mère dans les premiers temps, quoiqu'il prenne un aſſez prompt accroiſſement: il la ſuit pendant tout l'été. En hiver, les biches, les hères, les daguets & les jeunes cerfs ſe raſſemblent en hardes, & forment des troupes d'autant plus nombreuſes que la ſaiſon eſt plus rigoureuſe. Au printemps ils ſe diviſent; les biches ſe recèlent pour mettre bas, & dans ce temps il n'y a guère que les daguets & les jeunes cerfs qui aillent enſemble. En général les cerfs ſont portés à demeurer les uns avec les autres, à marcher de compagnie, & ce n'eſt que la crainte ou la néceſſité qui les diſperſe ou les ſépare.

Le cerf eſt en état d'engendrer à l'âge de dix-huit mois, car on voit des daguets, c'eſt-à-dire, des cerfs nés au printemps de l'année précédente, couvrir des biches en automne, & l'on doit préſumer que ces accouplemens ſont prolifiques. Ce qui pourroit peut-être en faire douter, c'eſt qu'ils n'ont encore pris alors qu'environ la moitié ou les deux tiers de leur accroiſſement ; que les cerfs croiſſent & groſſiſſent juſqu'à l'âge de huit ans, & que leur tête va toujours en augmentant tous les ans juſqu'au même âge; mais il faut obſerver que le faon qui vient de naître, ſe fortifie en peu de temps; que ſon accroiſſement eſt prompt dans la première année, & ne ſe rallentit pas dans la ſeconde; qu'il y a même déjà ſurabondance de nourriture, puiſqu'il pouſſe des dagues, & c'eſt-là le ſigne le plus certain de la puiſſance d'engendrer. Il eſt vrai que les animaux en général ne ſont en état d'engendrer que lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement; mais ceux qui ont un temps marqué pour le rut ou pour le frai, ſemblent faire une exception à cette loi. Les poiſſons fraient & produiſent avant que d'avoir pris le quart, ou même la huitième partie de leur accroiſſement; & dans les animaux quadrupèdes, ceux qui, comme le cerf, l'élan, le daim, le renne, le chevreuil, &c. ont un rut bien marqué, engendrent auſſi plus tôt que les autres animaux.

Il y a tant de rapports entre la nutrition, la production du bois, le rut & la génération dans ces animaux, qu'il est nécessaire, pour en bien concevoir les effets particuliers, de se rappeler ici ce que nous avons établi *(r)* de plus général & de plus certain au sujet de la génération ; elle dépend en entier de la surabondance de la nourriture. Tant que l'animal croît (& c'est toujours dans le premier âge que l'accroissement est le plus prompt), la nourriture est entièrement employée à l'extension, au développement du corps ; il n'y a donc nulle surabondance, par conséquent nulle production, nulle sécrétion de liqueur séminale, & c'est par cette raison que les jeunes animaux ne sont pas en état d'engendrer : mais lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement, la surabondance commence à se manifester par de nouvelles productions. Dans l'homme, la barbe, le poil, le gonflement des mamelles, l'épanouissement des parties de la génération, précèdent la puberté. Dans les animaux en général, & dans le cerf en particulier, la surabondance se marque par des effets encore plus sensibles ; elle produit la tête, le gonflement des daintiers *(s)*, l'enflure du cou & de la gorge,

---

(r) Voyez les chapitres II, III & IV du troisième volume de cet Ouvrage, dans lesquels il est question de la reproduction, de la nutrition & de la génération.

(s) Les daintiers du cerf sont ses testicules.

la venaiſon *(q)*, le rut, &c. Et comme le cerf croît fort vîte dans le premier âge, il ne ſe paſſe qu'un an depuis ſa naiſſance juſqu'au temps où cette ſurabondance commence à ſe marquer au dehors par la production du bois : s'il eſt né au mois de mai, on verra paroître dans le même mois de l'année ſuivante, les naiſſances du bois qui commence à pouſſer ſur le têt *(r)*. Ce ſont deux dagues qui croiſſent, s'alongent & s'endurciſſent à meſure que l'animal prend de la nourriture ; elles ont déjà, vers la fin d'août, pris leur entier accroiſſement, & aſſez de ſolidité pour qu'il cherche à les dépouiller de leur peau en les frottant contre les arbres ; & dans le même temps il achève de ſe charger de venaiſon, qui eſt une graiſſe abondante produite auſſi par le ſuperflu de la nourriture, qui dès-lors commence à ſe déterminer vers les parties de la génération, & à exciter le cerf à cette ardeur du rut qui le rend furieux. Et ce qui prouve évidemment que la production du bois & celle de la liqueur ſéminale dépendent de la même cauſe, c'eſt que ſi vous détruiſez la ſource de la liqueur ſéminale en ſupprimant par la caſtration les organes néceſſaires pour cette ſécrétion, vous ſupprimez

---

(t) Venaiſon, c'eſt la graiſſe du cerf, qui augmente pendant l'été ; & dont il eſt ſurchargé au commencement de l'automne, dans le temps du rut.

(u) Le têt eſt la partie de l'os frontal ſur laquelle appuie le bois du cerf.

en même temps, la production du bois; car si l'on fait cette opération dans le temps qu'il a mis bas sa tête, il ne s'en forme pas une nouvelle; & si on ne la fait au contraire que dans le temps qu'il a refait sa tête, elle ne tombe plus, l'animal en un mot reste pour toute sa vie dans l'état où il étoit lorsqu'il a subi la castration; & comme il n'éprouve plus les ardeurs du rut, les signes qui l'accompagnent disparoissent aussi, il n'y a plus de venaison, plus d'enflure au cou ni à la gorge, & il devient d'un naturel plus doux & plus tranquille. Ces parties que l'on a retranchées étoient donc nécessaires, non-seulement pour faire la sécrétion de la nourriture surabondante, mais elles servoient encore à l'animer, à la pousser au-dehors dans toutes les parties du corps sous la forme de la venaison, & en particulier au sommet de la tête, où elle se manifeste plus que par-tout ailleurs par la production du bois. Il est vrai que les cerfs coupés ne laissent pas de devenir gras, mais ils ne produisent plus de bois, jamais la gorge ni le cou ne leur enflent, & leur graisse ne s'exalte ni ne s'échauffe pas comme la venaison des cerfs entiers qui, lorsqu'ils sont en rut, ont une odeur si forte, qu'elle infecte de loin; leur chair même en est si fort imbue & pénétrée, qu'on ne peut ni la manger, ni la sentir, & qu'elle se corrompt en peu de temps, au lieu que celle du cerf coupé se conserve fraîche, & peut se manger dans tous les temps. Une autre preuve que la

production du bois vient uniquement de la surabondance de la nourriture, c'est la différence qui se trouve entre les têtes des cerfs de même âge, dont les unes sont très-grosses, très-fournies, & les autres grêles & menues, ce qui dépend absolument de la quantité de la nourriture; car un cerf qui habite un pays abondant, où il viande à son aise, où il n'est troublé ni par les chiens, ni par les hommes, où après avoir repu tranquillement, il peut ensuite ruminer en repos, aura toujours la tête belle, haute, bien ouverte, l'empaumure *(x)* large & bien garnie, le mérain *(y)* gros & bien perlé, avec grand nombre d'andouillers forts & longs; au lieu que celui qui se trouve dans un pays où il n'a ni repos, ni nourriture suffisante, n'aura qu'une tête mal nourrie, dont l'empaumure sera serrée, le mérain grêle & les andouillers menus & en petit nombre; en sorte qu'il est toujours aisé de juger par la tête d'un cerf s'il habite un pays abondant & tranquille, & s'il a été bien ou mal nourri. Ceux qui se portent mal, qui ont été blessés ou seulement qui ont été inquiétés & courus, prennent rarement une belle tête & une bonne venaison, ils n'entrent en rut que plus tard, il leur a fallu plus de temps pour refaire leur tête, & ils ne la mettent bas qu'après les

(x) *Empaumure*, c'est le haut de la tête du cerf, qui s'élargit comme une main, & où il y a plusieurs andouillers rangés inégalement comme des doigts.

(y) *Mérain*, c'est le tronc, la tige du bois du cerf.

autres; ainſi tout concourt à faire voir que ce bois n'eſt, comme la liqueur ſéminale, que le ſuperflu, rendu ſenſible, de la nourriture organique qui ne peut être employée toute entière au développement, à l'accroiſſement ou à l'entretien du corps de l'animal.

La diſette retarde donc l'accroiſſement du bois, & en diminue le volume très-conſidérablement; peut-être même ne ſeroit-il pas impoſſible en retranchant beaucoup la nourriture, de ſupprimer en entier cette production, ſans avoir recours à la caſtration: ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les cerfs coupés mangent moins que les autres; & ce qui fait que dans cette eſpèce, auſſi-bien que dans celle du daim, du chevreuil & de l'élan, les femelles n'ont point de bois, c'eſt qu'elles mangent moins que les mâles, & que quand même il y auroit de la ſurabondance, il arrive que dans le temps où elle pourroit ſe manifeſter au dehors, elles deviennent pleines, par conſéquent le ſuperflu de la nourriture étant employé à nourrir le fœtus & enſuite à allaiter le faon, il n'y a jamais rien de ſurabondant. Et l'exception que peut faire ici la femelle du renne, qui porte un bois comme le mâle, eſt plus favorable que contraire à cette explication; car de tous les animaux qui portent un bois, le renne eſt celui qui, proportionnellement à ſa taille, l'a d'un plus gros & d'un plus grand volume, puiſqu'il s'étend en avant & en arrière, ſouvent tout le long de ſon corps: c'eſt auſſi de tous

celui qui se charge le plus abondamment de venaison *(z)*, & d'ailleurs le bois que portent les femelles est fort petit en comparaison de celui des mâles. Cet exemple prouve donc seulement que quand la surabondance est si grande qu'elle ne peut être épuisée dans la gestation par l'accroissement du fœtus, elle se répand au dehors, & forme dans la femelle, comme dans le mâle, une production semblable, un bois qui est d'un plus petit volume, parce que cette surabondance est aussi en moindre quantité.

Ce que je dis ici de la nourriture ne doit pas s'entendre de la masse ni du volume des alimens, mais uniquement de la quantité des molécules organiques que contiennent ces alimens: c'est cette seule matière qui est vivante, active & productrice; le reste n'est qu'un marc, qui peut être plus ou moins abondant sans rien changer à l'animal. Et comme le lichen, qui est la nourriture ordinaire du renne, est un aliment plus substantiel que les feuilles, les écorces ou les boutons des arbres dont le cerf se nourrit, il n'est pas étonnant qu'il y ait plus de surabondance de cette nourriture organique,

---

(z) Le rangier *(c'est le renne)*, est une bête semblable au cerf, & a sa tête diverse, plus grande & chevillée, il porte bien quatre-vingts cors, aucune fois moins, sa tête lui couvre le corps; il a plus grande venaison que n'a un cerf en sa saison. *Voyez* la chasse du roi Phœbus, *imprimée à la suite de la* Vénerie de du Fouilloux. *Rouen, 1650, page 97.*

& par conséquent plus de bois & plus de venaison dans le renne que dans le cerf. Cependant il faut convenir que la matière organique qui forme le bois dans ces espèces d'animaux, n'est pas parfaitement dépouillée des parties brutes auxquelles elle étoit jointe, & qu'elle conserve encore, après avoir passé par le corps de l'animal, des caractères de son premier état dans le végétal. Le bois du cerf pousse, croît & se compose comme le bois d'un arbre : sa substance est peut-être moins osseuse que ligneuse ; c'est, pour ainsi dire, un végétal greffé sur un animal, & qui participe de la nature des deux, & forme une de ces nuances auxquelles la Nature aboutit toujours dans les extrêmes, & dont elle se sert pour rapprocher les choses les plus éloignées.

Dans l'animal, comme nous l'avons dit *(a)* les os croissent par leurs deux extrémités à la fois ; le point d'appui contre lequel s'exerce la puissance de leur extension en longueur, est dans le milieu de la longueur de l'os : cette partie du milieu est aussi la première formée, la première ossifiée, & les deux extrémités vont toujours en s'éloignant de la partie du milieu, & restent molles jusqu'à ce que l'os ait pris son entier accroissement dans cette dimension. Dans le végétal au contraire, le bois ne croît que par une seule de ses

(a) *Voyez* l'article de la vieillesse & de la mort, dans le troisième volume de cet Ouvrage.

extrémités; le bouton qui se développe & qui doit former la branche, est attaché au vieux bois par l'extrémité inférieure, & c'est sur ce point d'appui que s'exerce la puissance de son extension en longueur. Cette différence si marquée entre la végétation des os des animaux & des parties solides des végétaux, ne se trouve point dans le bois qui croît sur la tête des cerfs; au contraire rien n'est plus semblable à l'accroissement du bois d'un arbre: le bois du cerf ne s'étend que par l'une de ses extrémités, l'autre lui sert de point d'appui; il est d'abord tendre comme l'herbe, & se durcit ensuite comme le bois; la peau qui s'étend & qui croît avec lui, est son écorce, & il s'en dépouille lorsqu'il a pris son entier accroissement; tant qu'il croît, l'extrémité supérieure demeure toujours molle; il se divise aussi en plusieurs rameaux; le mérain est l'arbre, les andouillers en sont les branches; en un mot, tout est semblable, tout est conforme dans le développement & dans l'accroissement de l'un & de l'autre; & dès-lors les molécules organiques qui constituent la substance vivante du bois du cerf, retiennent encore l'empreinte du végétal, parce qu'elles s'arrangent de la même façon que dans les végétaux. La matière domine donc ici sur la forme: le cerf qui n'habite que dans les bois, & qui ne se nourrit que des rejetons des arbres, prend une si forte teinture de bois, qu'il produit lui-même une espèce de bois qui conserve assez les caractères de son origine

pour qu'on ne puisse s'y méprendre ; & cet effet, quoique très-singulier, n'est cependant pas unique, il dépend d'une cause générale que j'ai déjà eu occasion d'indiquer plus d'une fois dans cet Ouvrage.

Ce qu'il y a de plus constant, de plus inaltérable dans la Nature, c'est l'empreinte ou le moule de chaque espèce, tant dans les animaux que dans les végétaux ; ce qu'il y a de plus variable, & de plus corruptible, c'est la substance qui les compose. La matière, en général, paroît être indifférente à recevoir telle ou telle forme, & capable de porter toutes les empreintes possibles : les molécules organiques, c'est-à-dire, les parties vivantes de cette matière, passent des végétaux aux animaux, sans destruction, sans altération, & forment également la substance vivante de l'herbe, du bois, de la chair & des os. Il paroît donc à cette première vue, que la matière ne peut jamais dominer sur la forme, & que quelqu'espèce de nourriture que prenne un animal, pourvu qu'il puisse en tirer les molécules organiques qu'elle contient, & se les assimiler par la nutrition, cette nourriture ne pourra rien changer à sa forme, & n'aura d'autre effet que d'entretenir ou faire croître son corps, en se modelant sur toutes les parties du moule intérieur, & en les pénétrant intimement : ce qui le prouve, c'est qu'en général les animaux qui ne vivent que d'herbe, qui paroît être une substance très-différente de celle de leur corps, tirent de cette herbe de quoi faire de la chair & du sang;

que même ils se nourrissent, croissent & grossissent autant & plus que les animaux qui ne vivent que de chair. Cependant, en observant la Nature plus particulièrement, on s'apercevra que quelquefois ces molécules organiques ne s'assimilent pas parfaitement au moule intérieur, & que souvent la matière ne laisse pas d'influer sur la forme d'une manière assez sensible: la grandeur, par exemple, qui est un des attributs de la forme, varie dans chaque espèce suivant les différens climats; la qualité, la quantité de la chair, qui sont d'autres attributs de la forme, varient suivant les différentes nourritures. Cette matière organique que l'animal assimile à son corps par la nutrition, n'est donc pas absolument indifférente à recevoir telle ou telle modification, elle n'est pas absolument dépouillée de la forme qu'elle avoit auparavant, & elle retient quelques caractères de l'empreinte de son premier état; elle agit donc elle-même par sa propre forme sur celle du corps organisé qu'elle nourrit; & quoique cette action soit presque insensible, que même cette puissance d'agir soit infiniment petite en comparaison de la force qui contraint cette matière nutritive à s'assimiler au moule qui la reçoit, il doit en résulter avec le temps des effets très-sensibles. Le cerf, qui n'habite que les forêts, qui ne vit, pour ainsi dire, que de bois, porte une espèce de bois, qui n'est qu'un résidu de cette nourriture: le castor, qui habite les eaux & qui se nourrit de poisson, porte une queue couverte

d'écailles : la chair de la loutre & de la plupart des oiseaux de rivière est un aliment de carême, une espèce de chair de poisson. L'on peut donc présumer que des animaux auxquels on ne donneroit jamais que la même espèce de nourriture, prendroient en assez peu de temps une teinture des qualités de cette nourriture ; & que, quelque forte que soit l'empreinte de la Nature, si l'on continuoit toujours à ne leur donner que le même aliment, il en résulteroit, avec le temps, une espèce de transformation par une assimilation toute contraire à la première ; ce ne seroit plus la nourriture qui s'assimileroit en entier à la forme de l'animal, mais l'animal qui s'assimileroit en partie à la forme de la nourriture, comme on le voit dans le bois du cerf & dans la queue du castor.

Le bois, dans le cerf, n'est donc qu'une partie accessoire, & pour ainsi dire étrangère à son corps, une production qui n'est regardée comme partie animale que parce qu'elle croît sur un animal, mais qui est vraiment végétale, puisqu'elle retient les caractères du végétal dont elle tire sa première origine, & que ce bois ressemble au bois des arbres par la manière dont il croît, dont il se développe, se ramifie, se durcit, se sèche & se sépare ; car il tombe de lui-même après avoir pris son entière solidité, & dès qu'il cesse de tirer de la nourriture, comme un fruit dont le pédicule se détache de la branche dans le temps de sa maturité : le nom même qu'on

lui a donné dans notre langue, prouve bien qu'on a regardé cette production comme un bois, & non pas comme une corne, un os, une défense, une dent, &c. Et quoique cela me paroisse suffisamment indiqué, & même prouvé, par tout ce que je viens de dire, je ne dois pas oublier un fait cité par les Anciens, Aristote *(b)*, Théophraste *(c)*, Pline *(d)*, disent tous que l'on a vu du lierre s'attacher, pousser & croître sur le bois des cerfs lorsqu'il est encore tendre: si ce fait est vrai, & il seroit facile de s'en assurer par l'expérience, il prouveroit encore mieux l'analogie intime de ce bois avec le bois des arbres.

Non-seulement les cornes & les défenses des autres animaux sont d'une substance très-différente de celle du bois du cerf, mais leur développement, leur texture, leur accroissement & leur forme, tant extérieure qu'intérieure, n'ont rien de semblable ni même d'analogue au bois. Ces parties, comme les ongles, les cheveux, les crins, les plumes, les écailles, croissent à la vérité

(b) Captus jam cervus est, hederam suis enatam cornibus gerens viridem, quæ cornu adhuc tenello fortè inserta, quasi ligno viridi coaluerit. Arist. Hist. animal. lib. IX, cap. 5.

(c) Hedera in multis creatur, & quod mirabilius, visa est in cornibus cervi etiam aliquando. Commovit (inquit Julius Scaliger apud Theophrastum) *virum accuratum cervi cornibus hærens hedera : quid enim eò seminium detulit, &c.* Lib. II, de Cauf. Plant. cap. 23.

(d) In mollioribus cervorum cornibus hedera coalescit, dum ex arborum attritu illa exprimitur. Plin. de admirand. auditionibus.

par

par une eſpèce de végétation, mais bien différente de la végétation du bois. Les cornes dans les bœufs, les chèvres, les gazelles, &c. ſont creuſes en dedans, au lieu que le bois du cerf eſt ſolide dans toute ſon épaiſſeur: la ſubſtance de ces cornes eſt la même que celle des ongles, des ergots, des écailles; celle du bois de cerf, au contraire, reſſemble plus au bois qu'à toute autre ſubſtance. Toutes ces cornes creuſes ſont revêtues en dedans d'un229 périoſte, & contiennent dans leur cavité un os qui les ſoutient & leur ſert de noyau; elles ne tombent jamais, & elles croiſſent pendant toute la vie de l'animal, en ſorte qu'on peut juger ſon âge par les nœuds ou cercles annuels de ſes cornes. Au lieu de croître, comme le bois du cerf, par leur extrémité ſupérieure, elles croiſſent au contraire, comme les ongles, les plumes, les cheveux, par leur extrémité inférieure. Il en eſt de même des défenſes de l'éléphant, de la vache marine, du ſanglier & de tous les autres animaux, elles ſont creuſes en dedans, & elles ne croiſſent que par leur extrémité inférieure; ainſi les cornes & les défenſes n'ont pas plus de rapport que les ongles, le poil ou les plumes, avec le bois du cerf.

Toutes les végétations peuvent donc ſe réduire à trois eſpèces; la première, où l'accroiſſement ſe fait par l'extrémité ſupérieure, comme dans les herbes, les plantes, les arbres, le bois du cerf & tous les autres végétaux; la ſeconde, où l'accroiſſement ſe fait au contraire par

l'extrémité inférieure, comme dans les cornes, les ongles, les ergots, le poil, les cheveux, les plumes, les écailles, les défenses, les dents & les autres parties extérieures du corps des animaux; la troisième, est celle où l'accroissement se fait à la fois par les deux extrémités, comme dans les os, les cartilages, les muscles, les tendons & les autres parties intérieures du corps des animaux: toutes trois n'ont pour cause matérielle que la surabondance de la nourriture organique, & pour effet que l'assimilation de cette nourriture au moule qui la reçoit. Ainsi l'animal croît plus ou moins vîte à proportion de la quantité de cette nourriture, & lorsqu'il a pris la plus grande partie de son accroissement, elle se détermine vers les réservoirs séminaux, & cherche à se répandre au dehors, & à produire, au moyen de la copulation, d'autres êtres organisés. La différence qui se trouve entre les animaux qui, comme le cerf, ont un temps marqué pour le rut, & les autres animaux qui peuvent engendrer en tout temps, ne vient encore que de la manière dont ils se nourrissent. L'homme & les animaux domestiques, qui tous les jours prennent à peu-près une égale quantité de nourriture, souvent même trop abondante, peuvent engendrer en tout temps: le cerf au contraire, & la plupart des autres animaux sauvages, qui souffrent pendant l'hiver une grande disette, n'ont rien alors de surabondant, & ne sont en état d'engendrer qu'après s'être refaits pendant l'été; & c'est

aussi immédiatement après cette saison que commence le rut; pendant lequel le cerf s'épuise si fort, qu'il reste pendant tout l'hiver dans un état de langueur; sa chair est même alors si dénuée de bonne substance, & son sang est si fort appauvri, qu'il s'engendre des vers sous sa peau, lesquels augmentent encore sa misère, & ne tombent qu'au printemps lorsqu'il a repris, pour ainsi dire, une nouvelle vie par la nourriture active que lui fournissent les productions nouvelles de la terre.

Toute sa vie se passe donc dans des alternatives de plénitude & d'inanition, d'embonpoint & de maigreur, de santé, pour ainsi dire, & de maladie, sans que ces oppositions si marquées, & cet état toujours excessif, altèrent sa constitution : il vit aussi long-temps que les autres animaux qui ne sont pas sujets à ces vicissitudes. Comme il est cinq ou six ans à croître, il vit aussi sept fois cinq ou six ans, c'est-à-dire, trente-cinq ou quarante ans *(e)*. Ce que l'on a débité sur la longue vie des cerfs, n'est appuyé sur aucun fondement; ce n'est qu'un préjugé populaire, qui régnoit dès le temps d'Aristote, & ce Philosophe dit avec raison *(f)*, que cela ne lui

(e) Pour moi, sans entrer dans aucune discussion à ce sujet, mon sentiment est que les cerfs ne peuvent vivre plus de quarante ans. *Nouveau Traité de la Vénerie, page 141.*

(f) Vitâ esse perquam longâ hoc animal fertur, nihil certi ex iis quæ narrantur videmus; nec gestatio aut incrementum hinnulli ita evenit quasi vita esset prælonga. Arist. Hist. animal. lib. VI, cap. 29.

paroît pas vraiſemblable, attendu que le temps de la geſtation & celui de l'accroiſſement du jeune cerf n'indiquent rien moins qu'une très-longue vie. Cependant, malgré cette autorité, qui ſeule auroit dû ſuffire, pour détruire ce préjugé, il s'eſt renouvelé dans des ſiècles d'ignorance, par une hiſtoire ou une fable que l'on a faite d'un cerf qui fut pris par Charles VI, dans la forêt de Senlis, & qui portoit un collier ſur lequel étoit écrit, *Cæſar hoc me donavit ;* & l'on a mieux aimé ſuppoſer mille ans de vie à cet animal, & faire donner ce collier par un Empereur Romain, que de convenir que ce cerf pouvoit venir d'Allemagne, où les Empereurs ont dans tous les temps pris le nom de Céſar.

La tête des cerfs va tous les ans en augmentant en groſſeur & en hauteur, depuis la ſeconde année de leur vie juſqu'à la huitième ; elle ſe ſoutient toujours belle & à peu-près la même, pendant toute la vigueur de l'âge ; mais lorſqu'ils deviennent vieux, leur tête décline auſſi. On peut voir dans la deſcription du cerf, celle de ſa tête dans les différens âges. Il eſt rare que nos cerfs portent plus de vingt ou vingt-deux andouillers, lors même que leur tête eſt la plus belle, & ce nombre n'eſt rien moins que conſtant : car il arrive ſouvent que le même cerf aura dans une année un certain nombre d'andouillers, & que l'année ſuivante il en aura plus ou moins, ſelon qu'il aura eu plus ou moins de nourriture & de repos, & de même que la grandeur de la tête &

du bois du cerf dépend de la quantité de la nourriture, la qualité de ce même bois dépend aussi de la différente qualité des nourritures; il est, comme le bois des forêts, grand, tendre & assez léger dans les pays humides & fertiles; il est au contraire court, dur & pesant dans les pays secs & stériles.

Il en est de même encore de la grandeur & de la taille de ces animaux, elle est fort différente selon les lieux qu'ils habitent; les cerfs de plaines, de vallées ou de collines abondantes en grains, ont le corps beaucoup plus grand & les jambes plus hautes que les cerfs des montagnes sèches, arides & pierreuses; ceux-ci ont le corps bas, court & trapu; ils ne peuvent courir aussi vîte, mais ils vont plus long-temps que les premiers; ils sont plus méchans, ils ont le poil plus long sur le massacre; leur tête est ordinairement basse & noire, à peu-près comme un arbre rabougri, dont l'écorce est rembrunie, au lieu que la tête des cerfs de plaines est haute & d'une couleur claire & rougeâtre comme le bois & l'écorce des arbres qui croissent en bon terrein. Ces petits cerfs trapus n'habitent guère les futaies, & se tiennent presque toujours dans les taillis, où ils peuvent se soustraire plus aisément à la poursuite des chiens; leur venaison est plus fine, & leur chair est de meilleur goût que celle des cerfs de plaine. Le cerf de Corse *(g)*

(g) Voyez la planche.

paroît être le plus petit de tous ces cerfs de montagne, il n'a guère que la moitié de la hauteur des cerfs ordinaires ; c'est, pour ainsi dire, un basset parmi les cerfs ; il a le pélage brun *(h)*, le corps trapu, les jambes courtes. Et ce qui m'a convaincu que la grandeur & la taille des cerfs en général dépendoit absolument de la quantité & de la qualité de la nourriture, c'est qu'en ayant fait élever un chez moi, & l'ayant nourri largement pendant quatre ans, il étoit à cet âge beaucoup plus haut, plus gros, plus étoffé que les plus vieux cerfs de mes bois, qui cependant sont de la belle taille.

Le pélage le plus ordinaire pour le cerf est le fauve ; cependant il se trouve, même en assez grand nombre, des cerfs bruns, & d'autres qui sont roux ; les cerfs blancs sont bien plus rares, & semblent être des cerfs devenus domestiques, mais très-anciennement : car Aristote & Pline parlent des cerfs blancs, & il paroît qu'ils n'étoient pas alors plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui. La couleur du bois, comme la couleur du poil, semble dépendre en particulier de l'âge & de la nature de l'animal, & en général de l'impression de l'air : les jeunes cerfs ont le bois plus blanchâtre & moins teint que les vieux. Les cerfs dont le pelage est d'un fauve clair & délaié, ont souvent la tête pâle &

(h) Pelage, c'est la couleur du poil du cerf, du daim, du chevreuil.

mal teinte ; ceux qui ſont d'un fauve vif, l'ont ordinairement rouge ; & les bruns, ſur-tout ceux qui ont du poil noir ſur le cou, ont auſſi la tête noire. Il eſt vrai qu'à l'intérieur le bois de tous les cerfs eſt à peu-près également blanc, mais ces bois diffèrent beaucoup les uns des autres en ſolidité, & par leur texture plus ou moins ſerrée ; il y en a qui ſont fort ſpongieux, & où même il ſe trouve des cavités aſſez grandes : cette différence dans la texture ſuffit pour qu'ils puiſſent ſe colorer différemment, & il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours à la sève des arbres pour produire cet effet, puiſque nous voyons tous les jours l'ivoire le plus blanc jaunir ou brunir à l'air, quoiqu'il ſoit d'une matière bien plus compacte & moins poreuſe que celle du bois du cerf.

Le cerf paroît avoir l'œil bon, l'odorat exquis, & l'oreille excellente. Lorſqu'il veut écouter, il lève la tête, dreſſe les oreilles, & alors il entend de fort loin ; lorſqu'il ſort dans un petit taillis ou dans quelqu'autre endroit à demi-découvert, il s'arrête pour regarder de tous côtés, & cherche enſuite le deſſous du vent pour ſentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puiſſe l'inquiéter. Il eſt d'un naturel aſſez ſimple, & cependant il eſt curieux & ruſé : lorſqu'on le ſiffle ou qu'on l'appelle de loin, il s'arrête tout court & regarde fixement & avec une eſpèce d'admiration les voitures, le bétail, les hommes ; & s'ils n'ont ni armes, ni chiens, il continue

à marcher d'assurance *(i)*, & passe son chemin fièrement & sans fuir : il paroît aussi écouter avec autant de tranquillité que de plaisir le chalumeau ou le flageolet des bergers, & les veneurs se servent quelquefois de cet artifice pour le rassurer. En général il craint beaucoup moins l'homme que les chiens, & ne prend de la défiance & de la ruse qu'à mesure & qu'autant qu'il aura été inquiété : il mange lentement, il choisit sa nourriture ; & lorsqu'il a viandé, il cherche à se reposer pour ruminer à loisir, mais il paroît que la rumination ne se fait pas avec autant de facilité que dans le bœuf ; ce n'est, pour ainsi dire, que par secousses que le cerf peut faire remonter l'herbe contenue dans son premier estomac. Cela vient de la longueur & de la direction du chemin qu'il faut que l'aliment parcoure ; le bœuf a le cou court & droit, le cerf l'a long & arqué, il faut donc beaucoup plus d'effort pour faire remonter l'aliment, & cet effort se fait par une espèce de hoquet dont le mouvement se marque au-dehors & dure pendant tout le temps de la rumination. Il a la voix d'autant plus forte, plus grosse & plus tremblante, qu'il est plus âgé ; la biche a la voix plus foible & plus courte, elle ne raie pas d'amour, mais de crainte : le cerf rait d'une manière effroyable, dans le temps du rut, il est

(i) *Marcher d'assurance, aller d'assurance*, c'est lorsque le cerf va d'un pas réglé & tranquille.

alors

alors si transporté, qu'il ne s'inquiète ni ne s'effraie de rien; on peut donc le surprendre aisément, & comme il est surchargé de venaison, il ne tient pas long-temps devant les chiens; mais il est dangereux aux abois, & il se jette sur eux avec une espèce de fureur. Il ne boit guère en hiver, & encore moins au printemps, l'herbe tendre & chargée de rosée lui suffit; mais dans les chaleurs & les sécheresses de l'été, il va boire aux ruisseaux, aux mares, aux fontaines, & dans le temps du rut il est si fort échauffé qu'il cherche l'eau partout, non-seulement pour appaiser sa soif brûlante, mais pour se baigner & se rafraîchir le corps. Il nage parfaitement bien, & plus légèrement alors que dans tout autre temps, à cause de la venaison dont le volume est plus léger qu'un pareil volume d'eau: on en a vu traverser de très-grandes rivières; on prétend même qu'attirés par l'odeur des biches, les cerfs se jettent à la mer dans le temps du rut, & passent d'une île à une autre à des distances de plusieurs lieues: ils sautent encore plus légèrement qu'ils ne nagent, car lorsqu'ils sont poursuivis ils franchissent aisément une haie, & même un palis d'une toise de hauteur. Leur nourriture est différente suivant les différentes saisons; en automne après le rut, ils cherchent les boutons des arbustes verds, les fleurs de bruyères, les feuilles de ronces, &c. En hiver, lorsqu'il neige, ils pèlent les arbres & se nourrissent d'écorces, de mousse, &c. & lorsqu'il fait un temps

doux, ils vont viander dans les blés; au commencement du printemps, ils cherchent les chattons des trembles, des marsaules, des coudriers, les fleurs & les boutons du cornouiller, &c. En été, ils ont de quoi choisir, mais ils préfèrent les seigles à tous les autres grains, & la bourgenne à tous les autres bois. La chair du faon est bonne à manger, celle de la biche & du daguet n'est pas absolument mauvaise, mais celle des cerfs a toujours un goût désagréable & fort: ce que cet animal fournit de plus utile, c'est son bois & sa peau; on la prépare, & elle fait un cuir souple & très-durable; le bois s'emploie par les Couteliers, les Fourbisseurs, &c. & l'on en tire par la Chimie, des esprits alkali-volatils, dont la Médecine fait un fréquent usage.





e Seve del. Jarainier Sc.

LE CERF.



De Sève del.   Juvénier Sculp.

LA BICHE.



De Sève del. Lempereur sculp.

LE CERF DE CORSE.



LE FAON DU CERF.

LE DAIM. *

AUCUNE eſpèce n'eſt plus voiſine d'une autre que l'eſpèce du daim l'eſt de celle du cerf; cependant ces animaux qui ſe reſſemblent à tant d'égards, ne vont point enſemble, ſe fuient, ne ſe mêlent jamais, & ne forment par conſéquent aucune race intermédiaire: il eſt même rare de trouver des daims dans les pays qui ſont peuplés de beaucoup de cerfs, à moins qu'on ne les y ait apportés; ils paroiſſent être d'une nature moins robuſte & moins agreſte que celle du cerf, ils ſont auſſi beaucoup moins communs dans les forêts: on les élève dans des parcs où ils ſont, pour ainſi dire, à demi domeſtiques. L'Angleterre eſt le pays de l'Europe où il

* Le daim; en Grec, πρόξ; en Latin, *dama;* en Italien, *daino;* en Eſpagnol, *daino, corza;* en Allemand, *dam-hirſch;* en Anglois, *fallow-deer;* en Suédois, *dof, dof-hiort;* en Polonois, *lanii.*

Euriceros, Oppiani.
Platyceros, Plinii.
Dama vulgaris, Aldrov. *Quadr. biſulc. pag. 741.*
Dama vulgaris ſive recentiorum. Geſner. *Icon. anim. quadr. pag. 51.*
Cervus platyceros. Ray. *Synopſ. animal. quadr. pag. 85.*
Cervus cornibus ramoſis compreſſis, ſummitatibus palmatis. Linn. Syſt. nat.
Cervus palmatus, Dama-cervus. Klein. *Quadr. Hiſt. Nat. pag. 25.*

y en a le plus; & l'on y fait grand cas de cette venaison; les chiens la préfèrent aussi à la chair de tous les autres animaux, & lorsqu'ils ont une fois mangé du daim, ils ont beaucoup de peine à garder le change sur le cerf ou sur le chevreuil. Il y a des daims aux environs de Paris, & dans quelques provinces de France; il y en a en Espagne & en Allemagne; il y en a aussi en Amérique, qui peut-être y ont été transportés d'Europe: il semble que ce soit un animal des climats tempérés, car il n'y en a point en Russie, & l'on n'en trouve que très-rarement dans les forêts *(a)* de Suède & des autres pays du Nord.

Les cerfs sont bien plus généralement répandus, il y en a par-tout en Europe, même en Norwège, & dans tout le Nord, à l'exception peut-être de la Lapponie; on en trouve aussi beaucoup en Asie, sur-tout en Tartarie *(b)* & dans les provinces septentrionales de la Chine. On les retrouve en Amérique, car ceux du Canada *(c)* ne diffèrent des nôtres que par la hauteur du bois, par le nombre & par la direction des

---

(a) Lin. Fauna Suecica.

(b) Description de l'Inde, par Marc Paul, *livre I, page 38.* Lettres édifiantes, 26.ᵉ Recueil, *page 371.*

(c) Le cerf du Canada est absolument le même qu'en France. Description de la nouvelle France, par le Père Charlevoix. *Tome III, page 126.*

andouillers *(d)*, qui quelquefois n'est pas droite en avant comme dans les têtes de nos cerfs, mais qui retourne en arrière par une inflexion bien marquée, en sorte que la pointe de chaque andouiller regarde le mérain; & cette forme de tête n'est pas absolument particulière aux cerfs de Canada, car on trouve une pareille tête gravée dans la Vénerie de du Fouilloux *(e)*, & le bois du cerf de Canada que nous avons fait graver, a les andouillers droits; ce qui prouve assez que ce n'est qu'une variété qui se rencontre quelquefois dans les cerfs de tous les pays. Il en est de même de ces têtes qui ont au-dessus de l'empaumure un grand nombre d'andouillers en forme de couronne, que l'on ne trouve que très-rarement en France, & qui viennent, dit du Fouilloux *(f)*, du pays des Moscovites & d'Allemagne; ce n'est qu'une autre variété qui n'empêche pas que ces cerfs ne soient de la même espèce que les nôtres. En Canada, comme en France, la plupart des cerfs ont donc les andouillers droits; mais leur bois en général est plus grand & plus gros, parce qu'ils trouvent dans ces pays inhabités plus de nourriture & de repos que dans les pays peuplés de beaucoup d'hommes. Il y a de grands & de petits cerfs en Amérique comme en

---

(d) *Voyez* dans les Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, par M. Perrault, la planche du cerf de Canada.

(e) *Voyez* la Vénerie de Jacques du Fouilloux, *fol. 22, verso.*

(f) *Idem, fol. 20, verso.*

Europe ; mais, quelque répandue que soit cette espèce, il semble cependant qu'elle soit bornée aux climats froids & tempérés : les cerfs du Mexique & des autres parties de l'Amérique méridionale ; ceux que l'on appelle biches des bois ; & biches des palétuviers à Cayenne ; ceux que l'on appelle cerfs du Gange, & que l'on trouve dans les Mémoires dressés par M. Perrault, sous le nom de biches de Sardaigne ; ceux enfin auxquels les Voyageurs donnent le nom de cerfs au cap de Bonne-espérance, en Guinée & dans les autres pays chauds, ne sont pas de l'espèce de nos cerfs, comme on le verra dans l'histoire particulière de chacun de ces animaux.

Et comme le daim est un animal moins sauvage, plus délicat, &, pour ainsi dire, plus domestique que le cerf, il est aussi sujet à un plus grand nombre de variétés. Outre les daims communs & les daims blancs, dont on peut voir la description, l'on en connoît encore plusieurs autres ; les daims d'Espagne, par exemple, qui sont presque aussi grands que des cerfs, mais qui ont le cou moins gros & la couleur plus obscure, avec la queue noirâtre, non blanche par-dessous, & plus longue que celle des daims communs ; les daims de Virginie qui sont presque aussi grands que ceux d'Espagne, & qui sont remarquables par la grandeur du membre génital & la grosseur des testicules ; d'autres qui ont le front comprimé, aplati entre les yeux, les oreilles & la queue plus

longues que le daim commun, & qui ſont marqués d'une tache blanche ſur les ongles des pieds de derrière ; d'autres qui ſont tachés ou rayés de blanc, de noir & de fauve-clair; & d'autres enfin qui ſont entièrement noirs : tous ont le bois plus veule, plus aplati, plus étendu en largeur, & à proportion plus garni d'andouillers que celui du cerf: il eſt auſſi plus courbé en dedans, il ſe termine par une large & longue empaumure, & quelquefois, lorſque leur tête eſt forte & bien nourrie, les plus grands andouillers ſe terminent eux-mêmes par une petite empaumure. Le daim commun a la queue plus longue que le cerf, & le pelage plus clair. La tête de tous les daims mue comme celle des cerfs, mais elle tombe plus tard : ils ſont à peu-près le même temps à la refaire, auſſi leur rut arrive quinze jours ou trois ſemaines après celui du cerf; les daims raient alors aſſez fréquemment, mais d'une voix baſſe & comme entre-coupée; ils ne s'excèdent pas autant que le cerf, ni ne s'épuiſent par le rut; ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher les femelles, cependant ils ſe les diſputent & ſe battent à outrance, ils ſont portés à demeurer enſemble, ils ſe mettent en hardes, & reſtent preſque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs, lorſqu'ils ſe trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes, qui ſont bien diſtinctes, bien ſéparées, & qui bien-tôt deviennent ennemies, parce qu'ils veu-

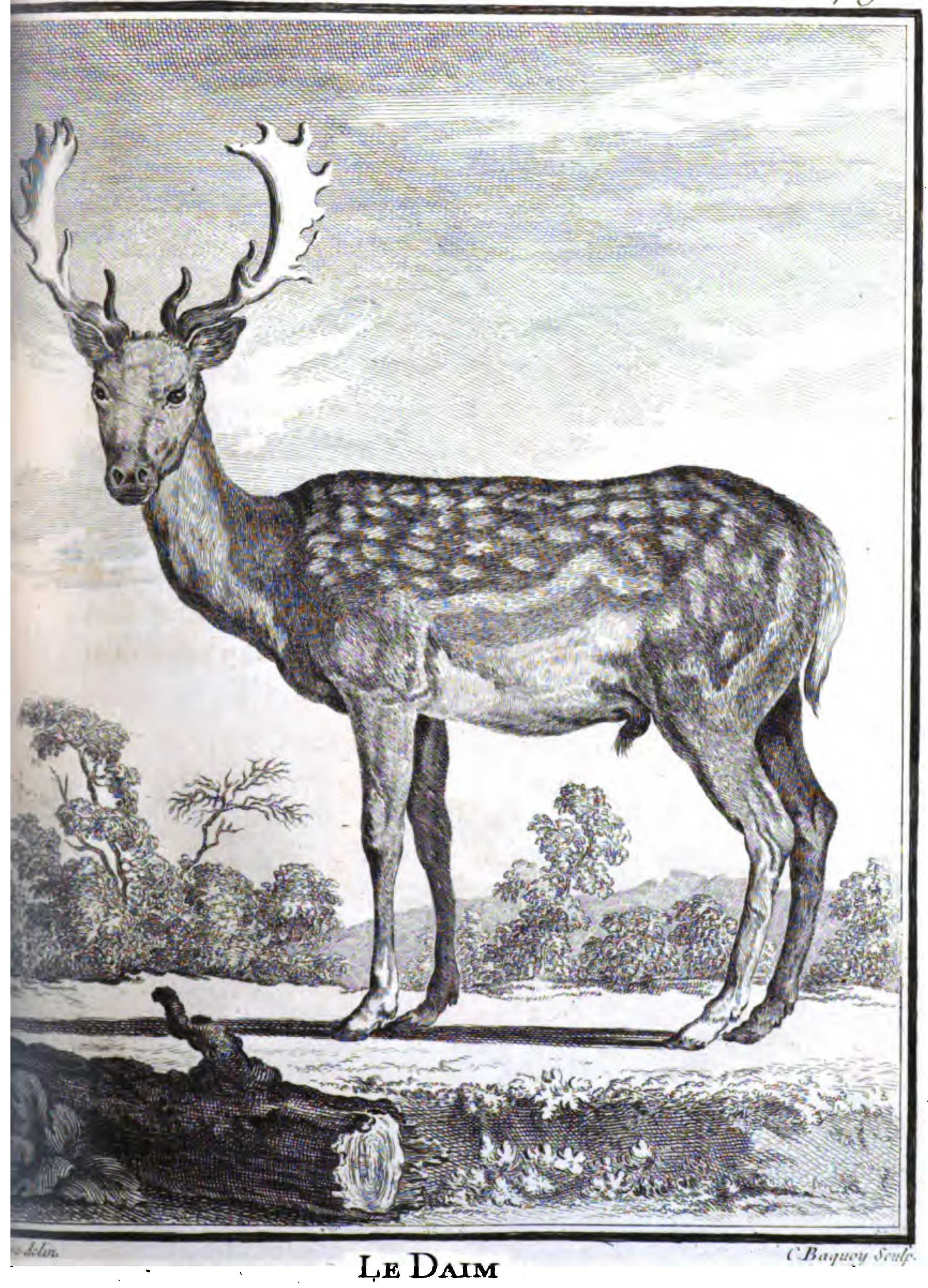
lent également occuper le même endroit du parc : chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier, & c'est le plus fort & le plus âgé ; les autres suivent, & tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe du bon pays. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paroît y régner ; ils s'attaquent avec ordre, se battent avec courage, se soutiennent les uns les autres, & ne se croient pas vaincus par un seul échec ; car le combat se renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus foibles, & les relèguent dans le mauvais pays. Ils aiment les terreins élevés & entre-coupés de petites collines : ils ne s'éloignent pas comme le cerf lorsqu'on les chasse, ils ne font que tourner, & cherchent seulement à se dérober des chiens par la ruse & par le change ; cependant, lorsqu'ils sont pressés, échauffés & épuisés, ils se jettent à l'eau comme le cerf, mais ils ne se hasardent pas à la traverser dans une aussi grande étendue ; ainsi la chasse du daim & celle du cerf n'ont entre elles aucune différence essentielle. Les connoissances du daim sont, en plus petit, les mêmes que celles du cerf ; les mêmes ruses leur sont communes, seulement elles sont plus répétées par le daim : comme il est moins entreprenant, & qu'il ne se forlonge pas tant, il a plus souvent besoin de s'accompagner, de revenir sur ses voies &c. ce qui rend en général la chasse du daim plus sujette aux inconvéniens que celle

celle du cerf: d'ailleurs, comme il eſt plus petit & plus léger, ſes voies laiſſent ſur la terre, & aux portées, une impreſſion moins forte & moins durable; ce qui fait que les chiens gardent moins le change, & qu'il eſt plus difficile de rapprocher lorſqu'on a un défaut à relever.

Le daim s'apprivoiſe très-aiſément, il mange de beaucoup de choſes que le cerf refuſe; auſſi conſerve-t-il mieux ſa venaiſon, car il ne paroît pas que le rut, ſuivi des hivers les plus rudes & les plus longs, le maigriſſe & l'altère, il eſt preſque dans le même état pendant toute l'année; il broute de plus près que le cerf, & c'eſt ce qui fait que le bois coupé par la dent du daim repouſſe beaucoup plus difficilement que celui qui ne l'a été que par le cerf: les jeunes mangent plus vîte & plus avidement que les vieux: ils ruminent, ils cherchent les femelles dès la ſeconde année de leur vie, ils ne s'attachent pas à la même comme le chevreuil, mais ils en changent comme le cerf: la daine porte huit mois & quelques jours comme la biche, elle produit de même ordinairement un faon, quelquefois deux, & très-rarement trois; ils ſont en état d'engendrer & de produire depuis l'âge de deux ans juſqu'à quinze ou ſeize; enfin ils reſſemblent aux cerfs par preſque toutes les habitudes naturelles, & la plus grande différence qu'il y ait entre ces animaux, c'eſt dans la durée de la vie. Nous avons dit, d'après

le témoignage des chaſſeurs, que les cerfs vivent trente-cinq ou quarante ans, & l'on nous a aſſuré que les daims ne vivent qu'environ vingt ans; comme ils ſont plus petits, il y a apparence que leur accroiſſement eſt encore plus prompt que celui du cerf; car dans tous les animaux la durée de la vie eſt proportionnelle à celle de l'accroiſſement, & non pas au temps de la geſtation, comme on pourroit le croire, puiſqu'ici le temps de la geſtation eſt le même, & que dans d'autres eſpèces, comme celle du bœuf, on trouve que quoique le temps de la geſtation ſoit fort long, la vie n'en eſt pas moins courte; par conſéquent on ne doit pas en meſurer la durée ſur celle du temps de la geſtation, mais uniquement ſur le temps de l'accroiſſement, à compter depuis la naiſſance juſqu'au développement preſque entier du corps de l'animal.





LE DAIM



Seve delin. C. Baquoy sculp.

LA DAINE.

LE CHEVREUIL.*

LE cerf, comme le plus noble des habitans des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies : le chevreuil, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des lambris plus bas, & se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis ; mais s'il a moins de noblesse, moins de force & beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité, & même plus de courage que

* Le chevreuil ; en Grec, Δορκάς ; en Latin, *capreolus*, *capriolus* ; en Italien, *capriolo* ; en Espagnol, *zorlito*, *cabronzillo montes* ; en Portugais, *cabra montes* ; en Allemand, *rehe* ; en Anglois, *roe-deer* ; en Suédois, *ra-diur* ; en Danois, *raa-diur* ; en Écossois, *roe-buck*.

Dorcas, Aristotelis. *caprea*, Plinii.

Capra, *capreolus sive dorcas*, Gesner. *Icon. anim. quadr. pag. 64.*

Capriolus, Jonston, *Hist. anim. quadr. tab. 33.*

Dorcas Scotiæ persamiliaris, Charleton. *de different. animal. pag. 9, 12.*

Caprea, Plinii. *capreolus vulgò*, *cervulus silvestris septentrionalis nostras*. Ray, Synops. anim. quadr. pag. 89.

Cervus cornibus ramosis, *teretibus*, *erectis*. Linn.

Cervus minimus, *capreolus*, *cervulus*, *caprea*, *cornibus brevibus ramosis*, *annuatim deciduis*. Klein. *Quadr. Hist. Nat. pag. 24.*

le cerf *(a)*; il eſt plus gai, plus leſte, plus éveillé; ſa forme eſt plus arrondie, plus élégante, & ſa figure plus agréable; ſes yeux ſur-tout ſont plus beaux, plus brillans, & paroiſſent animés d'un ſentiment plus vif; ſes membres ſont plus ſouples, ſes mouvemens plus preſtes, & il bondit ſans effort, avec autant de force que de légèreté. Sa robe eſt toujours propre, ſon poil net & luſtré; il ne ſe roule jamais dans la fange comme le cerf: il ne ſe plaît que dans les pays les plus élevés, les plus ſecs, où l'air eſt le plus pur; il eſt encore plus ruſé, plus adroit à ſe dérober, plus difficile à ſuivre; il a plus de fineſſe, plus de reſſources d'inſtinct. Car quoiqu'il ait le déſavantage mortel de laiſſer après lui des impreſſions plus fortes, & qui donnent aux chiens plus d'ardeur & plus de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laiſſe pas de ſavoir ſe ſouſtraire à leur pourſuite par la rapidité de ſa première courſe & par ſes détours multipliés; il n'attend pas, pour employer la ruſe, que la force lui manque; dès qu'il ſent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été ſans ſuccès, il revient ſur ſes pas, retourne, revient encore, & lorſqu'il a confondu par ſes mouvemens oppoſés la direction de l'aller avec celle du retour,

(a) Lorſque les faons ſont attaqués, le chevreuil qui les reconnoît pour être à lui, prend leur défenſe; & quoique ce ſoit un animal aſſez petit, il eſt aſſez fort pour battre un jeune cerf & le faire fuir. *Nouveau Traité de la Vénerie*; Paris, 1750, *page 178*.

lorſqu'il a mêlé les émanations préſentes avec les émanations paſſées, il ſe ſépare de la terre par un bond, & ſe jetant à côté, il ſe met ventre à terre, & laiſſe ſans bouger paſſer près de lui la troupe entière de ſes ennemis ameutés.

Il diffère du cerf & du daim par le naturel, par le tempérament, par les mœurs, & auſſi par preſque toutes les habitudes de nature : au lieu de ſe mettre en hardes comme eux, & de marcher par grandes troupes, il demeure en famille ; le père, la mère & les petits vont enſemble, & on ne les voit jamais s'aſſocier avec des étrangers ; ils ſont auſſi conſtans dans leurs amours que le cerf l'eſt peu ; comme la chevrette produit ordinairement deux faons, l'un mâle & l'autre femelle, ces jeunes animaux, élevés, nourris enſemble, prennent une ſi forte affection l'un pour l'autre, qu'ils ne ſe quittent jamais, à moins que l'un des deux n'ait éprouvé l'injuſtice du ſort, qui ne devroit jamais ſéparer ce qui s'aime : & c'eſt attachement encore plutôt qu'amour, car quoiqu'ils ſoient toujours enſemble, ils ne reſſentent les ardeurs du rut qu'une ſeule fois par an, & ce temps ne dure que quinze jours ; c'eſt à la fin d'Octobre qu'il commence, & il finit avant le 15 de Novembre. Ils ne ſont point alors chargés, comme le cerf, d'une venaiſon ſurabondante ; ils n'ont point d'odeur forte, point de fureur, rien en un mot qui les altère & qui change

leur état; feulement ils ne fouffrent pas que leurs faons reftent avec eux pendant ce temps; le père les chaffe, comme pour les obliger à céder leur place à d'autres qui vont venir, & à former eux-mêmes une nouvelle famille: cependant, après que le rut eft fini, les faons reviennent auprès de leur mère, & ils y demeurent encore quelque temps, après quoi ils la quittent pour toujours, & vont tous deux s'établir à quelque diftance des lieux où ils ont pris naiffance.

La chevrette porte cinq mois & demi, elle met bas vers la fin d'avril, ou au commencement de mai. Les biches, comme nous l'avons dit, portent plus de huit mois, & cette différence feule fuffiroit pour prouver que ces animaux font d'une efpèce affez éloignée pour ne pouvoir jamais fe rapprocher, ni fe mêler, ni produire enfemble une race intermédiaire; par ce rapport, auffi-bien que par la figure & par la taille, ils fe rapprochent de l'efpèce de la chèvre autant qu'ils s'éloignent de l'efpèce du cerf, car la chèvre porte à peu-près le même temps, & le chevreuil peut être regardé comme une chèvre fauvage, qui ne vivant que de bois, porte du bois au lieu de cornes. La chevrette fe fépare du chevreuil lorfqu'elle veut mettre bas, elle fe recèle dans le plus fort du bois pour éviter le loup, qui eft fon plus dangereux ennemi.

Au bout de dix ou douze jours les jeunes faons ont déjà pris affez de force pour la fuivre; lorfqu'elle eft

menacée de quelque danger, elle les cache dans quelque endroit fourré, elle fait face, se laisse chasser pour eux; mais tous ses soins n'empêchent pas que les hommes, les chiens, les loups, ne les lui enlèvent souvent: c'est-là leur temps le plus critique, & celui de la grande destruction de cette espèce, qui n'est déjà pas trop commune: j'en ai la preuve par ma propre expérience. J'habite souvent une campagne dans un pays *(b)*, dont les chevreuils ont une grande réputation; il n'y a point d'années qu'on ne m'apporte au printemps plusieurs faons, les uns vivans pris par les hommes, d'autres tués par les chiens; en sorte que sans compter ceux que les loups dévorent, je vois qu'on en détruit plus dans le seul mois de mai, que dans le cours de tout le reste de l'année: & ce que j'ai remarqué depuis plus de vingt-cinq ans, c'est que comme s'il y avoit en tout un équilibre parfait entre les causes de destruction & de renouvellement, ils sont toujours, à très-peu près, en même nombre dans les mêmes cantons. Il n'est pas difficile de les compter, parce qu'ils ne sont nulle part bien nombreux, qu'ils marchent en famille, & que chaque famille habite séparément; en sorte que, par exemple, dans un taillis de cent arpens, il y en aura une famille, c'est-à-dire, trois, quatre ou cinq; car la chevrette, qui produit

(b) A Montbart en Bourgogne.

ordinairement deux faons, quelquefois n'en fait qu'un, & quelquefois en fait trois, quoique très-rarement. Dans un autre canton, qui sera du double plus étendu, il y en aura sept ou huit, c'est-à-dire, deux familles; & j'ai observé que dans chaque canton, cela se soutient toujours au même nombre, à l'exception des années où les hivers ont été trop rigoureux & les neiges abondantes & de longue durée; souvent alors la famille entière est détruite, mais dès l'année suivante il en revient une autre, & les cantons qu'ils aiment de préférence sont toujours à peu-près également peuplés. Cependant on prétend qu'en général le nombre en diminue, & il est vrai qu'il y a des provinces en France où l'on n'en trouve plus; que quoique communs en Écosse, il n'y en a point en Angleterre; qu'il n'y en a que peu en Italie; qu'ils sont bien plus rares en Suède *(c)* qu'ils ne l'étoient autrefois, &c. mais cela pourroit venir, ou de la diminution des forêts, ou de l'effet de quelque grand hiver, comme celui de 1709, qui les fit presque tous périr en Bourgogne, en sorte qu'il s'est passé plusieurs années avant que l'espèce se soit rétablie; d'ailleurs ils ne se plaisent pas également dans tous les pays, puisque dans le même pays ils affectent encore des lieux particuliers; ils aiment les collines ou les plaines élevées au-dessus des

(c) Lin. Faun. Suec.

montagnes;

montagnes; ils ne ſe tiennent pas dans la profondeur des forêts, ni dans le milieu des bois d'une vaſte étendue; ils occupent plus volontiers les pointes des bois qui ſont environnées de terres labourables, les taillis clairs & en mauvais terrein, où croiſſent abondamment la bourgène, la ronce, &c.

Les faons reſtent avec leurs père & mère huit ou neuf mois en tout, & lorſqu'ils ſe ſont ſéparés, c'eſt-à-dire, vers la fin de la première année de leur âge, leur première tête commence à paroître ſous la forme de deux dagues beaucoup plus petites que celles du cerf; mais ce qui marque encore une grande différence entre ces animaux, c'eſt que le cerf ne met bas ſa tête qu'au printemps, & ne la refait qu'en été, au lieu que le chevreuil la met bas à la fin de l'automne, & la refait pendant l'hiver. Pluſieurs cauſes concourent à produire ces effets différens. Le cerf prend en été beaucoup de nourriture, il ſe charge d'une abondante venaiſon, enſuite il s'épuiſe par le rut au point qu'il lui faut tout l'hiver pour ſe rétablir & pour reprendre ſes forces; loin donc qu'il y ait alors aucune ſurabondance, il y a diſette & défaut de ſubſtance, & par conſéquent ſa tête ne peut pouſſer qu'au printemps lorſqu'il a repris aſſez de nourriture pour qu'il y en ait de ſuperflue. Le chevreuil au contraire, qui ne s'épuiſe pas tant, n'a pas beſoin d'autant de réparation; & comme il n'eſt jamais chargé de venaiſon, qu'il

eſt toujours preſque le même, que le rut ne change rien à ſon état, il a dans tous les temps la même ſurabondance; en ſorte qu'en hiver même, & peu de temps après le rut, il met bas ſa tête & la refait. Ainſi, dans tous ces animaux, le ſuperflu de la nourriture organique, avant de ſe déterminer vers les réſervoirs ſéminaux & de former la liqueur ſéminale, ſe porte vers la tête & ſe manifeſte à l'extérieur par la production du bois, de la même manière que dans l'homme le poil & la barbe annoncent & précèdent la liqueur ſéminale: & il paroît que ces productions, qui ſont pour ainſi dire végétales, ſont formées d'une matière organique, ſurabondante; mais encore imparfaite & mêlée de parties brutes, puiſqu'elles conſervent dans leur accroiſſement & dans leur ſubſtance, les qualités du végétal; au lieu que la liqueur ſéminale, dont la production eſt plus tardive, eſt une matière purement organique, entièrement dépouillée des parties brutes, & parfaitement aſſimilée au corps de l'animal.

Lorſque le chevreuil a refait ſa tête, il touche au bois comme le cerf, pour la dépouiller de la peau dont elle eſt revêtue, & c'eſt ordinairement dans le mois de mars, avant que les arbres commencent à pouſſer; ce n'eſt donc pas la sève du bois qui teint la tête du chevreuil: cependant elle devient brune à ceux qui ont le pelage brun, & jaune à ceux qui ſont roux, car il y a des chevreuils de ces deux pelages, & par conſéquent

cette couleur du bois ne vient, comme je l'ai dit *(a)*, que de la nature de l'animal & de l'impreſſion de l'air. A la ſeconde tête, le chevreuil porte déjà deux ou trois andouillers ſur chaque côté; à la troiſième, il en a trois ou quatre; à la quatrième, quatre ou cinq, & il eſt bien rare d'en trouver qui en aient davantage: on reconnoît ſeulement qu'ils ſont vieux chevreuils, à l'épaiſſeur du mérain, à la largeur de la meule, à la groſſeur des perlures, &c. Tant que leur tête eſt molle, elle eſt extrêmement ſenſible: j'ai été témoin d'un coup de fuſil, dont la balle coupa net l'un des côtés du refait de la tête qui commençoit à pouſſer; le chevreuil fut ſi fort étourdi du coup, qu'il tomba comme mort: le tireur qui en étoit près, ſe jeta deſſus & le ſaiſit par le pied, mais le chevreuil ayant repris tout d'un coup le ſentiment & les forces, l'entraîna par terre à plus de trente pas dans le bois, quoique ce fût un homme très-vigoureux, enfin ayant été achevé d'un coup de couteau, nous vimes qu'il n'avoit eu d'autre bleſſure que le refait coupé par la balle. L'on ſait d'ailleurs que les mouches ſont une des plus grandes incommodités du cerf, lorſqu'il refait ſa tête; il ſe recèle alors dans le plus fort du bois où il y a le moins de mouches, parce qu'elles lui ſont inſupportables lorſqu'elles s'attachent à ſa tête naiſſante; ainſi,

(a) Voyez ci-devant l'hiſtoire du cerf.

il y a une communication intime entre les parties molles de ce bois vivant, & tout le syftème nerveux du corps de l'animal. Le chevreuil qui n'a pas à craindre les mouches, parce qu'il refait sa tête en hiver, ne se recèle pas, mais il marche avec précaution & porte la tête basse pour ne pas toucher aux branches.

Dans le cerf, le daim & le chevreuil, l'os frontal a deux apophyses ou éminences, sur lesquelles porte le bois: ces deux éminences osseuses commencent à pousser à cinq ou six mois, & prennent en peu de temps leur entier accroissement; & loin de continuer à s'élever davantage à mesure que l'animal avance en âge, elles s'abaissent & diminuent de hauteur chaque année; en sorte que les meules, dans un vieux cerf ou dans un vieux chevreuil, appuient d'assez près sur l'os frontal, dont les apophyses sont devenues fort larges & fort courtes: c'est même l'indice le plus sûr pour reconnoître l'âge avancé dans tous ces animaux. Il me semble que l'on peut aisément rendre raison de cet effet, qui d'abord paroît singulier, mais qui cesse de l'être si l'on fait attention que le bois qui porte sur cette éminence, presse ce point d'appui pendant tout le temps de son accroissement; que par conséquent il le comprime avec une grande force tous les ans, pendant plusieurs mois: & comme cet os, quoique dur, ne l'est pas plus que les autres os, il ne peut manquer de céder un peu à la force qui le

comprime, en sorte qu'il s'élargit, se rabaisse & s'aplatit toujours de plus en plus par cette même compression réitérée à chaque tête que forment ces animaux. Et c'est ce qui fait que quoique les meules & le mérain grossissent toujours, & d'autant plus que l'animal est plus âgé, la hauteur de la tête & le nombre des andouillers diminuent si fort, qu'à la fin, lorsqu'ils parviennent à un très-grand âge, ils n'ont plus que deux grosses dagues ou des têtes bizarres & contrefaites, dont le mérain est fort gros & dont les andouillers sont très-petits.

Comme la chevrette ne porte que cinq mois & demi, & que l'accroissement du jeune chevreuil est plus prompt que celui du cerf, la durée de sa vie est plus courte, & je ne crois pas qu'elle s'étende à plus de douze ou quinze ans tout au plus. J'en ai élevé plusieurs, mais je n'ai jamais pu les garder plus de cinq ou six ans; ils sont très-délicats sur le choix de la nourriture; ils ont besoin de mouvement, de beaucoup d'air, de beaucoup d'espace, & c'est ce qui fait qu'ils ne résistent que pendant les premières années de leur jeunesse aux inconvéniens de la vie domestique: il leur faut une femelle, & un parc de cent arpens, pour qu'ils soient à leur aise: on peut les apprivoiser, mais non pas les rendre obéissans, ni même familiers, ils retiennent toujours quelque chose de leur naturel sauvage; ils s'épouvantent aisément, & ils se précipitent

contre les murailles avec tant de force, que souvent ils se cassent les jambes. Quelque privés qu'ils puissent être, il faut s'en défier; les mâles sur-tout sont sujets à des caprices dangereux, à prendre certaines personnes en aversion, & alors ils s'élancent & donnent des coups de tête assez forts pour renverser un homme, & ils le foulent encore avec les pieds lorsqu'ils l'ont renversé. Les chevreuils ne raient pas si fréquemment, ni d'un cri aussi fort que le cerf; les jeunes ont une petite voix, courte & plaintive, *mi.... mi*, par laquelle ils marquent le besoin qu'ils ont de nourriture: ce son est aisé à imiter, & la mère trompée par l'appeau arrive jusque sous le fusil du chasseur.

En hiver, les chevreuils se tiennent dans les taillis les plus fourrés, & ils vivent de ronces, de genêt, de bruyère & de chatons de coudrier, de marsaule, &c. Au printemps, ils vont dans les taillis plus clairs, & broutent les boutons & les feuilles naissantes de presque tous les arbres: cette nourriture chaude fermente dans leur estomac, & les enivre de manière qu'il est alors très-aisé de les surprendre; ils ne savent où ils vont, ils sortent même assez souvent hors du bois, & quelquefois ils approchent du bétail & des endroits habités. En été, ils restent dans les taillis élevés, & n'en sortent que rarement pour aller boire à quelque fontaine, dans les grandes sécheresses; car pour peu que la rosée soit abondante, ou que les

feuilles ſoient mouillées de la pluie, ils ſe paſſent de boire. Ils cherchent les nourritures les plus fines, ils ne viandent pas avidement comme le cerf, ils ne broutent pas indifféremment toutes les herbes, ils mangent délicatement, & ils ne vont que rarement aux gaignages parce qu'ils préfèrent la bourgène & la ronce aux grains & aux légumes.

La chair de ces animaux eſt, comme l'on ſait, excellente à manger, cependant il y a beaucoup de choix à faire; la qualité dépend principalement du pays qu'ils habitent, & dans le meilleur pays il s'en trouve encore de bons & de mauvais: les bruns ont la chair plus fine que les roux; tous les chevreuils mâles qui ont paſſé deux ans, & que nous appelons *vieux brocards*, ſont durs & d'aſſez mauvais goût: les chevrettes, quoique du même âge, ou plus âgées, ont la chair plus tendre; celle des faons, lorſqu'ils ſont trop jeunes, eſt mollaſſe, mais elle eſt parfaite lorſqu'ils ont un an ou dix-huit mois; ceux des pays de plaines & de vallées ne ſont pas bons; ceux des terreins humides ſont encore plus mauvais; ceux qu'on élève dans des parcs ont peu de goût; enfin il n'y a de bien bons chevreuils que ceux des pays ſecs & élevés, entre-coupés de collines, de bois, de terres labourables, de friches, où ils ont autant d'air, d'eſpace, de nourriture, & même de ſolitude, qu'il leur en faut; car ceux qui ont été ſouvent inquiétés ſont maigres, & ceux que l'on

prend après qu'ils ont été courus ont la chair insipide & flétrie.

Cette espèce, qui est moins nombreuse que celle du cerf, & qui est même fort rare dans quelques parties de l'Europe, paroît être beaucoup plus abondante en Amérique. Ici nous n'en connoissons que deux variétés, les roux qui sont les plus gros, & les bruns qui ont une tache blanche au derrière, & qui sont les plus petits; & comme il s'en trouve dans les pays septentrionaux aussi-bien que dans les contrées méridionales de l'Amérique, on doit présumer qu'ils diffèrent les uns des autres peut-être plus qu'ils ne diffèrent de ceux d'Europe: par exemple, ils sont extrêmement communs à la Louisiane *(e)* & ils y sont plus grands qu'en France: ils se retrouvent au Bresil, car l'animal que l'on appelle *cujuacu-apara* ne diffère pas plus de notre chevreuil, que le cerf de Canada diffère de notre cerf; il y a seulement quelque différence dans la forme de leur bois, comme on peut le voir dans la planche du cerf de Canada donnée par M. Pérault, & dans la *planche XXXVII, figures 1 & 2* *, où nous avons fait représenter

(e) On fait aussi beaucoup d'usage à la Louisiane de la chair de chevreuil: cet animal y est un peu plus grand qu'en Europe, & porte des cornes semblables à celles du cerf, mais il n'en a pas le poil ni la couleur; il sert aux habitans ainsi que le mouton ailleurs. *Mém. sur la Louisiane*, par M. Dumont, *tome I.er, page 75.*

* *Voyez* la première édition.

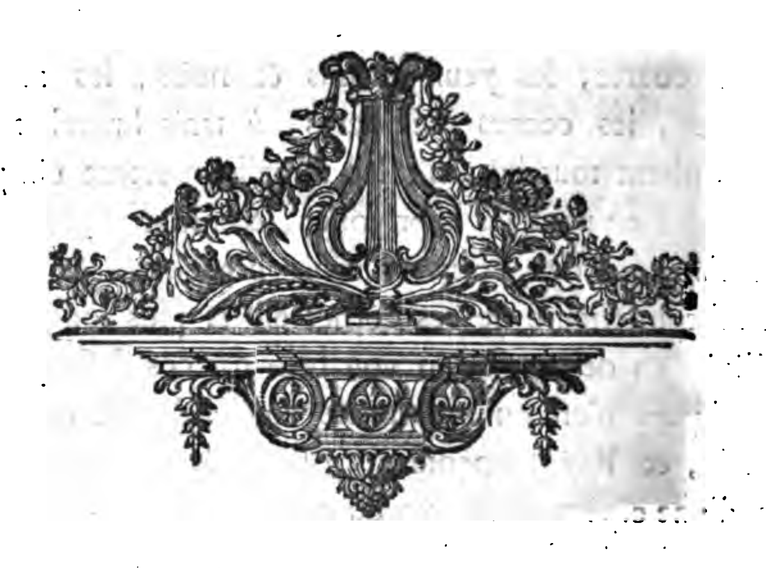
deux

deux bois de ces chevreuils du Bresil, que nous avons aisément reconnus par la description & la figure qu'en a donné Pison. « Il y a, dit-il *(f)*, au Bresil des espèces de chevreuils dont les uns n'ont point de cornes & « s'appellent *cujuacu-été*, & les autres ont des cornes & « s'appellent *cujuacu-apara:* ceux-ci qui ont des cornes, « sont plus petits que les autres; les poils sont luisans, « polis, mêlés de brun & de blancs, sur-tout quand « l'animal est jeune, car le blanc s'efface avec l'âge. Le « pied est divisé en deux ongles noirs, sur chacun desquels « il y en a un plus petit qui est comme superposé; la « queue courte, les yeux grands & noirs, les narines « ouvertes, les cornes médiocres, à trois branches, & « qui tombent tous les ans; les femelles portent cinq ou « six mois: on peut les apprivoiser, &c. Marcgrave ajoute « que l'*apara* a des cornes à trois branches, & que la « branche inférieure de ces cornes est la plus longue, & « se divise en deux. » L'on voit bien par ces descriptions, que l'*apara* n'est qu'une variété de l'espèce de nos chevreuils, & Ray soupçonne *(g)* que le *cujuacu-été* n'est pas d'une espèce différente de celle du *cujuacu-apara*, & que celui-ci est le mâle & l'autre la femelle. Je serois tout-à-fait de son avis, si Pison ne disoit pas précisément que ceux qui ont des cornes sont plus petits que

(f) Pison. Hist. Brasil. pag. 98, où l'on en voit aussi la figure.

(g) Ray. Synops. animal. quadr. pag. 90.

les autres : il ne me paroît pas probable que les femelles ſoient plus groſſes que les mâles, dans cette eſpèce au Breſil, puiſqu'ici elles ſont plus petites. Ainſi en même temps que nous croyons que le *cujuacu-apara* n'eſt qu'une variété de notre chevreuil, à laquelle on doit même rapporter le *capreolus marinus* de Jonſton, nous ne déciderons rien ſur ce que peut être le *cujuacu-été*, juſqu'à ce que nous en ſoyons mieux informés.





Seve delin. C. Baquoy sculp.

LE CHEVREUIL.



De Seve delin. C. Baquoy sculp.

LA CHEVRETTE

LE LIÈVRE. *

Les espèces d'animaux les plus nombreuses ne sont pas les plus utiles ; rien n'est même plus nuisible que cette multitude de rats, de mulots, de sauterelles, de chenilles, & de tant d'autres insectes dont il semble que la Nature permette & souffre, plutôt qu'elle ne l'ordonne, la trop nombreuse multiplication. Mais l'espèce du lièvre & celle du lapin ont pour nous le double avantage du nombre & de l'utilité : les lièvres sont universellement & très-abondamment répandus dans tous les climats de la terre : les lapins, quoiqu'originaires de climats particuliers, multiplient si prodigieusement dans presque tous les lieux où l'on veut les transporter, qu'il n'est plus possible de les détruire, & qu'il faut même employer beaucoup d'art pour en diminuer la quantité quelquefois incommode.

* Le lièvre ; en Grec, Λαγῶς ; en Latin, *lepus, quasi levipes ;* en Italien, *lepre ;* en Espagnol, *liebre ;* en Portugais, *lebre ;* en Allemand, *hase ;* en Anglois, *hare ;* en Suédois, *hare ;* en Hollandois, *hase ;* en Polonois, *sajonz ;* en Esclavonien, *salz ;* en Russien, *zditza ;* en Arabe, *erndb, harneb, arneph ;* en Turc, *tausan ;* en Persan, *kargos ;* au Bresil, *thabiti ;* dans l'Amérique septentrionale, *sontanda.*

Lepus. Ray, *Synops. anim. quadr. pag. 204.*

Lepus caudâ abruptâ, pupillis atris. Linnæus.

Lepus vulgaris, cinereus, cujus venatio animum exhilarat. Klein, *quad. hist. nat. pag. 51.*

Lorſqu'on réfléchit donc ſur cette fécondité ſans bornes donnée à chaque eſpèce, ſur le produit innombrable qui doit en réſulter, ſur la prompte & prodigieuſe multiplication de certains animaux qui pullulent tout-à-coup, & viennent par milliers déſoler les campagnes & ravager la terre, on eſt étonné qu'ils n'envahiſſent pas la Nature, on craint qu'ils ne l'oppriment par le nombre, & qu'après avoir dévoré ſa ſubſtance, ils ne périſſent eux-mêmes qu'avec elle.

L'on voit en effet avec effroi arriver ces nuages épais, ces phalanges ailées d'inſectes affamés, qui ſemblent menacer le globe entier, & qui ſe rabattant ſur les plaines fécondes de l'Égypte, de la Pologne ou de l'Inde, détruiſent en un inſtant les travaux, les eſpérances de tout un peuple, & n'épargnant ni les grains, ni les fruits, ni les herbes, ni les racines, ni les feuilles, dépouillent la terre de ſa verdure, & changent en un déſert aride les plus riches contrées. L'on voit deſcendre des montagnes du Nord des rats en multitude innombrable, qui, comme un déluge, ou plutôt un débordement de ſubſtance vivante, viennent inonder les plaines, ſe répandent juſque dans les provinces du Midi, & après avoir détruit ſur leur paſſage tout ce qui vit ou végète, finiſſent par infecter la terre & l'air de leurs cadavres. L'on voit dans les pays méridionaux ſortir tout-à-coup du déſert des myriades de fourmis, leſquelles, comme un torrent dont la ſource ſeroit intariſſable, arrivent en

colonnes pressées, se succèdent, se renouvellent sans cesse, s'emparent de tous les lieux habités, en chassent les animaux & les hommes, & ne se retirent qu'après une dévastation générale. Et dans les temps où l'homme encore à demi-sauvage, étoit, comme les animaux, sujet à toutes les loix, & même aux excès de la Nature, n'a-t-on pas vu de ces débordemens de l'espèce humaine, des Normands, des Alains, des Huns, des Gots, des peuples, ou plutôt des peuplades d'animaux à face humaine, sans domicile & sans nom, sortir tout-à-coup de leurs antres, marcher par troupeaux effrénés, tout opprimer sans autre force que le nombre, ravager les cités, renverser les empires, & après avoir détruit les Nations & dévasté la Terre, finir par la repeupler d'hommes aussi nouveaux & plus barbares qu'eux.

Ces grands évènemens, ces époques si marquées dans l'histoire du genre humain, ne sont cependant que de légères vicissitudes dans le cours ordinaire de la Nature vivante; il est en général toujours constant, toujours le même: son mouvement toujours réglé, roule sur deux pivots inébranlables, l'un la fécondité sans bornes donnée à toutes les espèces, l'autre les obstacles sans nombre qui réduisent le produit de cette fécondité à une mesure déterminée, & ne laissent en tout temps qu'à peu-près la même quantité d'individus dans chaque espèce. Et comme ces animaux en multitude innombrable, qui paroissent tout-à-coup, disparoissent

de même, & que le fonds de ces espèces n'en est point augmenté, celui de l'espèce humaine demeure aussi toujours le même; les variations en sont seulement un peu plus lentes, parce que la vie de l'homme étant plus longue que celle de ces petits animaux, il est nécessaire que les alternatives d'augmentation & de diminution se préparent de plus loin & ne s'achèvent qu'en plus de temps; & ce temps même n'est qu'un instant dans la durée, un moment dans la suite des siècles, qui nous frappe plus que les autres, parce qu'il a été accompagné d'horreur & de destruction: car, à prendre la terre entière & l'espèce humaine en général, la quantité des hommes doit, comme celle des animaux, être en tout temps à très-peu près la même, puisqu'elle dépend de l'équilibre des causes physiques; équilibre auquel tout est parvenu depuis long-temps, & que les efforts des hommes, non plus que toutes les circonstances morales, ne peuvent rompre, ces circonstances dépendent elles-mêmes de ces causes physiques dont elles ne sont que des effets particuliers. Quelque soin que l'homme puisse prendre de son espèce, il ne la rendra jamais plus abondante en un lieu, que pour la détruire ou la diminuer dans un autre. Lorsqu'une portion de la Terre est surchargée d'hommes, ils se dispersent, ils se répandent, ils se détruisent, & il s'établit en même temps des loix & des usages qui souvent ne préviennent que trop cet excès de multiplication. Dans les climats excessivement féconds,

comme à la Chine, en Égypte, en Guinée, on relègue, on mutile, on vend, on noie les enfans; ici on les condamne à un célibat perpétuel. Ceux qui existent, s'arrogent aisément des droits sur ceux qui n'existent pas; comme êtres nécessaires, ils anéantissent les êtres contingens, ils suppriment pour leur aisance, pour leur commodité, les générations futures. Il se fait sur les hommes, sans qu'on s'en aperçoive, ce qui se fait sur les animaux, on les soigne, on les multiplie, on les néglige, on les détruit selon le besoin, les avantages, l'incommodité, les désagrémens qui en résultent; & comme tous ces effets moraux dépendent eux-mêmes des causes physiques, qui, depuis que la Terre a pris sa consistance, sont dans un état fixe & dans un équilibre permanent, il paroît que pour l'homme comme pour les animaux, le nombre d'individus dans l'espèce ne peut qu'être constant. Au reste, cet état fixe & ce nombre constant ne sont pas des quantités absolues; toutes les causes physiques & morales, tous les effets qui en résultent, sont compris & balancent entre certaines limites plus ou moins étendues, mais jamais assez grandes pour que l'équilibre se rompe. Comme tout est en mouvement dans l'Univers, & que toutes les forces répandues dans la matière agissent les unes contre les autres & se contre-balancent, tout se fait par des espèces d'oscillations, dont les points milieux sont ceux auxquels nous rapportons le cours ordinaire de la Nature, &

dont les points extrêmes en ſont les périodes les plus éloignées. En effet, tant dans les animaux que dans les végétaux, l'excès de la multiplication eſt ordinairement ſuivi de la ſtérilité; l'abondance & la diſette ſe préſentent tour-à-tour, & ſouvent ſe ſuivent de ſi près, que l'on pourroit juger de la production d'une année par le produit de celle qui la précède. Les pommiers, les pruniers, les chênes, les hêtres & la plupart des autres arbres fruitiers & foreſtiers, ne portent abondamment que de deux années l'une; les chenilles, les hannetons, les mulots & pluſieurs autres animaux, qui dans de certaines années ſe multiplient à l'excès, ne paroiſſent qu'en petit nombre l'année ſuivante. Que deviendroient en effet tous les biens de la Terre, que deviendroient les animaux utiles, & l'homme lui-même, ſi dans ces années exceſſives chacun de ces inſectes ſe reproduiſoit pour l'année ſuivante par une génération proportionnelle à leur nombre! Mais non, les cauſes de deſtruction, d'anéantiſſement & de ſtérilité ſuivent immédiatement celles de la trop grande multiplication; & indépendamment de la contagion, ſuite néceſſaire des trop grands amas de toute matière vivante dans un même lieu, il y a dans chaque eſpèce des cauſes particulières de mort & de deſtruction, que nous indiquerons dans la ſuite, & qui ſeules ſuffiſent pour compenſer les excès des générations précédentes.

Au reſte, je le répète encore, ceci ne doit pas être

être pris dans un ſens abſolu, ni même ſtrict, ſur-tout pour les eſpèces qui ne ſont pas abandonnées en entier à la Nature ſeule: celles dont l'homme prend ſoin, à commencer par la ſienne, ſont plus abondantes qu'elles ne le ſeroient ſans ces ſoins, mais comme ces ſoins ont eux-mêmes des limites, l'augmentation qui en réſulte eſt auſſi limitée & fixée depuis long-temps par des bornes immuables; & quoique dans les pays policés l'eſpèce de l'homme & celles de tous les animaux utiles ſoient plus nombreuſes que dans les autres climats, elles ne le ſont jamais à l'excès, parce que la même Puiſſance qui les fait naître, les détruit dès qu'elles deviennent incommodes.

Dans les cantons conſervés pour le plaiſir de la chaſſe, on tue quelquefois quatre ou cinq cents lièvres dans une ſeule battue. Ces animaux multiplient beaucoup, ils ſont en état d'engendrer en tout temps, & dès la première année de leur vie; les femelles ne portent que trente ou trente-un jours, elles produiſent trois ou quatre petits, & dès qu'elles ont mis bas, elles reçoivent le mâle; elles le reçoivent auſſi lorſqu'elles ſont pleines, & par la conformation particulière de leurs parties génitales il y a ſouvent ſuperfétation; car le vagin & le corps de la matrice ſont continus, & il n'y a point d'orifice ni de col de matrice comme dans les autres animaux, mais les cornes de la matrice ont chacune un orifice qui déborde dans

le vagin, & qui se dilate dans l'accouchement; ainsi ces deux cornes sont deux matrices distinctes, séparées, & qui peuvent agir indépendamment l'une de l'autre, en sorte que les femelles, dans cette espèce, peuvent concevoir & accoucher en différens temps par chacune de ces matrices; & par conséquent les superfétations doivent être aussi fréquentes dans ces animaux, qu'elles sont rares dans ceux qui n'ont pas ce double organe.

Ces femelles peuvent donc être en chaleur & pleines en tout temps, & ce qui prouve assez qu'elles sont aussi lascives que fécondes, c'est une autre singularité dans leur conformation, elles ont le gland du clitoris proéminent, & presque aussi gros que le gland de la verge du mâle; & comme la vulve n'est presque pas apparente, & que d'ailleurs les mâles n'ont au dehors ni bourses ni testicules dans leur jeunesse, il est souvent assez difficile de distinguer le mâle de la femelle. C'est aussi ce qui a fait dire que dans les lièvres il y avoit beaucoup d'hermaphrodites, que les mâles produisoient quelquefois des petits comme les femelles, qu'il y en avoit qui étoient tour-à-tour mâles & femelles, & qui en faisoient alternativement les fonctions, parce qu'en effet ces femelles, souvent plus ardentes que les mâles, les couvrent avant d'en être couvertes, & que d'ailleurs elles leur ressemblent si fort à l'extérieur, qu'à moins d'y regarder de très-près, on prend la femelle pour le mâle, ou le mâle pour la femelle.

Les petits ont les yeux ouverts en naiſſant, la mère les alaite pendant vingt jours, après quoi ils s'en ſéparent & trouvent eux-mêmes leur nourriture : ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils ſont nés ; cependant ils vivent ſolitairement, & ſe forment chacun un gîte à une petite diſtance, comme de ſoixante ou quatre-vingts pas ; ainſi lorſqu'on trouve un jeune levraut dans un endroit, on eſt preſque ſûr d'en trouver encore un ou deux autres aux environs. Ils paiſſent pendant la nuit plutôt que pendant le jour, ils ſe nourriſſent d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits, de graines, & préfèrent les plantes dont la sève eſt laiteuſe ; ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver, & il n'y a guère que l'aulne & le tilleul auxquels ils ne touchent pas. Lorſqu'on en élève, on les nourrit avec de la laitue & des légumes ; mais la chair de ces lièvres nourris eſt toujours de mauvais goût.

Ils dorment ou ſe repoſent au gîte pendant le jour, & ne vivent, pour ainſi dire, que la nuit ; c'eſt pendant la nuit qu'ils ſe promènent, qu'ils mangent & qu'ils s'accouplent ; on les voit au clair de la lune jouer enſemble, ſauter & courir les uns après les autres ; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille qui tombe, ſuffit pour les troubler ; ils fuient, & fuient chacun d'un côté différent.

Quelques Auteurs ont aſſuré que les lièvres ruminent, cependant je ne crois pas cette opinion fondée, puiſ-

qu'ils n'ont qu'un estomac, & que la conformation des estomacs & des autres intestins est toute différente dans les animaux ruminans: le cœcum de ces animaux est petit, celui du lièvre est extrêmement ample, & si l'on ajoute à la capacité de son estomac celle de ce grand cœcum, on concevra aisément que pouvant prendre un grand volume d'alimens, cet animal peut vivre d'herbes seules, comme le cheval & l'âne, qui ont aussi un grand cœcum, qui n'ont de même qu'un estomac, & qui par conséquent ne peuvent ruminer.

Les lièvres dorment beaucoup, & dorment les yeux ouverts; ils n'ont pas de cils aux paupières, & ils paroissent avoir les yeux mauvais; ils ont comme par dédommagement, l'ouïe très-fine, & l'oreille d'une grandeur démesurée, relativement à celle de leur corps: ils remuent ces longues oreilles avec une extrême facilité, ils s'en servent comme de gouvernail pour se diriger dans leur course qui est si rapide qu'ils devancent aisément tous les autres animaux. Comme ils ont les jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, il leur est plus commode de courir en montant qu'en descendant; aussi, lorsqu'ils sont poursuivis, commencent-ils toujours par gagner la montagne: leur mouvement dans leur course est une espèce de galop, une suite de sauts très-prestes & très-pressés: ils marchent sans faire aucun bruit, parce qu'ils ont les pieds couverts & garnis de poils, même par-dessous; ce sont aussi

peut-être les ſeuls animaux qui aient des poils au dedans de la bouche.

Les lièvres ne vivent que ſept ou huit ans au plus *(a)*, & la durée de la vie eſt comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'entier développement du corps; ils prennent preſque tout leur accroiſſement en un an, & vivent environ ſept fois un an; on prétend ſeulement que les mâles vivent plus long-temps que les femelles, mais je doute que cette obſervation ſoit fondée. Ils paſſent leur vie dans la ſolitude & dans le ſilence, & l'on n'entend leur voix que quand on les ſaiſit avec force, qu'on les tourmente & qu'on les bleſſe: ce n'eſt point un cri aigre, mais une voix aſſez forte, dont le ſon eſt preſque ſemblable à celui de la voie humaine. Ils ne ſont pas auſſi ſauvages que leurs habitudes & leurs mœurs paroiſſent l'indiquer; ils ſont doux & ſuſceptibles d'une eſpèce d'éducation; on les apprivoiſe aiſément, ils deviennent même careſſans, mais ils ne s'attachent jamais aſſez pour pouvoir devenir animaux domeſtiques; car ceux même qui ont été pris tout petits & élevés dans la maiſon, dès qu'ils en trouvent l'occaſion, ſe mettent en liberté & s'enfuient à la campagne. Comme ils ont l'oreille bonne, qu'ils s'aſſeyent volontiers ſur leurs pattes de derrière, & qu'ils ſe ſervent de celles de devant comme de bras, on

(a) *Voyez* la Vénerie de du Fouilloux; *Paris, 1614, fol. 65,* recto.

en a vu qu'on avoit dreſſés à battre du tambour, à geſticuler en cadence, &c.

En général, le lièvre ne manque pas d'inſtinct pour ſa propre conſervation, ni de ſagacité pour échapper à ſes ennemis; il ſe forme un gîte: il choiſit en hiver les lieux oppoſés au Midi, & en été il ſe loge au Nord; il ſe cache, pour n'être pas vu, entre des mottes qui ſont de la couleur de ſon poil. « J'ai vu, dit du » Fouilloux *(b)*, un lièvre ſi malicieux, que depuis qu'il » oyoit la trompe il ſe levoit du gîte, & eût-il été à » un quart de lieue de là, il s'en alloit nager en un » étang, ſe relaiſſant au milieu d'icelui ſur des joncs » ſans être aucunement chaſſé des chiens. J'ai vu courir » un lièvre bien deux heures devant les chiens, qui après » avoir couru venoit pouſſer un autre & ſe mettoit en » ſon gîte. J'en ai vu d'autres qui nageoient deux ou » trois étangs, dont le moindre avoit quatre-vingts pas de » large. J'en ai vu d'autres qui après avoir été bien courus » l'eſpace de deux heures, entroient par-deſſous la porte » d'un tect à brebis & ſe relaiſſoient parmi le bétail. J'en » ai vu, quand les chiens les couroient, qui s'alloient » mettre parmi un troupeau de brebis qui paſſoit par les » champs, ne les voulant abandonner ne laiſſer. J'en ai » vu d'autres que quand ils oyoient les chiens courans » ſe cachoient en terre. J'en ai vu d'autres qui alloient

(b) Fol. 64 verſo, & 65 recto.

par un côté de haie & retournoient par l'autre, en « sorte qu'il n'y avoit que l'épaisseur de la haie entre les « chiens & le lièvre. J'en ai vu d'autres qui, quand ils « avoient couru une demi-heure, s'en alloient monter « sur une vieille muraille de six pieds de haut, & s'alloient « relaisser en un pertuis de chauffant couvert de lierre. « J'en ai vu d'autres qui nageoient une rivière qui pou- « voit avoir huit pas de large, & la passoient & repassoient « en la longueur de deux cents pas, plus de vingt fois « devant moi. » Mais ce sont-là sans doute les plus grands efforts de leur instinct; car leurs ruses ordinaires sont moins fines & moins recherchées, ils se contentent, lorsqu'ils sont lancés & poursuivis, de courir rapidement, & ensuite de tourner & retourner sur leurs pas; ils ne dirigent pas leur course contre le vent, mais du côté opposé; les femelles ne s'éloignent pas tant que les mâles & tournent davantage. En général, tous les lièvres qui sont nés dans le lieu même où on les chasse ne s'en écartent guère, ils reviennent au gîte, & si on les chasse deux jours de suite, ils font le lendemain les mêmes tours & détours qu'ils ont faits la veille. Lorsqu'un lièvre va droit & s'éloigne beaucoup du lieu où il a été lancé, c'est une preuve qu'il est étranger, & qu'il n'étoit en ce lieu qu'en passant. Il vient en effet, sur-tout dans le temps le plus marqué du rut, qui est au mois de janvier, de février & de mars, des lièvres mâles, qui manquant de femelles en leur pays, font plusieurs lieues

pour en trouver & s'arrêtent auprès d'elles, mais dès qu'ils ſont lancés par les chiens, ils regagnent leur pays natal & ne reviennent pas. Les femelles ne ſortent jamais, elles ſont plus groſſes que les mâles, & cependant elles ont moins de force & d'agilité & plus de timidité, car elles n'attendent pas au gîte les chiens de ſi près que les mâles, & elles multiplient davantage leurs ruſes & leurs détours; elles ſont auſſi plus délicates & plus ſuſceptibles des impreſſions de l'air, elles craignent l'eau & la roſée, au lieu que parmi les mâles il s'en trouve pluſieurs, qu'on appelle *lièvres ladres*, qui cherchent les eaux, & ſe font chaſſer dans les étangs, les marais & autres lieux fangeux. Ces lièvres ladres ont la chair de fort mauvais goût, & en général tous les lièvres qui habitent les plaines baſſes ou les vallées ont la chair inſipide & blanchâtre, au lieu que dans les pays de collines élevées ou de plaines en montagnes, où le ſerpolet & les autres herbes fines abondent, les levrauts, & même les vieux lièvres, ſont excellens au goût. On remarque ſeulement que ceux qui habitent le fond des bois dans ces mêmes pays, ne ſont pas à beaucoup près auſſi bons que ceux qui en habitent les liſières, ou qui ſe tiennent dans les champs & dans les vignes, & que les femelles ont toujours la chair plus délicate que les mâles.

La nature du terroir influe ſur ces animaux comme ſur tous les autres; les lièvres de montagne ſont plus grands

grands & plus gros que les lièvres de plaine, ils ſont auſſi de couleur différente : ceux de montagne ſont plus bruns ſur le corps, & ont plus de blanc ſous le cou que ceux de plaine, qui ſont preſque rouges. Dans les hautes montagnes, & dans les pays du Nord, ils deviennent blancs pendant l'hiver, & reprennent en été leur couleur ordinaire ; il n'y en a que quelques-uns, & ce ſont peut-être les plus vieux, qui reſtent toujours blancs, car tous le deviennent plus ou moins en vieilliſſant. Les lièvres des pays chauds, d'Italie, d'Eſpagne, de Barbarie, ſont plus petits que ceux de France & des autres pays plus ſeptentrionaux ; ſelon Ariſtote, ils étoient auſſi plus petits en Égypte qu'en Grèce. Ils ſont également répandus dans tous ces climats : il y en a beaucoup en Suède, en Danemarck, en Pologne, en Moſcovie : beaucoup en France, en Angleterre, en Allemagne : beaucoup en Barbarie, en Égypte, dans les îles de l'Archipel, ſur-tout à Délos *(c)*, aujourd'hui Idilis, qui fut appelée par les anciens Grecs *Lagia*, à cauſe du grand nombre de lièvres qu'on y trouvoit. Enfin il y en a auſſi beaucoup en Lapponie *(d)*, où ils ſont blancs pendant dix mois de l'année, & ne

(c) *Voyez* la Deſcription des îles de l'Archipel de Dapper ; *Amſterd. 1730, page 375.*

(d) *Voyez* les Œuvres de Regnard ; *Paris, 1742, tome I, p. 180. Il genio vagante ; Parma, 1691, tom. II, pag. 46.* Voyage de la Martinière ; *Paris, 1671, page 74.*

reprennent leur couleur fauve que pendant les deux mois les plus chauds de l'été. Il paroît donc que les climats leur sont à peu-près égaux; cependant on remarque qu'il y a moins de lièvres en Orient qu'en Europe, & peu ou point dans l'Amérique méridionale, quoiqu'il y en ait en Virginie, en Canada *(e)*, & jusque dans les terres qui avoisinent la baie de Hudson *(f)* & le détroit de Magellan; mais ces lièvres de l'Amérique septentrionale sont peut-être d'une espèce différente de celle de nos lièvres, car les Voyageurs disent que non-seulement ils sont beaucoup plus gros, mais que leur chair est blanche & d'un goût tout différent de celui de la chair de nos lièvres *(g)*; ils ajoutent que le poil de ces lièvres du nord de l'Amérique ne tombe jamais, & qu'on en fait d'excellentes fourrures. Dans les pays excessivement chauds, comme au Sénégal, à Gambie, en Guinée *(h)*, & sur-tout dans les cantons de Fida, d'Apam, d'Acra, & dans quelques autres pays situés sous la zone torride en Afrique & en Amérique, comme dans la nouvelle Hollande & dans les terres de l'Isthme de

---

(e) *Voyez* la Relation de la Gaspésie, par le Père le Clercq; *Paris, 1691, pages 488, 489, 491, 492.*

(f) *Voyez* le Voyage de Robert Lade; *Paris, 1744, tome II, page 317;* & la suite des Voyages de Dampier, *tome V, page 167.*

(g) *Idem, ibidem.*

(h) *Voyez* l'Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome III, pages 235 & 296.*

Panama, on trouve aussi des animaux que les Voyageurs ont pris pour des lièvres, mais qui sont plutôt des espèces de lapins *(i)*, car le lapin est originaire des pays chauds, & ne se trouve pas dans les climats septentrionaux, au lieu que le lièvre est d'autant plus fort & plus grand, qu'il habite un climat plus froid.

Cet animal si recherché pour la table en Europe, n'est pas du goût des Orientaux : il est vrai que la loi de Mahomet, & plus anciennement la loi des Juifs, a interdit l'usage de la chair du lièvre comme celle du cochon ; mais les Grecs & les Romains en faisoient autant de cas que nous : *Inter quadrupedes gloria prima lepus*, dit Martial. En effet, sa chair est excellente, son sang même est très-bon à manger, & est le plus doux de tous les sangs; la graisse n'a aucune part à la délicatesse de la chair, car le lièvre ne devient jamais gras tant qu'il est à la campagne en liberté, & cependant il meurt souvent de trop de graisse lorsqu'on le nourrit à la maison.

La chasse du lièvre est l'amusement, & souvent la seule occupation des gens oisifs de la campagne : comme elle se fait sans appareil & sans dépense, & qu'elle est même utile, elle convient à tout le monde : on va le matin & le soir au coin du bois attendre le lièvre à sa rentrée ou à sa sortie; on le cherche pendant le jour dans

(i) Voyez le Voyage de Dampier aux terres australes, *tome IV, page 111;* & le Voyage de Wafer imprimé à la suite de celui de Dampier, *tome IV, page 224.*

les endroits où il se gîte. Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans l'air par un soleil brillant, & que le lièvre vient de se gîter après avoir couru, la vapeur de son corps forme une petite fumée que les chasseurs aperçoivent de fort loin, sur-tout si leurs yeux sont exercés à cette espèce d'observation : j'en ai vu qui, conduits par cet indice, partoient d'une demi-lieue pour aller tuer le lièvre au gîte. Il se laisse ordinairement approcher de fort près, sur-tout si l'on ne fait pas semblant de le regarder, & si au lieu d'aller directement à lui on tourne obliquement pour l'approcher. Il craint les chiens plus que les hommes, & lorsqu'il sent ou qu'il entend un chien, il part de plus loin : quoiqu'il coure plus vîte que les chiens, comme il ne fait pas une route droite, qu'il tourne & retourne autour de l'endroit où il a été lancé, les levriers, qui le chassent à vue plutôt qu'à l'odorat, lui coupent le chemin, le saisissent & le tuent. Il se tient volontiers en été dans les champs, en automne dans les vignes, & en hiver dans les buissons ou dans les bois, & l'on peut en tout temps, sans le tirer, le forcer à la course avec des chiens courans ; on peut aussi le faire prendre par des oiseaux de proie ; les ducs, les buses, les aigles, les renards, les loups, les hommes lui font également la guerre : il a tant d'ennemis qu'il ne leur échappe que par hasard, & il est bien rare qu'ils le laissent jouir du petit nombre de jours que la Nature lui a comptés.



LE LIEVRE.

LE LAPIN. *

LE lièvre & le lapin, quoique fort ſemblables tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ne ſe mêlant point enſemble, ſont deux eſpèces diſtinctes & ſéparées : cependant comme les chaſſeurs *(a)* diſent que les lièvres mâles, dans le temps du rut, courent les lapines & les couvrent ; j'ai cherché à ſavoir ce qui pourroit réſulter de cette union, & pour cela j'ai fait élever des lapins avec des haſes, & des lièvres avec des lapines ; mais ces eſſais n'ont rien produit, & m'ont ſeulement appris que ces animaux, dont la forme eſt ſi ſemblable, ſont cependant de nature aſſez différente pour ne pas même produire des eſpèces de mulets. Un levraut & une jeune lapine, à peu-près du même âge, n'ont pas vécu

* Le lapin; en Grec Δασύπους; en Latin, *cuniculus;* en Italien, *coniglio;* en Eſpagnol, *conéjo;* en Portugais, *coélho:* en Allemand, *kaninichen;* en Anglois, *rabbet, cony:* en Suédois, *kanin;* en ancien François, *connin, connil.*

Lepus vel lepuſculus Hiſpanicus. Geſner. *Icon. anim. quadr. p. 105.*
Cuniculus. Ray, *Synopſ. quadr. pag. 205.*

Lepus caudâ breviſſimâ, pupillis rubris. Linnæus. *Nota,* que cette phraſe de nomenclature eſt mauvaiſe, attendu qu'il n'y a que les lapins blancs domeſtiques qui aient les pupilles rouges.

Lepuſculus, Cuniculus terram fodiens. Klein. *quadr. Hiſt. nat. p. 52.*

(a) Voyez la Vénerie de du Fouilloux; *Paris, 1614, folio 100 recto.*

trois mois ensemble ; dès qu'ils furent un peu forts, ils devinrent ennemis, & la guerre continuelle qu'ils se faisoient finit par la mort du levraut. De deux lièvres plus âgés, que j'avois mis chacun avec une lapine, l'un eut le même sort, & l'autre qui étoit très-ardent & très-fort, qui ne cessoit de tourmenter la lapine en cherchant à la couvrir, la fit mourir à force de blessures ou de caresses trop dures. Trois ou quatre lapins de différens âges que je fis de même appareiller avec des hases, les firent mourir en plus ou moins de temps ; ni les uns ni les autres n'ont produit : je crois cependant pouvoir assurer qu'ils se sont quelquefois réellement accouplés, au moins y a-t-il eu souvent certitude que malgré la résistance de la femelle, le mâle s'étoit satisfait ; & il y avoit plus de raison d'attendre quelque produit de ces accouplemens, que des amours du lapin & de la poule dont on nous a fait l'histoire *(b)*, & dont, suivant l'auteur, le fruit devoit être *des poulets couverts de poils, ou des lapins couverts de plumes ;* tandis que ce n'étoit qu'un lapin vicieux ou trop ardent, qui, faute de femelle, se servoit de la poule de la maison comme il se seroit servi de toute autre meuble, & qu'il est hors de toute vraisemblance de s'attendre à quelque production entre deux animaux d'espèces si éloignées, puisque de l'union du lièvre & du lapin, dont les espèces sont tout-à-fait voisines, il ne résulte rien.

(b) Voyez l'Art d'élever des Poulets.

La fécondité du lapin eſt encore plus grande que celle du lièvre ; & ſans ajouter foi à ce que dit Wotten, que d'une ſeule paire qui fut miſe dans une île il s'en trouva ſix mille au bout d'un an, il eſt ſûr que ces animaux multiplient ſi prodigieuſement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir à leur ſubſiſtance ; ils détruiſent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, & même les arbriſſeaux & les arbres ; & ſi l'on n'avoit pas contr'eux le ſecours des furets & des chiens, ils feroient déſerter les habitans de ces campagnes. Non-ſeulement le lapin s'accouple plus ſouvent & produit plus fréquemment & en plus grand nombre que le lièvre, mais il a auſſi plus de reſſources pour échapper à ſes ennemis ; il ſe ſouſtrait aiſément aux yeux de l'homme ; les trous qu'il ſe creuſe dans la terre, où il ſe retire pendant le jour & où il fait ſes petits, le mettent à l'abri du loup, du renard & de l'oiſeau de proie ; il y habite avec ſa famille en pleine ſécurité, il y élève & y nourrit ſes petits juſqu'à l'âge d'environ deux mois, & il ne les fait ſortir de leur retraite pour les amener au dehors, que quand ils ſont tout élevés ; il leur évite par-là tous les inconvéniens du bas âge, pendant lequel au contraire, les lièvres périſſent en plus grand nombre, & ſouffrent plus que dans tout le reſte de la vie.

Cela ſeul ſuffit auſſi pour prouver que le lapin eſt ſupérieur au lièvre par la ſagacité ; tous deux ſont

conformés de même, & pourroient également se creuser des retraites; tous deux sont également timides à l'excès, mais l'un plus imbécille se contente de se former un gîte à la surface de la terre, où il demeure continuellement exposé, tandis que l'autre, par un instinct plus réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre & de s'y pratiquer un asyle; & il est si vrai que c'est par sentiment qu'il travaille, que l'on ne voit pas le lapin domestique faire le même ouvrage; il se dispense de se creuser une retraite, comme les oiseaux domestiques se dispensent de faire des nids, & cela parce qu'ils sont également à l'abri des inconvéniens auxquels sont exposés les lapins & les oiseaux sauvages. On a souvent remarqué que quand on a voulu peupler une garenne avec des lapins clapiers, ces lapins & ceux qu'ils produisoient, restoient, comme les lièvres, à la surface de la terre, & que ce n'étoit qu'après avoir éprouvé bien des inconvéniens, & au bout d'un certain nombre de générations, qu'ils commençoient à creuser la terre pour se mettre en sûreté.

Ces lapins clapiers ou domestiques, varient pour les couleurs, comme tous les autres animaux domestiques; le blanc, le noir & le gris *(c)* sont cependant les seules qui entrent ici dans le jeu de la Nature: les

(c) J'appelle *gris* ce mélange de couleurs fauves, noires & cendrées, qui fait la couleur ordinaire des lapins & des lièvres.

lapins noirs ſont les plus rares, mais il y en a beaucoup de tout blancs, beaucoup de tout gris, & beaucoup de mêlés. Tous les lapins ſauvages ſont gris, & parmi les lapins domeſtiques, c'eſt encore la couleur dominante; car dans toutes les portées, il ſe trouve toujours des lapins gris, & même en plus grand nombre, quoique le père & la mère ſoient tous deux blancs, ou tous deux noirs, ou l'un noir & l'autre blanc: il eſt rare qu'ils en faſſent plus de deux ou trois qui leur reſſemblent; au lieu que les lapins gris, quoique domeſtiques, ne produiſent d'ordinaire que des lapins de cette même couleur, & que ce n'eſt que très-rarement & comme par haſard qu'ils en produiſent de blancs, de noirs & de mêlés.

Ces animaux peuvent engendrer & produire à l'âge de cinq ou ſix mois: on aſſure qu'ils ſont conſtans dans leurs amours, & que communément ils s'attachent à une ſeule femelle & ne la quittent pas: elle eſt preſque toujours en chaleur, ou du moins en état de recevoir le mâle: elle porte trente ou trente-un jours, & produit quatre, cinq ou ſix, & quelquefois ſept & huit petits: elle a, comme la femelle du lièvre, une double matrice, & peut par conſéquent mettre bas en deux temps; cependant il paroît que les ſuperfétations ſont moins fréquentes dans cette eſpèce que dans celle du lièvre, peut-être par cette même raiſon que les femelles changent moins ſouvent, qu'il leur arrive moins d'aventures,

& qu'il y a moins d'accouplemens hors de faifon.

Quelques jours avant de mettre bas, elles fe creufent un nouveau terrier, non pas en ligne droite, mais en zigzag, au fond duquel elles pratiquent une excavation, après quoi elles s'arrachent fous le ventre une affez grande quantité de poils, dont elles font une efpèce de lit pour recevoir leurs petits. Pendant les deux premiers jours, elles ne les quittent pas, elles ne fortent que lorfque le befoin les preffe, & reviennent dès qu'elles ont pris de la nourriture : dans ce temps elles mangent beaucoup & fort vîte ; elles foignent ainfi & allaitent leurs petits pendant plus de fix femaines. Jufqu'alors le père ne les connoît point, il n'entre pas dans ce terrier qu'a pratiqué la mère ; fouvent même, quand elle en fort, & qu'elle y laiffe fes petits, elle en bouche l'entrée avec de la terre détrempée de fon urine ; mais lorfqu'ils commencent à venir au bord du trou, & à manger du feneçon & d'autres herbes que la mère leur préfente, le père femble les reconnoître, il les prend entre fes pattes, il leur luftre le poil, il leur lèche les yeux, & tous, les uns après les autres, ont également part à fes foins ; dans ce même temps la mère lui fait beaucoup de careffes, & fouvent devient pleine peu de jours après.

Un Gentilhomme *(d)* de mes voifins, qui pendant

(d) M. le Chapt du Moutier.

pluſieurs années s'eſt amuſé à élever des lapins, m'a
communiqué ces remarques. « J'ai commencé, dit-il,
par avoir un mâle & une femelle ſeulement, le mâle «
étoit tout blanc & la femelle toute griſe, & dans leur «
poſtérité, qui fut très-nombreuſe, il y en eut beaucoup «
plus de gris que d'autres, un aſſez bon nombre de «
blancs & de mêlés, & quelques-uns de noirs....... «
Quand la femelle eſt en chaleur, le mâle ne la quitte «
preſque point; ſon tempérament eſt ſi chaud, que je «
l'ai vu ſe lier avec elle cinq ou ſix fois en moins d'une «
heure....... La femelle, dans le temps de l'accou- «
plement, ſe couche ſur le ventre à plate-terre, les «
quatre pattes alongées, elle fait de petits cris qui «
annoncent plutôt le plaiſir que la douleur: leur façon «
de s'accoupler reſſemble aſſez à celle des chats, à la «
différence pourtant que le mâle ne mord que très-peu «
ſa femelle ſur le chignon...... La paternité, chez ces «
animaux, eſt très-reſpectée; j'en juge ainſi par la grande «
déférence que tous mes lapins ont eue pour leur pre- «
mier père, qu'il m'étoit aiſé de reconnoître à cauſe «
de ſa blancheur, & qui eſt le ſeul mâle que j'aie «
conſervé de cette couleur; la famille avoit beau s'aug- «
menter, ceux qui devenoient pères à leur tour lui étoient «
toujours ſubordonnés; dès qu'ils ſe battoient, ſoit pour «
des femelles, ſoit parce qu'ils ſe diſputoient la nour- «
riture, le grand-père qui entendoit du bruit, accouroit «
de toute ſa force, & dès qu'on l'apercevoit, tout «

» rentroit dans l'ordre, & s'il en attrapoit quelqu'un aux
» prises, il les séparoit & en faisoit sur le champ un
» exemple de punition. Une autre preuve de sa domi-
» nation sur toute sa postérité, c'est que les ayant accou-
» tumés à rentrer tous à un coup de sifflet, lorsque je
» donnois ce signal, & quelqu'éloignés qu'ils fussent,
» je voyois le grand-père se mettre à leur tête, & quoique
» arrivé le premier, les laisser tous défiler devant lui &
» ne rentrer que le dernier...... Je les nourrissois avec
» du son de froment, du foin & beaucoup de genièvre;
» il leur en falloit plus d'une voiture par semaine, ils en
» mangeoient toutes les baies, les feuilles & l'écorce, &
» ne laissoient que le gros bois: cette nourriture leur donnoit
» du fumet, & leur chair étoit aussi bonne que celle des
lapins sauvages ».

Ces animaux vivent huit ou neuf ans: comme ils passent la plus grande partie de leur vie dans leurs terriers, où ils sont en repos & tranquilles, ils prennent un peu plus d'embonpoint que les lièvres; leur chair est aussi fort différente par la couleur & par le goût; celle des jeunes lapreaux est très-délicate, mais celle des vieux lapins est toujours sèche & dure. Ils sont, comme je l'ai dit, originaires des climats chauds: les Grecs *(e)* les connoissoient, & il paroît que les seuls endroits de l'Europe où il y en eût anciennement,

---

(e) Vide *Aristot. Hist. animal.* lib. I, cap. 1.



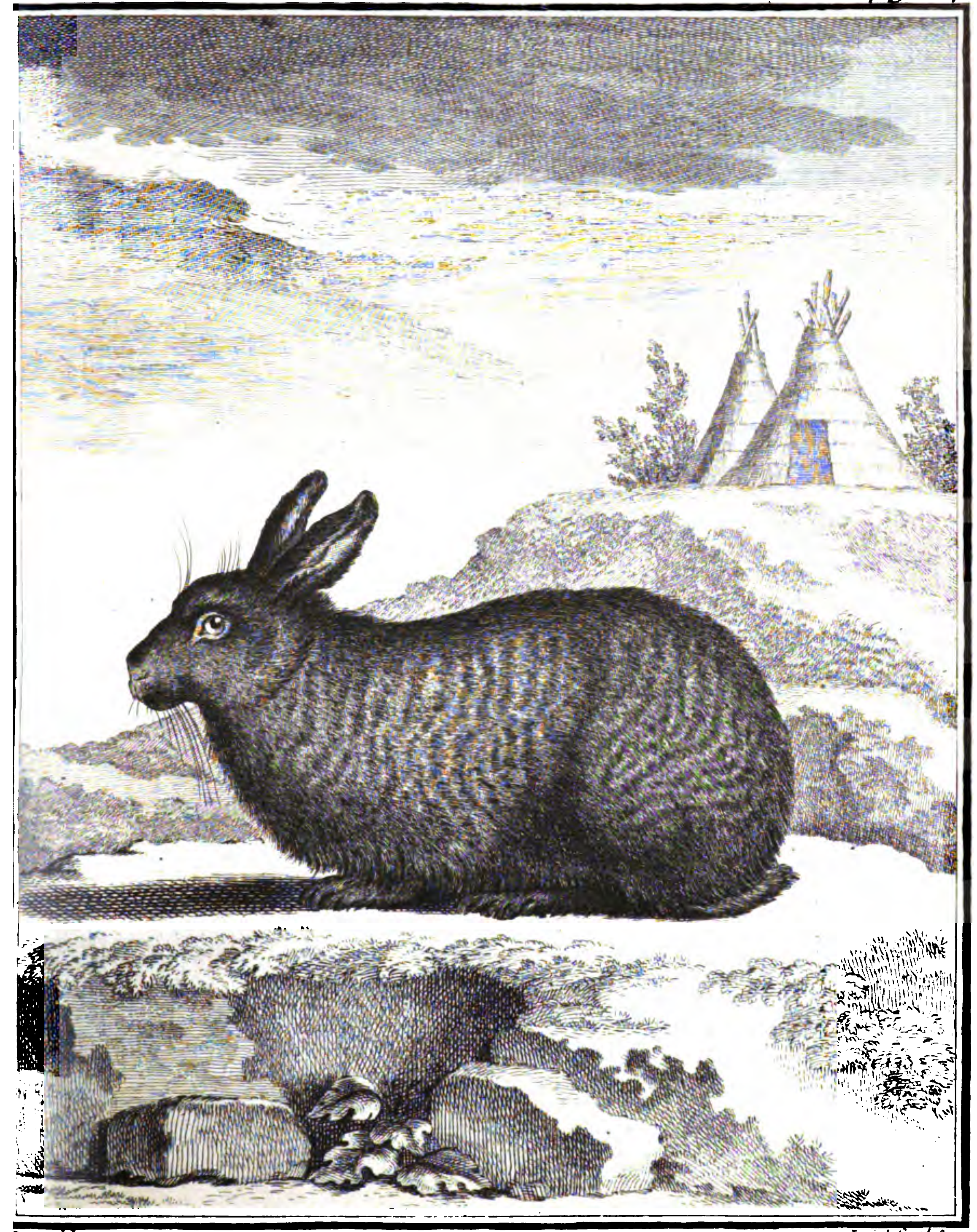
Seve del. Moitte Sculp.

LE LAPIN SAUVAGE



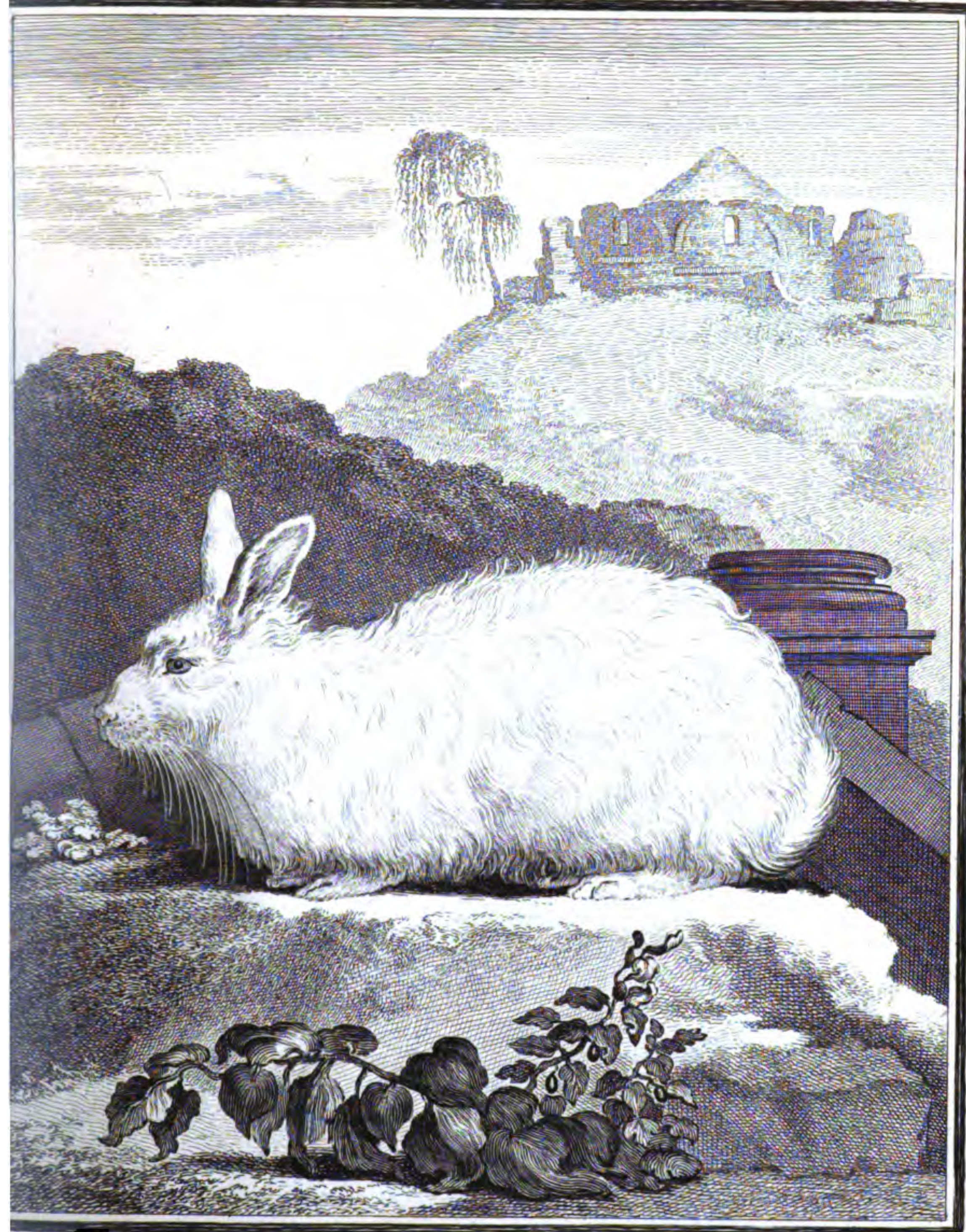
Seve del. P. E. Moitte Sculp.

LE LAPIN DOMESTIQUE.



De Sève del. Louis le Grand Sc.

LE RICHE.



De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE LAPIN D'ANGORA



e Seve del. De Fehrt Sculp.

LE LAPIN D'ANGORA EN MUË.

étoient la Grèce & l'Espagne *(f)*; de-là on les a transportés dans des climats plus tempérés, comme en Italie, en France, en Allemagne, où ils se sont naturalisés ; mais dans les pays plus froids, comme en Suède *(g)* & dans le reste du Nord, on ne peut les élever que dans les maisons, & ils périssent lorsqu'on les abandonne à la campagne. Ils aiment, au contraire, le chaud excessif, car on en trouve dans les contrées les plus méridionales de l'Asie & de l'Afrique, comme au golfe Persique *(h)*, à la baie de Saldana *(i)*, en Lybie, au Sénégal, en Guinée *(k)*; & on en trouve aussi dans nos îles de l'Amérique *(l)*, qui y ont été transportés de l'Europe, & qui y ont très-bien réussi.

(f) Vide *Plin. Hist. Natural.* lib. VIII.

(g) Vide *Linnæi, Fauna Suecica*, pag. 8.

(h) *Voyez* l'Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome II, page 354.*

(i) Idem, *Tome I, page 449.*

(k) Vide *Leon. de Afric. descript.* Lugd. Bat. 1632. Part. II, pag. 257. *Voyez* aussi le voyage de Guill. Bosman ; *Utrecht, 1705, page 252.*

(l) *Voyez* l'Hist. générale des Antilles, par le P. du Terre ; *Paris, 1667, tome II, page 297.*



HISTOIRE NATURELLE.

LES ANIMAUX CARNASSIERS.

JUSQU'ICI nous n'avons parlé que des animaux utiles; les animaux nuiſibles ſont en bien plus grand nombre; & quoiqu'en tout, ce qui nuit paroiſſe plus abondant que ce qui ſert, cependant tout eſt bien, parce que dans l'Univers phyſique le mal concourt au bien, & que rien en effet ne nuit à la Nature. Si nuire eſt détruire des êtres animés, l'homme, conſidéré comme faiſant partie du ſyſtème général de ces êtres, n'eſt-il pas l'eſpèce la plus nuiſible de toutes! Lui ſeul immole, anéantit plus d'individus vivans, que tous les animaux carnaſſiers n'en dévorent. Ils ne ſont donc nuiſibles que parce *qu'ils ſont* rivaux de l'homme, parce qu'ils ont les mêmes appétits, le même goût pour la chair, & que, pour ſubvenir à un beſoin de première néceſſité, ils lui diſputent quelquefois une proie qu'il réſervoit à ſes excès; car nous ſacrifions plus encore à notre intempérance, que nous ne donnons à nos beſoins. Deſtructeurs nés des êtres qui nous ſont ſubordonnés, nous épuiſerions la Nature ſi elle n'étoit inépuiſable, ſi par une fécondité auſſi grande que notre déprédation, elle ne ſavoit ſe réparer elle-même & ſe renouveler. Mais il eſt dans l'ordre que la mort ſerve

à la vie, que la reproduction naisse de la destruction; quelque grande, quelque prématurée que soit donc la dépense de l'homme & des animaux carnassiers, le fonds, la quantité totale de substance vivante n'est point diminuée; & s'ils précipitent les destructions, ils hâtent en même temps des naissances nouvelles.

Les animaux qui par leur grandeur figurent dans l'Univers, ne sont que la plus petite partie des substances vivantes; la terre fourmille de petits animaux. Chaque plante, chaque graine, chaque particule de matière organique contient des milliers d'atomes animés. Les végétaux paroissent être le premier fonds de la Nature; mais ce fonds de subsistance, tout abondant, tout inépuisable qu'il est, suffiroit à peine au nombre encore plus abondant d'insectes de toute espèce. Leur pullulation, toute aussi nombreuse & souvent plus prompte que la reproduction des plantes, indique assez combien ils sont surabondans; car les plantes ne se reproduisent que tous les ans, il faut une saison entière pour en former la graine, au lieu que dans les insectes & sur-tout dans les plus petites espèces, comme celle des pucerons, une seule saison suffit à plusieurs générations. Ils multiplieroient donc plus que les plantes, s'ils n'étoient détruits par d'autres animaux dont ils paroissent être la pâture naturelle, comme les herbes & les graines semblent être la nourriture préparée pour eux-mêmes. Aussi parmi les insectes y en a-t-il beaucoup qui ne vivent que d'autres insectes; il

y en a même quelques espèces qui, comme les araignées, dévorent indifféremment les autres espèces & la leur : tous servent de pâture aux oiseaux, & les oiseaux domestiques & sauvages nourrissent l'homme, ou deviennent la proie des animaux carnassiers.

Ainsi la mort violente est un usage presque aussi nécessaire que la loi de la mort naturelle ; ce sont deux moyens de destruction & de renouvellement, dont l'un sert à entretenir la jeunesse perpétuelle de la Nature, & dont l'autre maintient l'ordre de ses productions, & peut seul limiter le nombre dans les espèces. Tous deux sont des effets dépendans des causes générales : chaque individu qui naît, tombe de lui-même au bout d'un temps ; ou lorsqu'il est prématurément détruit par les autres, c'est qu'il étoit surabondant. Eh combien n'y en a-t-il pas de supprimés d'avance ! que de fleurs moissonnées au printemps ! que de races éteintes au moment de leur *naissance !* que de germes anéantis avant leur développement ! L'homme & les animaux carnassiers ne vivent que d'individus tout formés, ou d'individus prêts à l'être ; la chair, les œufs, les graines, les germes de toute espèce sont leur nourriture ordinaire ; cela seul peut borner l'exubérance de la Nature. Que l'on considère un instant quelqu'une de ces espèces inférieures qui servent de pâture aux autres, celle des harengs, par exemple ; ils viennent par milliers s'offrir à nos pêcheurs, & après avoir nourri tous les monstres des mers du Nord, ils fournissent encore à la subsistance

ſubſiſtance de tous les peuples de l'Europe pendant une partie de l'année. Quelle pullulation prodigieuſe parmi ces animaux ! & s'ils n'étoient en grande partie détruits par les autres, quels ſeroient les effets de cette immenſe multiplication ! eux ſeuls couvriroient la ſurface entière de la mer ; mais bien-tôt ſe nuiſant par le nombre, ils ſe corromproient, ils ſe détruiroient eux-mêmes ; faute de nourriture ſuffiſante, leur fécondité diminueroit ; la contagion & la diſette feroient ce que fait la conſommation ; le nombre de ces animaux ne ſeroit guère augmenté, & le nombre de ceux qui s'en nourriſſent ſeroit diminué. Et comme l'on peut dire la même choſe de toutes les autres eſpèces, il eſt donc néceſſaire que les unes vivent ſur les autres ; & dès-lors la mort violente des animaux eſt un uſage légitime, innocent, puiſqu'il eſt fondé dans la Nature, & qu'ils ne naiſſent qu'à cette condition.

Avouons cependant que le motif par lequel on voudroit en douter fait honneur à l'humanité : les animaux, du moins ceux qui ont des ſens, de la chair & du ſang, ſont des êtres ſenſibles ; comme nous ils ſont capables de plaiſir & ſujets à la douleur. Il y a donc une eſpèce d'inſenſibilité cruelle à ſacrifier, ſans néceſſité, ceux ſur-tout qui nous approchent, qui vivent avec nous, & dont le ſentiment ſe réfléchit vers nous en ſe marquant par les ſignes de la douleur ; car ceux dont la nature eſt différente de la nôtre, ne peuvent guère nous affecter. La pitié

naturelle eſt fondée ſur les rapports que nous avons avec l'objet qui ſouffre; elle eſt d'autant plus vive que la reſſemblance, la conformité de nature eſt plus grande; on ſouffre en voyant ſouffrir ſon ſemblable. *Compaſſion;* ce mot exprime aſſez que c'eſt une ſouffrance, une paſſion qu'on partage; cependant c'eſt moins l'homme qui ſouffre, que ſa propre nature qui pâtit, qui ſe révolte machinalement & ſe met d'elle-même à l'uniſſon de douleur. L'ame a moins de part que le corps à ce ſentiment de pitié naturelle, & les animaux en ſont ſuſceptibles comme l'homme; le cri de la douleur les émeut, ils accourent pour ſe ſecourir, ils reculent à la vue d'un cadavre de leur eſpèce. Ainſi l'horreur & la pitié ſont moins des paſſions de l'ame que des affections naturelles, qui dépendent de la ſenſibilité du corps & de la ſimilitude de la conformation; ce ſentiment doit donc diminuer à meſure que les natures s'éloignent. Un chien qu'on frappe, un agneau qu'on égorge, nous font quelque pitié; un arbre que l'on coupe, une huître qu'on mord, ne nous en font aucune.

Dans le réel, peut-on douter que les animaux dont l'organiſation eſt ſemblable à la nôtre, n'éprouvent des ſenſations ſemblables! ils ſont ſenſibles, puiſqu'ils ont des ſens, & ils le ſont d'autant plus que ces ſens ſont plus actifs & plus parfaits: ceux au contraire dont les ſens ſont obtus, ont-ils un ſentiment exquis! & ceux auxquels il manque quelque organe, quelque ſens, ne manquent-ils

pas de toutes les ſenſations qui y ſont relatives ! Le mouvement eſt l'effet néceſſaire de l'exercice du ſentiment. Nous avons prouvé (a) que de quelque manière qu'un être fût organiſé, s'il a du ſentiment, il ne peut manquer de le marquer au dehors par des mouvemens extérieurs. Ainſi les plantes, quoique bien organiſées, ſont des êtres inſenſibles, auſſi-bien que les animaux qui, comme elles, n'ont nul mouvement apparent. Ainſi parmi les animaux, ceux qui n'ont, comme la plante appelée *ſenſitive*, qu'un mouvement ſur eux-mêmes, & qui ſont privés du mouvement progreſſif, n'ont encore que très-peu de ſentiment; & enfin ceux même qui ont un mouvement progreſſif, mais qui, comme des automates, ne font qu'un petit nombre de choſes, & les font toujours de la même façon, n'ont qu'une foible portion de ſentiment, limitée à un petit nombre d'objets. Dans l'eſpèce humaine, que d'automates ! combien l'éducation, la communication reſpective des idées n'augmentent-elles pas la quantité, la vivacité du ſentiment ! quelle différence à cet égard entre l'homme ſauvage & l'homme policé, la payſanne & la femme du monde ! Et de même parmi les animaux, ceux qui vivent avec nous deviennent plus ſenſibles par cette communication, tandis que ceux qui demeurent ſauvages n'ont que la ſenſibilité naturelle, ſouvent plus ſûre, mais toujours moindre que l'acquiſe.

(a) *Voyez* le Diſcours ſur la nature des animaux.

Au reste, en ne considérant le sentiment que comme une faculté naturelle, & même indépendamment de son résultat apparent, c'est-à-dire, des mouvemens qu'il produit nécessairement dans tous les êtres qui en sont doués, on peut encore le juger, l'estimer & en déterminer à peu-près les différens degrés par des rapports physiques, auxquels il me paroît qu'on n'a pas fait assez d'attention. Pour que le sentiment soit au plus haut degré dans un corps animé, il faut que ce corps fasse un tout, lequel soit non-seulement sensible dans toutes ses parties, mais encore composé de manière que toutes ces parties sensibles aient entre elles une correspondance intime, en sorte que l'une ne puisse être ébranlée sans communiquer une partie de cet ébranlement à chacune des autres. Il faut de plus qu'il y ait un centre principal & unique auquel puissent aboutir ces différens ébranlemens, & sur lequel, comme sur un point d'appui *général & commun*, se fasse la réaction de tous ces mouvemens. Ainsi l'homme & les animaux qui par leur organisation ressemblent le plus à l'homme, seront les êtres les plus sensibles; ceux au contraire qui ne sont pas un tout aussi complet; ceux dont les parties ont une correspondance moins intime; ceux qui ont plusieurs centres de sentiment, & qui, sous une même enveloppe, semblent moins renfermer un tout unique, un animal parfait, que contenir plusieurs centres d'existence séparés ou différens les uns des autres, seront des êtres beaucoup moins sensibles. Un polype

que l'on coupe, & dont les parties divisées vivent séparément; une guêpe dont la tête, quoique séparée du corps, se meut, vit, agit, & même mange comme auparavant; un lézard auquel en retranchant une partie de son corps, on n'ôte ni le mouvement, ni le sentiment; une écrevisse, dont les membres amputés se renouvellent, une tortue, dont le cœur bat long-temps après avoir été arraché; tous les insectes, dans lesquels les principaux viscères, comme le cœur & les poumons, ne forment pas un tout au centre de l'animal, mais sont divisés en plusieurs parties, s'étendent le long du corps, & sont, pour ainsi dire, une suite de viscères, de cœurs & de trachées: tous les poissons, dont les organes de la circulation & de la respiration n'ont que peu d'action & diffèrent beaucoup de ceux des quadrupèdes, & même de ceux des cétacées; enfin tous les animaux dont l'organisation s'éloigne de la nôtre, ont peu de sentiment, & d'autant moins qu'elle en diffère plus.

Dans l'homme & dans les animaux qui lui ressemblent, le diaphragme paroît être le centre du sentiment; c'est sur cette partie nerveuse que portent les impressions de la douleur & du plaisir; c'est sur ce point d'appui que s'exercent tous les mouvemens du système sensible. Le diaphragme sépare transversalement le corps entier de l'animal, & le divise assez exactement en deux parties égales, dont la supérieure renferme le cœur & les poumons, & l'inférieure contient l'estomac & les intestins.

Cette membrane eſt douée d'une extrême ſenſibilité ; elle eſt d'une ſi grande néceſſité pour la propagation & la communication du mouvement & du ſentiment, que la plus légère bleſſure, ſoit au centre nerveux, ſoit à la circonférence, ou même aux attaches du diaphragme, eſt toujours accompagnée de convulſions, & ſouvent ſuivie d'une mort violente. Le cerveau, qu'on a dit être le ſiége des ſenſations, n'eſt donc pas le centre du ſentiment, puiſqu'on peut au contraire le bleſſer, l'entamer, ſans que la mort ſuive, & qu'on a l'expérience qu'après avoir enlevé une portion conſidérable de la cervelle, l'animal n'a pas ceſſé de vivre, de ſe mouvoir, & de ſentir dans toutes ſes parties.

Diſtinguons donc la ſenſation du ſentiment : la ſenſation n'eſt qu'un ébranlement dans le ſens, & le ſentiment eſt cette même ſenſation devenue agréable ou déſagréable par la propagation de cet ébranlement dans *tout le ſyſtème* ſenſible ; je dis la ſenſation devenue agréable ou déſagréable car c'eſt-là ce qui conſtitue l'eſſence du ſentiment : ſon caractère unique eſt le plaiſir ou la douleur, & tous les mouvemens qui ne tiennent ni de l'un ni de l'autre, quoiqu'ils ſe paſſent au-dedans de nous-mêmes, nous ſont indifférens & ne nous affectent point. C'eſt du ſentiment que dépend tout le mouvement extérieur & l'exercice de toutes les forces de l'animal ; il n'agit qu'autant qu'il eſt affecté, c'eſt-à-dire, autant qu'il ſent ; & cette même partie, que nous regardons comme le

centre du ſentiment, ſera auſſi le centre des forces, ou, ſi l'on veut, le point d'appui commun ſur lequel elles s'exercent. Le diaphragme eſt dans l'animal ce que le collet eſt dans la plante, tous deux les diviſent tranſverſalement, tous deux ſervent de point d'appui aux forces oppoſées; car les forces qui dans un arbre pouſſent en haut les parties qui doivent former le tronc & les branches, portent & appuient ſur le collet, auſſi-bien que les forces oppoſées qui pouſſent en bas les parties qui forment les racines.

Pour peu qu'on s'examine, on s'apercevra aiſément que toutes les affections intimes, les émotions vives, les épanouiſſemens de plaiſir, les ſaiſiſſemens, les douleurs, les nauſées, les défaillances, toutes les impreſſions fortes des ſenſations devenues agréables ou déſagréables, ſe font ſentir au-dedans du corps, à la région même du diaphragme. Il n'y a au contraire nul indice de ſentiment dans le cerveau, & l'on n'a dans la tête que les ſenſations pures, ou plûtôt les repréſentations de ces mêmes ſenſations ſimples & dénuées des caractères du ſentiment; ſeulement on ſe ſouvient, on ſe rappelle que telle ou telle ſenſation nous a été agréable ou déſagréable; & ſi cette opération, qui ſe fait dans la tête, eſt ſuivie d'un ſentiment vif & réel, alors on en ſent l'impreſſion au-dedans du corps & toujours à la région du diaphragme. Ainſi dans le fœtus, où cette membrane eſt ſans exercice, le ſentiment eſt nul, ou ſi foible qu'il ne peut rien produire;

aussi les petits mouvemens que le fœtus se donne, sont plutôt machinaux que dépendans des sensations & de la volonté.

Quelle que soit la matière qui sert de véhicule au sentiment, & qui produit le mouvement musculaire, il est sûr qu'elle se propage par les nerfs, & se communique dans un instant indivisible d'une extrémité à l'autre du système sensible. De quelque manière que ce mouvement s'opère, que ce soit par des vibrations comme dans des cordes élastiques, que ce soit par un feu subtil, par une matière semblable à celle de l'électricité, laquelle non-seulement réside dans les corps animés, comme dans tous les autres corps, mais y est même continuellement régénérée par le mouvement du cœur & des poumons, par le frottement du sang dans les artères, & aussi par l'action des causes extérieures sur les organes des sens, il est encore sûr que les nerfs & les membranes sont les seules parties sensibles dans le corps animal. Le sang, la lymphe, toutes les autres liqueurs, les graisses, les os, les chairs, tous les autres solides, sont par eux-mêmes insensibles; la cervelle l'est aussi, c'est une substance molle & sans élasticité, incapable dès-lors de produire, de propager ou de rendre le mouvement, les vibrations ou les ébranlemens du sentiment. Les méninges au contraire sont très-sensibles, ce sont les enveloppes de tous les nerfs; elles prennent, comme eux, leur origine dans la tête, elles se divisent comme les branches des nerfs,

nerfs, & s'étendent juſqu'à leurs plus petites ramifications; ce ſont, pour ainſi dire, des nerfs aplatis, elles ſont de la même ſubſtance, elles ont à peu-près le même degré d'élaſticité, elles font partie, & partie néceſſaire, du ſyſtème ſenſible. Si l'on veut donc que le ſiége des ſenſations ſoit dans la tête, il ſera dans les méninges, & non dans la partie médullaire du cerveau, dont la ſubſtance eſt toute différente.

Ce qui a pu donner lieu à cette opinion, que le ſiége de toutes les ſenſations & le centre de toute ſenſibilité étoient dans le cerveau, c'eſt que les nerfs, qui ſont les organes du ſentiment, aboutiſſent tous à la cervelle, qu'on a regardée dès-lors comme la ſeule partie commune qui pût en recevoir tous les ébranlemens, toutes les impreſſions. Cela ſeul a ſuffi pour faire du cerveau le principe du ſentiment, l'organe eſſentiel des ſenſations, en un mot le *ſenſorium* commun. Cette ſuppoſition a paru ſi ſimple & ſi naturelle, qu'on n'a fait aucune attention à l'impoſſibilité phyſique qu'elle renferme, & qui cependant eſt aſſez évidente; car comment ſe peut-il qu'une partie inſenſible, une ſubſtance molle & inactive, telle qu'eſt la cervelle, ſoit l'organe même du ſentiment & du mouvement! comment ſe peut-il que cette partie molle & inſenſible, non-ſeulement reçoive ces impreſſions, mais les conſerve long-temps & en propage les ébranlemens dans toutes les parties ſolides & ſenſibles! L'on dira peut-être, d'après Deſcartes, ou d'après M. de la Peyronie,

que ce n'eſt point dans la cervelle, mais dans la glande pinéale ou dans le corps calleux que réſide ce principe; mais il ſuffit de jeter les yeux ſur la conformation du cerveau pour reconnoître que ces parties, la glande pinéale, le corps calleux, dans leſquelles on a voulu mettre le ſiége des ſenſations, ne tiennent point aux nerfs, qu'elles ſont toutes environnées de la ſubſtance inſenſible de la cervelle, & ſéparées des nerfs de manière qu'elles ne peuvent en recevoir les mouvemens, & dès-lors ces ſuppoſitions tombent auſſi-bien que la première.

Mais quel ſera donc l'uſage, quelles ſeront les fonctions de cette partie ſi noble, ſi capitale! Le cerveau ne ſe trouve-t-il pas dans tous les animaux! n'eſt-il pas, dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiſeaux, qui tous ont beaucoup de ſentiment, plus étendu, plus grand, plus conſidérable que dans les poiſſons, les inſectes & les autres animaux, qui en ont peu! Dès qu'il eſt comprimé, tout mouvement n'eſt-il pas ſuſpendu! toute action ne ceſſe-t-elle pas! Si cette partie n'eſt pas le principe du mouvement, pourquoi y eſt-elle ſi néceſſaire, ſi eſſentielle! pourquoi même eſt-elle proportionnelle, dans chaque eſpèce d'animal, à la quantité de ſentiment dont il eſt doué!

Je crois pouvoir répondre d'une manière ſatisfaiſante à ces queſtions, quelque difficiles qu'elles paroiſſent; mais pour cela il faut ſe prêter un inſtant à ne voir avec moi le cerveau que comme de la cervelle, & n'y rien

ſuppoſer que ce que l'on peut y apercevoir par une inſpection attentive & par un examen réfléchi. La cervelle, auſſi-bien que la moëlle alongée & la moëlle épinière, qui n'en ſont que la prolongation, eſt une eſpèce de mucilage à peine organiſé ; on y diſtingue ſeulement les extrémités des petites artères qui y aboutiſſent en très-grand nombre, & qui n'y portent pas du ſang, mais une lymphe blanche & nourricière : ces mêmes petites artères, ou vaiſſeaux lymphatiques, paroiſſent dans toute leur longueur en forme de filets très-déliés lorſqu'on deſunit les parties de la cervelle par la macération. Les nerfs au contraire ne pénètrent point la ſubſtance de la cervelle, ils n'aboutiſſent qu'à la ſurface ; ils perdent auparavant leur ſolidité, leur élaſticité ; & les dernières extrémités des nerfs, c'eſt-à-dire, les extrémités les plus voiſines du cerveau, ſont molles & preſque mucilagineuſes. Par cette expoſition, dans laquelle il n'entre rien d'hypothétique, il paroît que le cerveau, qui eſt nourri par les artères lymphatiques, fournit à ſon tour la nourriture aux nerfs, & que l'on doit les conſidérer comme une eſpèce de végétation qui part du cerveau par troncs & par branches, leſquelles ſe diviſent enſuite en une infinité de rameaux. Le cerveau eſt aux nerfs ce que la terre eſt aux plantes ; les dernières extrémités des nerfs ſont les racines qui, dans tout végétal, ſont plus tendres & plus molles que le tronc ou les branches ; elles contiennent une matière ductile, propre à faire croître & à nourrir l'arbre

des nerfs; elles tirent cette matière ductile de la substance même du cerveau, auquel les artères rapportent continuellement la lymphe nécessaire pour y suppléer. Le cerveau, au lieu d'être le siége des sensations, le principe du sentiment, ne sera donc qu'un organe de secrétion & de nutrition, mais un organe très-essentiel, sans lequel les nerfs ne pourroient ni croître, ni s'entretenir.

Cet organe est plus grand dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans les oiseaux, parce que le nombre ou le volume des nerfs, dans ces animaux, est plus grand que dans les poissons & les insectes, dont le sentiment est foible par cette même raison; ils n'ont qu'un petit cerveau proportionné à la petite quantité de nerfs qu'il nourrit. Et je ne puis me dispenser de remarquer à cette occasion, que l'homme n'a pas, comme on l'a prétendu, le cerveau plus grand qu'aucun des animaux; *car il y a des* espèces de singes & de cétacées qui, proportionnellement au volume de leur corps, ont plus de cerveau que l'homme; autre fait qui prouve que le cerveau n'est ni le siége des sensations, ni le principe du sentiment, puisqu'alors ces animaux auroient plus de sensations & plus de sentiment que l'homme.

Si l'on considère la manière dont se fait la nutrition des plantes, on observera qu'elles ne tirent pas les parties grossières de la terre ou de l'eau; il faut que ces parties soient réduites par la chaleur en vapeurs ténues,

pour que les racines puissent les pomper. De même, dans les nerfs, la nutrition ne se fait qu'au moyen des parties les plus subtiles de l'humidité du cerveau, qui sont pompées par les extrémités ou racines des nerfs, & de-là sont portées dans toutes les branches du système sensible: ce système fait, comme nous l'avons dit, un tout dont les parties ont une connexion si serrée, une correspondance si intime, qu'on ne peut en blesser une sans ébranler violemment toutes les autres; la blessure, le simple tiraillement du plus petit nerf, suffit pour causer une vive irritation dans tous les autres, & mettre le corps en convulsion; & l'on ne peut faire cesser la douleur & les convulsions qu'en coupant ce nerf au-dessus de l'endroit lézé, mais dès-lors toutes les parties auxquelles le nerf aboutissoit deviennent à jamais immobiles, insensibles. Le cerveau ne doit pas être considéré comme partie du même genre, ni comme portion organique du système des nerfs, puisqu'il n'a pas les mêmes propriétés, ni la même substance, n'étant ni solide, ni élastique, ni sensible. J'avoue que lorsqu'on le comprime, on fait cesser l'action du sentiment; mais cela même prouve que c'est un corps étranger à ce système, qui agissant alors par son poids sur les extrémités des nerfs, les presse & les engourdit, de la même manière qu'un poids appliqué sur le bras, la jambe, ou sur quelqu'autre partie du corps, en engourdit les nerfs, & en amortit le sentiment. Il est si vrai que cette cessation

de ſentiment par la compreſſion n'eſt qu'une ſuſpenſion, un engourdiſſement, qu'à l'inſtant où le cerveau ceſſe d'être comprimé le ſentiment renaît & le mouvement ſe rétablit. J'avoue encore qu'en déchirant la ſubſtance médullaire, & en bleſſant le cerveau juſques au corps calleux, la convulſion, la privation de ſentiment, & la mort même ſuit; mais c'eſt qu'alors les nerfs ſont entièrement dérangés, qu'ils ſont, pour ainſi dire, déracinés & bleſſés tous enſemble & dans leur origine.

Je pourrois ajouter à toutes ces raiſons des faits particuliers, qui prouvent également que le cerveau n'eſt ni le centre du ſentiment, ni le ſiége des ſenſations. On a vu des animaux, & même des enfans, naître ſans tête & ſans cerveau, qui cependant avoient ſentiment, mouvement & vie. Il y a des claſſes entières d'animaux, comme les inſectes & les vers, dans leſquels le cerveau ne fait point une maſſe diſtincte ni un volume *ſenſible*; *ils ont* ſeulement une partie correſpondante à la moëlle alongée & à la moëlle épinière. Il y auroit donc plus de raiſon de mettre le ſiége des ſenſations & du ſentiment dans la moëlle épinière qui ne manque à aucun animal, que dans le cerveau qui n'eſt pas une partie générale & commune à tous les êtres ſenſibles.

Le plus grand obſtacle à l'avancement des connoiſſances de l'homme eſt moins dans les choſes même, que dans la manière dont il les conſidère; quelque compliquée que ſoit la machine de ſon corps, elle eſt encore

plus ſimple que ſes idées. Il eſt moins difficile de voir la Nature telle qu'elle eſt, que de la reconnoître telle qu'on nous la préſente ; elle ne porte qu'un voile, nous lui donnons un maſque, nous la couvrons de préjugés, nous ſuppoſons qu'elle agit, qu'elle opère comme nous agiſſons & penſons. Cependant ſes actes ſont évidens, & nos penſées ſont obſcures ; nous portons dans ſes ouvrages les abſtractions de notre eſprit, nous lui prêtons nos moyens, nous ne jugeons de ſes fins que par nos vues, & nous mêlons perpétuellement à ſes opérations qui ſont conſtantes, à ſes faits qui ſont toujours certains, le produit illuſoire & variable de notre imagination.

Je ne parle point de ces ſyſtèmes purement arbitraires, de ces hypothèſes frivoles, imaginaires, dans leſquelles on reconnoît à la première vue qu'on nous donne la chimère au lieu de la réalité ; j'entends les méthodes par leſquelles on recherche la Nature. La route expérimentale elle-même a produit moins de vérités que d'erreurs : cette voie, quoique la plus ſûre, ne l'eſt néanmoins qu'autant qu'elle eſt bien dirigée ; pour peu qu'elle ſoit oblique, on arrive à des plages ſtériles, où l'on ne voit obſcurément que quelques objets épars ; cependant on s'efforce de les raſſembler, en leur ſuppoſant des rapports entre eux & des propriétés communes ; & comme l'on paſſe & repaſſe avec complaiſance ſur les pas tortueux qu'on a faits, le chemin paroît frayé,

& quoiqu'il n'aboutiſſe à rien, tout le monde le ſuit, on adopte la méthode, & l'on en reçoit les conſéquences comme principes. Je pourrois en donner la preuve en expoſant à nu l'origine de ce que l'on appelle principes dans toutes les ſciences, abſtraites ou réelles : dans les premières, la baſe générale des principes eſt l'abſtraction, c'eſt-à-dire, une ou pluſieurs ſuppoſitions *(b)*; dans les autres, les principes ne ſont que les conſéquences, bonnes ou mauvaiſes, des méthodes que l'on a ſuivies. Et pour ne parler ici que de l'anatomie, le premier qui, ſurmontant la répugnance naturelle, s'aviſa d'ouvrir un corps humain, ne crut-il pas qu'en le parcourant, en le diſſéquant, en le diviſant dans toutes ſes parties, il en connoîtroit bien-tôt la ſtructure, le mécaniſme & les fonctions ! mais ayant trouvé la choſe infiniment plus compliquée qu'on ne penſoit, il fallut bien-tôt renoncer à ces prétentions, & l'on fut *obligé* de faire une méthode, non pas pour connoître & juger, mais ſeulement pour voir, & voir avec ordre. Cette méthode ne fut pas l'ouvrage d'un ſeul homme, puiſqu'il a fallu tous les ſiècles pour la perfectionner, & qu'encore aujourd'hui elle occupe ſeule nos plus habiles Anatomiſtes ; cependant cette méthode n'eſt pas la ſcience, ce n'eſt que le chemin qui devroit y conduire, & qui

(b) Voyez les preuves que j'en donne, à la fin du premier Diſcours.

peut-être

peut-être y auroit conduit en effet, ſi, au lieu de toujours marcher ſur la même ligne, dans un ſentier étroit, on eût étendu la voie & mené de front l'anatomie de l'homme & celle des animaux. Car quelle connoiſſance réelle peut-on tirer d'un objet iſolé! le fondement de toute ſcience n'eſt-il pas dans la comparaiſon que l'eſprit humain ſait faire des objets ſemblables & différens, de leurs propriétés analogues ou contraires, & de toutes leurs qualités relatives! L'abſolu, s'il exiſte, n'eſt pas du reſſort de nos connoiſſances, nous ne jugeons & ne pouvons juger des choſes que par les rapports qu'elles ont entre elles; ainſi, toutes les fois que dans une méthode on ne s'occupe que du ſujet, qu'on le conſidère ſeul & indépendamment de ce qui lui reſſemble & de ce qui en diffère, on ne peut arriver à aucune connoiſſance réelle, encore moins s'élever à aucun principe général; on ne pourra donner que des noms & faire des deſcriptions de la choſe & de toutes ſes parties: auſſi, depuis trois mille ans que l'on diſsèque des cadavres humains, l'anatomie n'eſt encore qu'une nomenclature, & à peine a-t-on fait quelques pas vers ſon objet réel, qui eſt la ſcience de l'économie animale. De plus, que de défauts dans la méthode elle-même, qui cependant devoit être claire & ſimple, puiſqu'elle dépend de l'inſpection & n'aboutit qu'à des dénominations! comme l'on a pris cette connoiſſance nominale pour la vraie ſcience, on ne s'eſt occupé qu'à augmenter, à multiplier

le nombre des noms, au lieu de limiter celui des choſes ; on s'eſt appeſanti ſur les détails, on a voulu trouver des différences où tout étoit ſemblable ; en créant de nouveaux noms, on a cru donner des choſes nouvelles ; on a décrit avec une exactitude minutieuſe les plus petites parties, & la deſcription de quelque partie encore plus petite, oubliée ou négligée par les Anatomiſtes précédens, s'eſt appelée découverte ; les dénominations elles-mêmes ayant ſouvent été priſes d'objets qui n'avoient aucun rapport avec ceux qu'on vouloit déſigner, n'ont ſervi qu'à augmenter la confuſion. Ce que l'on appelle *teſtes* & *nates* dans le cerveau, qu'eſt-ce autre choſe, ſinon des parties de cervelle ſemblables au tout, & qui ne méritoient pas un nom ! Ces noms empruntés à l'aventure, ou donnés par préjugé, ont enſuite produit eux-mêmes de nouveaux préjugés & des opinions de haſard ; d'autres noms donnés à des *parties mal vues*, ou qui même n'exiſtoient pas, ont été de nouvelles ſource d'erreurs. Que de fonctions & d'uſages n'a-t-on pas voulu donner à la glande pinéale, à l'eſpace prétendu vide qu'on appelle la *voûte* dans le cerveau, tandis que l'une n'eſt qu'une glande, & qu'il eſt fort douteux que l'autre exiſte, puiſque cet eſpace vide n'eſt peut-être produit que par la main de l'Anatomiſte & la méthode de diſſection *(c)* !

(c) *Voyez* à ce ſujet le Diſcours de Sténon.

Ce qu'il y a de plus difficile dans les ſciences n'eſt donc pas de connoître les choſes qui en ſont l'objet direct, mais c'eſt qu'il faut auparavant les dépouiller d'une infinité d'enveloppes dont on les a couvertes, leur ôter toutes les fauſſes couleurs dont on les a maſquées, examiner le fondement & le produit de la méthode par laquelle on les recherche, en ſéparer ce que l'on y a mis d'arbitraire, & enfin tâcher de reconnoître les préjugés & les erreurs adoptées que ce mélange de l'arbitraire au réel a fait naître ; il faut tout cela pour retrouver la Nature; mais enſuite, pour la connoître, il ne faut plus que la comparer avec elle-même. Dans l'économie animale, elle nous paroît très-myſtérieuſe & très-cachée, non-ſeulement parce que le ſujet en eſt fort compliqué, & que le corps de l'homme eſt de toutes ſes productions la moins ſimple, mais ſur-tout parce qu'on ne l'a pas comparée avec elle-même, & qu'ayant négligé ces moyens de comparaiſon, qui ſeuls pouvoient nous donner des lumières, on eſt reſté dans l'obſcurité du doute, ou dans le vague des hypothèſes. Nous avons des milliers de volumes ſur la deſcription du corps humain, & à peine a-t-on quelques mémoires commencés ſur celle des animaux: dans l'homme, on a reconnu, nommé, décrit les plus petites parties, tandis que l'on ignore ſi dans les animaux l'on retrouve, non-ſeulement ces petites parties, mais même les plus grandes; on attribue certaines fonctions à de certains organes, ſans être informé

ſi dans d'autres êtres, quoique privés de ces organes, les mêmes fonctions ne s'exercent pas; en ſorte que dans toutes ces explications qu'on a voulu donner des différentes parties de l'économie animale, on a eu le double déſavantage d'avoir d'abord attaqué le ſujet le plus compliqué, & enſuite d'avoir raiſonné ſur ce même ſujet ſans fondement de relation, & ſans le ſecours de l'analogie.

Nous avons ſuivi par-tout, dans le cours de cet ouvrage, une méthode très-différente: comparant toujours la Nature avec elle-même, nous l'avons conſidérée dans ſes rapports, dans ſes oppoſés, dans ſes extrêmes; & pour ne citer ici que les parties relatives à l'économie animale, que nous avons eu occaſion de traiter, comme la génération, les ſens, le mouvement, le ſentiment, la nature des animaux, il ſera aiſé de reconnoître qu'après le travail, quelquefois long, mais toujours néceſſaire, pour écarter les fauſſes idées, détruire les préjugés, ſéparer l'arbitraire du réel de la choſe, le ſeul art que nous ayons employé eſt la comparaiſon: ſi nous avons réuſſi à répandre quelque lumière ſur ces ſujets, il faut moins l'attribuer au génie, qu'à cette méthode que nous avons ſuivie conſtamment, & que nous avons rendue auſſi générale, auſſi étendue que nos connoiſſances nous l'ont permis. Et comme tous les jours nous en acquérons de nouvelles par l'examen & la diſſection des parties intérieures des animaux, & que pour bien raiſonner ſur

l'économie animale, il faut avoir vu de cette façon au moins tous les genres d'animaux différens, nous ne nous presserons pas de donner des idées générales avant d'avoir présenté les résultats particuliers.

Nous nous contenterons de rappeler certains faits qui, quoique dépendans de la théorie du sentiment & de l'appétit, sur laquelle nous ne voulons pas, quant à présent, nous étendre davantage, suffiront cependant seuls pour prouver que l'homme dans l'état de nature, ne s'est jamais borné à vivre d'herbes, de graines ou de fruits; & qu'il a dans tous les temps, aussi-bien que la plupart des animaux, cherché à se nourrir de chair.

La diète Pythagorique, préconisée par des Philosophes anciens & nouveaux, recommandée même par quelques Médecins, n'a jamais été indiquée par la Nature. Dans le premier âge aux siècles d'or, l'homme innocent comme la colombe, mangeoit du gland, buvoit de l'eau; trouvant par-tout sa subsistance, il étoit sans inquiétude, vivoit indépendant, toujours en paix avec lui-même, avec les animaux; mais dès qu'oubliant sa noblesse, il sacrifia sa liberté pour se réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'or & de la paix; la cruauté, le goût de la chair & du sang furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs & les arts achevèrent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les temps certains Philosophes austères, sauvages par tempérament, ont reproché à

l'homme en ſociété; rehauſſant leur orgueil individuel par l'humiliation de l'eſpèce entière, ils ont expoſé ce tableau, qui ne vaut que par le contraſte, & peut-être parce qu'il eſt bon de préſenter quelquefois aux hommes des chimères de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'abſtinence entière de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t-il jamais exiſté! n'eſt-ce pas un apologue, une fable, où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples! peut-on même ſuppoſer qu'il y eût des vertus avant la ſociété! peut-on dire de bonne foi que cet état ſauvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fût plus digne que l'homme citoyen civiliſé! Oui, car tous les malheurs viennent de la ſociété; & qu'importe qu'il y eût des vertus dans l'état de nature, s'il y avoit du bonheur, ſi l'homme dans cet état étoit ſeulement moins malheureux qu'il ne l'eſt! la liberté, la ſanté, la force, ne ſont-elles pas préférables à la molleſſe, à la ſenſualité, à la volupté même, accompagnées de l'eſclavage! La privation des peines vaut bien l'uſage des plaiſirs; & pour être heureux, que faut-il, ſinon de ne rien deſirer!

Si cela eſt, diſons en même temps qu'il eſt plus doux de végéter que de vivre, de ne rien appéter que de ſatisfaire ſon appétit, de dormir d'un ſommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir & pour ſentir; conſentons à laiſſer notre ame dans l'engourdiſſement,

notre esprit dans les ténèbres, à ne nous jamais servir ni de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-dessous des animaux, à n'être enfin que des masses de matière brute attachées à la terre.

Mais au lieu de disputer, discutons ; après avoir dit des raisons, donnons des faits. Nous avons sous les yeux, non l'état idéal, mais l'état réel de nature : le sauvage habitant les déserts est-il un animal tranquille ? est-il un homme heureux ? Car nous ne supposerons pas avec un Philosophe, l'un des plus fiers censeurs de notre humanité *(d)*, qu'il y a une plus grande distance de l'homme en pure nature au sauvage, que du sauvage à nous ; que les âges qui se sont écoulés avant l'invention de l'art de la parole, ont été bien plus longs que les siècles qu'il a fallu pour perfectionner les signes & les langues, parce qu'il me paroît que lorsqu'on veut raisonner sur des faits, il faut éloigner les suppositions, & se faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuisé tout ce que la Nature nous offre. Or nous voyons qu'on descend par degrés assez insensibles des Nations les plus éclairées, les plus polies, à des peuples moins industrieux ; de ceux-ci à d'autres plus grossiers, mais encore soumis à des Rois, à des loix ; de ces hommes grossiers aux sauvages, qui ne se ressemblent pas tous, mais chez lesquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples

(d) M. Rousseau.

policés ; que les uns forment des nations assez nombreuses soumises à des chefs ; que d'autres en plus petite société ne sont soumis qu'à des usages ; qu'enfin les plus solitaires, les plus indépendans, ne laissent pas de former des familles & d'être soumis à leurs pères. Un Empire, un Monarque, une famille, un père, voilà les deux extrêmes de la société : ces extrêmes sont aussi les limites de la Nature ; si elles s'étendoient au-delà, n'auroit-on pas trouvé, en parcourant toutes les solitudes du globe, des animaux humains privés de la parole, sourds à la voix comme aux signes, les mâles & les femelles dispersés, les petits abandonnés, &c ! Je dis même qu'à moins de prétendre que la constitution du corps humain fût toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & que son accroissement fût bien plus prompt, il n'est pas possible de soutenir que l'homme ait jamais existé sans former des familles, puisque les enfans *périroient s'ils* n'étoient secourus & soignés pendant plusieurs années, au lieu que les animaux nouveaux-nés n'ont besoin de leur mère que pendant quelques mois. Cette nécessité physique suffit donc seule pour démontrer que l'espèce humaine n'a pu durer & se multiplier qu'à la faveur de la société ; que l'union des pères & mères aux enfans est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Or cette union ne peut manquer de produire un attachement respectif & durable entre les parens & l'enfant, & cela seul suffit encore pour qu'ils s'accoutument entre eux à des

gestes,

geftes, à des fignes, à des fons, en un mot à toutes les expreffions du fentiment & du befoin; ce qui eft auffi prouvé par le fait, puifque les Sauvages les plus folitaires ont, comme les autres hommes, l'ufage des fignes & de la parole.

Ainfi l'état de pure nature eft un état connu; c'eft le Sauvage vivant dans le défert, mais vivant en famille, connoiffant fes enfans, connu d'eux, ufant de la parole & fe faifant entendre. La fille fauvage ramaffée dans les bois de Champagne, l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre, ne prouvent pas le contraire; ils avoient vécu dans une folitude abfolue, ils ne pouvoient donc avoir aucune idée de fociété, aucun ufage des fignes ou de la parole; mais s'ils fe fuffent feulement rencontrés, la pente de nature les auroit entraînés, le plaifir les auroit réunis; attachés l'un à l'autre, ils fe feroient bien-tôt entendus, ils auroient d'abord parlé la langue de l'amour entre eux, & enfuite celle de la tendreffe entre eux & leurs enfans; & d'ailleurs ces deux Sauvages étoient iffus d'hommes en fociété & avoient fans doute été abandonnés dans les bois, non pas dans le premier âge, car ils auroient péri, mais à quatre, cinq ou fix ans, à l'âge en un mot auquel ils étoient déjà affez forts de corps pour fe procurer leur fubfiftance, & encore trop foibles de tête pour conferver les idées qu'on leur avoit communiquées.

Examinons donc cet homme en pure nature, c'eft-

à-dire, ce Sauvage en famille. Pour peu qu'elle prospère, il sera bientôt le chef d'une société plus nombreuse, dont tous les membres auront les mêmes manières, suivront les mêmes usages & parleront la même langue; à la troisième, ou tout au plus tard à la quatrième génération, il y aura de nouvelles familles qui pourront demeurer séparées, mais qui, toujours réunies par les liens communs des usages & du langage, formeront une petite nation, laquelle s'augmentant avec le temps, pourra, suivant les circonstances, ou devenir un peuple, ou demeurer dans un état semblable à celui des Nations sauvages que nous connoissons. Cela dépendra sur-tout de la proximité ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux se trouveront des hommes policés: si sous un climat doux, dans un terrein abondant, ils peuvent en liberté occuper un espace considérable au-delà duquel ils ne rencontrent que des solitudes ou des hommes tout aussi neufs qu'eux, ils demeureront sauvages & deviendront, suivant d'autres circonstances, ennemis ou amis de leurs voisins; mais lorsque sous un ciel dur, dans une terre ingrate, ils se trouveront gênés entre eux par le nombre & serrés par l'espace, ils feront des colonies ou des irruptions, ils se répandront, ils se confondront avec les autres peuples dont ils seront devenus les conquérans ou les esclaves. Ainsi l'homme, en tout état, dans toutes les situations & sous tous les climats, tend également à la société; c'est un effet constant d'une cause

néceſſaire, puiſqu'elle tient à l'eſſence même de l'eſpèce, c'eſt-à-dire, à ſa propagation.

Voilà pour la ſociété; elle eſt, comme l'on voit, fondée ſur la Nature. Examinant de même quels ſont les appétits, quel eſt le goût de nos Sauvages, nous trouverons qu'aucun ne vit uniquement de fruits, d'herbes ou de graines, que tous préfèrent la chair & le poiſſon aux autres alimens, que l'eau pure leur déplaît, & qu'ils cherchent les moyens de faire eux-mêmes ou de ſe procurer d'ailleurs une boiſſon moins inſipide. Les Sauvages du Midi boivent l'eau du palmier; ceux du Nord avalent à longs traits l'huile dégoûtante de la baleine; d'autres font des boiſſons fermentées, & tous en général ont le goût le plus décidé, la paſſion la plus vive pour les liqueurs fortes. Leur induſtrie, dictée par les beſoins de première néceſſité, excitée par leurs appétits naturels, ſe réduit à faire des inſtrumens pour la chaſſe & pour la pêche. Un arc, des flèches, une maſſue, des filets, un canot, voilà le ſublime de leurs arts, qui tous n'ont pour objet que les moyens de ſe procurer une ſubſiſtance convenable à leur goût. Et ce qui convient à leur goût convient à la Nature; car, comme nous l'avons déjà dit *(e)*, l'homme ne pourroit pas ſe nourrir d'herbe ſeule, il périroit d'inanition s'il ne prenoit des alimens

(e) Voyez dans le *premier Volume* des Quadrupèdes, l'article du Bœuf.

plus substantiels ; n'ayant qu'un estomac & des intestins courts, il ne peut pas, comme le bœuf qui a quatre estomacs & des boyaux très-longs, prendre à la fois un grand volume de cette maigre nourriture, ce qui seroit cependant absolument nécessaire pour compenser la qualité par la quantité. Il en est à peu-près de même des fruits & des graines, elles ne lui suffiroient pas, il en faudroit encore un trop grand volume pour fournir à la quantité de molécules organiques nécessaire à la nutrition ; & quoique le pain soit fait de ce qu'il y a de plus pur dans le blé, que le blé même & nos autres grains & légumes, ayant été perfectionnés par l'art, soient plus substantiels & plus nourrissans que les graines qui n'ont que leurs qualités naturelles, l'homme, réduit au pain & aux légumes pour toute nourriture, traîneroit à peine une vie foible & languissante.

Voyez ces pieux solitaires qui *s'abstiennent de tout* ce qui a eu vie, qui, par de saints motifs, renoncent aux dons du Créateur, se privent de la parole, fuient la société, s'enferment dans des murs sacrés contre lesquels se brise la Nature ; confinés dans ces asyles, ou plutôt dans ces tombeaux vivans, où l'on ne respire que la mort, le visage mortifié, les yeux éteints, ils ne jettent autour d'eux que des regards languissans, leur vie semble ne se soutenir que par efforts ; ils prennent leur nourriture sans que le besoin cesse : quoique soutenus par leur ferveur (car l'état de la tête fait à celui du corps) ils

ne résistent que pendant peu d'années à cette abstinence cruelle ; ils vivent moins qu'ils ne meurent chaque jour par une mort anticipée, & ne s'éteignent pas en finissant de vivre, mais en achevant de mourir.

Ainsi l'abstinence de toute chair, loin de convenir à la Nature, ne peut que la détruire : si l'homme y étoit réduit, il ne pourroit, du moins dans ces climats, ni subsister, ni se multiplier. Peut-être cette diète seroit possible dans les pays méridionaux, où les fruits sont plus cuits, les plantes plus substantielles, les racines plus succulentes, les graines plus nourries ; cependant les Brachmanes sont plutôt une secte qu'un peuple, & leur religion, quoique très-ancienne, ne s'est guère étendue au-delà de leurs écoles, & jamais au-delà de leur climat.

Cette religion, fondée sur la métaphysique, est un exemple frappant du sort des opinions humaines. On ne peut pas douter, en ramassant les débris qui nous restent, que les sciences n'aient été très-anciennement cultivées, & perfectionnées peut-être au-delà de ce qu'elles le sont aujourd'hui. On a su avant nous que tous les êtres animés contenoient des molécules indestructibles, toujours vivantes, & qui passoient de corps en corps. Cette vérité, adoptée par les Philosophes, & ensuite par un grand nombre d'hommes, ne conserva sa pureté que pendant les siècles de lumière : une révolution de ténèbres ayant succédé, on ne se souvint des molécules organiques

vivantes, que pour imaginer que ce qu'il y avoit de vivant dans l'animal étoit apparemment un tout indeſtructible qui ſe ſéparoit du corps après la mort. On appela ce tout idéal, une ame qu'on regarda bientôt comme un être réellement exiſtant dans tous les animaux; & joignant à cet être fantaſtique l'idée réelle, mais défigurée, du paſſage des molécules vivantes, on dit qu'après la mort cette ame paſſoit ſucceſſivement & perpétuellement de corps en corps. On n'excepta pas l'homme; on joignit bientôt le moral au métaphyſique; on ne douta pas que cet être ſurvivant ne conſervât, dans ſa tranſmigration, ſes ſentimens, ſes affections, ſes deſirs; les têtes foibles frémirent! Quelle horreur en effet pour cette ame, lorſqu'au ſortir d'un domicile agréable, il falloit aller habiter le corps infect d'un animal immonde! On eut d'autres frayeurs (chaque crainte produit ſa ſuperſtition) on eut peur en tuant un animal, d'égorger ſa *maîtreſſe ou ſon* père; on reſpecta toutes les bêtes, on les regarda comme ſon prochain; on dit enfin qu'il falloit, par amour, par devoir, s'abſtenir de tout ce qui avoit eu vie. Voilà l'origine & le progrès de cette religion, la plus ancienne du continent des Indes; origine qui indique aſſez que la vérité livrée à la multitude eſt bientôt défigurée; qu'une opinion philoſophique ne devient opinion populaire, qu'après avoir changé de forme; mais qu'au moyen de cette préparation elle peut devenir une religion d'autant mieux fondée, que le préjugé ſera plus général, &

d'autant plus respectée, qu'ayant pour base des vérités mal entendues, elle sera nécessairement environnée d'obscurités, & par conséquent paroîtra mystérieuse, auguste, incompréhensible; qu'ensuite, la crainte se mêlant au respect, cette religion dégénérera en superstitions, en pratiques ridicules, lesquelles cependant prendront racine, produiront des usages qui seront d'abord scrupuleusement suivis, mais qui s'altérant peu-à-peu, changeront tellement avec le temps, que l'opinion même dont ils ont pris naissance ne se conservera plus que par de fausses traditions, par des proverbes, & finira par des contes puériles & des absurdités; d'où l'on doit conclure que toute religion fondée sur des opinions humaines est fausse & variable, & qu'il n'a jamais appartenu qu'à Dieu de nous donner la vraie religion, qui ne dépendant pas de nos opinions, est inaltérable, constante, & sera toujours la même.

Mais revenons à notre sujet. L'abstinence entière de la chair ne peut qu'affoiblir la Nature. L'homme, pour se bien porter, a non-seulement besoin d'user de cette nourriture solide, mais même de la varier. S'il veut acquérir une vigueur complète, il faut qu'il choisisse ce qui lui convient le mieux; & comme il ne peut se maintenir dans un état actif qu'en se procurant des sensations nouvelles, il faut qu'il donne à ses sens toute leur étendue, qu'il se permette la variété des mets comme celle des autres objets, & qu'il prévienne le dégoût

qu'occaſionne l'uniformité de nourriture; mais qu'il évite les excès, qui ſont encore plus nuiſibles que l'abſtinence.

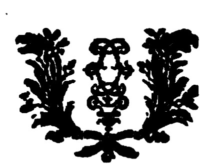
Les animaux qui n'ont qu'un eſtomac & les inteſtins courts, ſont forcés comme l'homme, à ſe nourrir de chair. On s'aſſurera de ce rapport & de cette vérité en comparant, au moyen de nos deſcriptions, le volume relatif du canal inteſtinal dans les animaux carnaſſiers & dans ceux qui ne vivent que d'herbes; on trouvera toujours que cette différence dans leur manière de vivre dépend de leur conformation, & qu'ils prennent une nourriture plus ou moins ſolide, relativement à la capacité plus ou moins grande du magaſin qui doit la recevoir.

Cependant il n'en faut pas conclure que les animaux qui ne vivent que d'herbes ſoient, par néceſſité phyſique, réduits à cette ſeule nourriture, comme les animaux carnaſſiers ſont, par cette même néceſſité, *forcés à ſe nourrir* de chair; nous diſons ſeulement que ceux qui ont pluſieurs eſtomacs, ou des boyaux très-amples, peuvent ſe paſſer de cet aliment ſubſtantiel & néceſſaire aux autres; mais nous ne diſons pas qu'ils ne puſſent en uſer, & que ſi la Nature leur eût donné des armes, non-ſeulement pour ſe défendre, mais pour attaquer & pour ſaiſir, ils n'en euſſent fait uſage & ne ſe fuſſent bientôt accoutumés à la chair & au ſang, puiſque nous voyons que les moutons, les veaux, les chèvres, les chevaux, mangent avidement le lait, les œufs, qui ſont des nourritures animales, & que,

& que, ſans être aidés de l'habitude, ils ne refuſent pas la viande hachée & aſſaiſonnée de ſel. On pourroit donc dire que le goût pour la chair & pour les autres nourritures ſolides eſt l'appétit général de tous les animaux, qui s'exerce avec plus ou moins de véhémence ou de modération, ſelon la conformation particulière de chaque animal, puiſqu'à prendre la Nature entière, ce même appétit ſe trouve non-ſeulement dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes, mais auſſi dans les oiſeaux, dans les poiſſons, dans les inſectes & dans les vers, auxquels en particulier il ſemble que toute chair ait été ultérieurement deſtinée.

La nutrition, dans tous les animaux, ſe fait par les molécules organiques, qui ſéparées du marc de la nourriture au moyen de la digeſtion, ſe mêlent avec le ſang & s'aſſimilent à toutes les parties du corps. Mais indépendamment de ce grand effet, qui paroît être le principal but de la Nature, & qui eſt proportionnel à la qualité des alimens, ils en produiſent un autre qui ne dépend que de leur quantité, c'eſt-à-dire, de leur maſſe & de leur volume. L'eſtomac & les boyaux ſont des membranes ſouples, qui forment au-dedans du corps une capacité très-conſidérable, ces membranes, pour ſe ſoutenir dans leur état de tenſion, & pour contre-balancer les forces des autres parties qui les avoiſinent, ont beſoin d'être toujours remplies en partie : ſi, faute de prendre de la nourriture, cette grande capacité ſe trouve

entièrement vide, les membranes n'étant plus ſoutenues au-dedans, s'affaiſſent, ſe rapprochent, ſe collent l'une contre l'autre, & c'eſt ce qui produit l'affaiſſement & la foibleſſe, qui ſont les premiers ſymptômes de l'extrême beſoin. Les alimens, avant de ſervir la nutrition du corps, lui ſervent donc de leſt; leur préſence, leur volume, eſt néceſſaire pour maintenir l'équilibre entre les parties intérieures qui agiſſent & réagiſſent toutes les unes contre les autres. Lorſqu'on meurt par la faim, c'eſt donc moins parce que le corps n'eſt pas nourri, que parce qu'il n'eſt plus leſté; auſſi les animaux, ſur-tout les plus gourmands, les plus voraces, lorſqu'ils ſont preſſés par le beſoin, ou ſeulement avertis par la défaillance qu'occaſionne le vide intérieur, ne cherchent qu'à le remplir, & avalent de la terre & des pierres: nous avons trouvé de la glaiſe dans l'eſtomac d'un loup; j'ai vu des cochons en manger; la plupart des oiſeaux avalent des cailloux, &c. Et ce n'eſt point par goût, mais par néceſſité, & parce que le plus preſſant n'eſt pas de rafraîchir le ſang par un chyle nouveau, mais de maintenir l'équilibre des forces dans les grandes parties de la machine animale.



LE LOUP.*

LE Loup eſt l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair eſt le plus véhément; & quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la Nature les moyens de le ſatisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruſe, de l'agilité, de la force, tout ce qui eſt néceſſaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, ſaiſir & dévorer ſa proie, cependant il meurt ſouvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proſcrit en mettant ſa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux ſauvages qui lui échappent par la vîteſſe de leur courſe, & qu'il ne peut ſurprendre que par haſard ou par patience, en les attendant long-temps, & ſouvent en vain, dans les endroits où ils doivent paſſer. Il eſt naturellement groſſier & poltron, mais il devient ingénieux par beſoin,

---

* Le loup; en Grec, Λύκος; en Latin, *lupus;* en Italien, *lupo;* en Eſpagnol, *lobo;* en Allemand, *wolff;* en Anglois, *wolf;* en Suédois, *ulf;* en Polonois, *wilk.*

Lupus, Geſner. *Icon. anim. quadrup. pag. 79.*

Lupus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 173.*

Canis caudâ rectâ, corpore breviore. Linn. edit. IV. *Canis caudâ incurvâ.* edit. VI.

Lupus vulgaris. Klein. *Hiſt. Nat. quadrup. pag. 70.*

Canis ex griſeo flaveſcens. Lupus vugaris. Briſſon. *Reg. animal. pag. 235.*

& hardi par néceſſité; preſſé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui ſont ſous la garde de l'homme, ceux ſur-tout qu'il peut emporter aiſément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux; & lorſque cette maraude lui réuſſit, il revient ſouvent à la charge, juſqu'à ce qu'ayant été bleſſé ou chaſſé & maltraité par les hommes & les chiens, il ſe recèle pendant le jour dans ſon fort, n'en ſort que la nuit, parcourt la campagne, rode autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte & creuſe la terre ſous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choiſir & d'emporter ſa proie. Lorſque ces courſes ne lui produiſent rien, il retourne au fond des bois, ſe met en quête, cherche, ſuit à la piſte, chaſſe, pourſuit les animaux ſauvages, dans l'eſpérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les ſaiſir dans leur fuite, & qu'ils en partageront la dépouille. Enfin, lorſque le beſoin eſt extrême, il s'expoſe à tout, attaque les femmes & les enfans, ſe jette même quelquefois ſur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finiſſent ordinairement par la rage & la mort.

Le loup, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, reſſemble ſi fort au chien, qu'il paroît être modelé ſur la même forme; cependant il n'offre tout au plus que le revers de l'empreinte, & ne préſente les mêmes caractères que ſous une face entièrement oppoſée: ſi la forme eſt ſemblable, ce qui en réſulte eſt bien contraire; le naturel

eſt ſi différent, que non-ſeulement ils ſont incompatibles, mais antipathiques par nature, ennemis par inſtinct. Un jeune chien friſſonne au premier aſpect du loup, il fuit à l'odeur ſeule, qui, quoique nouvelle, inconnue, lui répugne ſi fort, qu'il vient en tremblant ſe ranger, entre les jambes de ſon maître: un mâtin qui connoît ſes forces ſe hériſſe, s'indigne, l'attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite, & fait tous ſes efforts pour ſe délivrer d'une préſence qui lui eſt odieuſe; jamais ils ne ſe rencontrent ſans ſe fuir ou ſans combattre, & combattre à outrance, juſqu'à ce que la mort ſuive. Si le loup eſt le plus fort, il déchire, il dévore ſa proie; le chien, au contraire, plus généreux, ſe contente de la victoire, & ne trouve pas que *le corps d'un ennemi mort ſente bon*, il l'abandonne pour ſervir de pâture aux corbeaux, & même aux autres loups; car ils s'entre-dévorent, & lorſqu'un loup eſt grièvement bleſſé, les autres le ſuivent au ſang & s'attroupent pour l'achever.

Le chien même ſauvage, n'eſt pas d'un naturel farouche; il s'apprivoiſe aiſément, s'attache & demeure fidèle à ſon maître. Le loup pris jeune ſe prive, mais ne s'attache point, la nature eſt plus forte que l'éducation; il reprend avec l'âge ſon caractère féroce, & retourne dès qu'il le peut à ſon état ſauvage. Les chiens, même les plus groſſiers, cherchent la compagnie des autres animaux; ils ſont naturellement portés à les ſuivre, à les accompagner, & c'eſt par inſtinct ſeul & non par

éducation qu'ils savent conduire & garder les troupeaux. Le loup est au contraire l'ennemi de toute société, il ne fait pas même compagnie à ceux de son espèce: lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix, c'est un attroupement de guerre, qui se fait à grand bruit avec des hurlemens affreux, & qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent & retournent en silence à leur solitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle & la femelle; ils ne se cherchent qu'une fois par an, & ne demeurent que peu de temps ensemble. C'est en hiver que les louves deviennent en chaleur: plusieurs mâles suivent la même femelle, & cet attroupement est encore plus sanguinaire que le premier; car ils se la disputent cruellement, ils grondent, ils *frémissent*, *ils* se battent, ils se déchirent, & il arrive souvent qu'ils mettent en pièces celui d'entre eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-temps, lasse tous ses aspirans & se dérobe, pendant qu'ils dorment, avec le plus alerte ou le mieux aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours, & commence par les plus vieilles louves, celles des plus jeunes n'arrive que plus tard. Les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout temps: ils passent successivement de femelles en femelles à

mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir ; ils ont des vieilles à la fin de décembre, & finissent par les jeunes au mois de février & au commencement de mars. Le temps de la gestation est d'environ trois mois & demi *(a)*, & l'on trouve des louveteaux nouveaux-nés depuis la fin d'avril jusqu'au mois de juillet. Cette différence dans la durée de la gestation entre les louves, qui portent plus de cent jours, & les chiennes qui n'en portent guère plus de soixante, prouve que le loup & le chien, déjà si différens par le naturel, le sont aussi par le tempérament & par l'un des principaux résultats des fonctions de l'économie animale. Aussi le loup & le chien n'ont jamais été pris pour le même animal que par les Nomenclateurs en histoire naturelle, qui ne connoissant la Nature que superficiellement, ne la considèrent jamais pour lui donner toute son étendue, mais seulement pour la resserrer & la réduire à leur méthode, toujours fautive, & souvent démentie par les faits. Le chien & la louve ne peuvent ni s'accoupler *(b)*, ni produire ensemble, il n'y a pas de races intermédiaires entre eux ; ils sont d'un naturel tout opposé, d'un tempérament différent ; le loup vit plus long-temps que le chien, les louves ne portent qu'une fois par an, les chiennes portent

---

(a) *Voyez* le nouveau Traité de la Vénerie ; *Paris, 1750, pages 75 & 76.*

(b) *Voyez* les Expériences que j'ai faites à ce sujet, à l'article du chien.

deux ou trois fois. Ces différences si marquées sont plus que suffisantes pour démontrer que ces animaux sont d'espèces assez éloignées : d'ailleurs, en y regardant de près, on reconnoît aisément que même à l'extérieur, le loup diffère du chien par des caractères essentiels & constans. L'aspect de la tête est différent, la forme des os l'est aussi ; le loup a la cavité de l'œil obliquement posée, l'orbite inclinée, les yeux étincelans, brillans pendant la nuit ; il a le hurlement au lieu de l'aboiement, les mouvemens différens, la démarche plus égale, plus uniforme, quoique plus prompte & plus précipitée, le corps beaucoup plus fort & bien moins souple *(c)*, les membres plus fermes, les mâchoires & les dents plus grosses, le poil plus rude & plus fourré.

Mais ces animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures. Les loups s'accouplent comme les chiens, ils ont comme eux la verge osseuse & environnée d'un bourlet qui se gonfle & les empêche de se séparer. Lorsque les louves sont prêtes à mettre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, un endroit bien fourré, au milieu duquel elles aplanissent un espace

(c) Aristote a dit mal-à-propos que le loup avoit dans le cou un seul os continu ; le loup a, comme le chien & comme les autres animaux quadrupèdes, plusieurs vertèbres dans le cou, & il peut le fléchir & le plier de la même façon : on trouve seulement quelquefois une des vertèbres lombaires adhérente à la vertèbre voisine. *Voyez la description du squelette du loup, première édition.*

assez

aſſez conſidérable en coupant, en arrachant les épines avec les dents ; elles y apportent enſuite une grande quantité de mouſſe, & préparent un lit commode pour leurs petits ; elles en font ordinairement cinq ou ſix, quelquefois ſept, huit & même neuf, & jamais moins de trois ; ils naiſſent les yeux fermés comme les chiens, la mère les allaite pendant quelques ſemaines & leur apprend bientôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque temps après elle leur apporte des mulots, des levreaux, des perdrix, des volailles vivantes ; les louveteaux commencent par jouer avec elles, & finiſſent par les étrangler, la louve enſuite les déplume, les écorche, les déchire, & en donne une part à chacun. Ils ne ſortent du fort où ils ont pris naiſſance, qu'au bout de ſix ſemaines ou deux mois ; ils ſuivent alors leur mère qui les mène boire dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare voiſine ; elle les ramène au gîte, ou les oblige à ſe receler ailleurs lorſqu'elle craint quelque danger. Ils la ſuivent ainſi pendant pluſieurs mois. Quand on les attaque elle les défend de toutes ſes forces, & même avec fureur ; quoique dans les autres temps elle ſoit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle ; lorſqu'elle a des petits, elle devient intrépide, ſemble ne rien craindre pour elle, & s'expoſe à tout pour les ſauver : auſſi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation eſt faite, quand ils ſe ſentent aſſez forts pour n'avoir plus beſoin de ſecours ; c'eſt ordinairement à dix

mois ou un an, lorſqu'ils ont refait leurs premières dents, qui tombent à ſix mois *(d)*, & lorſqu'ils ont acquis de la force, des armes, & des talens pour la rapine.

Les mâles & les femelles ſont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Il eſt à croire que les femelles, comme dans preſque toutes les autres eſpèces, ſont à cet égard plus précoces que les mâles : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elles ne deviennent en chaleur tout au plus tôt qu'au ſecond hiver de leur vie, ce qui ſuppoſe dix-huit ou vingt mois d'âge, & qu'une louve que j'ai fait élever n'eſt entrée en chaleur qu'au troiſième hiver, c'eſt-à-dire, à plus de deux ans & demi. Les chaſſeurs *(e)* aſſurent que dans toutes les portées il y a plus de mâles que de femelles; cela confirme cette obſervation qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les eſpèces, à commencer par celle de l'homme, la Nature produit plus de mâles que de femelles. Ils diſent auſſi qu'il y a des loups qui dès le temps de la chaleur s'attachent à leur femelle, l'accompagnent toujours juſqu'à ce qu'elle ſoit ſur le point de mettre bas; qu'alors elle ſe dérobe, cache ſoigneuſement ſes petits, de peur que leur père ne les dévore en naiſſant; mais que lorſqu'ils ſont nés, il prend de l'affection pour eux, leur apporte à manger, & que

---

(d) *Voyez* la Vénerie de du Fouilloux; *Paris, 1613, page 100, verſo.*

(e) *Voyez* le nouveau Traité de la Vénerie, *page 276.*

si la mère vient à manquer, il la remplace & en prend soin comme elle. Je ne puis assurer ces faits, qui me paroissent même un peu contradictoires. Ces animaux, qui sont deux ou trois ans à croître, vivent quinze ou vingt ans, ce qui s'accorde encore avec ce que nous avons observé sur beaucoup d'autres espèces, dans lesquelles le temps de l'accroissement fait la septième partie de la durée totale de la vie. Les loups blanchissent dans la vieillesse, ils ont alors toutes les dents usées. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, & toujours d'un sommeil léger : ils boivent fréquemment, & dans les temps de sécheresse, lorsqu'il n'y a point d'eau dans les ornières ou dans les vieux troncs d'arbres, ils viennent plus d'une fois par jour aux mares & aux ruisseaux. Quoique très-voraces, ils supportent aisément la diète ; ils peuvent passer quatre ou cinq jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force sur-tout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou & de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton, sans le laisser toucher à terre, & court en même temps plus vîte que les bergers, en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre & lui faire lâcher prise. Il mord cruellement, & toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins : car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour

lui & ne ſe bat que par néceſſité, & jamais par un mouvement de courage: lorſqu'on le tire & que la balle lui caſſe quelque membre il crie, & cependant lorſqu'on l'achève à coups de bâtons, il ne ſe plaint pas comme le chien; il eſt plus dur, moins ſenſible, plus robuſte; il marche, court, rode des jours entiers & des nuits; il eſt infatigable, & c'eſt peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la courſe. Le chien eſt doux & courageux; le loup, quoique féroce, eſt timide. Lorſqu'il tombe dans un piége, il eſt ſi fort & ſi long-temps épouvanté, qu'on peut ou le tuer ſans qu'il ſe défende, ou le prendre vivant ſans qu'il réſiſte; on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le muſeler, le conduire enſuite par-tout où l'on veut ſans qu'il oſe donner le moindre ſigne de colère ou même de mécontentement. Le loup a les ſens très-bons, l'œil, l'oreille, & ſur-tout l'odorat, il ſent ſouvent de plus loin qu'il ne voit; l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue; il ſent auſſi de loin les animaux vivans, il les chaſſe même aſſez long-temps en les ſuivant aux portées. Lorſqu'il veut ſortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent; il s'arrête ſur la liſière, évente de tous côtés, & reçoit ainſi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante à la chair morte, & cependant il dévore les voieries les plus infectes. Il aime la chair humaine, & peut-être, s'il étoit le plus fort, n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups ſuivre

les armées, arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avoit enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité ; & ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfans, &c. L'on a appelé ces mauvais loups, *loups garoux (f)*, c'est-à-dire, loups dont il faut se garer.

On est donc obligé quelquefois d'armer tout un pays pour se défaire des loups. Les Princes ont des équipages pour cette chasse, qui n'est point désagréable, qui est utile & même nécessaire. Les chasseurs distinguent les loups en *jeunes loups, vieux loups,* & *grands vieux loups ;* ils les connoissent par les *pieds*, c'est-à-dire, par les *voies*, les traces qu'ils laissent sur la terre; plus le loup est âgé, plus il a le pied gros; la louve l'a plus long & plus étroit, elle a aussi le talon plus petit & les ongles plus minces. On a besoin d'un bon limier pour la quête du loup, il faut même l'animer, l'encourager, lorsqu'il tombe sur la voie; car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, & se rabattent froidement. Quand le loup est détourné, on amène les levriers qui doivent le chasser, on les partage en deux ou trois laisses, on n'en garde qu'un pour le lancer, & on mène les autres en avant pour servir de relais. On lâche donc d'abord les premiers

---

(f) Voyez la chasse du loup de Gaston Phœbus.

à sa suite, un homme à cheval les appuie; on lâche les seconds à sept ou huit cents pas plus loin, lorsque le loup est prêt à passer, & ensuite les troisièmes lorsque les autres chiens commencent à le joindre & à le harceler. Tous ensemble le réduisent bientôt aux dernières extrémités, & le Veneur l'achève en lui donnant un coup de couteau. Les chiens n'ont nulle ardeur pour le fouler, & répugnent si fort à manger de sa chair, qu'il faut la préparer & l'assaisonner lorsqu'on veut leur en faire curée. On peut aussi le chasser avec des chiens courans; mais comme il perce toujours droit en avant, & qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courans ne soient soutenus par des levriers qui le saisissent, le harcèlent, & leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes & de mâtins, on tend des piéges, on présente des appâts, on fait des fosses, on répand des boulettes empoisonnées: tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, sur-tout dans les pays où il y a beaucoup de bois. Les Anglois prétendent en avoir purgé leur Isle, cependant on m'a assuré qu'il y en avoit en Écosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur & le poil de ces animaux changent suivant les différens climats, & varient quelquefois dans le même

pays. On trouve en France & en Allemagne, outre les loups ordinaires, quelques loups à poil plus épais & tirant sur le jaune. Ces loups plus sauvages & moins nuisibles que les autres, n'approchent jamais ni des maisons, ni des troupeaux, & ne vivent que de chasse & non pas de rapine. Dans les pays du Nord, on en trouve de tout blancs & de tout noirs; ces derniers sont plus grands & plus forts que les autres. L'espèce commune est très-généralement répandue, on l'a trouvée en Asie *(g)*, en Afrique *(h)*, en Amérique *(i)* comme en Europe. Les loups du Sénégal *(k)* ressemblent à ceux de France, cependant ils sont un peu plus gros, & beaucoup plus cruels; ceux d'Égypte sont *(l)* plus petits que ceux de Grèce. En Orient, & sur-tout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles *(m)* pour le peuple; on les exerce de jeunesse à la danse, ou plutôt à une espèce de lutte

(g) *Voyez* le voyage de Pietro della Valle; *Rouen, 1745, Vol. IV, pages 4 & 5.*

(h) *Voyez* l'Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome V, page 85.*

(i) *Voyez* le voyage du Père le Clercq; *Paris, 1691, pages 488 & 489.*

(k) *Voyez* l'Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome III, page 285. Voyez* aussi le voyage du sieur le Maire aux îles Canaries, Cap-verd, Sénégal, &c. *Paris, 1695, page 100.*

(l) *Vide* Aristotel. Hist. animal. *lib. VIII, cap. 28.*

(m) *Voyez* le voyage de Chardin; *Londres, 1686, page 291. Voyez* aussi le voyage de Pietro della Valle; *Rouen, 1745, Vol. IV, page 4.*

contre un grand nombre d'hommes. On achette jusqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps & de contrainte, ces animaux sont susceptibles de quelque espèce d'éducation. J'en ai fait élever & nourrir quelques-uns chez moi; tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire, dans la première & la seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressans, & s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux; mais à dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur naturel, on est forcé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir & de faire du mal. J'en ai eu un qui ayant été élevé en toute liberté dans une basse-cour avec des poules pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avoit jamais attaquées; mais, pour son coup d'essai, il les tua toutes en une nuit sans en manger aucune; un autre qui ayant rompu sa chaîne à l'âge d'environ deux ans, s'enfuit après avoir tué un chien avec lequel il étoit familier; une louve que j'ai gardée trois ans, & qui quoiqu'enfermée toute jeune & seule avec un mâtin de même âge dans une cour assez spacieuse, n'a pu pendant tout ce temps s'accoutumer à vivre avec lui, ni le souffrir, même quand elle devint en chaleur. Quoique plus foible, elle étoit la plus méchante, elle provoquoit, elle attaquoit, elle mordoit le chien, qui d'abord ne fit que se défendre, mais qui finit par l'étrangler.

Il n'y a rien de bon dans cet animal que sa peau, on en fait



ève delin. LE LOUP. *C. Baquoy Sculp.*

fait des fourrures grossières, qui sont chaudes & durables. Sa chair est si mauvaise, qu'elle répugne à tous les animaux, & il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule : comme pour assouvir sa faim il avale indistinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi tannées & encore toutes couvertes de chaux, il vomit fréquemment, & se vide encore plus souvent qu'il ne se remplit. Enfin, désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort.



LE RENARD.*

LE Renard est fameux par ses ruses, & mérite en partie sa réputation; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, & réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement, ses ressources semblent être en lui-même: ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux & prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation: quoiqu'aussi infatigable, & même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vîtesse de sa course; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressans,

* Le Renard; en Grec Ἀλώπηξ; en Latin, *vulpes;* en Italien, *volpe;* en Espagnol, *raposa;* en Allemand, *fuchss;* en Anglois, *fox;* en Suédois, *raef;* en Polonois, *liszka.*

Vulpes. Gesner, *Icon. animal. quadrup. pag. 88.*

Vulpes. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 177.*

Canis caudâ rectâ. Linnæus.

Vulpes vulgaris. Klein, *Hist. nat. quadr. pag. 71.*

Canis fulvus, pileis cinereis intermixtis. Brisson. *Regn. animal. pag. 239.*

où il s'établit, où il élève ses petits ; il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

Cette différence, qui se fait sentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, & suppose de bien plus grandes causes parmi les animaux. L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même : ensuite le choix du lieu, l'art de faire son manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont autant d'indices d'un sentiment supérieur. Le renard en est doué, & tourne tout à son profit ; il se loge au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles ; il les savoure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein & sa marche, se glisse, se traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse ou porte à son terrier ; il revient quelques momens après en chercher une autre qu'il emporte & cache de même, mais dans un autre endroit, ensuite une troisième, une quatrième, &c. jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & dans les boquetaux où l'on prend les grives & les bécasses au lacet ; il devance le pipeur, va de très-grand matin, & souvent plus d'une fois par jour,

visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bord des chemins, dans les ornières, sous de la mousse, sous un genièvre, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, & sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levraux en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapreaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, & détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le loup nuit plus au paysan, le renard nuit plus au gentilhomme.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup; elle est plus facile & plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, tous les chiens au contraire chassent le renard volontiers, & même avec plaisir. Car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préfèrent souvent au cerf, au chevreuil & au lièvre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans, des briquets; dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément; cette manière est bonne pour prendre une portée entière de renards, la mère avec les petits; pendant qu'elle se défend & combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par-dessus, & on la tue ou on la saisit vivante avec des pinces. Mais comme les terriers sont souvent dans des rochers, sous des troncs

d'arbres, & quelquefois trop enfoncés ſous terre, on ne réuſſit pas toujours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable & la plus ſûre de chaſſer le renard, eſt de commencer par boucher les terriers; on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils ſont tombés ſur la voie, le renard gagne ſon gîte, mais en arrivant il eſſuie une première décharge: s'il échappe à la balle, il fuit de toute ſa vîteſſe, fait un grand tour, & revient encore à ſon terrier, où on le tire une ſeconde fois, & où trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de ſe ſauver au loin en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'eſt alors qu'on ſe ſert des chiens courans, lorſqu'on veut le pourſuivre: il ne laiſſera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il paſſe à deſſein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand peine à le ſuivre, & que quand il prend la plaine il va très-loin ſans s'arrêter.

Pour détruire les renards, il eſt encore plus commode de tendre des piéges, où l'on met de la chair pour appât, un pigeon, une volaille vivante, &c. Je fis un jour ſuſpendre à neuf pieds de hauteur ſur un arbre les débris d'une halte de chaſſe, de la viande, du pain, des os; dès la première nuit les renards s'étoient ſi fort exercés à ſauter, que le terrein autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le renard eſt auſſi vorace que carnaſſier; il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & ſur-tout des

raisins : lorsque les levraux & les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpens, les lézards, les crapauds, &c. Il en détruit un grand nombre ; c'est-là le seul bien qu'il procure. Il est très-avide de miel, il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frêlons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en le perçant de mille coups d'aiguillon ; il se retire en effet, mais c'est en se roulant pour les écraser, & il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier ; alors il les déterre & en mange & le miel & la cire. Il prend aussi les hérissons, les roule avec ses pieds, & les force à s'étendre. Enfin il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles, &c.

Cet animal ressemble beaucoup au chien, sur-tout par les parties intérieures ; cependant il en diffère par la tête, qu'il a plus grosse à proportion de son corps ; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long & plus touffu, les yeux plus inclinés ; il en diffère encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particulière, & enfin par le caractère le plus essentiel, par le naturel ; car il ne s'apprivoise pas aisément, & jamais tout-à-fait ; il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui quand on veut le garder trop long-temps en domesticité. Il ne s'accouple point avec la chienne *(a)* ; s'ils ne sont point antipathiques, ils sont au moins indifférens.

(a) Voyez les Expériences que j'ai faites à ce sujet, article du Chien.

Il produit en moindre nombre, & une ſeule fois par an; les portées ſont ordinairement de quatre ou cinq, rarement de ſix, & jamais moins de trois. Lorſque la femelle eſt pleine, elle ſe recèle, ſort rarement de ſon terrier, dans lequel elle prépare un lit à ſes petits. Elle devient en chaleur en hiver, & l'on trouve déjà des petits renards au mois d'avril: lorſqu'elle s'aperçoit que ſa retraite eſt découverte, & qu'en ſon abſence ſes petits ont été inquiétés, elle les tranſporte tous les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naiſſent les yeux fermés, ils ſont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même treize ou quatorze ans.

Le renard a les ſens auſſi bons que le loup, le ſentiment plus fin, & l'organe de la voix plus ſouple & plus parfait. Le loup ne ſe fait entendre que par des hurlemens affreux, le renard glapit, aboie, & pouſſe un ſon triſte, ſemblable au cri du paon; il a des tons différens ſelon les ſentimens différens dont il eſt affecté; il a la voix de la chaſſe, l'accent du deſir, le ſon du murmure, le ton plaintif de la triſteſſe, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui caſſe quelque membre; car il ne crie point pour toute autre bleſſure, & il ſe laiſſe tuer à coups de bâton comme le loup, ſans ſe plaindre, mais toujours en ſe défendant avec courage. Il mord dangereuſement, opiniâtrement, & l'on eſt obligé de ſe ſervir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre.

Son glapiſſement eſt une eſpèce d'aboiement qui ſe fait par des ſons ſemblables & très-précipités. C'eſt ordinairement à la fin du glapiſſement qu'il donne un coup de voix plus fort, plus élevé, & ſemblable au cri du paon. En hiver, ſur-tout pendant la neige & la gelée, il ne ceſſe de donner de la voix, & il eſt au contraire preſque muet en été. C'eſt dans cette ſaiſon que ſon poil tombe & ſe renouvelle; l'on fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris en été. La chair du renard eſt moins mauvaiſe que celle du loup, les chiens & même les hommes en mangent en automne, ſur-tout lorſqu'il s'eſt nourri & engraiſſé de raiſins, & ſa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le ſommeil profond, on l'approche aiſément ſans l'éveiller: lorſqu'il dort, il ſe met en rond comme les chiens; mais lorſqu'il ne fait que ſe repoſer, il étend les jambes de derrière & demeure étendu ſur le ventre; c'eſt dans cette poſture qu'il épie les oiſeaux le long des haies. Ils ont pour lui une ſi grande antipathie, que dès qu'ils l'aperçoivent ils font un petit cri d'avertiſſement; les geais, les merles ſur-tout le conduiſent du haut des arbres, répètent ſouvent le petit cri d'avis, & le ſuivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

J'ai fait élever quelques renards pris jeunes; comme ils ont une odeur très-forte, on ne peut les tenir que dans des lieux éloignés, dans des écuries, des étables, où l'on n'eſt pas à portée de les voir ſouvent; & c'eſt peut-être

peut-être par cette raison qu'ils s'apprivoisent moins que le loup, qu'on peut garder plus près de la maison. Dès l'âge de cinq à six mois les jeunes renards couroient après les canards & les poules, il fallut les enchaîner. J'en fis garder trois pendant deux ans, une femelle & deux mâles : on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes; quoiqu'ils n'eussent jamais vu de femelles de leur espèce, & qu'ils parussent pressés du besoin de jouir, ils ne purent s'y déterminer, ils refusèrent constamment toutes les chiennes; mais dès qu'on leur présenta leur femelle légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, & elle produisit quatre petits. Ces mêmes renards qui se jetoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne : on attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante, on les laissoit passer la nuit ensemble, on les faisoit même jeûner auparavant; malgré le besoin & la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, & ne touchoient point à la poule.

Cette espèce est une des plus sujettes aux influences du climat, & l'on y trouve presque autant de variétés que dans les espèces d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux, mais il s'en trouve aussi dont le poil est gris-argenté; tous deux ont le bout de la queue blanc. Les derniers s'appellent en Bourgogne renards *charbonniers*, parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paroissent aussi avoir le corps plus court,

parce que leur poil eſt plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres, & qui ſont d'un gris-ſale, à peu-près de la couleur des vieux loups; mais je ne puis décider ſi cette différence de couleur eſt une vraie variété; ou ſi elle n'eſt produite que par l'âge de l'animal, qui peut-être blanchit en vieilliſſant. Dans les pays du Nord il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des gris-de-fer, des gris-argentés, des blancs, des blancs à pieds fauves, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noir, des roux avec la gorge & le ventre entièrement blancs, ſans aucun mélange de noir, & enfin des croiſés qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos, & une autre ligne noire ſur les épaules, qui traverſe la première: ces derniers ſont plus grands que les autres, & ont la gorge noire. L'eſpèce commune eſt plus généralement répandue qu'aucune des autres, on la trouve par-tout, en Europe *(b)*, dans l'Aſie *(c)* ſeptentrionale & tempérée; on la retrouve de même en Amérique *(d)*, mais elle eſt fort rare en Afrique & dans les pays voiſins de l'Équateur. Les Voyageurs qui diſent en avoir vu à

(b) Voyez les Œuvres de Renard; *Paris, 1742, tome I, page 175.*

(c) Voyez la relation du voyage d'Adam Olearius; *Paris, 1656, tome I, page 368.*

(d) Voyez le voyage de la Hontan; *tome II, page 42.*

Calecut *(e)*, & dans les autres provinces méridionales des Indes, ont pris les chacals pour des renards. Ariſtote lui-même eſt tombé dans une erreur ſemblable, lorſqu'il a dit *(f)* que les renards d'Égypte étoient plus petits que ceux de Grèce ; ces petits renards d'Égypte ſont des putois *(g)*, dont l'odeur eſt inſupportable. Nos renards, originaires des climats froids, ſont devenus naturels aux pays tempérés, & ne ſe ſont pas étendus vers le midi au-delà de l'Eſpagne & du Japon *(h)*. Ils ſont originaires des pays froids, puiſqu'on y trouve toutes les variétés de l'eſpèce, & qu'on ne les trouve que là ; d'ailleurs ils ſupportent aiſément le froid le plus extrême : il y en a du côté du pôle antarctique *(i)* comme vers le pôle arctique *(k)*. La fourrure des renards blancs n'eſt pas fort eſtimée, parce que le poil tombe aiſément,

---

(e) *Voyez* les voyages de François Pyrard; *Paris, 1619, tome I, page 427.*

(f) Ariſtote. *Hiſt. animal. lib. VIII, cap. 18.*

(g) Aldrovande. *Quadrup. hiſt. pag. 197.*

(h) *Voyez* l'Hiſtoire du Japon, par Kœmpfer; *La Haye, 1719, tome I, page 110.*

(i) *Voyez* le voyage de Narborough à la mer du Sud. *Second volume des voyages de Coréal; Paris, 1722, tome II, page 184.*

(k) *Voyez* le Recueil des voyages du Nord; *Rouen, 1716, tome II, pages 113 & 114.* Voyez auſſi le Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes orientales; *Amſterdam, 1702, tome I, pages 39 & 40.*

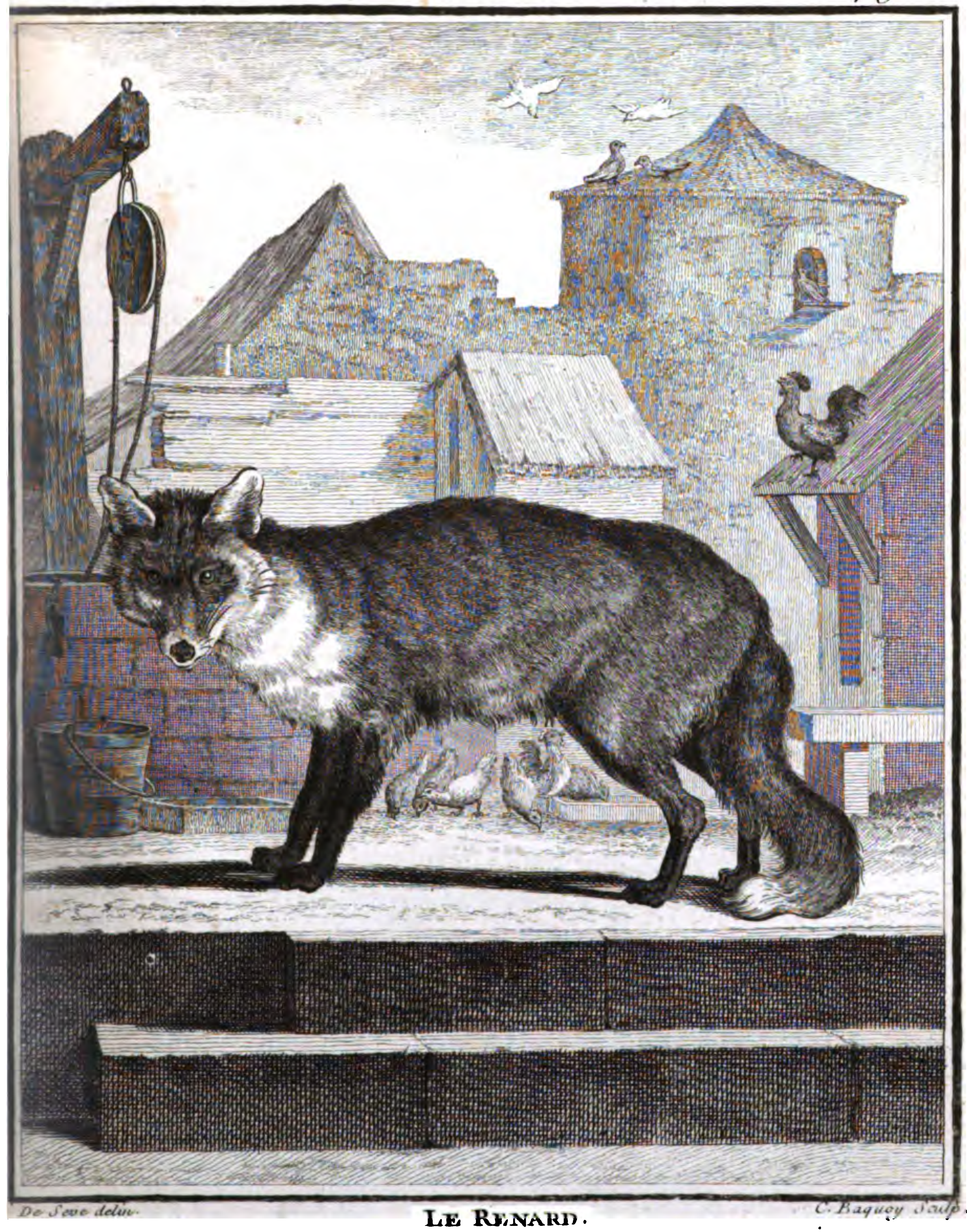
les gris-argentés ſont meilleurs, les bleus & les croiſés ſont recherchés à cauſe de leur rareté; mais les noirs ſont les plus précieux de tous, c'eſt après la zibeline la fourrure la plus belle & la plus chère. On en trouve au Spitzberg *(l)*, en Groënland *(m)*, en Lapponie, en Canada *(n)*, où il y en a auſſi de croiſés, & où l'eſpèce commune eſt moins rouſſe qu'en France, & a le poil plus long & plus fourni.

(l) Voyez *idem, ibidem.*

(m) Les renards abondent dans toute la Lapponie. Ils ſont preſque tous blancs, quoiqu'il s'en rencontre de la couleur ordinaire. Les blancs ſont les moins eſtimés; mais il s'en trouve quelquefois de noirs, & ceux-là ſont les plus rares & les plus chers; leurs peaux ſont quelquefois vendues quarante ou cinquante écus, & le poil en eſt ſi fin & ſi long, qu'il pend de tel côté que l'on veut, en ſorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles, &c. *Œuvres de Renard, tome I, page 175.*

(n) *Voyez* le voyage du pays des Hurons, par Sagard Theodat; *Paris, 1632, pages 304 & 305.*





De Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LE RENARD.

LE BLAIREAU. *

LE Blaireau eſt un animal pareſſeux, défiant, ſolitaire, qui ſe retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus ſombres, & s'y creuſe une demeure ſouterraine; il ſemble fuir la ſociété, même la lumière, & paſſe les trois quarts de ſa vie dans ce ſéjour ténébreux, dont il ne ſort que pour chercher ſa ſubſiſtance. Comme il a le corps alongé, les jambes courtes, les ongles, ſur-tout ceux des pieds de devant, très-longs & très-fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, & jeter derrière lui les déblais de ſon excavation, qu'il rend tortueuſe, oblique, & qu'il pouſſe quelquefois fort loin. Le renard, qui n'a pas la même facilité pour creuſer la terre, profite de ſes travaux: ne pouvant le contraindre par la force, il

* Le Blaireau ou Taiſſon; en Latin, *meles, taxus;* en Italien, *taſſo;* en Eſpagnol, *taſugo, texon;* en Allemand, *tachs, dachs, dar;* en Anglois, *badger, brock, grai, bauſſon pate;* en Suédois, *graf-ſwin;* en Polonois, *jazwicc, borſuc, kol-dziki, zbik.*

Meles. Geſner, *Icon. animal. quadrup. pag. 86.*

Taxus ſive meles. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 185.*

Meles unguibus anticis longiſſimis. Taxus, Linnæus.

Coati caudâ brevi. Taxus, meles. Coati griſeus. Klein, *de quadrup. pag. 75.*

Meles pilis ex ſordidè albo & nigro variegatis veſtita, capite tæniis alternatim albis & nigris variegato. Meles, Briſſon, *Regn. anim. pag. 253.*

l'oblige par adreſſe à quitter ſon domicile, en l'inquiétant, en faiſant ſentinelle à l'entrée, en l'infectant même de ſes ordures; enſuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie, & en fait ſon terrier. Le blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays; il ne va qu'à quelque diſtance travailler ſur nouveaux frais à ſe pratiquer un autre gîte, dont il ne ſort que la nuit, dont il ne s'écarte guère, & où il revient dès qu'il ſent quelque danger. Il n'a que ce moyen de ſe mettre en ſûreté, car il ne peut échapper par la fuite; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les chiens l'atteignent promptement, lorſqu'ils le ſurprennent à quelque diſtance de ſon trou: cependant il eſt rare qu'ils l'arrêtent tout-à-fait & qu'ils en viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le blaireau a le poil très-épais, les jambes, la mâchoire & les dents très-fortes, auſſi-bien que les ongles; il ſe ſert de toute ſa force, de toute ſa réſiſtance & de toutes ſes armes en ſe couchant ſur le dos, & il fait aux chiens de profondes bleſſures. Il a d'ailleurs la vie très-dure; il combat long-temps, ſe défend courageuſement, & juſqu'à la dernière extrémité.

Autrefois que ces animaux étoient plus communs qu'ils ne le ſont aujourd'hui, on dreſſoit des baſſets pour les chaſſer & les prendre dans leurs terriers. Il n'y a guère que les baſſets à jambes torſes qui puiſſent y entrer aiſément; le blaireau ſe défend en reculant, éboule de la terre, afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. On

ne peut le prendre qu'en faiſant ouvrir le terrier par-deſſus, lorſqu'on juge que les chiens l'ont acculé juſqu'au fond; on le ſerre avec des tenailles, & enſuite on le musèle pour l'empêcher de mordre : on m'en a apporté pluſieurs qui avoient été pris de cette façon, & nous en avons gardé quelques-uns long-temps. Les jeunes s'apprivoiſent aiſément, jouent avec les petits chiens, & ſuivent comme eux la perſonne qu'ils connoiſſent & qui leur donne à manger; mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours ſauvages; ils ne ſont ni malfaiſans, ni gourmands, comme le renard & le loup, & cependant ils ſont animaux carnaſſiers; ils mangent de tout ce qu'on leur offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poiſſon, des fruits, des noix, des graines, des racines, &c. & ils préfèrent la viande crue à tout le reſte. Ils dorment la nuit entière & les trois quarts du jour, ſans cependant être ſujets à l'engourdiſſement pendant l'hiver, comme les marmottes ou les loirs. Ce ſommeil fréquent fait qu'ils ſont toujours gras, quoiqu'ils ne mangent pas beaucoup; & c'eſt par la même raiſon qu'ils ſupportent aiſément la diète, & qu'ils reſtent ſouvent dans leur terrier trois ou quatre jours ſans en ſortir, ſur-tout dans les temps de neige.

Ils tiennent leur domicile propre, ils n'y ſont jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle : lorſqu'elle eſt prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une eſpèce de fagot, qu'elle traîne entre

ſes jambes juſqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle & ſes petits. C'eſt en été qu'elle met bas, & la portée eſt ordinairement de trois ou de quatre. Lorſqu'ils ſont un peu grands, elle leur apporte à manger; elle ne ſort que la nuit, va plus au loin que dans les autres temps; elle déterre les nids des guêpes, en emporte le miel, perce les rabouillières des lapins, prend les jeunes lapreaux, ſaiſit auſſi les mulots, les lézards, les ſerpens, les ſauterelles, les œufs des oiſeaux, & porte tout à ſes petits, qu'elle fait ſortir ſouvent ſur le bord du terrier, ſoit pour les allaiter, ſoit pour leur donner à manger.

Ces animaux ſont naturellement frilleux; ceux qu'on élève dans la maiſon ne veulent pas quitter le coin du feu, & ſouvent s'en approchent de ſi près, qu'ils ſe brûlent les pieds, & ne guériſſent pas aiſément. Ils ſont auſſi fort ſujets à la galle; les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal, à moins qu'on n'ait grand ſoin de les laver. Le blaireau a toujours le poil gras & mal-propre; il a entre l'anus & la queue une ouverture aſſez large, mais qui ne communique point à l'intérieur & ne pénètre guère qu'à un pouce de profondeur; il en ſuinte continuellement une liqueur onctueuſe, d'aſſez mauvaiſe odeur, qu'il ſe plaît à ſucer. Sa chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe à manger, & l'on fait de ſa peau des fourrures groſſières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux, &c.

Nous

Nous ne connoissons point de variétés dans cette espèce, & nous avons fait chercher par-tout le blaireau-cochon dont parlent les chasseurs, sans pouvoir le trouver. Du Fouilloux *(a)* dit qu'il y a deux espèces de *tessons* ou *blêreaux, les porchains* & les *chenins;* que les porchains sont un peu plus gras, un peu plus blancs, un peu plus gros de corps & de tête que les chenins. Ces différences sont, comme l'on voit, assez légères; & il avoue lui-même qu'elles sont peu apparentes, à moins *(b)* qu'on n'y regarde de bien près. Je crois donc que cette distinction du blaireau, en *blaireau-chien* & *blaireau-cochon,* n'est qu'un préjugé, fondé sur ce que cet animal a deux noms, en latin *meles* & *taxus,* en françois *blaireau* & *taisson,* &c. & que c'est une de ces erreurs produites par la nomenclature, dont nous avons parlé dans le Discours qui est à la *page 166* de ce volume. D'ailleurs, les espèces qui ont des variétés, sont ordinairement très-abondantes & très-généralement répandues; celle du blaireau est au contraire une des moins nombreuses & des plus confinées. On n'est pas sûr qu'elle se trouve en Amérique, à moins que l'on ne regarde comme une variété de l'espèce, l'animal envoyé de la Nouvelle-Yorck, dont M. Brisson *(c)* a donné une courte

(a) *Voyez* la Vénerie de du Fouilloux; *Paris, 1613, page 72 verso, & 73 recto.*

(b) Voyez *idem, ibidem.*

(c) *Meles supra alba, infra ex albo flavicans... Meles alba.* II a,

description, sous le nom de *blaireau blanc*. Elle n'est point en Afrique; car l'animal du cap de Bonne-espérance décrit *(d)* par Kolbe sous le nom de *blaireau puant*, est un animal différent; & nous doutons que le *fossa* de Madagascar, dont parle Flaccourt dans sa relation, *page 152*, & qu'il dit ressembler au blaireau de France, soit en effet un blaireau. Les autres Voyageurs n'en parlent pas: le docteur Shaw dit *(e)* même qu'il est entièrement inconnu en Barbarie. Il paroît aussi qu'il ne se trouve point en Asie; il n'étoit pas connu des Grecs, puisqu'Aristote n'en fait aucune mention, & que le blaireau n'a pas même de nom dans la langue Grecque. Ainsi cette espèce, originaire du climat tempéré de l'Europe, ne s'est guère répandue au-delà de l'Espagne, de la France,

---

depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, un pied neuf pouces de long; sa queue est longue de neuf pouces. *Ses yeux* sont petits à proportion de la grandeur de son corps, ses oreilles courtes, ses jambes très-courtes, ses ongles blancs. Tout son corps est couvert de poils très-épais, blancs dans toute la partie supérieure du corps, & d'un blanc jaunâtre dans la partie inférieure. On le trouve dans *la Nouvelle-Yorck*, d'où il a été apporté à M. de Réaumur. Brisson; *Regn. animal. pag. 255*. On doit ajouter à cette description, qu'il est en tout plus petit, & qu'il a le nez plus court que notre blaireau; & d'ailleurs on ne voit pas sur la peau, qui est empaillée, s'il y a une bourse sous la queue.

(d) *Voyez* la description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe; *Amsterdam, 1741, tome III, page 64*.

(e) *Voyez* les voyages de M. Shaw; *La Haye, 1743, tome I, page 320*.



De Seve del. LE BLAIREAU. Louis le Grand Sculp.

de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne & de la Suède, & elle est par-tout assez rare. Et non-seulement il n'y a que peu ou point de variétés dans l'espèce, mais même elle n'approche d'aucune autre : le blaireau a des caractères tranchés & fort singuliers : les bandes alternatives qu'il a sur la tête, l'espèce de poche qu'il a sous la queue, n'appartiennent qu'à lui ; & il a le corps presque blanc par-dessus, & presque noir par-dessous, ce qui est tout le contraire des autres animaux, dont le ventre est toujours d'une couleur moins foncée que le dos.



LA LOUTRE.*

LA Loutre eſt un animal vorace, plus avide de poiſſon que de chair, qui ne quitte guère le bord des rivières ou des lacs, & qui dépeuple quelquefois les étangs; elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le caſtor, car il n'a des membranes qu'aux pieds de derrière, & il a les doigts ſéparés dans les pieds de devant; tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds, elle nage preſqu'auſſi vîte qu'elle marche; elle ne va point à la mer, comme le caſtor, mais elle parcourt les eaux douces, & remonte ou deſcend les rivières à des diſtances conſidérables; ſouvent elle nage entre deux eaux, & y demeure aſſez long-temps; elle vient enſuite à la ſurface, afin de reſpirer. A parler exactement, elle n'eſt point animal amphibie, c'eſt-à-dire, animal qui peut vivre également & dans l'air & dans l'eau; elle n'eſt pas

---

* La Loutre; en Grec, Ἔνυδρις; en Latin, *lutra, vel lytra, vel etiam lutris, lutrix;* en Italien, *lodra, lodria, loutra;* en Eſpagnol, *nutria;* en Allemand, *fiſchotter;* en Anglois, *otter;* en Suédois, *wtter;* en Polonois, *wydra;* en Savoie, *leure.*

Lutra. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 684. Icon. animal. quadrup. pag. 85.*

Lutra. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 187.*

Lutra digitis æqualibus. Linnæus.

Lutra. Klein, *de quadr. pag. 91.*

Lutra caſtanei coloris... Lutra. Briſſon. *Regn. animal. pag. 277.*

conformée pour demeurer dans ce dernier élément, & elle a besoin de respirer, à peu-près comme tous les autres animaux terrestres; si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson, on la trouve noyée, & l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les osiers pour en sortir. Elle a les dents comme la fouine, mais plus grosses & plus fortes relativement au volume de son corps. Faute de poisson, d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, & mange l'écorce des arbres aquatiques, elle mange aussi de l'herbe nouvelle au printemps; elle ne craint pas plus le froid que l'humidité; elle devient en chaleur en hiver, & met bas au mois de mars: on m'a souvent apporté des petits au commencement d'avril; les portées sont de trois ou quatre. Ordinairement les jeunes animaux sont jolis; les jeunes loutres sont plus laides que les vieilles. La tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits & couverts, l'air obscur, les mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe; un cri qui paroît machinal, & qu'elles répètent à tout moment, sembleroit annoncer un animal stupide: cependant la loutre devient industrieuse avec l'âge, au moins assez pour faire la guerre avec grand avantage aux poissons, qui pour l'instinct & le sentiment sont très-inférieurs aux autres animaux; mais j'ai grand peine à croire qu'elle ait, je ne dis pas les talens du castor, mais même les habitudes qu'on lui suppose,

comme celle de commencer toujours par remonter les rivières, afin de revenir plus aiſément & de n'avoir plus *(a)* qu'à ſe laiſſer entraîner au fil de l'eau lorſqu'elle s'eſt raſſaſiée ou chargée de proie; celle d'approprier ſon domicile & d'y faire un plancher, pour n'être point incommodée de l'humidité; celle d'y faire une ample proviſion de poiſſon, afin de n'en pas manquer; & enfin la docilité & la facilité de s'apprivoiſer au point de pêcher pour ſon maître, & d'apporter le poiſſon juſque dans la cuiſine. Tout ce que je ſais, c'eſt que les loutres ne creuſent point leur domicile elles-mêmes, qu'elles ſe gîtent dans le premier trou qui ſe préſente, ſous les racines des peupliers, des ſaules, dans les fentes des rochers, & même dans les piles de bois à flotter; qu'elles y font auſſi leurs petits ſur un lit fait de bûchettes & d'herbes; que l'on trouve dans leur gîte des têtes & des arêtes de poiſſon; qu'elles changent ſouvent de lieu; qu'elles emmènent ou diſperſent leurs petits au bout de ſix ſemaines ou de deux mois; que ceux que j'ai voulu priver cherchoient à mordre, même en prenant du lait, & avant que d'être aſſez forts pour mâcher du poiſſon; qu'au bout de quelques jours ils devenoient plus doux, peut-être parce qu'ils étoient malades & foibles; que loin de s'accoutumer aiſément à la vie domeſtique, tous ceux que j'ai eſſayé de faire élever ſont morts dans le premier

(a) Vid. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 685, ex Alberto, Bellonio, Scaligero, Olao magno,* &c.

âge ; qu'enfin la loutre eſt, de ſon naturel, ſauvage & cruelle ; que quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler ; qu'elle tue beaucoup plus de poiſſons qu'elle ne peut en manger, & qu'enſuite elle en emporte un dans ſa gueule.

Le poil de la loutre ne mue guère, ſa peau d'hiver eſt cependant plus brune & ſe vend plus cher que celle d'été ; elle fait une très-bonne fourrure. Sa chair ſe mange en maigre, & a en effet un mauvais goût de poiſſon, ou plutôt de marais. Sa retraite eſt infectée de la mauvaiſe odeur des débris du poiſſon qu'elle y laiſſe pourrir ; elle ſent elle-même aſſez mauvais : les chiens la chaſſent volontiers & l'atteignent aiſément, lorſqu'elle eſt éloignée de ſon gîte & de l'eau ; mais quand ils la ſaiſiſſent, elle ſe défend, les mord cruellement, & quelquefois avec tant de force & d'acharnement, qu'elle leur briſe les os des jambes, & qu'il faut la tuer pour la faire démordre. Le caſtor cependant, qui n'eſt pas un animal bien fort, chaſſe la loutre, & ne lui permet pas d'habiter ſur les bords qu'il fréquente.

Cette eſpèce, ſans être en très-grand nombre, eſt généralement répandue en Europe, depuis la Suède juſqu'à Naples, & ſe retrouve dans l'Amérique ſeptentrionale *(b)*; elle étoit bien connue des Grecs *(c)*, & ſe

(b) *Voyez* le voyage de la Hontan, *tome II, page 38.*

(c) Vide *Ariſtotelem, Hiſt. animal. lib. VIII, cap. 5.*

trouve vraiſemblablement dans tous les climats tempérés, ſur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car la loutre ne peut habiter ni les ſables brûlans, ni les déſerts arides; elle fuit également les rivières ſtériles & les fleuves trop fréquentés. Je ne crois pas qu'elle ſe trouve dans les pays très-chauds; car le jiya ou carigueibeju *(d)*, qu'on a appelé *loutre du Breſil*, & qui ſe trouve auſſi à Cayenne *(e)*, paroît être d'une eſpèce voiſine, mais différente; au lieu que la loutre de l'Amérique ſeptentrionale reſſemble en tout à celle d'Europe, ſi ce n'eſt que la fourrure eſt encore plus noire & plus belle que celle de la loutre de Suède ou de Moſcovie *(f)*.

(d) Jiya quæ & carigueibeju appellatur a Braſilienſibus. Marcg. Hiſt. *Braſi* pag. 234. *Lutra Braſilienſis.* Ray. *Synopſ. anim. quadrup.* pag. 189. *Lutra pollice digitis breviore.* Linnæus. *Lutra atri coloris, maculâ ſub gutture flavâ.* Briſſon, *Regn. animal.* pag. 278.

(e) Lutra nigricans, caudâ depreſſâ & glabrâ. Barrère, *Hiſt. de la France équinoxiale*, page 155.

(f) Voyez le voyage de la Hontan, *tome I, page 84.*



LA FOUINE. *

LA LOUTRE
Vue de profil



Seve delin. C. Baquoy Sculp.

LA LOUTRE
Vue de face.

LA FOUINE.*

LA plupart des Naturalistes ont écrit que la Fouine & la marte étoient des animaux de la même espèce. Gesner *(a)* & Ray ont dit, d'après Albert, qu'ils se mêloient ensemble. Cependant ce fait qui n'est appuyé par aucun autre témoignage, nous paroît au moins douteux ; & nous croyons au contraire que ces animaux ne se mêlant point ensemble, sont deux espèces distinctes & séparées. Je puis ajouter, aux raisons qu'en donne M. Daubenton, des exemples qui rendront la chose plus sensible. Si la marte étoit la fouine sauvage, ou la fouine la marte domestique, il en seroit de ces deux animaux comme du chat sauvage & du chat domestique ; le premier conserveroit constamment les mêmes caractères, & le second varieroit, comme on le voit dans le chat sauvage, qui demeure toujours le

---

* La Fouine ; en Latin, *martes domestica, foyna, gainus, schismus ;* en Italien, *foina, fouina ;* en Allemand, *huhff marder.*

Martes domestica. Gesner, *Icon. animal. quadrup. pag. 97 & 98.*

Martes, aliis foyna. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 200.*

Mustela fulvo nigricans, gulâ pallidâ. Martes, Linnæus.

Martes saxorum non fagorum, seu domesticus. Klein, *de quadrup. pag. 64.*

Mustela pilis in exortu albidis, castaneo colore terminatis, vestita, gutture albo. Foyna. Brisson, *Regn. anim. pag. 246.*

(a) Gesner, *Hist. anim. quadrup. pag. 76.* Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 200.*

même, & dans le chat domestique qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire, la fouine, ou si l'on veut la marte domestique, ne varie point; elle a ses caractères propres, particuliers, & tous aussi constans que ceux de la marte sauvage; ce qui suffiroit seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété, une simple différence produite par l'état de domesticité: d'ailleurs, c'est sans aucun fondement qu'on appelle la fouine *marte domestique*, puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard, le putois, qui, comme elle, s'approchent des maisons pour y trouver leur proie, & qu'elle n'a pas plus d'habitude, pas plus de communication avec l'homme, que les autres animaux que nous appelons *sauvages*. Elle diffère donc de la marte par le naturel & par le tempérament, puisque celle-ci fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure sur les arbres, ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids, au lieu que la fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles; qu'enfin l'espèce en est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, & même dans les climats chauds, comme à Madagascar *(b)*, aux Maldives *(c)*, & qu'elle ne se trouve pas dans les pays du Nord.

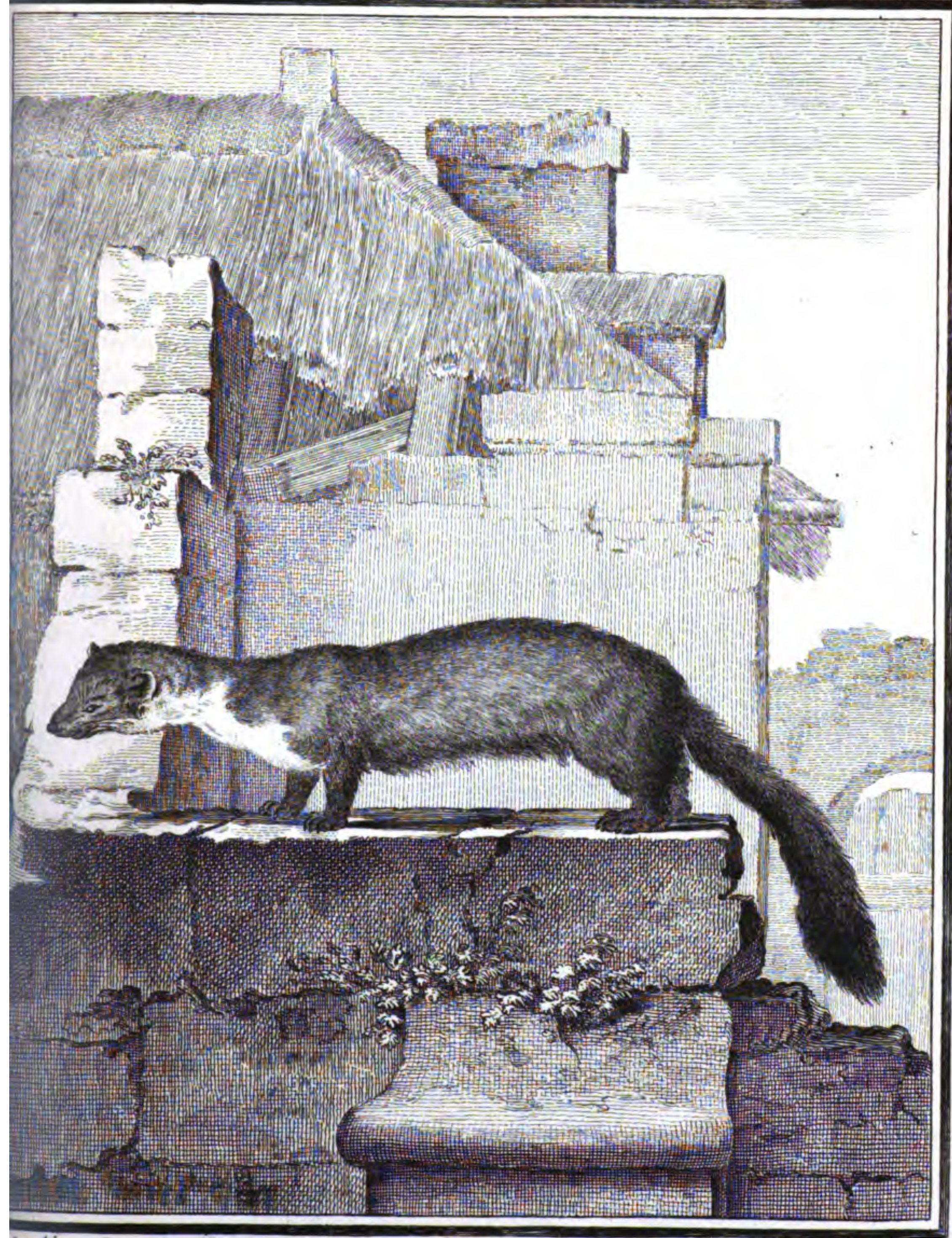
(b) *Voyez* les voyages de Jean Struys; *Rouen, tome I, page 30.*

(c) *Voyez* le voyage de François Pyrard; *Paris, 1619, tome I, page 132.*

La fouine a la phyſionomie très-fine, l'œil vif, le ſaut léger, les membres ſouples, le corps flexible, tous les mouvemens très-preſtes, elle ſaute & bondit plutôt qu'elle ne marche; elle grimpe aiſément contre les murailles qui ne ſont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulailliers, &c. mange les œufs, les pigeons, les poules, &c. en tue quelquefois un grand nombre & les porte à ſes petits; elle prend auſſi les ſouris, les rats, les taupes, les oiſeaux dans leurs nids. Nous en avons élevé une que nous avons gardée long-temps; elle s'apprivoiſe à un certain point; mais elle ne s'attache pas, & demeure toujours aſſez ſauvage pour qu'on ſoit obligé de la tenir enchaînée; elle faiſoit la guerre aux chats; elle ſe jetoit auſſi ſur les poules dès qu'elle ſe trouvoit à portée, elle s'échappoit ſouvent, quoiqu'attachée par le milieu du corps; les premières fois elle ne s'éloignoit guère & revenoit au bout de quelques heures, mais ſans marquer de la joie, ſans attachement pour perſonne. Elle demandoit cependant à manger comme le chat & le chien; peu-après elle fit des abſences plus longues, & enfin ne revint plus. Elle avoit alors un an & demi, l'âge apparemment auquel la Nature avoit pris le deſſus. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit, à l'exception de la ſalade & des herbes; elle aimoit beaucoup le miel, & préféroit le chenevis à toutes les autres graines: on a remarqué qu'elle buvoit fréquemment, qu'elle dormoit quelquefois

deux jours de ſuite, & qu'elle étoit auſſi quelquéfois deux ou trois jours ſans dormir; qu'avant le ſommeil elle ſe mettoit en rond, cachoit ſa tête & l'enveloppoit de ſa queue; que tant qu'elle ne dormoit pas elle étoit dans un mouvement continuel ſi violent & ſi incommode, que quand même elle ne ſe ſeroit pas jetée ſur les volailles, on auroit été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briſer. Nous avons eu quelques autres fouines plus âgées, que l'on avoit priſes dans des piéges, mais celles-là demeurèrent tout-à-fait ſauvages; elles mordoient ceux qui vouloient les toucher, & ne vouloient manger que de la chair crue.

Les fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits depuis le printemps juſqu'en automne, ce qui doit faire préſumer qu'elles produiſent plus d'une fois par an; les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits, les plus âgées en font juſqu'à ſept. Elles s'établiſſent pour mettre bas dans un magaſin à foin, dans un trou de muraille, où elles pouſſent de la paille & des herbes; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un tronc d'arbre, où elles portent de la mouſſe, & lorſqu'on les inquiète elles déménagent & tranſportent ailleurs leurs petits, qui grandiſſent aſſez vîte; car celle que nous avons élevée avoit au bout d'un an preſqu'atteint ſa grandeur naturelle, & de-là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux



Seve del. LA FOUINE Moitte Sculp.

musc qui n'est pas absolument désagréable ; les martes & les fouines, comme beaucoup d'autres animaux, ont des vésicules intérieures qui contiennent une matière odorante, semblable à celle que fournit la civette ; leur chair a un peu de cette odeur, cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger ; celle de la fouine est plus désagréable, & sa peau est aussi beaucoup moins estimée.



LA MARTE.*

LA Marte, originaire du Nord, eſt naturelle à ce climat, & s'y trouve en ſi grand nombre, qu'on eſt étonné de la quantité de fourrures de cette eſpèce qu'on y conſomme & qu'on en tire. Elle eſt au contraire en petit nombre dans les climats tempérés, & ne ſe trouve point dans les pays chauds *(a)*: nous en avons quelques-unes dans nos bois de Bourgogne, il s'en trouve auſſi dans la forêt de Fontainebleau; mais en général elles ſont auſſi rares en France que la fouine y eſt commune. Il n'y en a point du tout en Angleterre, parce qu'il n'y a pas de bois; elle fuit également les

* La Marte; en Latin, *martes, marta, marterus;* en Italien, *marta, matura, martaro, martorello, martire;* en Eſpagnol, *marta;* en Allemand, *feld-marder, wild-marder;* en Anglois, *martin, martlet;* en Suédois, *mard;* en Polonois, *kuna.*

Martes ſylveſtris. Martis altera ſpecies nobilior. Geſner. *Icon. animal. quadrup. pag. 99.*

Martes. Ray. *Synopſ. animal. quadrup. pag. 200.*

Muſtela fulvo nigricans, gulâ pallidâ. Martes, Linnæus.

Muſtela, martes. Klein. *de quadr. pag. 64.*

Muſtela pilis in exortu ex cinereo albidis, caſtaneo colore terminatis veſtita, gutture flavo. Martes. Briſſon, *Regn. animal. pag. 247.*

(a) Il y a toute apparence que les martes du pays des Anzicos (voiſin du royaume de Congo) dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire générale des Voyages, *tome V, page 87,* ſont des fouines, & non pas des martes.

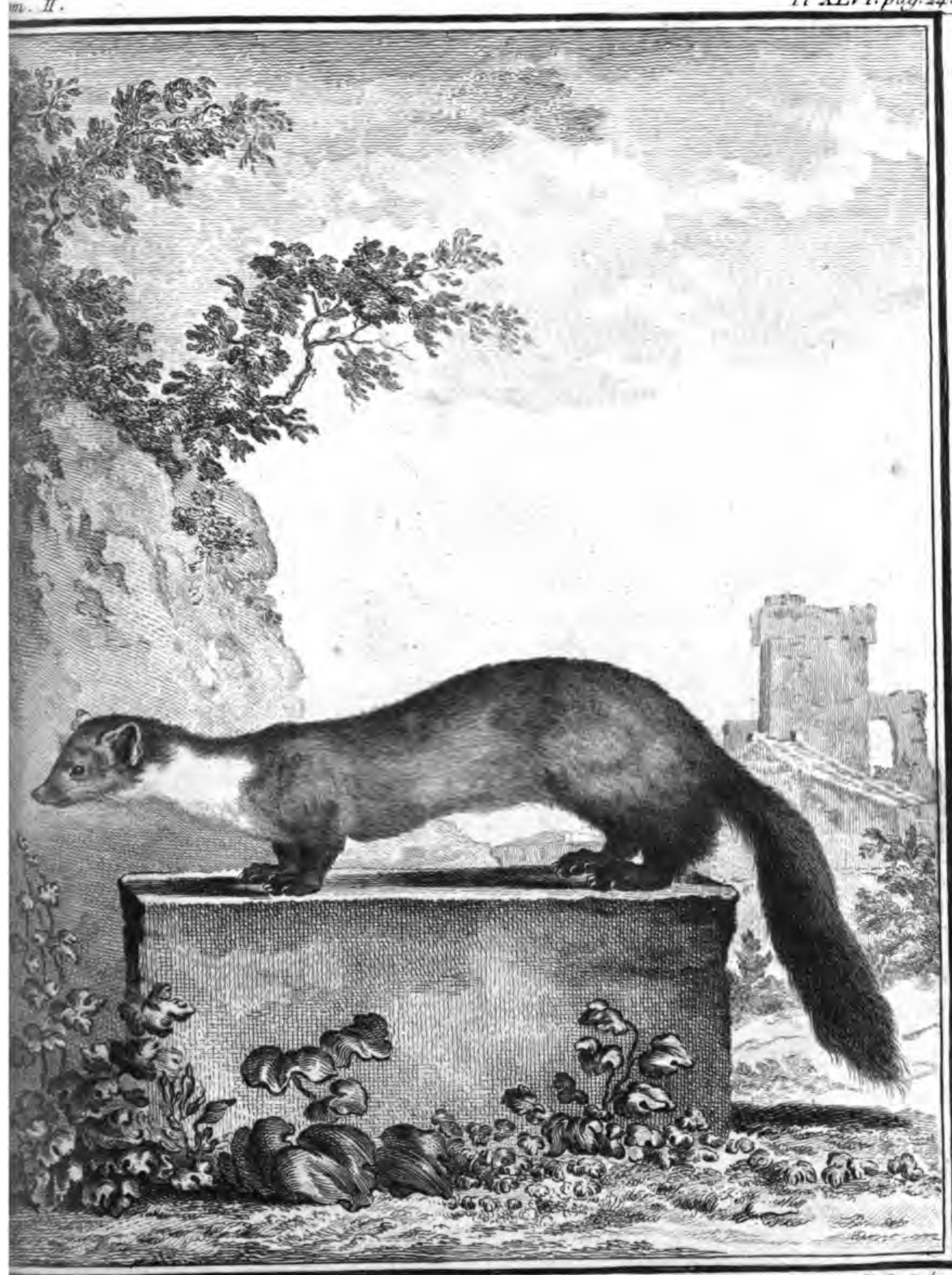
pays habités & les lieux découverts; elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois & grimpe au-dessus des arbres; elle vit de chasse, & détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs; elle prend les écureuils, les mulots, lerots, &c. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans les prairies, dans les champs, dans les vignes; elle ne s'approche jamais des habitations, & elle diffère encore de la fouine par la manière dont elle se fait chasser. Dès que la fouine se sent poursuivre par un chien, elle se soustrait en gagnant promptement son grenier ou son trou: la marte au contraire se fait suivre assez long-temps par les chiens, avant de grimper sur un arbre: elle ne se donne pas la peine de monter jusqu'au-dessus des branches, elle se tient sur la tige, & de-là les regarde passer; la trace que la marte laisse sur la neige paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant & qu'elle marque toujours de deux pieds à la fois; elle est un peu plus grosse que la fouine, & cependant elle a la tête *(b)*

(b) Comparez les deux premières tables des descriptions de la fouine & de la marte, & vous verrez que le corps de la fouine ayant en longueur un pied quatre pouces six lignes, & en grosseur huit pouces quatre lignes, la longueur de la tête, depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput, est de quatre pouces; au lieu que dans la marte la longueur du corps étant d'un pied six pouces huit lignes, & la grosseur de dix pouces quatre lignes, la longueur de la tête depuis le bout du museau jusqu'à l'occiput, n'est cependant que de trois pouces dix lignes.

plus courte; elle a les jambes *(c)* plus longues, & court par conséquent plus aisément; elle a la gorge jaune, au lieu que la fouine l'a blanche; son poil est aussi bien plus fin, bien plus fourni & moins sujet à tomber: elle ne prépare pas comme la fouine, un lit à ses petits; néanmoins elle les loge encore plus commodément. Les écureuils font, comme l'on sait, des nids au-dessus des arbres, avec autant d'art que les oiseaux; lorsque la marte est prête à mettre bas, elle grimpe au nid de l'écureuil, l'en chasse, en élargit l'ouverture, s'en empare & y fait ses petits; elle se sert aussi des anciens nids de ducs & de buses, & des trous des vieux arbres dont elle déniche les pics-de-bois & les autres oiseaux; elle met bas au printemps, la portée n'est que de deux ou trois; les petits naissent les yeux fermés, & cependant grandissent en peu de temps; elle leur apporte bientôt des oiseaux, des œufs, & les mène ensuite à la chasse avec elle: les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertissement; & une preuve que c'est la haine qui les anime, plutôt encore que la crainte, c'est qu'ils les suivent assez loin, & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnassiers, tels que le loup, le renard, la marte, le chat sauvage, la belette, & jamais contre le cerf, le chevreuil, le lièvre, &c.

(c) Comparez dans les mêmes tables les longueurs des jambes.

Les



Seve del

LA MARTE.

Moitte Sculp

Les martes ſont auſſi communes dans le nord de l'Amérique, que dans le nord de l'Europe & de l'Aſie, on en apporte beaucoup du Canada; il y en a dans toute l'étendue des terres ſeptentrionales de l'Amérique, juſqu'à la baie d'Hudſon *(d)*, & en Aſie juſqu'au nord du royaume de Tunquin *(e)* & de l'empire de la Chine *(f)*. Il ne faut pas la confondre avec la marte zibeline, qui eſt un autre animal dont la fourrure eſt bien plus précieuſe. La zibeline eſt noire, la marte n'eſt que brune & jaune; la partie de la peau qui eſt la plus eſtimée dans la marte, eſt celle qui eſt la plus brune, & qui s'étend tout le long du dos juſqu'au bout de la queue.

(d) *Voyez* le Voyage du Capitaine Robert Lade, traduit par M. l'abbé Prévôt; *Paris, 1744, tome II, page 227.*

(e) *Voyez* les Voyages de Tavernier; *Rouen, 1713, tome IV, page 182. Voyez* auſſi l'Hiſtoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prévôt, *tome VII, page 117.*

(f) *Voyez* l'Hiſtoire générale des Voyages, *tome VI, page 562.*



LE PUTOIS.*

LE Putois ressemble beaucoup à la fouine par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, & aussi par la forme du corps. Comme elle, il s'approche des habitations, monte sur les toits, s'établit dans les greniers à foin, dans les granges & dans les lieux peu fréquentés, d'où il ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Il se glisse dans les basse-cours, monte aux volières, aux colombiers, où sans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât; il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, & ensuite il les transporte une à une & en fait magasin; si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entières, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit, il leur mange la cervelle & emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel; il attaque les ruches en hiver, & force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guère des lieux habités; il entre en amour au printemps; les mâles se battent sur les toits

* Le Putois; en Latin, *putorius;* en Italien, *foetta, puzolo;* en Allemand, *iltis, ulk, buntsiug;* en Anglois, *polecat, fitchet;* en Polonois, *vydra, tchorz.*

Putorius, Gesner, *Hist. quad. pag. 767. Icon. animal. quad. pag. 99.*

Putorius, Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 199.*

Mustela flavescente nigricans, ore albo, collari flavescente. Putorius, Linnæus.

Mustela pilis in exortu ex cinereo albidis, colore nigricante terminatis vestita, oris circumferentiâ alba. Putorius. Brisson, *Regn. animal. p. 249.*

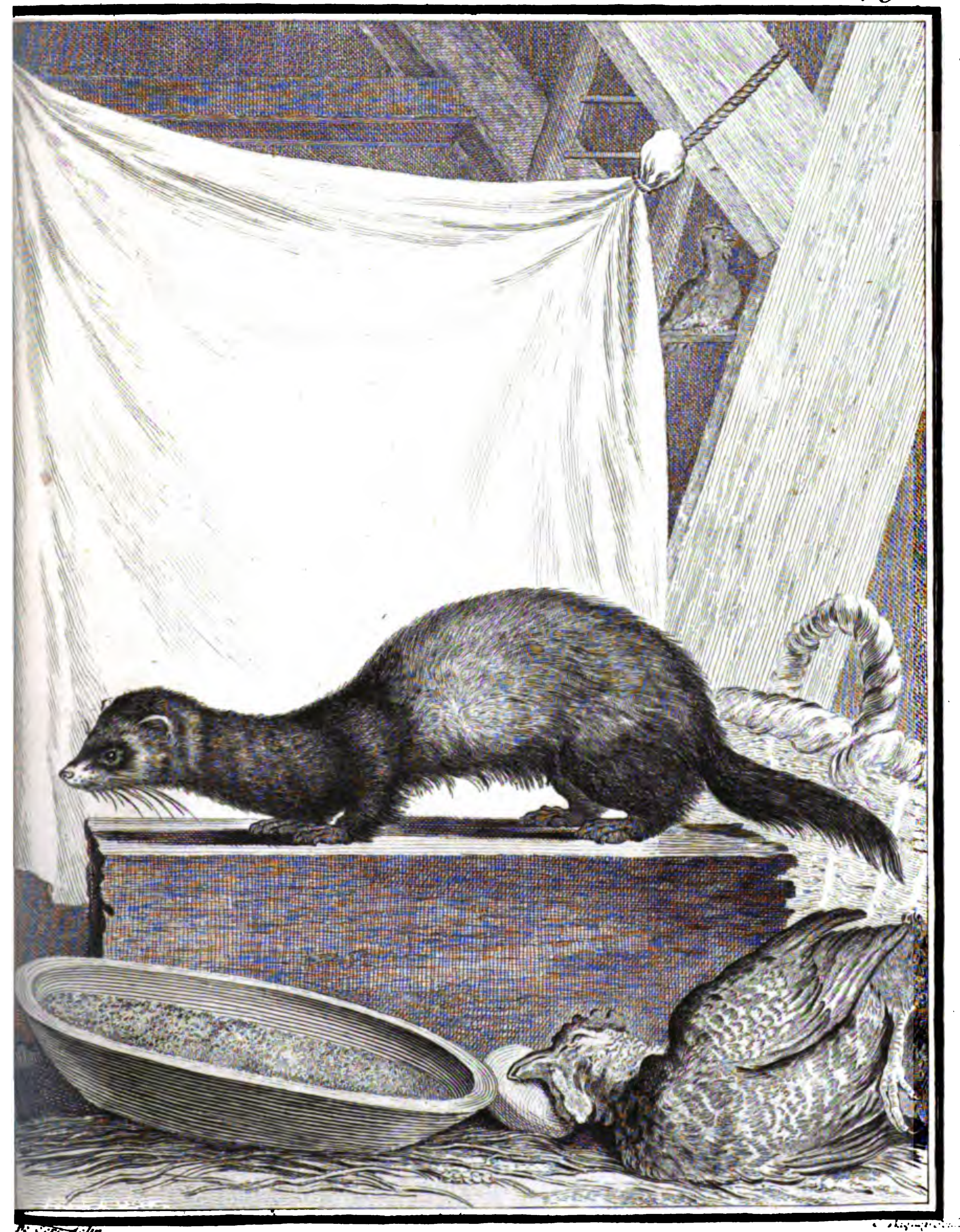
& se disputent la femelle ; ensuite ils l'abandonnent & vont passer l'été à la campagne ou dans les bois ; la femelle au contraire reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmène ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été ; elle en fait trois ou quatre & quelquefois cinq, ne les allaite pas long-temps, & les accoutume de bonne heure à sucer du sang & des œufs.

A la ville ils vivent de proie, & de chasse à la campagne : ils s'établissent pour passer l'été dans des terriers de lapins, dans des fentes de rochers, dans des troncs d'arbres creux, d'où ils ne sortent guère que la nuit pour se répandre dans les champs, dans les bois ; ils cherchent les nids des perdrix, des allouettes & des cailles ; ils grimpent sur les arbres pour prendre ceux des autres oiseaux ; ils épient les rats, les taupes, les mulots, & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aisément dans leurs trous ; une seule famille de putois suffit pour détruire une garenne. Ce seroit le moyen le plus simple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans.

Le putois est un peu plus petit que la fouine ; il a la queue plus courte, le museau plus pointu, le poil plus épais & plus noir ; il a du blanc sur le front, aussi-bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en diffère encore par la voix ; la fouine a le cri aigu & assez éclatant ; le putois a le cri plus obscur ; ils ont tous deux, aussi-bien que la marte & l'écureuil, un grogne-

ment d'un ton grave & colère; qu'ils repètent souvent lorsqu'on les irrite; enfin le putois ne ressemble point à la fouine par l'odeur, qui, loin d'être agréable, est au contraire si fétide, qu'on l'a d'abord distingué & dénommé par-là. C'est sur-tout lorsqu'il est échauffé, irrité, qu'il exhale & répand au loin une odeur insupportable. Les chiens ne veulent point manger de sa chair, & sa peau même, quoique bonne, est à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entièrement son odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follécules ou vésicules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matière onctueuse, dont l'odeur est très-désagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c. & qui n'est au contraire qu'une espèce de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois paroît être un animal des pays tempérés: on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord, & ils sont plus rares que la fouine dans les climats méridionaux. Le puant d'Amérique est un animal différent, & l'espèce du putois paroît être confinée en Europe, depuis l'Italie jusqu'à la Pologne. Il est sûr que ces animaux craignent le froid, puisqu'ils se retirent dans les maisons pour y passer l'hiver, & qu'on ne voit jamais de leurs traces sur la neige, dans les bois ou dans les champs éloignés des maisons, & peut-être aussi craignent-ils la trop grande chaleur, puisqu'on n'en trouve point dans les pays méridionaux.



LE PUTOIS.

LE FURET.*

QUELQUES Auteurs ont douté si le Furet & le putois étoient des animaux d'espèces différentes *(a)*. Ce doute est peut-être fondé sur ce qu'il y a des furets qui ressemblent aux putois par la couleur du poil ; cependant le putois, naturel aux pays tempérés, est un animal sauvage comme la fouine ; & le furet, originaire des climats chauds, ne peut subsister en France que comme animal domestique. On ne se sert point du putois, mais du furet pour la chasse du lapin, parce qu'il s'apprivoise plus aisément ; car d'ailleurs il a, comme le putois, l'odeur très-forte & très-désagréable ; mais ce qui prouve

---

* Le Furet ; en Latin, *viverra, furo, furunculus ;* en Espagnol, *huron, furam :* en Allemand, *frett, frettel, furette ;* en Anglois, *ferret ;* en Polonois, *laska.*

Viverra, furo, ictis. Gesner, *Hist. quadrup. pag. 762. Icon. animal. quadrup. pag. 101.*

Mustela sylvestris viverra dicta. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 198.*

Mustela viverra dicta. Klein, *de quadrup. pag. 63.*

Mustela pilis subflavis longioribus, castaneo colore terminatis vestita, viverra mas. Mustela pilis ex albo subflavis vestita..... Viverra fœmina. Brisson, *Regn. anim. pag. 244.*

(a) Vid. Linnæi, Syst. nat. *Mustela flavescente nigricans, ore albo, collari flavescente putorius..... Mustela sylvestris viverra dicta,* an distincta.

encore mieux que ce ſont des animaux différens, c'eſt qu'ils ne ſe mêlent point enſemble, & qu'ils diffèrent d'ailleurs par un grand nombre de caractères eſſentiels. Le furet a le corps plus alongé *(b)* & plus mince, la tête plus étroite, le muſeau plus pointu que le putois; il n'a pas le même instinct pour trouver ſa ſubſiſtance; il faut en avoir ſoin, le nourrir à la maiſon, du moins dans ces climats; il ne va pas s'établir à la campagne ni dans les bois; & ceux que l'on perd dans les trous de lapins, & qui ne reviennent pas, ne ſe ſont jamais multipliés dans les champs ni dans les bois, ils périſſent apparemment pendant l'hiver: le furet varie auſſi par la couleur du poil, comme les autres animaux domeſtiques, & il eſt auſſi commun dans les pays chauds *(c)*, que le putois y eſt rare.

La femelle eſt dans cette eſpèce ſenſiblement plus petite que le mâle; lorſqu'elle eſt en chaleur, elle le recherche ardemment, & l'on aſſure *(d)* qu'elle meurt ſi elle ne trouve pas à ſe ſatisfaire; auſſi a-t-on ſoin de ne les pas ſéparer. On les élève dans des tonneaux ou dans des caiſſes où on leur fait un lit d'étoupes; ils

(b) Voyez la deſcription du furet, ancienne édition, où il eſt dit qu'il a quinze côtes, au lieu que le putois, la fouine & la marte n'en ont que quatorze, & qu'il a auſſi un os de plus dans le ſternum.

(c) Le furet ſe trouve en Barbarie, & ſe nomme *nimſe. Voyez* les Voyages du docteur Shaw; *Amſterd. 1743, tome I, page 322.*

(d) Vide Geſner, *Hiſt. animal. quadrup. pag. 763.*

dorment preſque continuellement, ce ſommeil ſi fréquent ne leur tient lieu de rien; car dès qu'ils s'éveillent ils cherchent à manger; on les nourrit de ſon, de pain, de lait, &c. ils produiſent deux fois par an; les femelles portent ſix ſemaines : quelques-unes dévorent leurs petits preſque auſſi-tôt qu'elles ont mis bas, & alors elles deviennent de nouveau en chaleur & font trois portées, leſquelles ſont ordinairement de cinq ou ſix, & quelque-fois de ſept, huit & même neuf.

Cet animal eſt naturellement ennemi mortel du lapin; lorſqu'on préſente un lapin, même mort, à un jeune furet, qui n'en a jamais vu, il ſe jette deſſus & le mord avec fureur; s'il eſt vivant, il le prend par le cou, par le nez, & lui ſuce le ſang; lorſqu'on le lâche dans les trous des lapins on le muſèle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, & qu'il les oblige ſeulement à ſortir & à ſe jeter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laiſſe aller le furet ſans muſelière, on court riſque de le perdre, parce qu'après avoir ſucé le ſang du lapin, il s'endort, & la fumée qu'on fait dans le terrier n'eſt pas toujours un moyen ſûr pour le ramener, parce que ſouvent il y a pluſieurs iſſues, & qu'un terrier communique à d'autres, dans leſquels le furet s'engage à meſure que la fumée le gagne. Les enfans ſe ſervent auſſi du furet pour dénicher des oiſeaux; il entre aiſément dans les trous des arbres & des murailles, & il les apporte au-dehors.

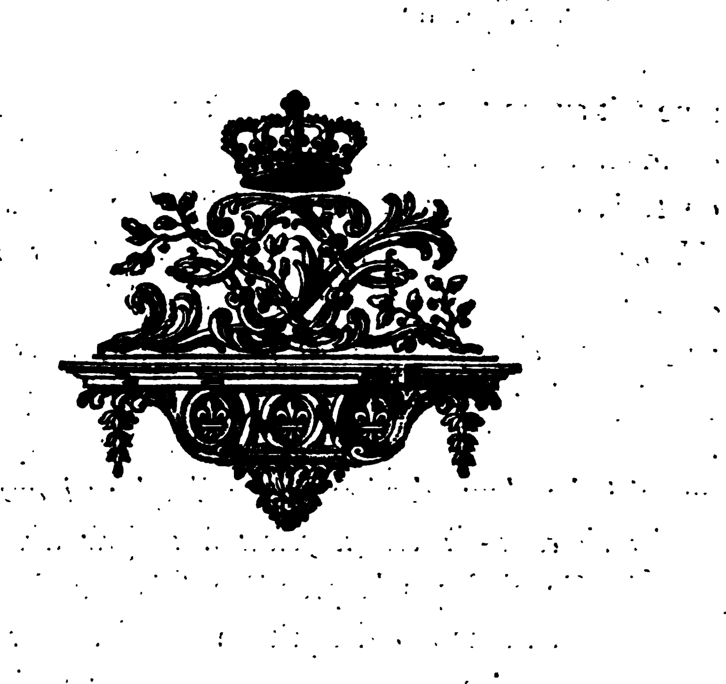
Selon le témoignage de Strabon, le furet a été apporté d'Afrique en Eſpagne, & cela ne me paroît pas ſans fondement, parce que l'Eſpagne eſt le climat naturel des lapins, & le pays où ils étoient autrefois le plus abondans : on peut donc préſumer que pour en diminuer le nombre, devenu peut-être très-incommode, on fit venir des furets avec leſquels on fait une chaſſe utile, au lieu qu'en multipliant les putois, on ne pourroit que détruire les lapins, mais ſans aucun profit, & les détruire peut-être beaucoup au-delà de ce que l'on voudroit.

Le furet, quoique facile à apprivoiſer, & même aſſez docile, ne laiſſe pas d'être fort colère ; il a une mauvaiſe odeur en tout temps, qui devient bien plus forte lorſqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite ; il a les yeux vifs, le regard enflammé, tous les mouvemens très-ſouples, & il eſt en même temps ſi vigoureux, qu'il vient aiſément à bout d'un lapin qui eſt au moins quatre fois plus gros que lui.

Malgré l'autorité des Interprètes & des Commentateurs, nous doutons que le furet ſoit l'*ictis* des Grecs. « L'ictis, dit Ariſtote, eſt une eſpèce de belette ſauvage, » plus petite qu'un petit chien de Malte, mais ſemblable à » la belette par le poil, par la forme, par la blancheur de la » partie inférieure, & auſſi par l'aſtuce des mœurs : il s'ap» privoiſe beaucoup ; il fait grand tort aux ruches, étant » avide de miel ; il attaque auſſi les oiſeaux, il a, comme le chat,

le chat, le membre génital osseux. *Hist. animal. lib. IX, « cap. 6.* » Il paroît, 1.° qu'il y a une espèce de contradiction ou de mal-entendu à dire que l'ictis est une espèce de belette sauvage qui s'apprivoise beaucoup, puisque la belette ordinaire, qui est ici la moins sauvage des deux, ne s'apprivoise point. 2.° Le furet, quoique plus gros que la belette, n'est pas trop comparable au petit épagneul ou au chien bichon dont il n'approche pas pour la grosseur. 3.° Il ne paroît pas que le furet ait l'astuce de mœurs de la belette, ni même aucune ruse: enfin, il ne fait aucun tort aux ruches, & n'est nullement avide de miel. J'ai prié M. le Roi, Inspecteur des chasses du Roi, de vérifier ce dernier fait, & voici sa réponse. *M. de Buffon peut être assuré que les furets n'ont pas à la vérité un goût décidé pour le miel, mais qu'avec un peu de diète on leur en fait manger; nous en avons nourri pendant quatre jours avec du pain trempé dans de l'eau miellée; ils en ont mangé, & même en assez grande quantité les deux derniers jours; il est vrai que les plus foibles de ceux-là commençoient à maigrir d'une manière sensible.* Ce n'est pas la première fois que M. le Roi, qui joint à beaucoup d'esprit un grand amour pour les sciences, nous a donné des faits plus ou moins importans, & dont nous avons fait usage. J'ai essayé moi-même, n'ayant pas de furets sous ma main, de faire la même épreuve sur une hermine, en ne lui donnant que du miel pur à manger, & en même temps du lait à boire,

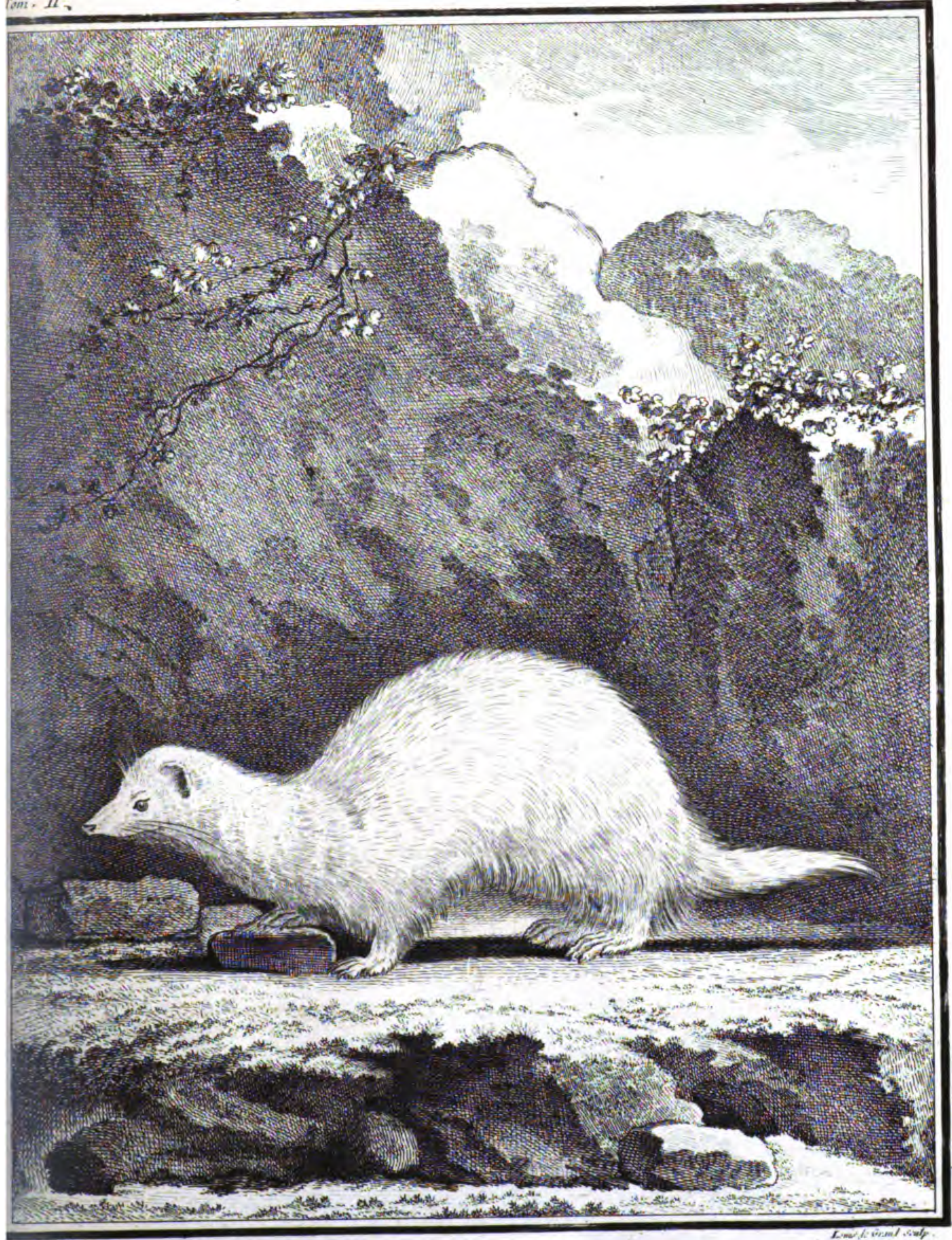
elle en est morte au bout de quelques jours ; ainsi ni l'hermine ni le furet ne sont avides de miel comme l'*ictis* des Anciens, & c'est ce qui me fait croire que ce mot *ictis* n'est peut-être qu'un nom générique, ou que s'il désigne une espèce particulière, c'est plutôt la fouine ou le putois, qui tous deux en effet ont l'astuce de la belette, entrent dans les ruches, & sont très-avides de miel.





Fessard del. Chevillet sculp.

LE FURET PUTOIS



LE FURET

LA BELETTE.*

LA Belette ordinaire eſt auſſi commune dans les pays tempérés & chauds (a), qu'elle eſt rare dans les climats froids; l'hermine au contraire très-abondante dans le Nord, n'eſt qu'en petit nombre dans les régions tempérées, & ne ſe trouve point vers le Midi. Ces animaux forment donc deux eſpèces diſtinctes & ſéparées; ce qui a pu donner lieu de les confondre & de les prendre pour le même animal, c'eſt que parmi les belettes ordinaires il y en a quelques-unes qui, comme l'hermine, deviennent blanches pendant l'hiver, même dans notre climat: mais ſi ce caractère leur eſt commun, elles en ont d'autres qui ſont très-différens; l'hermine, rouſſe

* La Belette; en Grec Γαλῆ; en Latin, *muſtela;* en Italien, *donnola, ballottula, benula;* en Eſpagnol, *comadreia;* en Allemand, *wiſele;* en Anglois, *weaſel, weeſel,* & dans quelques endroits d'Angleterre, *foumart.*

Muſtela propriè ſic dicta. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 752. Icon. animal. quadrup. pag. 99.*

Muſtela vulgaris. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 195.*

Muſtela vulgaris. Klein, *de quadrup. pag. 62.*

Muſtela ſupra rutila, infra alba. . , Muſtela vulgaris. Briſſon. *Reg. animal. pag. 242.*

(a) La belette ſe trouve en Barbarie; on la nomme *fert-el ſteile.* Voyez les Voyages du docteur Shaw; *La Haye, 1743, tome I, page 322.*

en été, blanche en hiver, a en tout temps le bout de la queue noire; la belette, même celle qui blanchit en hiver, a le bout de la queue jaune; elle est d'ailleurs sensiblement plus petite, & a la queue beaucoup plus courte que l'hermine, elle ne demeure pas, comme elle, dans les deserts & dans les bois, elle ne s'écarte guère des habitations: nous avons eu les deux espèces, & il n'y a nulle apparence que ces animaux qui diffèrent par le climat, par le tempérament, par le naturel & par la taille, se mêlent ensemble; il est vrai que parmi les belettes il y en a de plus grandes & de plus petites; mais cette différence ne va guère qu'à un pouce sur la longueur entière du corps; au lieu que l'hermine est de deux pouces plus longue que la belette la plus grande: ni l'une ni l'autre ne s'apprivoisent, elles demeurent toujours très-sauvages dans des cages de fer où l'on est obligé de les garder: ni l'une ni l'autre ne veulent manger de miel; elles n'entrent pas dans les ruches comme le putois & la fouine; ainsi l'hermine n'est pas la belette sauvage, l'*ictis* d'Aristote, puisqu'il dit qu'elle devient fort privée, & qu'elle est fort avide de miel; la belette & l'hermine loin de s'apprivoiser, sont si sauvages qu'elles ne veulent pas manger lorsqu'on les regarde; elles sont dans une agitation continuelle, cherchent toujours à se cacher; & si l'on veut les conserver, il faut leur donner un paquet d'étoupes dans lequel elles puissent se fourrer; elles y traînent tout ce

qu'on leur donne, ne mangent guère que la nuit, & laissent pendant deux ou trois jours la viande fraîche se corrompre avant que d'y toucher; elles passent les trois quarts du jour à dormir; celles qui sont en liberté attendent aussi la nuit pour chercher leur proie. Lorsqu'une belette peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules, elle choisit les poulettes, les petits poussins, les tue par une seule blessure qu'elle leur fait à la tête, & ensuite les emporte tous les uns après les autres; elle casse aussi les œufs, & les suce avec une incroyable avidité: en hiver elle demeure ordinairement dans les greniers, dans les granges; souvent même elle y reste au printemps pour y faire ses petits dans le foin ou la paille; pendant tout ce temps, elle fait la guerre avec encore plus de succès que le chat, aux rats & aux souris, parce qu'ils ne peuvent lui échapper & qu'elle entre après eux dans leurs trous; elle grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux, &c. en été elle va à quelque distance des maisons, sur-tout dans les lieux bas, autour des moulins, le long des ruisseaux, des rivières, se cache dans les buissons pour attraper des oiseaux, & souvent s'établit dans le creux d'un vieux saule pour y faire ses petits; elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes; elle met bas au printemps, les portées sont quelquefois de trois, & ordinairement de quatre ou de cinq; les petits naissent

les yeux fermés, aussi-bien que ceux du putois, de la marte, de la fouine, &c. mais en peu de temps ils prennent assez d'accroissement & de force pour suivre leur mère à la chasse; elle attaque les couleuvres, les rats d'eau, les taupes, les mulots, &c. parcourt les prairies, dévore les cailles & leurs œufs. Elle ne marche jamais d'un pas égal, elle ne va qu'en bondissant par petits sauts inégaux & précipités; & lorsqu'elle veut monter sur un arbre elle fait un bond par lequel elle s'élève tout d'un coup à plusieurs pieds de hauteur; elle bondit de même lorsqu'elle veut attraper un oiseau.

Ces animaux ont, aussi-bien que le putois & le furet, l'odeur si forte, qu'on ne peut les garder dans une chambre habitée; ils sentent plus mauvais en été qu'en hiver, & lorsqu'on les poursuit ou qu'on les irrite, ils infectent de loin. Ils marchent toujours en silence, ne donnent jamais de voix qu'on ne les frappe; ils ont un cri aigre & enroué qui exprime bien le ton de la colère. Comme ils sentent eux-mêmes fort mauvais ils ne craignent pas l'infection. Un paysan de ma campagne prit un jour trois belettes nouvellement nées dans la carcasse d'un loup qu'on avoit suspendu à un arbre par les pieds de derrière; le loup étoit presque entièrement pourri, & la mère belette avoit apporté des herbes, des pailles & des feuilles pour faire un lit à ses petits dans la cavité du thorax.



L'HERMINE ou le *ROSELET.* *

LA Belette à queue noire s'appelle *hermine* & *roſelet*, hermine lorſqu'elle eſt blanche, roſelet lorſqu'elle eſt rouſſe ou jaunâtre : quoique moins commune que la belette ordinaire, on ne laiſſe pas d'en trouver beaucoup, ſur-tout dans les anciennes forêts, & quelquefois pendant l'hiver dans les champs voiſins des bois ; il eſt aiſé de la diſtinguer en tout temps de la belette commune, parce qu'elle a toujours le bout de la queue d'un noir foncé, le bord des oreilles & l'extrémité des pieds blancs.

Nous avons peu de choſe à ajouter à ce que nous avons déjà dit de cet animal *(a)*, & à ce que M. Dau-

---

* Hermine, Roſelet; en Latin, *hermellanus*, *animal ermineum* ; en Italien, *armellino* ; en Allemand, *hermelin* ; en Anglois, *ermine*, *ſtoat* ; en Suédois, *hermelin*, *lekatt* ; en Polonois, *gronoſtay*.

Muſtela alba, Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 753*, *Icon. animal. quadrup. pag. 100.*

Muſtela candida, ſive animal ermineum recentiorum. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 198.*

Muſtela caudæ apice atro. Linnæus.

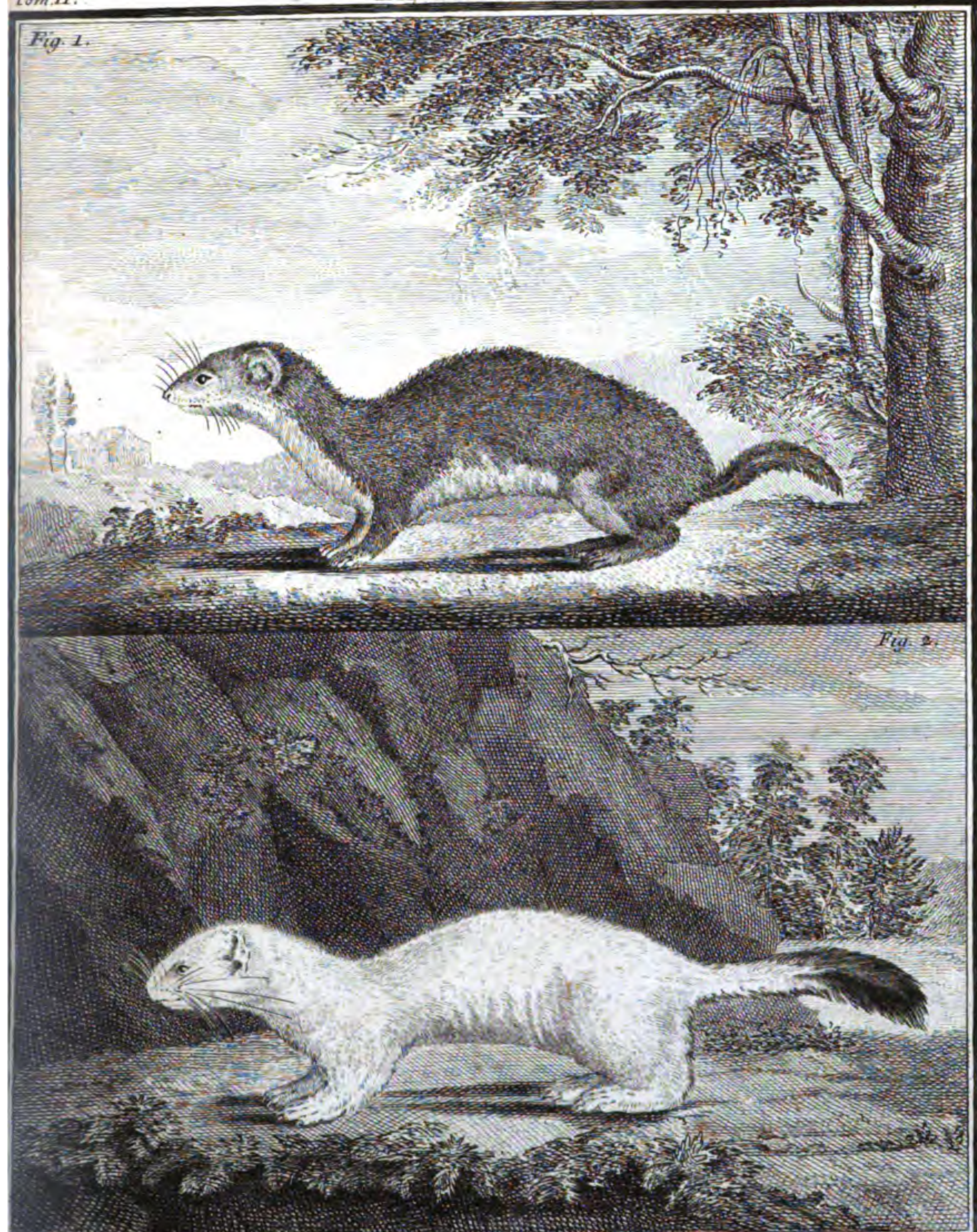
Muſtela armellina ; Muſtela alba, extremâ caudâ nigrâ. Klein, *de quadrup, pag. 63.*

Muſtela hieme alba, æſtate ſupra rutila infra alba ; caudæ apice nigro. Briſſon, *Regn. animal. pag. 243.*

(a) Voyez dans ce volume l'article de la belette.

benton en écrit dans sa description ; nous observerons seulement, que comme d'ordinaire l'hermine change de couleur en hiver, il y a toute apparence que celle dont il parle, & que nous avions encore au mois d'avril 1758, seroit devenue blanche, & telle qu'elle étoit l'année passée lorsqu'on la prit au 1.er mars 1757, si elle fût demeurée libre ; mais comme elle a été enfermée depuis ce temps dans une cage de fer, qu'elle se frotte continuellement contre les barreaux, & que d'ailleurs elle n'a pas essuyé toute la rigueur du froid, ayant toujours été à l'abri sous une arcade contre un mur, il n'est pas surprenant qu'elle ait gardé son poil d'été ; elle est toujours extrêmement sauvage ; elle n'a rien perdu de sa mauvaise odeur ; à cela près, c'est un joli petit animal, les yeux vifs, la physionomie fine, & les mouvemens si prompts, qu'il n'est pas possible de les suivre de l'œil ; on l'a toujours nourrie avec des œufs & de la viande, mais elle la laisse corrompre avant que d'y toucher ; elle n'a jamais voulu manger du miel, qu'après avoir été privée pendant trois jours de toute autre nourriture, & elle est morte après en avoir mangé. La peau de cet animal est précieuse ; tout le monde connoît les fourrures d'hermine, elles sont bien plus belles & d'un blanc plus mat que celles du lapin blanc, mais elles jaunissent avec le temps, & même les hermines de ce climat ont toujours une légère teinte de jaune.

Les hermines sont très-communes dans tout le Nord, sur-tout



Buvée l'Ameriquain del. L'HERMINE M. Aubert sculp.



Deseve, del. L. Legrand Sculp

LE ROSELET.

ſur-tout en Ruſſie, en Norwège, en Lapponie *(b)* : elles y ſont, comme ailleurs, rouſſes en été, & blanches en hiver ; elles ſe nourriſſent de petits-gris, & d'une eſpèce de rats dont nous parlerons dans la ſuite de cet ouvrage, & qui eſt très-abondante en Norwège & en Lapponie ; les hermines ſont rares dans les pays tempérés, & ne ſe trouvent point dans les pays chauds. L'animal du cap de Bonne-eſpérance, que Kolbe *(c)* appelle *hermine*, & duquel il dit que la chair eſt ſaine & agréable au palais, n'eſt point une hermine, ni même rien d'approchant; les belettes de Cayenne, dont parle M. Barrère *(d)*, & les hermines griſes de la Tartarie orientale & du nord de la Chine, dont il eſt fait mention par quelques Voyageurs *(e)*, ſont auſſi des animaux différens de nos belettes & de nos hermines.

(b) *Voyez* les Œuvres de Regnard; *Paris, 1742, tome I, page 178.*

(c) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe; *Amſterd. 1741, partie III, chap. VI, page 54.*

(d) Deſcription de la France équinoxiale, par Barrère.

(e) *Voyez* l'Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome VI, pages 565 & 603.*



L'ÉCUREUIL.*

L'ÉCUREUIL eſt un joli petit animal qui n'eſt qu'à demi-ſauvage, & qui, par ſa gentilleſſe, par ſa docilité, par l'innocence même de ſes mœurs, mériteroit d'être épargné; il n'eſt ni carnaſſier, ni nuiſible, quoiqu'il ſaiſiſſe quelquefois des oiſeaux; ſa nourriture ordinaire ſont des fruits, des amandes, des noiſettes, de la faine & du gland; il eſt propre, leſte, vif, très-alerte, très-éveillé, très-induſtrieux, il a les yeux pleins de feu, la phyſionomie fine, le corps nerveux, les membres très-diſpos: ſa jolie figure eſt encore rehauſſée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève juſque deſſus ſa tête, & ſous laquelle il ſe met à l'ombre; le deſſous de ſon corps eſt garni d'un appareil tout auſſi remarquable, & qui annonce de grandes facultés pour

* L'Écureuil; en Grec & en Latin, *ſciurus;* en Italien, *ſchirivolo, chirivolo, ſchirato, ſchiratolo;* en Eſpagnol, *harda-eſquilo;* en Allemand, *eychorn, eichhermlin;* en Anglois, *ſquirrel;* en Suédois, *ikorn;* en Polonois, *wijervijorka;* ancien François, *eſcurieu-eſcuriau.*

Sciurus. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 845. Icon. animal. quadrup. pag. 110.*

Sciurus vulgaris. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 214.*

Sciurus palmis ſolis ſaliens. Linnæus.

Sciurus vulgaris rubicundus. Klein, *de quadrup. pag. 53.*

Sciurus rufus, quandoque griſeo admixto.... Sciurus vulgaris. Briſſon, *Regn. animal. pag. 150.*

l'exercice de la génération, il eſt, pour ainſi dire, moins quadrupède que les autres, il ſe tient ordinairement aſſis preſque debout, & ſe ſert de ſes pieds de devant, comme d'une main, pour porter à ſa bouche; au lieu de ſe cacher ſous terre, il eſt toujours en l'air; il approche des oiſeaux par ſa légèreté; il demeure comme eux ſur la cime des arbres, parcourt les forêts en ſautant de l'un à l'autre, y fait auſſi ſon nid, cueille les graines, boit la roſée, & ne deſcend à terre que quand les arbres ſont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reſte point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, ſur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, & l'on aſſure *(a)* que lorſqu'il faut la paſſer, il ſe ſert d'une écorce pour vaiſſeau, & de ſa queue pour voiles & pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver, il eſt en tout temps très-éveillé, & pour peu que l'on touche au pied de l'arbre ſur lequel

(a) Rei veritate nititur quod Geſnerus ex Vincentio Beluancenſi & Olao magno refert. Sciuros, quando aquam tranſire cupiunt, lignum leviſſimum aquæ imponere; eique inſidentes & caudâ, non tamen ut vult erectâ, ſed continuo motâ, velificantes neque ſlante vento, ſed tranquillo æquore tranſvehi, quod fide dignus, fiduſque meus emiſſarius ad inſulas Gothlandiæ, plus ſimplici vice obſervavit, & cum ſpoliis in littoribus ibidem collectis redux mirabundus mihi retulit. Diſſert. de Sciuro volante. Phil. Tranſ. n.° 97, pag. 38. *Klein*, de quadrup. pag. 53.

il repoſe, il ſort de ſa petite bauge, fuit ſur un autre arbre, ou ſe cache à l'abri d'une branche. Il ramaſſe des noiſettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, & a recours en hiver à ſa proviſion; il les cherche auſſi ſous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, & plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il eſt trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits ſauts & quelquefois par bonds; il a les ongles ſi pointus & les mouvemens ſi prompts, qu'il grimpe en un inſtant ſur un hêtre dont l'écorce eſt fort liſſe.

On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant ſur les arbres les uns après les autres; ils ſemblent craindre l'ardeur du ſoleil; ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, dont ils ſortent le ſoir pour s'exercer, jouer, faire l'amour & manger; ce domicile eſt propre, chaud & impénétrable à la pluie, c'eſt ordinairement ſur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établiſſent; ils commencent par tranſporter des bûchettes qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mouſſe: ils la ſerrent enſuite, ils la foulent & donnent aſſez de capacité & de ſolidité à leur ouvrage, pour y être à l'aiſe & en ſûreté avec leurs petits; il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juſte, étroite, & qui ſuffit à peine pour paſſer; au-deſſus de l'ouverture eſt une

eſpèce de couvert en cône qui met le tout à l'abri, & fait que la pluie s'écoule par les côtés & ne pénètre pas. Ils produiſent ordinairement trois ou quatre petits ; ils entrent en amour au printemps, & mettent bas au mois de mai ou au commencement de juin ; ils muent au ſortir de l'hiver ; le poil nouveau eſt plus roux que celui qui tombe. Ils ſe peignent, ils ſe poliſſent avec les mains & les dents ; ils ſont propres, ils n'ont aucune mauvaiſe odeur ; leur chair eſt aſſez bonne à manger. Le poil de la queue ſert à faire des pinceaux, mais leur peau ne fait pas une bonne fourrure.

Il y a beaucoup d'eſpèces voiſines de celle de l'écureuil, & peu de variétés dans l'eſpèce même ; il s'en trouve quelques-uns de cendrés, tous les autres ſont roux. Les petits-gris qui ſont d'une eſpèce différente, demeurent toujours gris. Et ſans citer les écureuils volans, qui ſont bien différens des autres ; l'écureuil blond de Cambaye *(b)*, qui eſt fort petit & qui a la queue ſemblable à l'écureuil d'Europe ; celui de Madagaſcar *(c)*, nommé *tſitſihi*, qui eſt gris, & qui n'eſt, dit Flaccourt, ni beau, ni bon à apprivoiſer ; l'écureuil blanc de Siam *(d)*,

---

(b) *Voyez* les Voyages de Pietro della Valle ; *Rouen, 1745, Tome IV, page 368.*

(c) *Voyez* le Voyage de Flaccourt ; *Paris, 1661, page 164.*

(d) *Voyez* le ſecond Voyage du Père Tachard ; *Paris, 1689, page 249.*

l'écureuil gris *(e)* un peu tacheté de Bengale, l'écureuil rayé de Canada *(f)*, l'écureuil noir *(g)*, le grand écureuil gris de Virginie *(h)*, l'écureuil de la Nouvelle-Espagne à raies blanches *(i)*, l'écureuil blanc de Sibérie *(k)*, l'écureuil varié ou le *mus ponticus*, le petit écureuil d'Amérique, celui du Bresil, celui de Barbarie, le rat palmiste, &c. forment autant d'espèces distinctes & séparées.

(e) *Voyez* le Recueil des voyages de la Compagnie des Indes de Hollande; *Amsterdam, 1711, tome VII.*

(f) *Voyez* le Voyage de Sabard Theodat; *Paris, 1632, pages 305 & 306.*

(g) *Voyez* l'Histoire naturelle de la Caroline, par Catesby; *Londres, 1743, tome II, page 73.*

(h) *Ibid. page 76.*

(i) *Vide* Albert Seba, *vol. I, pag. 76.*

(k) *Vide* Brisson, *Regn. animal. pag. 151.*





ve del. Melle Sculp.

L'ECUREUIL

LE RAT.*

DESCENDANT par degrés du grand au petit, du fort au foible, nous trouverons que la Nature a fu tout compenfer; qu'uniquement attentive à la confervation de chaque efpèce, elle fait profufion d'individus, & fe foutient par le nombre dans toutes celles qu'elle a réduites au petit, ou qu'elle a laiffées fans forces, fans armes & fans courage : & non-feulement elle a voulu que ces efpèces inférieures fuffent en état de réfifter ou durer par le nombre; mais il femble qu'elle ait en même temps donné des fupplémens à chacune, en multipliant les efpèces voifines. Le rat, la fouris, le mulot, le rat d'eau, le campagnol, le loir, le lerot, le mufcardin, la mufaraigne, beaucoup d'autres que je ne cite point

---

* Le Rat; en Grec, Μῦς; en Latin, *mus major*, *rattus*; en Italien, *rato di cafa*; en Efpagnol, *raton*; en Allemand, *ratz*; en Anglois, *rat*, *ratte*; en Suédois, *rotta*; en Polonois, *fczurcz*.

Mus domefticus major, five rattus. Gefner, *Hift. quadrup. pag.* 731. *Icon. animal. quadrup. pag.* 114.

Mus domefticus major, five rattus. Ray, *Synopf. animal. quadrup. pag.* 217.

Mus caudâ longâ, fubnudâ, corpore fufco cinerafcente. Linnæus.

Mus, rattus domefticus. Klein, *de quadrup. pag.* 57.

Mus caudâ longiffimâ, obfcurè cinereus . . . . *Rattus.* Briffon, *Regn. animal. pag.* 168.

parce qu'ils ſont étrangers à notre climat, forment autant d'eſpèces diſtinctes & ſéparées, mais aſſez peu différentes pour pouvoir en quelque ſorte ſe ſuppléer & faire que, ſi l'une d'entr'elles venoit à manquer, le vide en ce genre ſeroit à peine ſenſible; c'eſt ce grand nombre d'eſpèces voiſines qui a donné l'idée des genres aux Naturaliſtes; idée que l'on ne peut employer qu'en ce ſens, lorſqu'on ne voit les objets qu'en gros, mais qui s'évanouit dès qu'on l'applique à la réalité, & qu'on vient à conſidérer la Nature en détail.

Les hommes ont commencé par donner différens noms aux choſes qui leur ont paru diſtinctement différentes, & en même temps ils ont fait des dénominations générales pour tout ce qui leur paroiſſoit à peu-près ſemblable. Chez les peuples groſſiers & dans toutes les langues naiſſantes, il n'y a preſque que des noms généraux, c'eſt-à-dire, des expreſſions vagues & informes de choſes du même ordre & cependant très-différentes entr'elles; un chêne, un hêtre, un tilleul, un ſapin, un if, un pin, n'auront d'abord eu d'autre nom que celui d'*arbre;* enſuite le chêne, le hêtre, le tilleul ſe ſeront tous trois appelés *chêne,* lorſqu'on les aura diſtingués du ſapin, du pin, de l'if, qui tous trois ſe ſeront appelés *ſapin.* Les noms particuliers ne ſont venus qu'à la ſuite de la comparaiſon & de l'examen détaillé qu'on a fait de chaque eſpèce de choſes: on a augmenté le nombre de ces noms à meſure qu'on a plus étudié & mieux connu la Nature;

Nature; plus on l'examinera, plus on la comparera, plus il y aura de noms propres & de dénominations particulières. Lorſqu'on nous la préſente donc aujourd'hui par des dénominations générales, c'eſt-à-dire, par des genres, c'eſt nous renvoyer à l'ABC de toute connoiſſance, & rappeler les ténèbres de l'enfance des hommes: l'Ignorance a fait les genres, la Science a fait & fera les noms propres, & nous ne craindrons pas d'augmenter le nombre des dénominations particulières, toutes les fois que nous voudrons déſigner des eſpèces différentes.

L'on a compris & confondu ſous ce nom générique de *rat*, pluſieurs eſpèces de petits animaux: nous ne donnerons ce nom qu'au rat commun qui eſt noirâtre & qui habite dans les maiſons; chacune des autres eſpèces aura ſa dénomination particulière, parce que ne ſe mêlant point enſemble, chacune eſt différente de toutes les autres. Le rat eſt aſſez connu par l'incommodité qu'il nous cauſe; il habite ordinairement les greniers où l'on entaſſe le grain, où l'on ſerre les fruits, & de-là deſcend & ſe répand dans la maiſon. Il eſt carnaſſier, & même omnivore, il ſemble ſeulement préférer les choſes dures aux plus tendres; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, ſe loge dans l'épaiſſeur des planchers, dans les vides de la charpente ou de la boiſerie; il en ſort pour chercher ſa ſubſiſtance, & ſouvent il y tranſporte tout ce qu'il peut traîner, il y fait même quelquefois magaſin,

ſur-tout lorſqu'il a des petits. Il produit pluſieurs fois par an, preſque toujours en été; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix. Il cherche les lieux chauds, & ſe niche en hiver auprès des cheminées, ou dans le foin, dans la paille. Malgré les chats, le poiſon, les piéges les appâts, ces animaux pullulent ſi fort qu'ils cauſent ſouvent de grands dommages; c'eſt ſur-tout dans les vieilles maiſons à la campagne, où l'on garde du blé dans les greniers, & où le voiſinage des granges & des magaſins à foin facilite leur retraite & leur multiplication, qu'ils ſont en ſi grand nombre qu'on ſeroit obligé de démeubler, de déſerter, s'ils ne ſe détruiſoient eux-mêmes; mais nous avons vu par expérience qu'ils ſe tuent, qu'ils ſe mangent entr'eux pour peu que la faim les preſſe; en ſorte que quand il y a diſette à cauſe du trop grand nombre, les plus forts ſe jettent ſur les plus foibles, leur ouvrent la tête & mangent d'abord la cervelle, & enſuite le reſte du cadavre; le lendemain la guerre recommence, & dure ainſi juſqu'à la deſtruction du plus grand nombre; c'eſt par cette raiſon qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infeſté de ces animaux pendant un temps, ils ſemblent ſouvent diſparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps. Il en eſt de même des mulots, dont la pullulation prodigieuſe n'eſt arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. Ariſtote a attribué cette deſtruction ſubite à l'effet des pluies;

mais les rats n'y ſont point expoſés, & les mulots ſavent s'en garantir; car les trous qu'ils habitent ſous terre, ne ſont pas même humides.

Les rats ſont auſſi laſcifs que voraces, ils glapiſſent dans leurs amours, & crient quand ils ſe battent; ils préparent un lit à leurs petits, & leur apportent bientôt à manger; lorſqu'ils commencent à ſortir de leur trou, la mère les veille, les défend, & ſe bat même contre les chats pour les ſauver. Un gros rat eſt plus méchant, & preſque auſſi fort qu'un jeune chat; il a les dents de devant longues & fortes; le chat mord mal, & comme il ne ſe ſert guère que de ſes griffes, il faut qu'il ſoit non-ſeulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite, eſt un ennemi plus dangereux, & que le rat redoute parce qu'elle le ſuit dans ſon trou; le combat dure quelquefois long-temps, la force eſt au moins égale; mais l'emploi des armes eſt différent: le rat ne peut bleſſer qu'à pluſieurs repriſes & par les dents de devant, leſquelles ſont plutôt faites pour ronger que pour mordre, & qui étant poſées à l'extrémité du levier de la mâchoire ont peu de force; tandis que la belette mord de toute la mâchoire avec acharnement, & qu'au lieu de démordre, elle ſuce le ſang de l'endroit entamé; auſſi le rat ſucombe-t-il toujours.

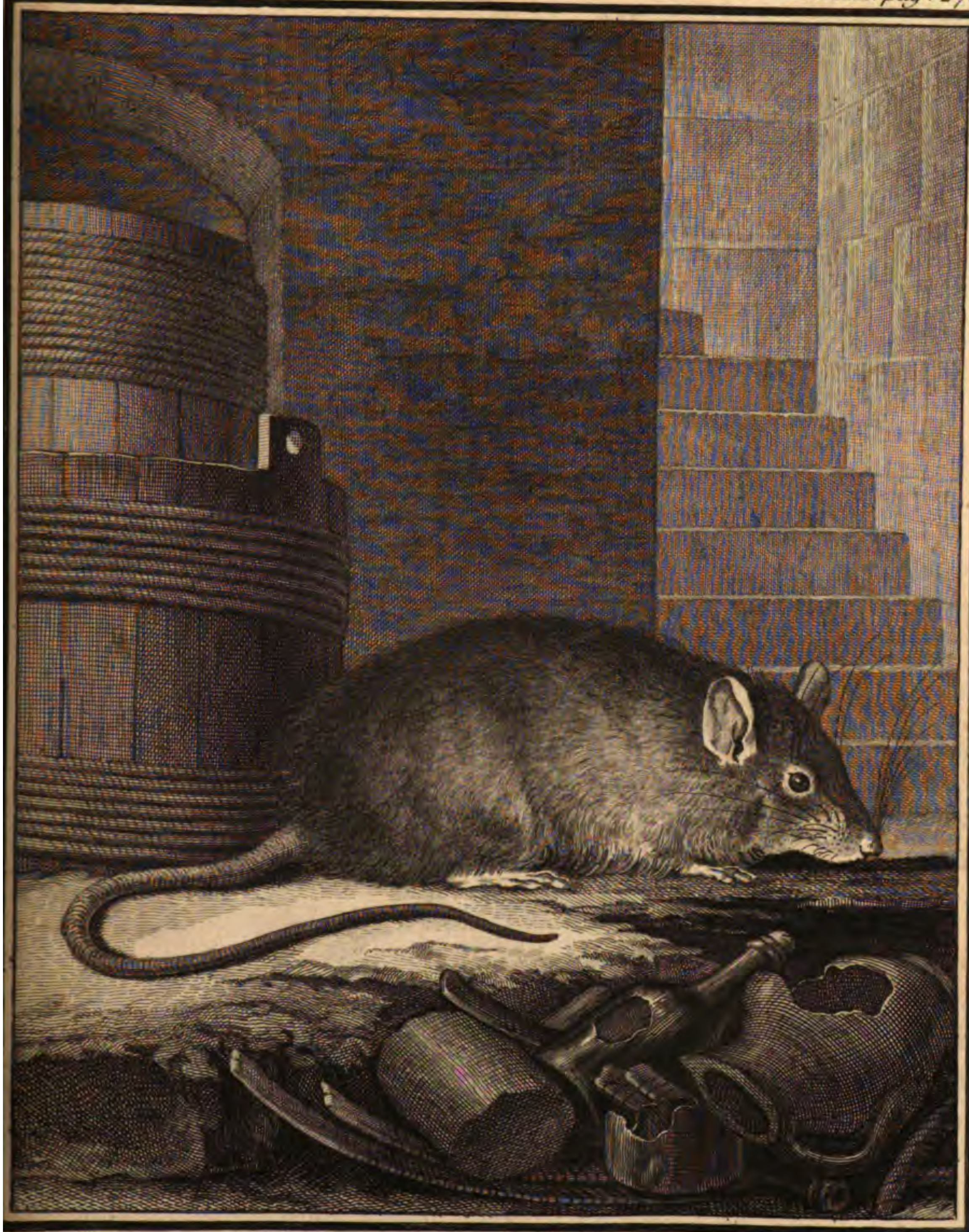
On trouve des variétés dans cette eſpèce, comme dans toutes celles qui ſont très-nombreuſes en individus; outre les rats ordinaires qui ſont noirâtres, il y en a de

bruns, de presque noirs, d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs: ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc, la souris blanche, & comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espèce entière avec ses variétés, paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, & s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Il n'y en avoit point en Amérique *(a)*, & ceux qui y sont aujourd'hui, & en très-grand nombre, y ont débarqué avec les Européens; ils multiplièrent d'abord si prodigieusement, qu'ils ont été pendant long-temps le fléau des Colonies, où ils n'avoient guère d'autres ennemis que les grosses couleuvres qui les avaloient tout vivans: les navires les ont aussi portés aux Indes orientales, & dans toutes les isles de l'Archipel indien *(b)*; il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique *(c)*. Dans le nord, au contraire, ils ne se sont guère multipliés au-delà de la Suède, & ce qu'on appelle des *rats* en Norwège, en Lapponie, &c. sont des animaux différens de nos rats.

(a) Voyez la description des Antilles par le P. du Tertre; *Paris, 1667, tome II, page 303.* L'Histoire naturelle des îles Antilles; *Rotterdam, 1658, page 261.* Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique; *Paris, 1722, tome III, page 160.* Voyage de Dampier; *Rouen, 1715, tome IV, page 225.*

(b) Voyez les Lettres édifiantes; *Recueil XVIII, page 161.*

(c) Voyez le Voyage de Guinée, par Bosman; *Utrecht, 1705, page 241. Voyez* aussi l'Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome IV, page 238.*



De Seve del.   Vasfonga Sculp.

LE RAT.

LA SOURIS. *

LA Souris, beaucoup plus petite que le rat, eſt auſſi plus nombreuſe, plus commune & plus généralement répandue; elle a le même inſtinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en diffère guère que par la foibleſſe & par les habitudes qui l'accompagnent; timide par nature, familière par néceſſité, la peur ou le beſoin font tous ſes mouvemens; elle ne ſort de ſon trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte, ne va pas, comme le rat, de maiſons en maiſons à moins qu'elle n'y ſoit forcée, fait auſſi beaucoup moins de dégât; a les mœurs plus douces & s'apprivoiſe juſqu'à un certain

---

* La Souris; en Grec, Μύσκος; en Latin, *mus muſculus, mus minor, ſorex;* en Italien, *topo, ſorice, ſorgio di caſa;* en Eſpagnol, *rat;* en Allemand, *muſz;* en Anglois, *mouſe;* en Suédois, *mus;* en Polonois, *myſſ.*

Mus Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 714. Mus domeſticus communis vel minor.* Geſner, *Icon. animal. quadrup. pag. 114.*

Mus domeſticus vulgaris ſeu minor. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 218.*

Mus caudâ nudiuſculâ, corpore cinereo-fuſco, abdomine ſubalbeſcente. Linnæus.

Mus minor, muſculus vulgaris domeſticus, caudâ tereti longâ. Klein, *de quadrup. pag. 57.*

Mus caudâ longiſſimâ, obſcurè cinereus, ventre ſubalbeſcente.... Sorex. Briſſon. *Regn. animal. pag. 169.*

point, mais ſans s'attacher: comment aimer en effet ceux qui nous dreſſent des embûches! plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt ſe ſouſtraire que par ſon agilité, ſa petiteſſe même. Les chouettes, tous les oiſeaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui ſont la guerre; on l'attire, on la leurre aiſément par des appâts, on la détruit à milliers; elle ne ſubſiſte enfin que par ſon immenſe fécondité.

J'en ai vu qui avoient mis bas dans des ſouricières; elles produiſent dans toutes les ſaiſons, & pluſieurs fois par an, les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix petits; en moins de quinze jours ils prennent aſſez de force & de croiſſance pour ſe diſperſer & aller chercher à vivre: ainſi la durée de la vie de ces petits animaux eſt fort courte, puiſque leur accroiſſement eſt ſi prompt; & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur prodigieuſe multiplication. Ariſtote *(a)* dit, qu'ayant mis une ſouris pleine dans un vaſe à ſerrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt ſouris toutes iſſues de la même mère.

Ces petits animaux ne ſont point laids, ils ont l'air vif & même aſſez fin; l'eſpèce d'horreur qu'on a pour eux, n'eſt fondée que ſur les petites ſurpriſes & ſur l'incommodité qu'ils cauſent. Toutes les ſouris ſont

---

(a) Vide Ariſtote. *Hiſt. animal. lib. VI, cap. 37.*



De Seve del. LA SOURIS. M. R. veuve Tardieu Sc.

blanchâtres sous le ventre, & il y en a de blanches sur tout le corps, il y en a aussi de plus ou moins brunes & de plus ou moins noires. L'espèce est généralement répandue en Europe, en Asie, en Afrique; mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y sont actuellement, en grand nombre, viennent originairement de notre continent; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il paroît que ce petit animal suit l'homme & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.



LE MULOT.

LE Mulot est plus petit que le Rat, & plus gros que la souris; il n'habite jamais les maisons, & ne se trouve que dans les champs & dans les bois; il est remarquable par les yeux qu'il a gros & proéminens, & il diffère encore du rat & de la souris par la couleur du poil qui est blanchâtre sous le ventre, & d'un roux brun sur le dos: il est très-généralement & très-abondamment répandu, sur-tout dans les terres élevées. Il paroît qu'il est long-temps à croître, parce qu'il varie considérablement pour la grandeur; les grands ont quatre pouces deux ou trois lignes de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue; les petits, qui paroissent adultes comme les autres, ont un pouce de moins. Et comme il s'en trouve de toutes les grandeurs intermédiaires, on ne peut pas douter que les grands & les petits ne soient tous de la même espèce; il y a grande apparence que c'est faute d'avoir connu ce fait, que quelques Naturalistes en ont fait deux espèces; l'une qu'ils ont appelée le *grand rat des champs (a)*, & l'autre le

(a) Mus agrestis major, macrouros Gesneri. Ray, *Synops. animal. quadrup. pag. 219.*

Le grand rat des champs. *Mus caudâ longissimâ fuscus, ad latera rufus.... Mus campestris major.* Brisson, *Regn. animal. pag. 171.*

mulot

mulot (b); Ray, qui le premier eſt tombé dans cette erreur en les indiquant ſous deux dénominations, ſemble avouer qu'il n'en connoît qu'une eſpèce *(c)*. Et quoique les courtes deſcriptions qu'il donne de l'une & de l'autre eſpèce paroiſſent différer, on ne doit pas en conclure qu'elles exiſtent toutes deux, 1.° parce qu'il n'en connoiſſoit lui-même qu'une; 2.° parce que nous n'en connoiſſons qu'une, & que quelques recherches que nous ayons faites, nous n'en avons trouvé qu'une; 3.° parce que Geſner & les autres anciens Naturaliſtes ne parlent que d'une, ſous le nom de *mus agreſtis major*, qu'ils diſent être très-commune, & que Ray dit auſſi que l'autre qu'il donne ſous le nom de *mus domeſticus medius*, eſt très-commune; ainſi il ſeroit impoſſible que les uns ou les autres de ces Auteurs ne les euſſent pas vues toutes deux, puiſque de leur aveu toutes deux ſont ſi communes; 4.° parce que dans cette ſeule & même eſpèce, comme il s'en trouve de plus grands & de plus petits, il eſt probable qu'on a été induit en erreur, & qu'on a fait une eſpèce des plus grands, & une autre eſpèce des plus petits; 5.° enfin, parce que les deſcriptions de ces deux prétendues eſpèces n'étant nulle part ni exactes

---

(b) Mus domeſticus medius. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 218.* Le mulot. *Mus caudâ longâ, ſupra fuſco flaveſcens, infra ex albo cineraſcens.* Briſſon, *Regn. animal. pag. 274.*

(c) De hac ſpecie mihi non undequaque ſatisfactum eſt. Ray, *Synopſ. quadrup. pag. 219.*

ni complètes, on ne doit pas tabler ſur les caractères vagues & ſur les différences qu'elles indiquent.

Les Anciens, à la vérité, ſont mention de deux eſpèces, l'une ſous la dénomination de *mus agreſtis major*, & l'autre ſous celle de *mus agreſtis minor;* ces deux eſpèces ſont fort communes, & nous les connoiſſons comme les Anciens : la première eſt notre mulot; mais la ſeconde n'eſt pas le *mus domeſticus medius* de Ray, c'eſt un autre animal qui eſt connu ſous le nom de *mulot à courte queue*, ou de *petit rat des champs;* & comme il eſt fort différent du rat ou du mulot, nous n'adoptons pas le nom générique de *petit rat des champs*, ni celui de *mulot à courte queue*, parce qu'il n'eſt ni rat ni mulot, & nous lui donnerons un nom particulier *(d)*. Il en eſt de même d'une eſpèce nouvelle qui s'eſt répandue depuis quelques années, & qui s'eſt beaucoup multipliée autour de Verſailles, & dans quelques provinces voiſines de Paris, qu'on appelle *rats des bois, rats ſauvages, gros rats des champs*, qui ſont très-voraces, très-méchans, très-nuiſibles, & beaucoup plus grands que nos rats; nous lui donnerons auſſi un nom particulier, parce qu'elle diffère de toutes les autres, & que pour éviter toute confuſion, il faut donner à chaque eſpèce un nom. Comme le mulot & le mulot à courte queue, que nous appellerons *campagnol*, ſont tous deux très-communs dans les

(d) Je l'appelle *campagnol*, de ſon nom en Italien *Campagnoli.*

champs & dans les bois; les gens de la campagne les ont désignés par la différence qui les a le plus frappés: nos paysans en Bourgogne appellent le mulot *la ratte à la grande queue*, & le campagnol *la ratte couette;* dans d'autres provinces on appelle le mulot *le rat sauterelle*, parce qu'il va toujours par sauts; ailleurs on l'appelle *souris de terre* lorsqu'il est petit, & *mulot* lorsqu'il est grand; ainsi on se souviendra que la souris de terre, le rat sauterelle, la ratte à la grande queue, le grand rat des champs, le rat domestique moyen, ne sont que des dénominations différentes de l'animal que nous appelons *mulot*.

Il habite comme je l'ai dit, les terres sèches & élevées; on le trouve en grande quantité dans les bois & dans les champs qui en sont voisins. Il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il se pratique sous des buissons & des troncs d'arbres; il y amasse une quantité prodigieuse de gland, de noisettes ou de faine; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou, & cette provision, au lieu d'être proportionnée à ses besoins, ne l'est qu'à la capacité du lieu; ces trous sont ordinairement de plus d'un pied sous terre, & souvent partagés en deux loges, l'une où il habite avec ses petits, & l'autre où il fait son magasin. J'ai souvent éprouvé le dommage très-considérable que ces animaux causent aux plantations; ils emportent les glands nouvellement semés, ils suivent le sillon tracé par la charrue, déterrent chaque gland l'un après l'autre,

& n'en laiſſent pas un : cela arrive ſur-tout dans les années où le gland n'eſt pas fort abondant; comme ils n'en trouvent pas aſſez dans les bois, ils viennent le chercher dans les terres ſemées, ne le mangent pas ſur le lieu, mais l'emportent dans leur trou, où ils l'entaſſent & le laiſſent ſouvent ſécher & pourrir. Eux ſeuls font plus de tort à un *ſemis* de bois, que tous les oiſeaux & tous les autres animaux enſemble; je n'ai trouvé d'autre moyen pour éviter ce grand dommage, que de tendre des piéges de dix pas en dix pas dans toute l'étendue de la terre ſemée; il ne faut qu'une noix grillée pour appât, ſous une pierre plate ſoutenue par une bûchette; ils viennent pour manger la noix qu'ils préfèrent au gland; comme elle eſt attachée à la bûchette, dès qu'ils y touchent, la pierre leur tombe ſur le corps & les étouffe ou les écraſe; je me ſuis ſervi du même expédient contre les campagnols qui détruiſent auſſi les glands; & comme l'on avoit ſoin de m'apporter tout ce qui ſe trouvoit ſous les piéges, j'ai vu les premières fois, avec étonnement, que chaque jour on prenoit une centaine, tant de mulots que de campagnols, & cela dans une pièce de terre d'environ quarante arpens: j'en ai eu plus de deux milliers en trois ſemaines, depuis le 15 novembre juſqu'au 8 décembre, & enſuite en moindre nombre juſqu'aux grandes gelées, pendant leſquelles ils ſe recèlent & ſe nourriſſent dans leur trou. Depuis que j'ai fait cette épreuve, il y a plus

de vingt ans, je n'ai jamais manqué, toutes les fois que j'ai semé du bois, de me servir du même expédient & jamais on n'a manqué de prendre des mulots en très-grand nombre; c'est sur-tout en automne qu'ils sont en si grande quantité, il y en a beaucoup moins au printemps, car ils se détruisent eux-mêmes pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver; les gros mangent les petits. Ils mangent aussi les campagnols, & même les grives, les merles & les autres oiseaux qu'ils trouvent pris aux lacets; ils commencent par la cervelle, & finissent par le reste du cadavre. Nous avons mis dans un même vase douze de ces mulots vivans; on leur donnoit à manger à huit heures du matin; un jour qu'on les oublia d'un quart-d'heure, il y en eut un qui servit de pâture aux autres, le lendemain ils en mangèrent un autre, & enfin au bout de quelques jours il n'en resta qu'un seul; tous les autres avoient été tués & dévorés en partie, & celui qui resta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

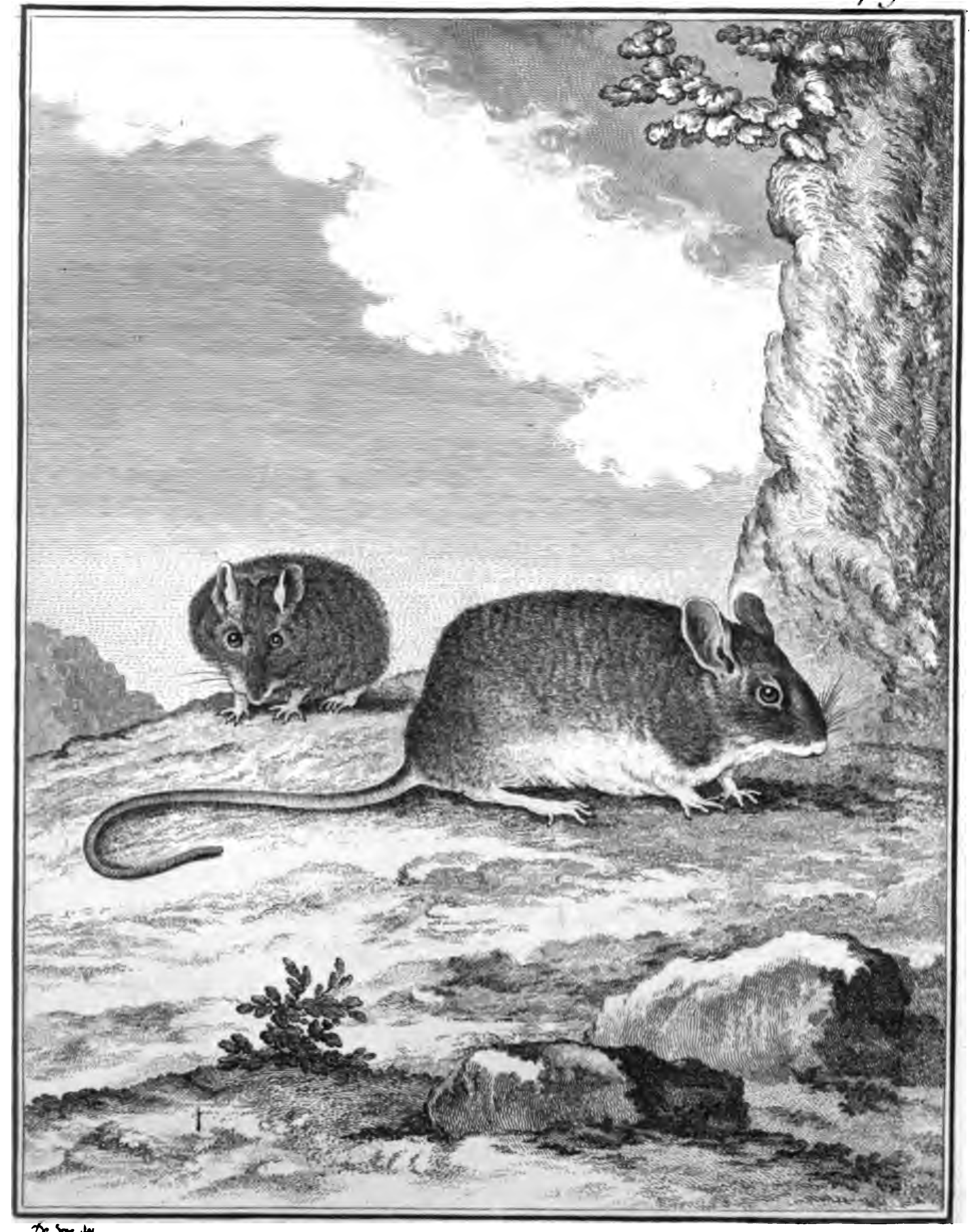
Le rat pullule beaucoup, le mulot pullule encore davantage; il produit plus d'une fois par an, & les portées sont souvent de neuf & dix; au lieu que celles du rat ne sont que de cinq ou six; un homme de ma campagne en prit un jour vingt-deux dans un seul trou, il y avoit deux mères & vingt petits. Il est très-généralement répandu dans toute l'Europe, on le trouve en Suède, & c'est celui que M. Linnæus

appelle *(e) Mus caudâ longâ, corpore nigro flavescente, abdomine albo.* Il est très-commun en France, en Italie, en Suisse; Gesner l'a appelé *mus agrestis major (f).* Il est aussi en Allemagne & en Angleterre où on le nomme *feld-musz, field-mause,* c'est-à-dire, *rat des champs;* il a pour ennemis les loups, les renards, les martes, les oiseaux de proie, & lui-même.

(e) Vide Linnæi, *Faun. Suecic. Stockolmiæ*, 1746, *pag.* 11.

(f) Gesner, *Hist. quadrup. pag.* 733. *Icon. animal. quadrup. pag.* 116.





De Seve del.

LE MULOT.

LE RAT D'EAU. *

LE Rat d'eau eſt un petit animal de la groſſeur d'un rat, mais qui, par le naturel & par les habitudes, reſſemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat; comme elle, il ne fréquente que les eaux douces, & on le trouve communément ſur les bords des rivières, des ruiſſeaux, des étangs; comme elle, il ne vit guère que de poiſſons: les goujons, les mouteilles, les verrons, les ablettes, le frai de la carpe, du brochet, du barbeau, ſont ſa nourriture ordinaire: il mange auſſi des grenouilles, des inſectes d'eau, & quelquefois des racines & des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds: c'eſt une erreur de Willughby, que Ray & pluſieurs autres Naturaliſtes ont copiée; il a tous les doigts des pieds ſéparés, & cependant il nage facilement, ſe tient ſous l'eau long-temps, & rapporte

---

* Le Rat d'eau; en Latin, *Mus aquaticus, mus aquatilis;* en Italien, *ſorgo morgange;* en Allemand, *waſſer-muſz;* en Anglois, *water-rat;* en Polonois, *myſſ-wodna.*

Mus aquaticus. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 732. Mus aquatilis, quadrupes Bellonii. Icon. animal. aquat. pag. 354.*

Mus major aquaticus, ſive rattus aquaticus. Ray, *Synopſ. animal. quadrup. pag. 317.*

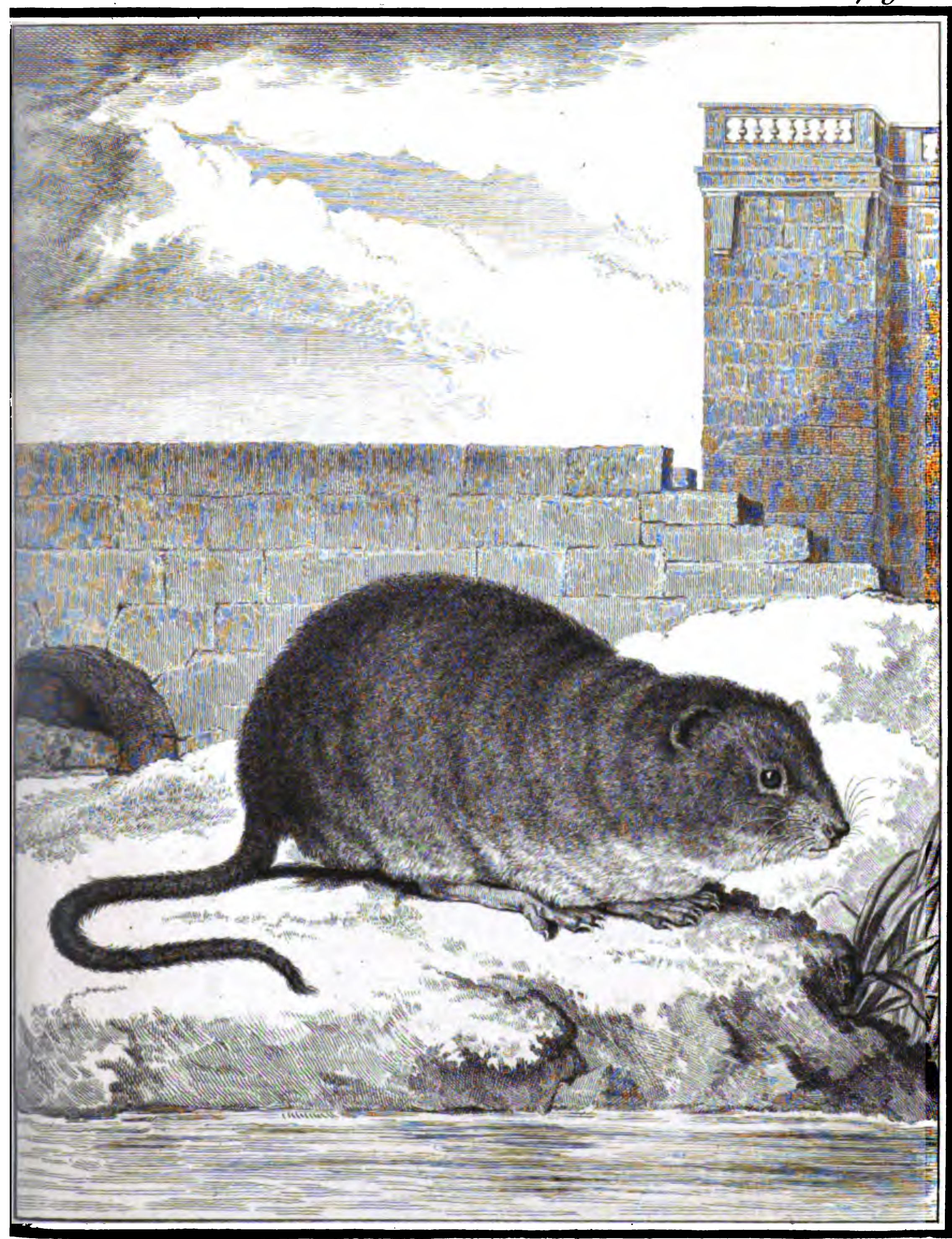
Caſtor caudâ lineari tereti. Rattus aquaticus. Linnæus.

Mus rattus aquatilis. Klein, *de quadrup. pag. 57.*

Mus caudâ longâ, pilis, ſupra ex nigro & flaveſcente mixtis, infra cinereis veſtitus.... Mus aquaticus. Briſſon, *Regn. animal. pag. 175.*

ſa proie, pour la manger à terre, ſur l'herbe ou dans ſon trou; les pêcheurs l'y ſurprennent quelquefois en cherchant des écreviſſes, il leur mord les doigts, & cherche à ſe ſauver en ſe jetant dans l'eau. Il a la tête plus courte, le muſeau plus gros, le poil plus hériſſé, & la queue beaucoup moins longue que le rat. Il fuit, comme la loutre, les grands fleuves, ou plutôt les rivières trop fréquentées. Les chiens le chaſſent avec une eſpèce de fureur. On ne le trouve jamais dans les maiſons, dans les granges; il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne même pas autant que la loutre, qui quelquefois s'écarte & voyage en pays ſec à plus d'une lieue, le rat d'eau ne va point dans les terres élevées, il eſt fort rare dans les hautes montagnes, dans les plaines arides, mais très-nombreux dans tous les vallons humides & marécageux. Les mâles & les femelles ſe cherchent ſur la fin de l'hiver, elles mettent bas au mois d'avril; les portées ordinaires ſont de ſix ou ſept. Peut-être ces animaux produiſent-ils pluſieurs fois par an, mais nous n'en ſommes pas informés; leur chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe, les payſans la mangent les jours maigres comme celle de la loutre. On les trouve par-tout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle: on les retrouve en Égypte ſur les bords du Nil, ſi l'on en croit Bellon; cependant la figure qu'il en donne reſſemble ſi peu à notre rat d'eau, que l'on peut ſoupçonner, avec quelque fondement, que ces rats du Nil ſont des animaux différens.

*LE CAMPAGNOL.**



De Seve delin. Tilliard sc.

LE RAT D'EAU.

LE CAMPAGNOL. *

LE Campagnol eſt encore plus commun, plus généralement répandu que le mulot; celui-ci ne ſe trouve guère que dans les terres élevées, le campagnol ſe trouve par-tout, dans les bois, dans les champs, dans les prés, & même dans les jardins; il eſt remarquable par la groſſeur de ſa tête, & auſſi par ſa queue courte & tronquée, qui n'a guère qu'un pouce de long; il ſe pratique des trous en terre où il amaſſe du grain, des noiſettes & du gland; cependant il paroît qu'il préfère le blé à toutes les autres nourritures. Dans le mois de juillet, lorſque les blés ſont mûrs; les campagnols arrivent de tous côtés, & font ſouvent de grands dommages

* Campagnol, mulot à courte queue, petit rat des champs; en Italien, *campagnoli.*

Mus agreſtis minor. Geſner, *Hiſt. quadrup. pag. 733. Icon. animal. quadr. pag. 116.*

Mus agreſtis capite grandi, Brachiuros. Ray, *Synopſ. animal quadr. pag. 218.*

Mus caudâ brevi, corpore nigro-fuſco, abdomine cineraſcente. Linnæus.

Mus agreſtis capite grandi. Klein, *de quadr. pag. 57.*

Mus caudâ brevi, pilis e nigricante & ſordide lutteo mixtis in dorſo, & ſaturate cinereis in ventre, veſtitus........ Mus campeſtris minor. Briſſon, *Regn. animal. pag. 176.*

Rat de terre. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1756.* Mémoire ſur les muſaraignes, *par M. Daubenton.*

en coupant les tiges du blé pour en manger l'épi ; ils ſemblent ſuivre les moiſſonneurs ; ils profitent de tous les grains tombés & des épis oubliés ; lorſqu'ils ont tout glané, ils vont dans les terres nouvellement ſemées, & détruiſent d'avance la récolte de l'année ſuivante. En automne & en hiver, la plupart ſe retirent dans les bois où ils trouvent de la faine, des noiſettes & du gland. Dans certaines années ils paroiſſent en ſi grand nombre, qu'ils détruiroient tout s'ils ſubſiſtoient long-temps ; mais ils ſe détruiſent eux-mêmes & ſe mangent dans les temps de diſette : ils ſervent d'ailleurs de pâture aux mulots, & de gibier ordinaire au renard, au chat ſauvage, à la marte & aux belettes.

Le campagnol reſſemble plus au rat d'eau qu'à aucun animal par les parties intérieures, comme on le peut voir par ce qu'en dit M. Daubenton ; mais à l'extérieur il en diffère par pluſieurs caractères eſſentiels ; 1.° par la grandeur ; il n'a guère que trois pouces de longueur depuis le bout du nez juſqu'à l'origine de la queue, & le rat d'eau en a ſept ; 2.° par les dimenſions de la tête & du corps ; le campagnol eſt, proportionnellement à la longueur de ſon corps, plus gros que le rat d'eau, & il a auſſi la tête proportionnellement plus groſſe ; 3.° par la longueur de la queue, qui dans le campagnol ne fait tout au plus que le tiers de la longueur de l'animal entier, & qui dans le rat d'eau fait près des deux tiers de cette même longueur ; 4.° enfin par le naturel



LE CAMPAGNOL.

& les mœurs; les campagnols ne ſe nourriſſent pas de poiſſon & ne ſe jettent point à l'eau, ils vivent de gland dans les bois; de blé dans les champs, & dans les prés de racines tuberculeuſes, comme celle du chiendent. Leurs trous reſſemblent à ceux des mulots, & ſont ſouvent diviſés en deux loges, mais ils ſont moins ſpacieux & beaucoup moins enfoncés ſous terre; ces petits animaux y habitent quelquefois pluſieurs enſemble. Lorſque les femelles ſont prêtes à mettre bas, elles y portent des herbes pour faire un lit à leurs petits: elles produiſent au printemps & en été; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix, & quelquefois de ſept ou huit.

FIN du Tome ſecond des Quadrupèdes.



FAUTES à corriger dans le premier volume in-quarto des Œuvres complètes.

PAGE 21, ligne 26, du tout enſemble; *liſez* de toutes enſemble.

Page 22, lignes 6 & 7, a la figure de commun avec les autres; *liſez* a de commun avec un autre la figure.

Page 28, ligne 3, qu'on en fait; *liſez* qu'on en a fait.

Page 30, ligne 9, l'hiſtoire doit ſuivre; *liſez* l'hiſtoire doit précéder ou ſuivre.

Page 52, ligne 9, des préceptes; *liſez* de préceptes.

Page 65, ligne 8, manière; *liſez* matière.

Page 136, ligne 19, & la Lune près de cinq fois; *liſez* & la Lune plus de trois fois.

Page 220, ligne 18, de côtes; *liſez* de ces côtes.

Page 273, lignes 20 & 21, ſupprimez les charbons de terre.

Page 278, ligne 21, tayes; *liſez* teſt.

Page 285, lignes 17 & ſuivantes, l'île de Cérigo étoit anciennement appelée *porphyris*, à cauſe de la quantité de porphyre qui s'en tiroit. *Voyage de Thevenot, tome I, page 25;* or, on ſait que le porphyre eſt compoſé de pointes d'ourſin réunies par un ciment pierreux & très-dur; *il faut ſupprimer toutes ces lignes.*

Page 292, lignes 16 & ſuivantes, & les porphyres qu'on a tirés, dit-on, du temple de Salomon & des palais des rois d'Égypte, & que l'on a employés à Rome en différens endroits, ſont remplis de coquilles; *liſez ſeulement*, & certains porphyres ſont remplis de coquilles.

Ibid. ligne 19, le porphyre rouge; *liſez* le porphyre calcaire.

Page 293, ligne 4, eſt de même entièrement; *liſez* eſt entièrement.

Page 293, ligne 13, comme le porphyre; *lisez* comme ce porphyre calcaire.

Idem, *lignes 17 & suivantes,* voilà donc les mêmes pointes d'oursins que l'on trouve dans le porphyre ancien d'Égypte & dans les nouveaux porphyres de Bourgogne, qui ne diffèrent des anciens que par le degré de dureté, & par le nombre plus ou moins grand des pointes d'oursins qu'ils contiennent.

A l'égard de ce que les Curieux appellent *du porphyre vert,* je crois que c'est plutôt un granite qu'un porphyre; il n'est pas composé de pointes d'oursins, comme le porphyre rouge; & sa substance me paroît semblable à celle du granite commun: *il faut supprimer toutes ces phrases.*

Page 294, ligne 3, les porphyres; *lisez* les marbres antiques & les autres pierres.

Idem, *ligne 4,* contiennent des; *lisez* contiennent donc des.

Page 301, ligne 23, des cœurs-de-bœuf; *lisez* des cœurs-de-bœuf ou *bucardites.*

Page 385, ligne 10, toutes les; *lisez* toutes ces.

Page 387, ligne 26, formasa; *lisez* formosa.

Page 401, ligne 21, retenu; *lisez* reconnu.

Page 402, ligne 18, du mouvement; *lisez* de mouvement.

Page 445, ligne 19, Malaga; *lisez* Malacca.

Page 544, ligne 26, qui dit; *lisez* qui doit.

Page 605, ligne 12, qui se sont; *lisez* qui ne se sont.

Page 611, ligne 13, (art. XVIII); lisez (art. XVII).





